



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



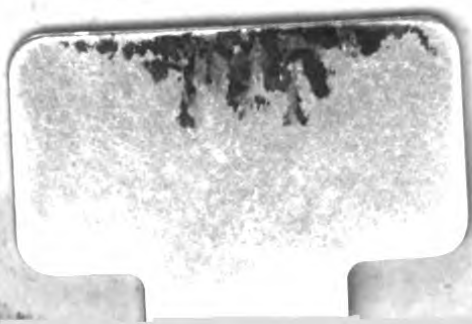
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



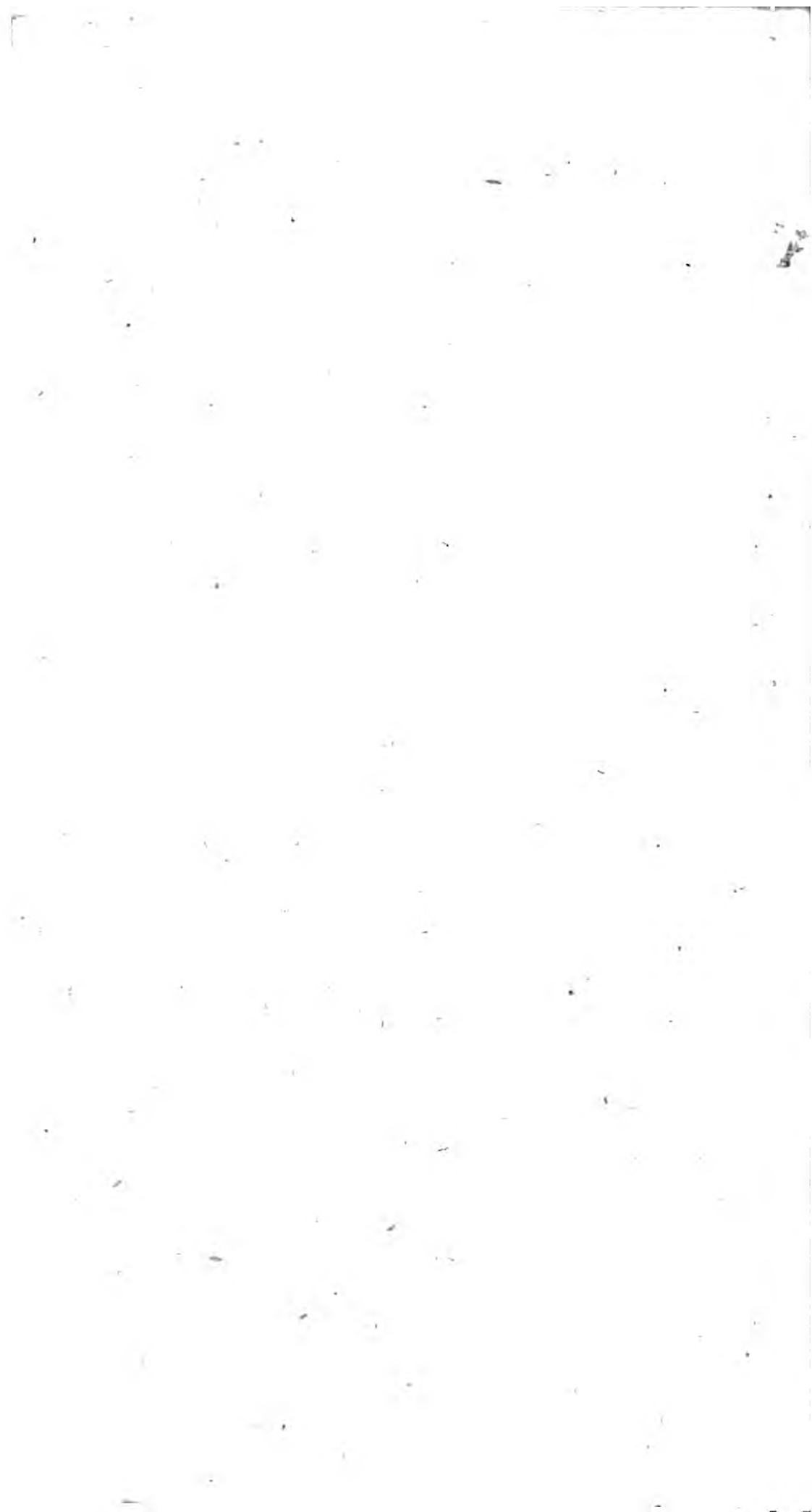




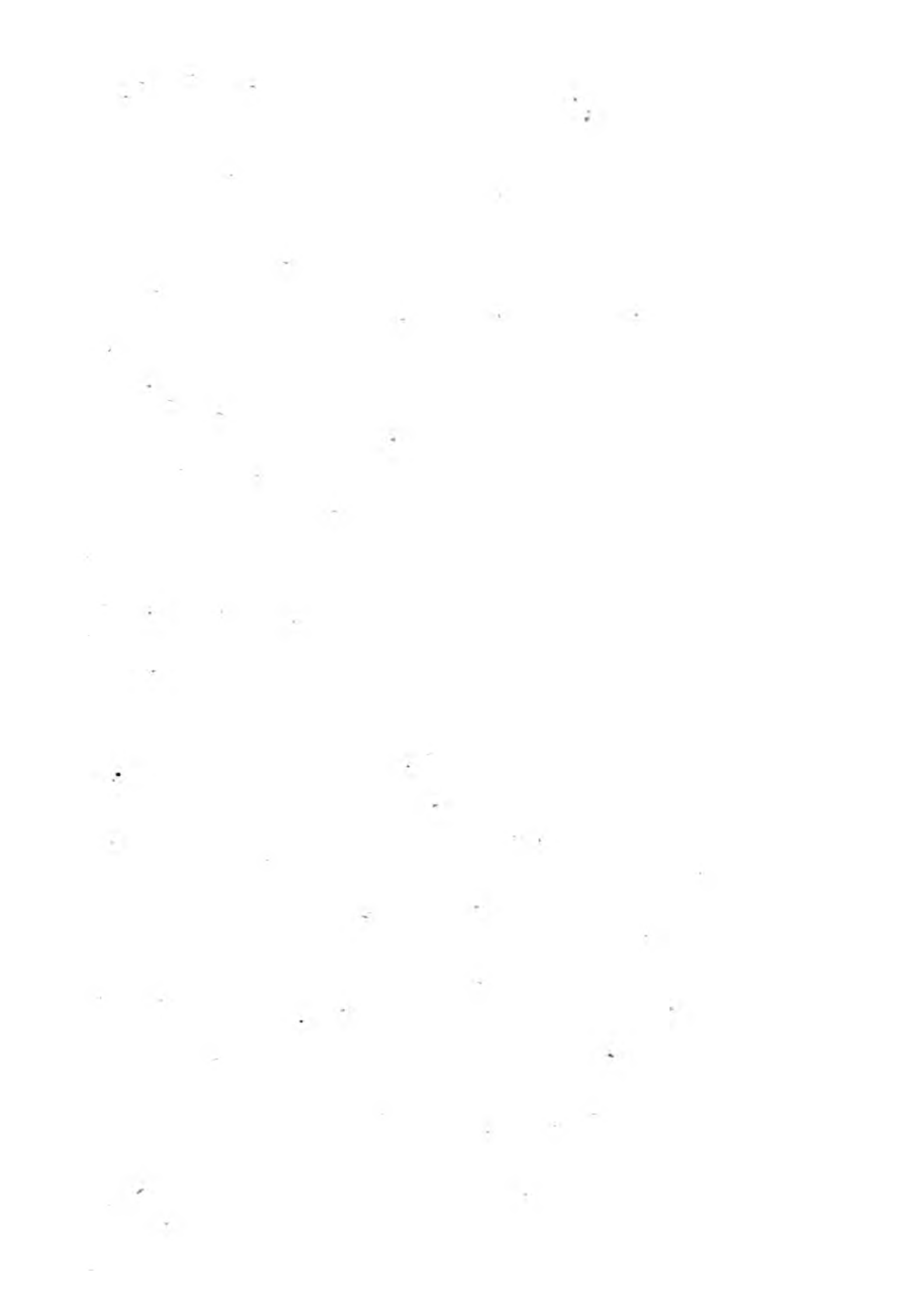
VI. 1785/1(6)

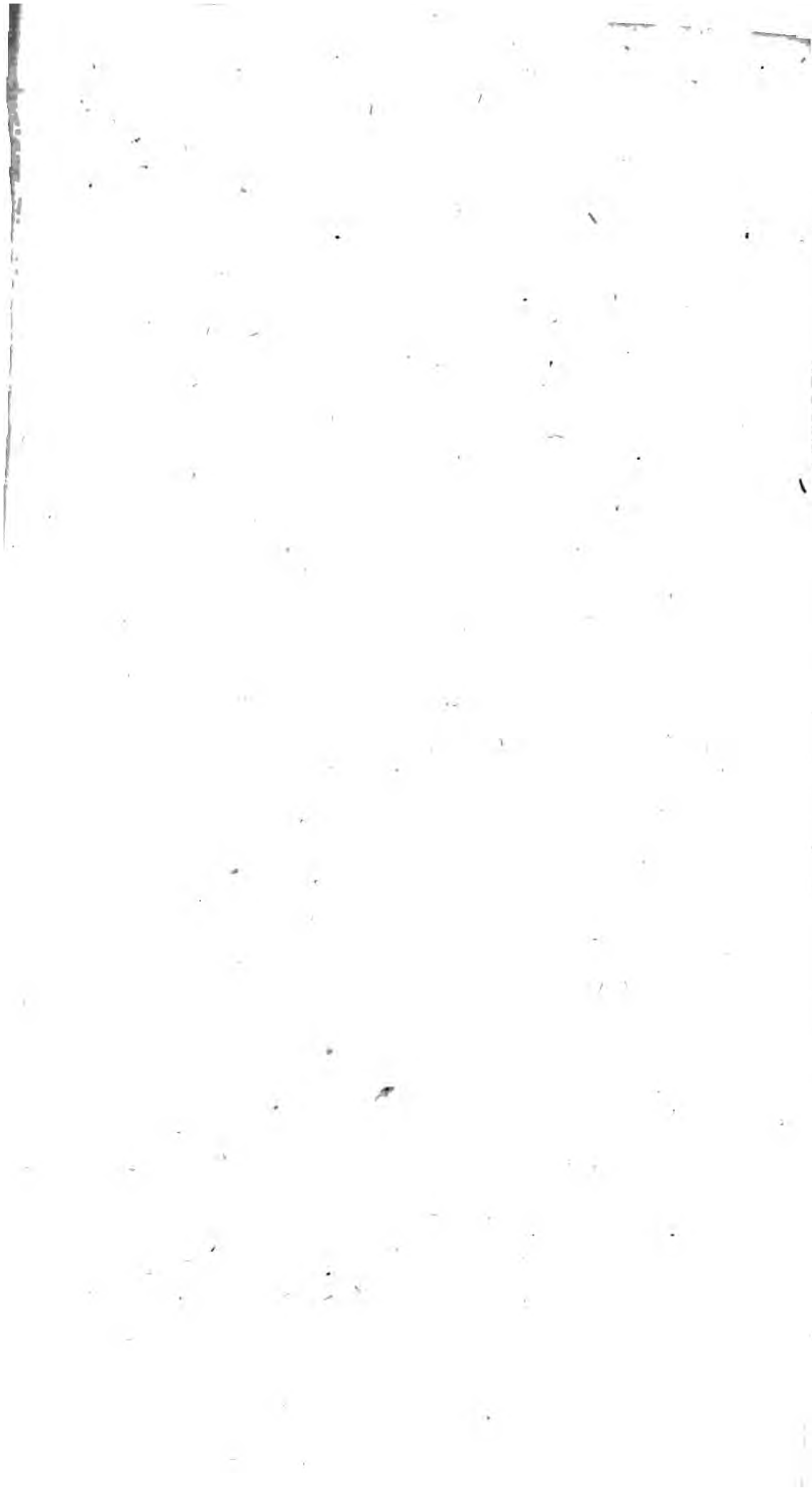


~~S. 48~~









O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.





O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

T O M E S I X I E M E.

5

---

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-  
TYPOGRAPHIQUE.

1 7 8 5.





**T H E A T R E.**

*Théâtre.* Tome VI.

\* A

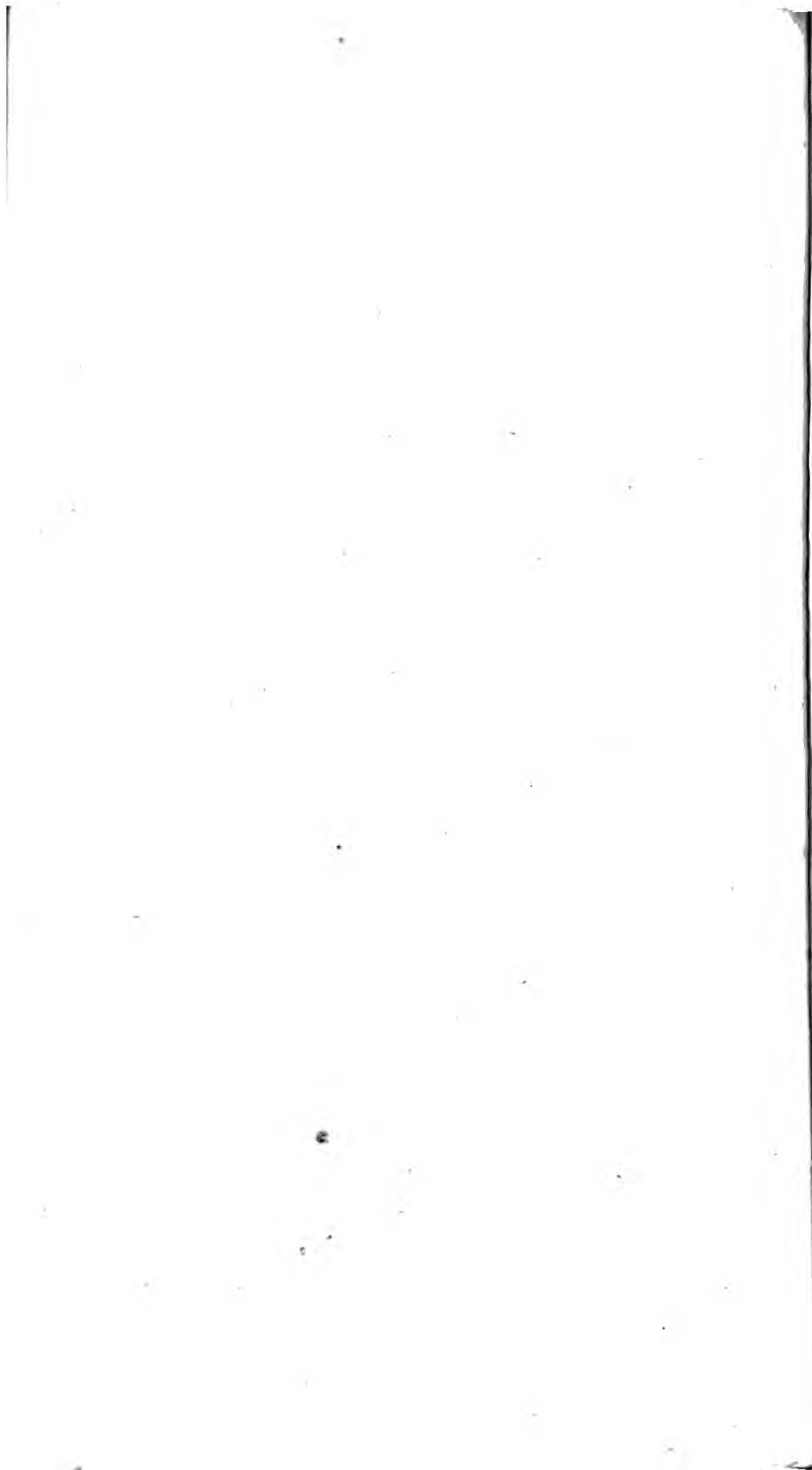


LES  
LOIS DE MINOS,  
*T R A G E D I E.*

Non représentée.

A.





E P I T R E  
D E D I C A T O I R E  
A M O N S E I G N E U R  
L E D U C  
D E R I C H E L I E U ,

PAIR ET MARECHAL DE FRANCE,  
GOUVERNEUR DE GUIENNE,  
PREMIER GENTILHOMME DE  
LA CHAMBRE DU ROI, &c.

M O N S E I G N E U R ,

**I**L y a plus de cinquante ans que vous daignez m'aimer. Je dirai à notre doyen de l'académie, avec *Varron*, ( car il faut toujours citer quelque ancien , pour en imposer aux modernes : )

*Est aliquid sacri in antiquis necessitudinibus.*

Ce n'est pas qu'on ne soit aussi très-invariablement attaché à ceux qui nous ont prévenus depuis par des bienfaits , et à qui nous devons une reconnaissance éternelle ; mais *antiqua*

*necessitudo* est toujours la plus grande consolation de la vie.

La nature m'a fait votre doyen , et l'académie vous a fait le nôtre ; permettez donc qu'à de si justes titres je vous dédie une tragédie qui ferait moins mauvaise , si je ne l'avais pas faite loin de vous. J'atteste tous ceux qui vivent avec moi que le feu de ma jeunesse m'a fait composer ce petit drame en moins de huit jours , pour nos amusemens de campagne ; qu'il n'était point destiné au théâtre de Paris , et qu'il n'en est pas meilleur pour tout cela. Mon but était d'essayer encore si l'on pouvait faire réussir en France une tragédie profane , qui ne fût pas fondée sur une intrigue d'amour ; ce que j'avais tenté autrefois dans *Mérope* , dans *Oreste* , dans d'autres pièces , et ce que j'aurais voulu toujours exécuter. Mais le libraire *Valade* , qui est sans doute un de vos beaux esprits de Paris , s'étant emparé d'un manuscrit de la pièce , selon l'usage , l'a embelli de vers composés par lui ou par ses amis , et a imprimé le tout sous mon nom , aussi proprement que cette rapsodie méritait de l'être. Ce n'est point la tragédie de *Valade* que j'ai l'honneur de vous dédier ; c'est la mienne , en dépit de l'envie.

Cette envie , comme vous savez , est l'ame du monde. Elle établit son trône , pour un

jour ou deux , dans le parterre à toutes les pièces nouvelles , et s'en retourne bien vite à la cour , où elle demeure la plus grande partie de l'année.

Vous le savez , vous , le digne disciple du maréchal de *Villars* , dans la plus brillante et la plus noble de toutes les carrières. Vous vîtes ce héros qui sauva la France , qui fut si bien faire la guerre et la paix , ne jouir de sa réputation qu'à l'âge de quatre-vingts ans.

Il fallut qu'il enterrât son siècle , pour qu'un nouveau siècle lui rendît publiquement justice. On lui reprochait jusqu'à ses prétendues richesses , qui n'approchaient pas , à beaucoup près , de celles des traitans de ces temps-là ; mais ceux qui étaient si bassement jaloux de sa fortune n'osaient pas , dans le fond de leur cœur , envier sa gloire , et baissaient les yeux devant lui.

Quand son successeur vengeait la France et l'Espagne dans l'île de Minorque , l'envie ne criait-elle pas qu'il ne prendrait jamais Mahon ; qu'il fallait envoyer un autre général à sa place ? Et Mahon était déjà pris.

Vous fîtes des jaloux dans plus d'un genre ; mais ce n'est ni au général ni au plus aimable des Français que je m'adresse ici , je ne parle qu'à mon doyen. Comme il fait le grec aussi-bien que moi , je lui citerai d'abord *Hésiode*

qui, dans l'*Erga kai imeraï*, connu de tous les courtisans, dit en termes formels :

*Kai keramais keramai kotei, kai tektoni tekton.*

*Kai ptokos ptoko phdonei, kai acidon acido.*

Le potier est ennemi du potier, le maçon du maçon : le gueux porte envie au gueux, le chanteur au chanteur.

*Horace* difait plus noblement :

. . . . . *Diram qui contulit hydram,*

*Comperit invidiam supremo sine domari.*

Le vainqueur de l'hydre ne put vaincre l'envie qu'en mourant.

*Boileau* dit à *Racine* :

Sitôt que d'Apollon un génie inspiré  
 Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,  
 En cent lieux contre lui les cabales s'amassent ;  
 Ses rivaux obscurcis autour de lui croassent ;  
 Et son trop de lumière, importunant les yeux,  
 De ses propres amis lui fait des envieux.  
 La mort seule ici bas, en terminant sa vie,  
 Peut calmer sur son nom l'injustice et l'envie,  
 Faire au poids du bon sens peser tous ses écrits,  
 Et donner à ses vers leur légitime prix.

Tout cela est d'un ancien usage, et cette étiquette subsistera long-temps. Vous savez que je commentai *Corneille*, il y a quelques

années , par une détestable envie ; et que ce commentaire , auquel vous contribuâtes par vos générosités , à l'exemple du roi , était fait pour accabler ce qui restait de la famille et du nom de ce grand homme. Vous pouvez voir dans ce commentaire que l'abbé d'*Aubignac* , prédicateur ordinaire de la cour , qui croyait avoir fait une pratique du théâtre et une tragédie , appelait *Corneille Mascarille* , et le traitait comme le plus méprisable des hommes. Il se mettait contre lui à la tête de toute la canaille de la littérature.

Les ci-devant soi-difant jéfuites accusèrent *Racine* de cabaler pour le jansénisme , et le firent mourir de chagrin. Aujourd'hui si un homme réuffit un peu , pour quelque temps , ses rivaux ou ceux qui prétendent l'être disent d'abord que c'est une mode qui passera comme les pantins et les convulsions : ensuite ils prétendent qu'il n'est qu'un plagiaire ; enfin ils soupçonnent qu'il est athée. Ils en avertissent les porteurs de chaise de Versailles , afin qu'ils le disent à leurs pratiques , et que la chose revienne à quelque homme bien zélé , bien morne et bien méchant , qui en fera son profit.

Les calomnies pleuvent sur quiconque réuffit. Les gens de lettres sont assez comme M. *Chisaneau* et madame la comtesse de *Pimbêche* :

Qu'est-ce qu'on vous a fait ? -- On m'a dit des injures.

Il y aura toujours dans la république des lettres un petit canton où cabalera le *Pauvre diable* (\*) avec ses semblables ; mais aussi , Monseigneur , il se trouvera en France des âmes nobles et éclairées , qui sauront rendre justice aux talens , qui pardonneront aux fautes inséparables de l'humanité , qui encourageront tous les beaux arts. Et à qui appartiendra-t-il plus d'en être le soutien qu'au neveu de leur principal fondateur ? C'est un devoir attaché à votre nom.

C'est à vous de maintenir la pureté de notre langue qui se corrompt tous les jours ; c'est à vous de ramener la belle littérature et le bon goût , dont nous avons vu les restes fleurir encore. Il vous appartient de protéger la véritable philosophie , également éloignée de l'irréligion et du fanatisme. Quelles autres mains que les vôtres sont faites pour porter au trône les fleurs et les fruits du génie français , et pour en écarter la calomnie qui s'en approche toujours , quoique toujours chassée ? A quel autre qu'à vous les académiciens pourraient-ils avoir recours dans leurs travaux et dans leurs afflictions ? et quelle gloire pour vous , dans un âge où l'ambition est assouvie , et où les vains plaisirs ont disparu

(\*) Voyez la petite pièce intitulée *le Pauvre diable*.



comme un fonge ; d'être , dans un loisir honorable , le père de vos confrères ! L'ame du grand *Armand* s'applaudirait plus que jamais d'avoir fondé l'académie française.

Après avoir fait Oedipe et les Lois de Minos , à'près de soixante années l'un de l'autre ; et après avoir été calomnié et persécuté pendant ces soixante années , sans en faire que rire , je fors presque octogénaire ( c'est - à - dire beaucoup trop tard ) , d'une carrière épineuse , dans laquelle un goût irrésistible m'engagea trop long-temps.

Je souhaite que la scène française , élevée dans le grand siècle de *Louis XIV* au-dessus du théâtre d'Athènes et de toutes les nations , reprenne la vie après moi ; qu'elle se purge de tous les défauts que j'y ai portés , et qu'elle acquerre les beautés que je n'ai pas connues.

Je souhaite qu'au premier pas que fera dans cette carrière un homme de génie , tous ceux qui n'en ont point ne s'ameuvent pas pour le faire tomber , pour l'écraser dans sa chute , et pour l'opprimer par les plus absurdes impostures.

Qu'il ne soit pas mordu par les folliculaires , comme toute chair bien saine l'est par les insectes ; ces insectes et ces folliculaires ne mordant que pour vivre.

Je souhaite que la calomnie ne députe point



quelques-uns de ses serpens à la cour pour perdre ce génie naissant , en cas que la cour , par hasard , entende parler de ses talens.

Puissent les tragédies n'être désormais ni une longue conversation partagée en cinq actes par des violons , ni un amas de spectacles grotesques , appelé par les Anglais *show* , et par nous , *la rareté , la curiosité !*

Puisse-t-on n'y plus traiter l'amour , comme un amour de comédie dans le goût de *Térence* , avec déclaration , jalousie , rupture , et raccommodement !

Qu'on ne substitue point à ces langueurs amoureuses des aventures incroyables et des sentimens monstrueux , exprimés en vers plus monstrueux encore , et remplis de maximes dignes de *Cartouche* et de son style.

Que dans le désespoir secret de ne pouvoir approcher de nos grands maîtres , on n'aille pas emprunter des haillons affreux chez les étrangers , quand on a les plus riches étoffes dans son pays.

Que tous les vers soient harmonieux et bien faits , mérite absolument nécessaire , sans lequel la poésie n'est jamais qu'un monstre , mérite auquel presque aucun de nous n'a pu parvenir depuis *Athalie*.

Que cet art ne soit pas aussi méprisé qu'il est noble et difficile.

Que le *faxhal* et les *comédiens de bois* ne fassent pas absolument déserter *Cinna* et *Iphigénie*.

Que personne n'ose plus se faire valoir par la témérité de condamner des spectacles approuvés, entretenus, payés par les rois très-chrétiens, par les empereurs, par tous les princes de l'Europe entière. Cette témérité ferait aussi absurde que l'était la bulle *In cænâ Domini*, si sagement supprimée.

Enfin j'ose espérer que la nation ne sera pas toujours en contradiction avec elle-même sur ce grand art, comme sur tant d'autres choses.

Vous aurez toujours en France des esprits cultivés et des talens; mais tout étant devenu *lieu commun*, tout étant problématique à force d'être discuté, l'extrême abondance et la satiété ayant pris la place de l'indigence où nous étions avant le grand siècle, le dégoût du public succédant à cette ardeur qui nous animait du temps des grands hommes; la multitude des journaux et des brochures, et des dictionnaires satiriques, occupant le loisir de ceux qui pourraient s'instruire dans quelques bons livres utiles, il est fort à craindre que le goût ne reste que chez un petit nombre d'esprits éclairés, et que les arts ne tombent chez la nation.

C'est ce qui arriva aux Grecs après *Démosthènes*,

*Sophocle et Euripide.* Ce fut le fort des Romains après *Cicéron*, *Virgile* et *Horace* : ce fera le nôtre. Déjà pour un homme à talens qui s'élève, dont on est jaloux, et qu'on voudrait perdre, il fort de dessous terre mille demi-talens, qu'on accueille pendant deux jours, qu'on précipite ensuite dans un éternel oubli, et qui sont remplacés par d'autres éphémères.

On est accablé sous le nombre infini des livres faits avec d'autres livres ; et dans ces nouveaux livres inutiles, il n'y a rien de nouveau que des tiffus de calomnies infames, vomies par la bassesse contre le mérite.

La tragédie, la comédie, le poëme épique, la musique sont des arts véritables. On nous prodigue des leçons, des discussions sur tous ces arts ; mais que le grand artiste est rare !

L'écrivain le plus méprisable et le plus bas peut dire son avis sur trois siècles, sans en connaître aucun, et calomnier lâchement, pour de l'argent, ses contemporains qu'il connaît encore moins. On le souffre, parce qu'on l'oublie : on laisse tranquillement ces colporteurs, devenus auteurs, juger les grands hommes sur les quais de Paris, comme on laisse les novellistes décider dans un café du destin des Etats ; mais si dans cette fange un génie s'élève, il faut tout craindre pour lui.

Pardonnez-moi, Monseigneur, ces réflexions : je les soumets à votre jugement et à celui de l'académie, dont j'espère que vous ferez longtemps l'ornement et le doyen.

Recevez, avec votre bonté ordinaire, ce témoignage du respectueux et tendre attachement d'un vieillard plus sensible à votre bienveillance qu'aux maladies dont ses derniers jours sont tourmentés.

## P E R S O N N A G E S.

TÉUCER, roi de Crète.

MERIONE, }  
DICTIME, } archontes.

PHARÈS, grand sacrificateur.

AZEMON, }  
DATAME, } guerriers de Cydonie.

ASTERIE, captive.

UN HERAUT.

Plusieurs guerriers cydoniens.

Suite, &c.

*La scène est à Gortine, ville de Crète.*

**LES**

LES  
LOIS DE MINOS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

*Le théâtre représente les portiques d'un temple, des tours  
sur les côtés, des cyprès sur le devant.*

TEUCER, DICTIME.

TEUCER.

QUOI ! toujours, cher ami, ces archontes, ces grands,  
Feroient parler les lois pour agir en tyrans !  
Minos qui fut cruel a régné sans partage ;  
Mais il ne m'a laissé qu'un pompeux esclavage,  
Un titre, un vain éclat, le nom de majesté,  
L'appareil du pouvoir, et nulle autorité.  
J'ai prodigué mon sang, je règne, et l'on me brave.  
Ma pitié, ma bonté pour cette jeune esclave  
Semble dicter l'arrêt qui condamne ses jours ;  
Si je l'avais proscrite elle aurait leur secours.  
Tel est l'esprit des grands, depuis que la naissance  
A cessé de donner la suprême puissance.

*Théâtre. Tome VI.*

\* B

Jaloux d'un vain honneur , mais qu'on peut partager,  
Ils n'ont choisi des rois que pour les outrager. ( 1 )

## D I C T I M E.

Ce trône a ses périls ; je les connais , sans doute ;  
Je les ai vus de près ; je fais ce qu'il en coûte.  
J'aimais Idoménée ; il mourut exilé ,  
En pleurant sur un fils par lui-même immolé. ( 2 )  
Par le sang de ce fils , il crut plaire à la Crète.  
Mais comment subjuguier la fureur inquiète  
De ce peuple inconstant , orageux , égaré ,  
Vive image des mers dont il est entouré ?  
Ses flots sont élevés , mais c'est contre le trône ;  
Une sombre tempête en tout temps l'environne.  
Le fort vous a réduit à combattre à la fois  
Les durs Cydoniens et vos jaloux Crétois ,  
Les uns dans les conseils , les autres par les armes ;  
Et chaque instant pour vous redouble nos alarmes :  
Hélas ! des meilleurs rois c'est souvent le destin ;  
Leurs pénibles travaux se succèdent sans fin.  
Mais que votre pitié pour cette infortunée ,  
Par le cruel Pharès à mourir condamnée ,  
N'ait pas , à votre exemple , attendri tous les cœurs ;  
Que ce fait homicide ait des approbateurs ,  
Qu'on ait justifié cet usage exécrationnable ,  
C'est-là ce qui m'étonne ; et cette horreur m'accable.

## T E U C E R.

Que veux-tu ! ces guerriers sous les armes blanchis ,  
Vieux superstitieux aux meurtres endurcis ,



Destrueteurs des remparts où l'on gardait Héléne,  
 Ont vu d'un œil tranquille égorger Polixène. (3)  
 Ils redoutaient Calchas. Ils tremblent à mes yeux  
 Sous un Calchas nouveau, plus implacable qu'eux,  
 Tel est l'aveuglement dont la Grèce est frappée :  
 Elle est encor barbare (4), et de son sang trempée ;  
 A des dieux destructeurs elle offre ses enfans ;  
 Ses fables font nos lois, ses dieux font nos tyrans.  
 Thèbes, Mycène, Argos, vivront dans la mémoire ;  
 D'illustres attentats ont fait toute leur gloire.  
 La Grèce a des héros, mais injustes, cruels,  
 Infolens dans le crime, et tremblans aux autels.  
 Ce mélange odieux m'inspire trop de haine.  
 Je chéris la valeur, mais je la veux humaine.  
 Ce sceptre est un fardeau trop pesant pour mon bras,  
 S'il le faut soutenir par des assassins.  
 Je suis né trop sensible ; et mon ame attendrie  
 Se soulève aux dangers de la jeune Astérie.  
 J'admire son courage, et je plains sa beauté.  
 Ami, je crains les dieux ; mais dans ma piété  
 Je croirais outrager leur suprême justice,  
 Si je pouvais offrir un pareil sacrifice.

D I C T I M E.

On dit que de Cydon les belliqueux enfans  
 Du fond de leurs forêts viendront dans peu de temps  
 Racheter leurs captifs, et surtout cette fille  
 Que le sort des combats arrache à sa famille.



On peut traiter encore ; et peut-être qu'un jour ,  
 De la paix parmi nous le fortuné retour  
 Adoucira nos mœurs , à mes yeux plus atroces  
 Que ces fiers ennemis qu'on nous peint si féroces.  
 Nos Grecs sont bien trompés ; je les crois glorieux  
 De cultiver les arts , et d'inventer des dieux.  
 Cruellement séduits par leur propre imposture ,  
 Ils ont trouvé des arts , et perdu la nature.

( 5 ) Ces durs Cydoniens dans leurs antres profonds ,  
 Sans autels et sans trône , errans et vagabonds ;  
 Mais libres , mais vaillans , francs , généreux , fidèles ,  
 Peut-être ont mérité d'être un jour nos modèles :  
 La nature est leur règle , et nous la corrompons.

## T E U C E R .

Quand leur chef paraîtra , nous les écouterons.  
 Les archontes et moi , selon nos lois antiques ,  
 Donnerons audience à ces hommes rustiques.  
 Reçois-les. Et surtout qu'ils puissent ignorer  
 Les sacrés attentats qu'on ose préparer.  
 Je ne te cèle point combien mon ame émue  
 De ces Cydoniens abhorre l'entrevue.  
 Je hais , je dois haïr ces sauvages guerriers ,  
 De ma famille entière infolens meurtriers.  
 J'ai peine à contenir cette horreur qu'ils m'inspirent ;  
 Mais ils offrent la paix où tous mes vœux aspirent :  
 J'étoufferai la voix de mes ressentimens ,  
 Je vaincrai mes chagrins , qui résistaient au temps :

Il en coûte à mon cœur ; tu connais sa blessure ;  
 Ils vont renouveler ma perte et mon injure.  
 Mais faut-il en punir un objet innocent ?  
 Livrerai-je Astérie à la mort qui l'attend !  
 On vient. Puissent les dieux, que ma justice implore,  
 Ces dieux trop mal servis, ces dieux qu'on déshonore,  
 Inspirer la clémence, accorder à mes vœux  
 Une loi moins cruelle et moins indigne d'eux ?

S C E N E I I.

TEUCER, DICTIME : *le pontife PHARÈS  
 avance avec le sacrificateur à sa droite : le roi est à sa  
 gauche, accompagné des archontes de la Crète.*

PHARÈS, *au roi et aux archontes.*  
**P**RENEZ place, Seigneurs, au temple de Görtine. (6)  
 Adorez et vengez la puissance divine.

*(ils montent sur une estrade, et s'assoyent dans le même  
 ordre. Pharès continue :)*

Prêtres de Jupiter, organes de ses lois,  
 Confidens de nos dieux. Et vous, roi des Crétois,  
 Vous, archontes vaillans qui marchez à la guerre  
 Sous les drapeaux sacrés du maître du tonnerre,  
 Voici le jour de sang, ce jour si solennel,  
 Où je dois présenter aux marches de l'autel  
 L'holocauste attendu que notre loi commande.  
 De sept ans en sept (7) ans nous devons en offrande

Une jeune captive aux manes des héros ;  
 Ainsi dans ses décrets nous l'ordonna Minos ,  
 Quand lui-même il vengeait sur les enfans d'Egée  
 La majesté des dieux , et la mort d'Androgée.

Nos suffrages, Teucer, vous ont donné son rang ;  
 Vous ne le tenez point des droits de votre sang.  
 Nous vous avons choisi quand par Idoménée  
 L'île de Jupiter se vit abandonnée.  
 Soyez digne du trône où vous êtes monté ,  
 Soutenez de nos lois l'inflexible équité.  
 Jupiter veut le sang de la jeune captive  
 Qu'en nos derniers combats on prit sur cette rive.  
 On la croit de Cydon. Ces peuples odieux ,  
 Ennemis de nos lois , et proscrits par nos dieux ,  
 Des repaires sanglans de leurs antres sauvages  
 Ont cent fois de la Crète infesté les rivages :  
 Toujours en vain punis , ils ont toujours brisé  
 Le joug de l'esclavage à leur tête imposé.

( à Teucer. )

Remplissez à la fin votre juste vengeance.  
 Une épouse , une fille à peine en son enfance ,  
 Aux champs de Bérécinthe, en vos premiers combats,  
 Sous leurs toits embrasés mourantes dans vos bras ,  
 Demandent à grands cris qu'on apaise leurs manes.

Exterminez, grands Dieux, tous ces peuples profanes;  
 Le vil sang d'une esclave à nos autels versé  
 Est d'un bien faible prix pour le ciel offensé.

C'est du moins un tribut que l'on doit à mon temple;  
Et la terre coupable a besoin d'un exemple.

T E U C E R.

Vrais soutiens de l'Etat, guerriers victorieux,  
Favoris de la gloire, et vous, Prêtres des dieux,  
Dans cette longue guerre, où la Crète est plongée,  
J'ai perdu ma famille, et ce fer l'a vengée.  
Je pleure encor sa perte; un coup aussi cruel  
Saignera pour jamais dans ce cœur paternel.  
J'ai dans les champs d'honneur immolé mes victimes;  
Le meurtre et le carnage alors sont légitimes.  
Nul ne m'enseignera ce que mon bras vengeur  
Devait à ma famille, à l'Etat, à mon cœur.  
Mais l'autel ruisselant du sang d'une étrangère  
Peut-il servir la Crète et consoler un père?

Plût aux dieux que Minos, ce grand législateur,  
De notre république auguste fondateur,  
N'eût jamais commandé de pareils sacrifices!  
L'homicide en effet rend-il les dieux propices?  
Avons-nous plus d'Etats, de trésors et d'amis  
Depuis qu'Idoménée eut égorgé son fils?  
Guerriers, c'est par vos mains qu'aux feux vengeurs en proie  
J'ai vu tomber les murs de la superbe Troye.  
Nous répandons le sang des malheureux mortels,  
Mais c'est dans les combats, et non point aux autels.  
Songez que de Calchas et de la Grèce unie  
Le ciel n'accepta point le sang d'Iphigénie. (8)

## 24 LES LOIS DE MINOS.

Ah ! si pour nous venger le glaive est dans nos mains,  
Cruels aux champs de Mars , ailleurs foyons humains.  
Ne peut-on voir la Crète heureuse et florissante  
Que par l'affassinat d'une fille innocente ?  
Les enfans de Cydon feront-ils plus soumis ?  
Sans en être plus craints nous ferons plus haïs.  
Au souverain des dieux rendons un autre hommage ?  
Méritons ses bontés , mais par notre courage ;  
Vengeons-nous , combattons , qu'il seconde nos coups ;  
Et vous , Prêtres des dieux , faites des vœux pour nous.

### P H A R È S .

Nous les formons ces vœux ; mais ils sont inutiles  
Pour les esprits altiers et les cœurs indociles.  
La loi parle , il suffit. Vous n'êtes en effet  
Que son premier organe et son premier sujet ;  
C'est Jupiter qui règne. Il veut qu'on obéisse ;  
Et ce n'est pas à vous de juger sa justice.  
S'il daigna devant Troye accorder un pardon  
Au sang que dans l'Aulide offrait Agamemnon ,  
Quand il veut , il fait grâce. Ecoutez en silence  
La voix de sa justice ou bien de sa clémence ;  
Il commande à la terre , à la nature , au fort ,  
Il tient entre ses mains la naissance et la mort.  
Quel nouvel intérêt vous agite et vous presse ?  
Nul de nous ne montra ces marques de faiblesse  
Pour le dernier objet qui fut sacrifié.  
Nous ne connaissons point cette fausse pitié.

Vous

Vous voulez que Cydon cède au joug de la Crète ;  
Portez celui des dieux dont je suis l'interprète :  
Mais voici la victime.

(*On amène Astérie couronnée de fleurs et enchaînée.*)

SCENE III.

Les personnages précédens , ASTERIE.

D I C T I M E .

A son aspect , Seigneur ,  
La pitié qui vous touche a pénétré mon cœur.  
Que dans la Grèce encore il est de barbarie !  
Que ma triste raison gémit sur ma patrie !

P H A R È S .

Captive des Crétois , remise entre mes mains ,  
Avant d'entendre ici l'arrêt de tes destins ,  
C'est à toi de parler , et de faire connaître  
Quel est ton nom , ton rang , quels mortels t'ont fait naître.

A S T E R I E .

Je veux bien te répondre. Astérie est mon nom ;  
Ma mère est au tombeau ; le vieillard Azémon ,  
Mon digne et tendre père , a , dès mon premier âge,  
Dans mon cœur qu'il forma fait passer son courage.  
De rang je n'en ai point. La fière égalité  
Est notre heureux partage et fait ma dignité.



P H A R È S.

Sais-tu que Jupiter ordonne de ta vie ?

A S T E R I E.

Le Jupiter de Crète aux yeux de ma patrie  
Est un fantôme vain que ton impiété  
Fait servir de prétexte à ta férocité.

P H A R È S.

Apprends que ton trépas, qu'on doit à tes blasphèmes,  
Est déjà préparé par mes ordres suprêmes.

A S T E R I E.

Je le fais , de ma mort indigne et lâche auteur ,  
Je le fais , inhumain ; mais j'espère un vengeur.  
Tous mes concitoyens sont justes et terribles ;  
Tu les connais , tu fais s'ils furent invincibles.  
Les foudres de ton dieu , par un aigle portés ,  
Ne te sauveront pas de leurs traits mérités.  
Lui-même , s'il existe , et s'il régit la terre ,  
S'il naquit parmi vous , s'il lance le tonnerre , (9)  
Il fera bien sur toi , monstre de cruauté ,  
Venger son divin nom si long-temps insulté.  
Puisse tout l'appareil de ton infame fête ,  
Tes couteaux , ton bûcher , retomber sur ta tête !  
Puisse le temple horrible où mon sang va couler  
Sur ma cendre , sur toi , sur les tiens s'écrouler !  
Périsse ta mémoire ! et s'il faut qu'elle dure ,  
Qu'elle soit en horreur à toute la nature !  
Qu'on abhorre ton nom , qu'on déteste tes dieux ;  
Voilà mes vœux , mon culte et mes derniers adieux.

Et toi que l'on dit roi , toi qui passes pour juste ,  
 Toi dont un peuple entier chérit l'empire auguste ,  
 Et qui du tribunal où les lois t'ont porté  
 Sembles tourner sur moi des yeux d'humanité ,  
 Plains-tu mon infortune en voulant mon supplice ?  
 Non , de mes assassins tu n'es pas le complice.

M E R I O N E , *archonte, à Teucer.*

On ne peut faire grâce , et votre autorité  
 Contre un usage antique , et par-tout respecté ,  
 Opposerait , Seigneur , une force impuissante.

T E U C E R.

Que je livre au trépas sa jeunesse innocente ! . . . .

M E R I O N E.

Il faut du sang au peuple , et vous le connaissez.  
 Ménagez ses abus , fussent-ils insensés.  
 La loi qui vous révolte est injuste peut-être ;  
 Mais en Crète elle est sainte ; et vous n'êtes pas maître  
 De secouer un joug dont l'Etat est chargé.  
 Tout pouvoir a sa borne , et cède au préjugé.

T E U C E R.

Quand il est trop barbare il faut qu'on l'abolisse.

M E R I O N E.

Respectons plus Minos.

T E U C E R.

Aimons plus la justice. (a)

Et pourquoi dans Minos voulez-vous révéler  
 Ce que dans Bufiris on vous vit abhorrer ?



28 LES LOIS DE MINOS.

Oui , j'estime en Minos le guerrier politique ;  
Mais je déteste en lui le maître tyrannique.  
Il obtint dans la Crète un absolu pouvoir ;  
Je suis moins roi que lui ; mais je crois mieux valoir :  
En un mot , à mes yeux votre offrande est un crime.

( à Dictime.)

Viens , suis-moi.

PHARÈS se lève , les sacrificateurs aussi , et descendent  
de l'estrade.

Qu'aux autels on traîne la victime.

TEUCER.

Vous ofez ! . . .

SCENE IV.

Les personnages précédens. UN HERAUT arrive  
le caducée à la main. Le roi, les archontes, les sacrificateurs  
sont debout.

LE HERAUT.

DE Cydon les nombreux députés  
Ont marché vers nos murs , et s'y sont présentés.  
De l'olivier sacré les branches pacifiques ,  
Symbole de concorde , ornent leurs mains rustiques.  
Ils disent que leur chef est parti de Cydon ,  
Et qu'il vient des captifs apporter la rançon.

PHARÈS.

Il n'est point de rançon quand le ciel fait connaître  
Qu'il demande à nos mains un sang dont il est maître.

## T E U C E R.

La loi veut qu'on diffère. Elle ne souffre pas  
Que l'étendard de paix et celui du trépas  
Étalent à nos yeux un coupable assemblage.  
Aux droits des nations nous ferions trop d'outrage.  
Nous devons distinguer (si nous avons des mœurs)  
Le temps de la clémence, et le temps des rigueurs.  
C'est par là que le ciel, si l'on en croit nos sages,  
Des malheureux humains attirera les hommages.  
Ce ciel peut-être enfin lui veut sauver le jour.  
Allez, qu'on la ramène en cette même tour  
Que je tiens sous ma garde et dont on l'a tirée  
Pour être en holocauste à vos glaives livrée.  
Sénat, vous apprendrez un jour à pardonner.

## A S T E R I E.

Je te rends grâce, ô Roi ! si tu veux m'épargner.  
Mon supplice est injuste autant qu'épouvantable :  
Et quoique j'y portasse un front inaltérable,  
Quoique aux lieux où le ciel a daigné me nourrir,  
Nos premières leçons soient d'apprendre à mourir,  
Le jour m'est cher... hélas ! mais s'il faut que je meure,  
C'est une cruauté que d'en différer l'heure.

( on l'emmène. )

## T E U C E R.

Le conseil est rompu. Vous, braves combattans,  
Croyez que de Cydon les farouches enfans  
Pourront mal-aisément défarmer ma colère.  
Si je vois en pitié cette jeune étrangère,

30 LES LOIS DE MINOS.

Le glaive que je porte est toujours suspendu  
Sur ce peuple ennemi par qui j'ai tout perdu.  
Je fais qu'on doit punir, comme on doit faire grâce,  
Protéger la faiblesse, et réprimer l'audace ;  
Tels sont mes sentimens. Vous pouvez décider  
Si j'ai droit à l'honneur d'oser vous commander ;  
Et si j'ai mérité ce trône qu'on m'envie.  
Allez, blâmez le roi, mais aimez la patrie :  
Servez-la. Mais surtout, si vous craignez les dieux,  
Apprenez d'un monarque à les connaître mieux.

*Fin du premier acte.*

A C T E I I.

S C E N E P R E M I E R E.

D I C T I M E , D A T A M E , Gardes ;  
les Cydoniens *dans le fond.*

D I C T I M E .

**O**u font ces députés envoyés à mon maître ?  
Qu'on les fasse approcher ; mais je les vois paraître.  
Quel est celui de vous dont Datame est le nom ?

D A T A M E .

C'est moi.

D I C T I M E .

Quel est celui qui porte une rançon ,  
Et qui croit, par des dons aux Crétois inutiles ,  
Racheter des captifs enfermés dans nos villes ? . . .

D A T A M E .

Nous ne rougissons pas de proposer la paix.  
Je l'aime ; je la veux , sans l'acheter jamais.  
Le vieillard Azémon , que mon pays révère ,  
Qui m'instruisit à vaincre , et qui me fert de père ,  
S'est chargé , m'a-t-il dit , de mettre un digne prix  
A nos concitoyens par les vôtres surpris.  
Nous venons les tirer d'un infame esclavage ;  
Nous venons pour traiter.

D I C T I M E .

Est-il ici ?

D A T A M E.

Son âge

A retardé sa course ; et je puis en son nom  
De la belle Astérie annoncer la rançon.  
Du sommet des rochers qui divisent les nues  
J'ai volé , j'ai franchi des routes inconnues ;  
Tandis que ce vieillard , qui nous suivra de près ,  
A percé les détours de nos vastes forêts :  
Par le fardeau des ans sa marche est ralentie.

D I C T I M E.

Il apporte , dis-tu , la rançon d'Astérie ?

D A T A M E.

Oui. J'ignore à ton roi ce qu'il peut présenter :  
Cydon ne produit rien qui puisse vous flatter.  
Vous allez ravir l'or au sein de la Colchide :  
Le ciel nous a privés de ce métal perfide.  
Dans notre pauvreté que pouvons-nous offrir ?

D I C T I M E.

Votre cœur et vos bras , dignes de nous servir.

D A T A M E.

Il ne tiendrait qu'à vous. Long-temps nos adversaires,  
Si vous l'aviez voulu , nous aurions été frères.  
Ne prétendez jamais parler en souverains.  
Remettez , dès ce jour , Astérie en nos mains.

D I C T I M E.

Sais-tu quel est son fort ?

D A T A M E.

Elle me fut ravie.

A peine ai-je touché cette terre ennemie :  
 J'arrive ; je demande Astérie à ton roi ,  
 A tes dieux , à ton peuple , à tout ce que je voi.  
 Je viens ou la reprendre ou périr avec elle.  
 Une Hélène coupable , une illustre infidelle  
 Arma dix ans vos Grecs indignement séduits ;  
 Une cause plus juste ici nous a conduits.  
 Nous vous redemandons la vertu la plus pure.  
 Rendez-moi mon feul bien ; réparez mon injure.  
 Tremblez de m'outrager. Nous avons tous promis  
 D'être jusqu'au tombeau vos plus grands ennemis ;  
 Nous mourrons dans les murs de vos cités en flammes,  
 Sur les corps expirans de vos fils , de vos femmes.....

( à Dictime. )

Guerrier , qui que tu fois , c'est à toi de favoir  
 Ce que peut le courage armé du désespoir.  
 Tu nous connais : préviens le malheur de la Crète.

D I C T I M E.

Nous favons réprimer cette audace indiscrete.  
 J'ai pitié de l'erreur qui paraît t'emporter.  
 Tu demandes la paix , et viens nous insulter.  
 Calme tes vains transports ; apprends , jeune barbare,  
 Que pour toi , pour les tiens , mon prince se déclare ;  
 Qu'il épargne souvent le sang qu'on veut verser ;  
 Qu'il punit à regret ; qu'il fait récompenser ;

34 LES LOIS DE MINOS.

Qu'intépide aux combats , clément dans la victoire ,  
Il préfère surtout la justice à la gloire.  
Mérite de lui plaire.

D A T A M E .

Et quel est donc ce roi ?  
S'il est grand , s'il est bon , que ne vient-il à moi ?  
Que ne me parle-t-il ? . . . La vertu persuade.  
Je veux l'entretenir.

D I C T I M E .

Le chef de l'ambassade  
Doit paraître au Sénat avec tes compagnons.  
Il faut se conformer aux lois des nations.

D A T A M E .

Est-ce ici son palais ?

D I C T I M E .

Non : ce vaste édifice  
Est le temple , où des dieux j'ai prié la justice  
De détourner de nous les fléaux destructeurs ,  
D'éclairer les humains , de les rendre meilleurs.  
Minos bâtit ces murs fameux dans tous les âges ;  
Et cent villes de Crète y portent leurs hommages.

D A T A M E .

Qui ? Minos ? ce grand fourbe , et ce roi si cruel ?  
Lui , dont nous détestons et le trône et l'autel ;  
Qui les teignit de sang ? lui , dont la race impure ,  
Par des amours affreux , étonna la nature ? ( 10 )  
Lui , qui du poids des fers nous voulut écraser ,  
Et qui donna des lois pour nous tyranniser ?

Lui, qui du plus pur sang, que votre Grèce honore,  
 Nourrit sept ans ce monstre appelé Minotaure ?  
 Lui, qu'enfin vous peignez, dans vos mensonges vains,  
 Au bord de l'Achéron, jugeant tous les humains ;  
 Et qui ne mérita, par ses fureurs impies,  
 Que d'éternels tourmens sous les mains des furies ?  
 Parle : est-ce là ton sage, est-ce là ton héros ?  
 Crois-tu nous effrayer à ce nom de Minos ?  
 Oh ! que la renommée est injuste et trompeuse !  
 Sa mémoire à la Grèce est encor précieuse ;  
 Ses lois et ses travaux sont par nous abhorrés.  
 On méprise en Cydon ce que vous adorez,  
 On y voit en pitié les fables ridicules  
 Que l'imposture étale à vos peuples crédules.

D I C T I M E.

Tout peuple a ses abus ; et les nôtres sont grands ;  
 Mais nous avons un prince ennemi des tyrans,  
 Ami de l'équité, dont les lois salutaires  
 Aboliront bientôt tant de lois sanguinaires.  
 Prends confiance en lui, sois sûr de ses bienfaits :  
 Je jure par les dieux....

D A T A M E.

Ne jure point ; promets....  
 Promets-nous que ton roi sera juste et sincère ;  
 Qu'il rendra dès ce jour Astérie à son père....  
 De ses autres bienfaits nous pouvons le quitter.  
 Nous n'avons rien à craindre et rien à souhaiter.



36 LES LOIS DE MINOS.

La nature pour nous fut assez bienfaisante :  
Aux creux de nos vallons sa main toute-puissante  
A prodigué ses biens pour prix de nos travaux.  
Nous possédons les airs, et la terre et les eaux :  
Que nous faut-il de plus ? Brillez dans vos cent villes  
De l'éclat fastueux de vos arts inutiles.  
La culture des champs, la guerre font nos arts ;  
L'enceinte des rochers a formé nos remparts.  
Nous n'avons jamais eu, nous n'aurons point de maître.  
Nous voulons des amis ; méritez-vous de l'être ?

D I C T I M E.

Oui, Teucer en est digne ; oui, peut-être aujourd'hui  
En le connaissant mieux vous combattrez pour lui.

D A T A M E.

Nous !

D I C T I M E.

Vous-même. Il est temps que nos haines finissent,  
Que pour leur intérêt nos deux peuples s'unissent :  
Je ne te réponds pas que ta dure fierté  
Ne puisse de mon roi bleffer la dignité ;

( à sa suite. )

Mais il l'estimera. Vous, allez : qu'on prépare  
Ce que les champs de Crète ont produit de plus rare ;  
Qu'on traite avec respect ces guerriers généreux.

( ils sortent. )

Puissent tous les Crétois penser un jour comme eux !  
Que leur franchise est noble, ainsi que leur courage !  
Le lion n'est point né pour souffrir l'esclavage.

Qu'ils soient nos alliés et non pas nos sujets ;  
 Leur mâle liberté peut servir nos projets.  
 J'aime mieux leur audace et leur candeur hautaine  
 Que les lois de la Crète , et tous les arts d'Athène.

S C E N E I I.

T E U C E R , D I C T I M E , Gardes.

T E U C E R.

**I**L faut prendre un parti ; ma triste nation  
 N'écoute que la voix de la fédition.  
 Ce Sénat orgueilleux contre moi se déclare. (b)  
 On affecte ce zèle implacable et barbare  
 Que toujours les méchans feignent de posséder ,  
 A qui souvent les rois font contraints de céder.  
 J'entends de mes rivaux la funeste industrie  
 Crier de tous côtés , religion , patrie !  
 Tous prêts à m'accuser d'avoir trahi l'Etat ,  
 Si je m'oppose encore à cet assassinat.  
 Le nuage grossit ; et je vois la tempête ,  
 Qui sans doute à la fin tombera sur ma tête.

D I C T I M E.

J'oserais proposer , dans ces extrémités ,  
 De vous faire un appui des mêmes révoltés ,  
 Des mêmes habitans de l'âpre Cydonie ,  
 Dont nous pourrions guider l'impétueux génie.  
 Fiers ennemis d'un joug qu'ils ne peuvent subir ,  
 Mais amis généreux , ils pourraient nous servir.

38 LES LOIS DE MINOS.

Il en est un furtout , dont l'âme noble et fière  
Connaît l'humanité dans son audace altière :  
Il a pris sur les siens , égaux par la valeur ,  
Ce secret ascendant que se donne un grand cœur :  
Et peu de nos Crétois ont connu l'avantage  
D'atteindre à sa vertu , quoique dure et sauvage.  
Si de pareils soldats pouvaient marcher sous vous ,  
On verrait tous ces grands si puissans , si jaloux  
De votre autorité qu'ils osent méconnaître ,  
Porter le joug paisible , et chérir un bon maître.  
Nous voulions asservir des peuples généreux ;  
Faisons mieux , gagnons-les ; c'est-là régner sur eux.

T E U C E R.

Je le fais. Ce projet peut sans doute être utile ;  
Mais il ouvre la porte à la guerre civile.  
A ce remède affreux faut-il m'abandonner ?  
Faut-il perdre l'Etat pour le mieux gouverner ?  
Je veux sauver les jours d'une jeune barbare.  
Du sang des citoyens ferai-je moins avare ?  
Il le faut avouer : je suis bien malheureux !  
N'ai-je donc des sujets que pour m'armer contre eux ?  
Pilote environné d'un éternel orage ,  
Ne pourrai-je obtenir qu'un illustre naufrage ?  
Ah ! je ne suis pas roi ; si je ne fais le bien.

D I C T I M E.

Quoi donc , contre les lois la vertu ne peut rien !  
Le préjugé fait tout ! Pharès impitoyable  
Maintiendra , malgré vous , cette loi détestable !

Il domine au Sénat ! on ne veut désormais  
Ni d'offres de rançon , ni d'accord , ni de paix !

T E U C E R.

Quel que soit son pouvoir , et l'orgueil qui l'anime ,  
Va , le cruel du moins n'aura point sa victime ;  
Va , dans ces mêmes lieux profanés si long-temps ,  
J'arracherai leur proie à ces monstres sanglans.

D I C T I M E.

Puissiez-vous accomplir cette faine entreprise !

T E U C E R.

Il faut bien qu'à la fin le ciel la favorise.  
Et lorsque les Crétois , un jour plus éclairés ,  
Auront enfin détruit ces attentats sacrés ,  
(Car il faut les détruire , et j'en aurai la gloire).  
Mon nom respecté d'eux vivra dans la mémoire.

D I C T I M E.

La gloire vient trop tard , et c'est un triste sort.  
Qui n'est de ses bienfaits payé qu'après la mort ,  
Obtint-il des autels , est encor trop à plaindre.

T E U C E R.

Je connais , cher ami , tout ce que je dois craindre ;  
Mais il faut bien me rendre à l'ascendant vainqueur  
Qui parle en sa défense , et domine en mon cœur.

Gardes , qu'en ma présence à l'instant on conduise  
Cette cydonienne entre nos mains remise.

*(les gardes sortent.)*

Je prétends lui parler , avant que dans ce jour  
On ose l'arracher du fond de cette tour ,

40 LES LOIS DE MINOS.

Et la rendre au cruel armé pour son supplice ,  
Qui presse au nom des dieux ce sanglant sacrifice.  
Demeure : la voici. Sa jeunesse , ses traits  
Toucheraient tous les cœurs , hors celui de Pharès.

S C E N E I I I.

TEUCER , DICTIME , ASTERIE , Gardes.

A S T E R I E.

Q U E prétend-on de moi ? quelle rigueur nouvelle,  
Après votre promesse , à la mort me rappelle ?  
Allume-t-on les feux qui m'étaient destinés ?  
O Roi ! vous m'avez plainte , et vous m'abandonnez !

T E U C E R.

Non : je veille sur vous , et le ciel me seconde.

A S T E R I E.

Pourquoi me tirez-vous de ma prison profonde ?

T E U C E R.

Pour vous rendre au climat qui vous donna le jour.  
Vous reverrez en paix votre premier séjour.  
Malheureuse étrangère et respectable fille ,  
Que la guerre arracha du sein de sa famille ,  
Souvenez-vous de moi , loin de ces lieux cruels.  
Soyez prête à partir . . . Oubliez nos autels . . .  
Une escorte fidelle aura soin de vous suivre.  
Vivez . . . Qui mieux que vous a mérité de vivre ?

A S T E R I E.

A S T E R I E.

Ah ! Seigneur ! ah mon roi ! je tombe à vos genoux :  
 Tout mon cœur qui m'échappe a volé devant vous.  
 Image des vrais dieux , qu'ici l'on déshonore,  
 Recevez mon encens : en vous je les adore.  
 Vous seul , vous m'arrachez aux monstres infernaux ,  
 Qui me parlant en dieux n'étaient que mes bourreaux.  
 Malgré ma juste horreur de servir sous un maître ,  
 Esclave auprès de vous , je me plaindrais à l'être.

T E U C E R.

Plus je l'entends parler , plus je suis attendri. . . .  
 Est-il vrai qu'Azémon , ce père si chéri ,  
 Qui près de son tombeau vous regrette et vous pleure,  
 Pour venir vous reprendre a quitté sa demeure ?

A S T E R I E.

On le dit. J'ignorais , au fond de ma prison ,  
 Ce qui s'est pu passer dans ma triste maison.

T E U C E R.

Savez-vous que Datame , envoyé par un père ,  
 Venait nous proposer un traité salulaire ,  
 Et que des jours de paix pouvaient être accordés ?

A S T E R I E.

Datame ? lui , Seigneur ! que vous me confondez !  
 Il ferait dans les mains du Sénat de la Grèce ?  
 Parmi mes assassins ?

T E U C E R.

Dans votre ame inquiète (c)

J'ai porté , je le vois , de trop sensibles coups.  
 Ne craignez rien pour lui. Serait-il votre époux ?  
 Vous ferait-il promis ? est-ce un parent , un frère ?  
 Parlez : son amitié m'en deviendra plus chère.  
 Plus on vous opprima , plus je veux vous servir.

A S T E R I E.

De quelle ombre de joie , hélas ! puis-je jouir ?  
 Qui vous porte à me tendre une main protectrice ?  
 Quels dieux en ma faveur ont parlé ?

T E U C E R.

La justice.

A S T E R I E.

Les flambeaux de l'hymen n'ont point brillé pour moi,  
 Seigneur ; Datame m'aime , et Datame a ma foi.  
 Nos fermens sont communs (*d*) , et ce nœud vénérable  
 Est plus sacré pour nous et plus inviolable  
 Que tout cet appareil formé dans vos Etats  
 Pour asservir des cœurs qui ne se donnent pas.  
 Le mien n'est plus à moi. Le généreux Datame  
 Allait me rendre heureuse en m'obtenant pour femme,  
 Quand vos lâches soldats , qui dans les champs de Mars  
 N'oseraient sur Datame arrêter leurs regards ,  
 Ont ravi , loin de lui , des enfans sans défense ,  
 Et devant vos autels ont traîné l'innocence :  
 Ce font-là les lauriers dont ils se font couverts.  
 Un prêtre veut mon sang , et j'étais dans ses fers.

T E U C E R.

Ses fers ! ... ils sont brisés , n'en foyez point en doute ;  
 C'est pour lui qu'ils sont faits. Et si le ciel m'écoute ,



Il peut tomber un jour aux pieds de cet autel  
 Où sa main veut sur vous porter le coup mortel.  
 Je vous rendrai l'époux dont vous êtes privée ,  
 Et pour qui du trépas les dieux vous ont sauvée ;  
 Il vous suivra bientôt : rentrez. Que cette tour ,  
 De la captivité jusqu'ici le séjour ,  
 Soit un rempart du moins contre la barbarie.  
 On vient. Ce fera peu d'affurer votre vie ;  
 J'abolirai nos lois , ou j'y perdrai le jour.

A S T E R I E .

Ah ! que vous méritez , Seigneur , une autre cour ,  
 Des fujets plus humains , un culte moins barbare !

T E U C E R .

Allez : avec regret de vous je me sépare ;  
 Mais de tant d'attentats , de tant de cruauté  
 Je dois venger mes dieux , vous et l'humanité.

A S T E R I E .

Je vous crois ; et de vous je ne puis moins attendre.

S C E N E I V .

TEUCER, DICTIME, MERIONE.

M E R I O N E .

SEIGNEUR , sans passion pourrez-vous bien m'entendre ?

T E U C E R .

Parlez.

M E R I O N E .

Les factions ne me gouvernent pas ;



44 LES LOIS DE MINOS.

Et vous savez assez que dans nos grands débats ,  
Je ne me suis montré le fauteur ni l'esclave  
Des sanglans préjugés d'un peuple qui vous brave.  
Je voudrais , comme vous , exterminer l'erreur  
Qui séduit sa faiblesse , et nourrit sa fureur.  
Vous pensez arrêter d'une main courageuse  
Un torrent débordé dans sa course orageuse :  
Il vous entraînera ; je vous en averti.  
Pharès a pour sa cause un violent parti ;  
Et d'autant plus puissant contre le diadème  
Qu'il croit servir le ciel , et vous venger vous-même.  
» Quoi ! dit-il , dans nos champs la fille de Teucer  
» A son père arrachée , expira sous le fer ;  
» Et du sang le plus vil indignement avare ,  
» Teucer dénaturé respecte une barbare ! . . .  
» Lui seul est inhumain : seul , à la cruauté  
» Dans son cœur insensible il joint l'impiété.  
» Il veut parler en roi , quand Jupiter ordonne :  
» L'encensoir du pontife offense sa couronne.  
» Il outrage à la fois la nature et le ciel ,  
» Et contre tout l'empire il se rend criminel . . . »  
Il dit ; et vous jugez si ces accens terribles  
Retentiront long-temps sur ces âmes flexibles ,  
Dont il peut exciter ou calmer les transports ,  
Et dont son bras puissant gouverne les ressorts.

T E U C E R .

Je vois qu'il vous gouverne , et qu'il fut vous séduire.  
M'apportez-vous son ordre , et pensez-vous m'instruire ?

M E R I O N E.

Je vous donne un conseil.

T E U C E R.

Je n'en ai pas besoin.

M E R I O N E.

Il vous ferait utile.

T E U C E R.

Épargnez-vous ce soin.

Je fais prendre sans vous conseil de ma justice.

M E R I O N E.

Elle peut sans vos pas creuser un précipice.

Tout noble dans notre île a le droit respecté ( I I )

De s'opposer d'un mot à toute nouveauté.

T E U C E R.

Quel droit !

M E R I O N E.

Notre pouvoir balance ainsi le vôtre ;

Chacun de nos égaux est un frein l'un à l'autre.

T E U C E R.

Oui, je le fais ; tout noble est tyran tour à tour.

M E R I O N E.

De notre liberté condamnez-vous l'amour ?

T E U C E R.

Elle a toujours produit le public esclavage.

M E R I O N E.

Nul de nous ne peut rien, s'il lui manque un suffrage.

T E U C E R.

La discorde éternelle est la loi des Crétois.

46 LES LOIS DE MINOS.

M E R I O N E.

Seigneur, vous l'approuviez, quand de vous on fit choix.

T E U C E R.

Je la blâmais dès-lors. Enfin, je la déteste ;  
Soyez sûr qu'à l'Etat elle fera funeste.

M E R I O N E.

Au moins, jusqu'à ce jour elle en fut le soutien ;  
Mais vous parlez en prince.

T E U C E R.

En homme, en citoyen ;  
Et j'agis en guerrier, quand mon honneur l'exige :  
A ce dernier parti gardez qu'on ne m'oblige.

M E R I O N E.

Vous pourriez hasarder, dans ces dissentions,  
De véritables droits pour des prétentions. . . . .  
Consultez mieux l'esprit de notre république.

T E U C E R.

Elle a trop consulté la licence anarchique.

M E R I O N E.

Seigneur, entre elle et vous marchant d'un pas égal,  
Autrefois votre ami, jamais votre rival,  
Je vous parle en son nom.

T E U C E R.

Je réponds, Mérione,  
Au nom de la nature, et pour l'honneur du trône.

M E R I O N E.

Nos lois. . .

A C T E   S E C O N D .      47

T E U C E R .

Laissez vos lois ; elles me font horreur :  
Vous devriez rougir d'être leur protecteur.

M E R I O N E .

Proposez une loi plus humaine et plus sainte ;  
Mais ne l'imposez pas. Seigneur , point de contrainte.  
Vous révoltez les cœurs ; il faut persuader.  
La prudence et le temps pourront tout accorder.

T E U C E R .

Que le prudent me quitte , et le brave me suive.  
Il est temps que je règne , et non pas que je vive.

M E R I O N E .

Régnez ; mais redoutez les peuples et les grands.

T E U C E R .

Ils me redouteront. Sachez que je prétends  
Être impunément juste , et vous apprendre à l'être.  
Si vous ne m'imitiez , respectez votre maître . . .  
Et nous , allons , Dictime , assembler nos amis ,  
S'il en reste à des rois insultés et trahis.

*Fin du second acte.*

## A C T E I I I.

## S C E N E P R E M I E R E.

D A T A M E , C Y D O N I E N S .

D A T A M E .

**P**ENSENT-ILS m'éblouir par la pompe royale ,  
 Par ce faste imposant que la richesse étale ?  
 Croit-on nous amollir ? Ces palais orgueilleux  
 Ont de leur appareil effarouché mes yeux.  
 Ce fameux labyrinthe , où la Grèce raconte  
 Que Minos autrefois ensevelit sa honte ,  
 N'est qu'un repaire obscur , un spectacle d'horreur.  
 Ce temple où Jupiter avec tant de splendeur  
 Est descendu , dit-on , du haut de l'Empyrée ,  
 N'est qu'un lieu de carnage à sa première entrée ; (12)  
 Et les fronts de beliers égorgés et sanglans  
 Sont de ces murs sacrés les honteux ornemens.  
 Ces nuages d'encens qu'on prodigue à toute heure  
 N'ont point purifié son infecte demeure.  
 Que tous ces monumens si vantés , si chéris ,  
 Quand on les voit de près , inspirent de mépris !

U N C Y D O N I E N .

Cher Datame , est-il vrai qu'en ces pourpris funestes  
 On n'offre que du sang aux puissances célestes ?  
 Est-il vrai que ces Grecs , en tous lieux renommés ,  
 Ont immolé des grecs aux dieux qu'ils ont formés ?

La

La nature à ce point ferait-elle égarée !

D A T A M E.

A des flots d'imposteurs on dit qu'elle est livrée ,  
 Qu'elle n'est plus la même , et qu'elle a corrompu  
 Ce doux présent des dieux , l'instinct de la vertu.  
 C'est en nous qu'il réside ; il soutient nos courages.  
 Nous n'avons point de temple en nos déserts sauvages ;  
 Mais nous servons le ciel et ne l'outrageons pas  
 Par des vœux criminels et des affassinats.  
 Puissions-nous fuir bientôt cette terre cruelle ,  
 Délivrer Astérie , et partir avec elle ! ( e )

L E C Y D O N I E N.

Rendons tous les captifs entre nos mains tombés ,  
 Par notre pitié feule au glaive dérobés ,  
 Esclave pour esclave ; et quittons la contrée  
 Où notre pauvreté , qui dut être honorée ,  
 N'est aux yeux des Crétois qu'un objet de dédain.  
 Ils descendaient vers nous par un accueil hautain.  
 Leurs bontés m'indignaient. Regagnons nos asiles ,  
 Fuyons leurs dieux , leurs mœurs et leurs bruyantes villes.  
 Ils sont cruels et vains , polis et sans pitié.  
 La nature entre nous mit trop d'inimitié.

D A T A M E.

Ah ! surtout de leurs mains reprenons Astérie.  
 Pourriez-vous reparaitre aux yeux de la patrie  
 Sans lui rendre aujourd'hui son plus bel ornement ?  
 Son père est attendu de moment en moment ;

En vain je la demande aux peuples de la Crète ,  
Aucun n'a fatistait ma douleur inquiète ,  
Aucun n'a mis le calme en mon cœur éperdu.  
Par des pleurs qu'il cachait un seul m'a répondu.  
Que veulent , cher ami , ce silence et ces larmes ?  
Je voulais à Teucer apporter mes alarmes ;  
Mais on m'a fait sentir que , grâce à leurs lois ,  
Des hommes tels que nous n'approchent point les rois.  
Nous sommes leurs égaux dans les champs de Bellone.  
Qui peut donc avoir mis entre nous et leur trône  
Cet immense intervalle , et ravir aux mortels  
Leur dignité première et leurs droits naturels ?  
Il ne fallait qu'un mot , la paix était jurée ,  
Je voyais Astérie à son époux livrée ,  
On payait sa rançon , non du brillant amas  
Des métaux précieux que je ne connais pas ,  
Mais des moissons , des fruits , des trésors véritables  
Qu'arrachent à nos champs nos mains infatigables.  
Nous rendions nos captifs ; Astérie avec nous  
Revolait à Cydon dans les bras d'un époux.  
Faut-il partir sans elle , et venir la reprendre  
Dans des ruisseaux de sang , et des monceaux de cendre ?

SCENE II.

Les personnages précédens, UN CYDONIEN *arrivant.*

LE CYDONIEN.

AH ! savez-vous le crime ? . . .

DATAME.

O Ciel ! que me dis-tu !

Quel désespoir est peint sur ton front abattu ?

Parle, parle.

LE CYDONIEN.

Astérie . . . .

DATAME.

Eh bien ? . . . .

LE CYDONIEN.

Cet édifice,

Ce lieu qu'on nomme temple est prêt pour son supplice . .

DATAME.

Pour Astérie !

LE CYDONIEN.

Apprends que dans ce même jour,

En cette même enceinte, en cet affreux séjour,

De je ne fais quels grands la horde forcenée

Aux bûchers dévorans l'a déjà condamnée :

Ils apaisent ainsi Jupiter offensé.

DATAME.

Elle est morte ! . . . .



52 LES LOIS DE MINOS.

LE PREMIER CYDONIEN.

Ah ! grand Dieu !

LE SECOND CYDONIEN.

L'arrêt est prononcé ;

On doit l'exécuter dans ce temple barbare :

Voilà , chers compagnons , la paix qu'on nous prépare.

Sous un couteau perfide , et qu'ils ont consacré ,

Son fang offert aux dieux va couler à leur gré ;

Et dans un ordre auguste ils livrent à la flamme

Ces restes précieux adorés par Datame.

D A T A M E.

Je me meurs.

*( il tombe entre les bras d'un cydonien. )*

LE PREMIER CYDONIEN.

Peut-on croire un tel excès d'horreurs ?

U N C Y D O N I E N.

Il en est encore un bien cruel à nos cœurs ,

Celui d'être en ces lieux réduits à l'impuissance

D'affouvir sur eux tous notre juste vengeance ,

De frapper ces tyrans de leurs couteaux sacrés ,

De noyer dans leur fang ces monstres révéérés.

D A T A M E , *revenant à lui.*

Qui ! moi ! je ne pourrais , ô ma chère Astérie ,

Mourir sur les bourreaux qui t'arrachent la vie ! . . .

Je le pourrai , fans doute . . . O mes braves amis ,

Montrez ces sentimens que vous m'avez promis.

Périssez avec moi. Marchons.

*(on entend une voix d'une des tours.)*

Datame ! arrête !

D A T A M E.

Ciel !.... d'où part cette voix ! quels dieux ont fur matête

Fait au loin dans les airs retentir ces accens ?

Est-ce une illusion qui vient troubler mes sens ?

*(la même voix.)*

Datame !...

D A T A M E.

C'est la voix d'Astérie elle-même !

Ciel qui la fis pour moi , Dieu vengeur , Dieu suprême !

Ombre chère et terrible à mon cœur défolé ,

Est-ce du sein des morts qu'Astérie a parlé ?

U N C Y D O N I E N.

Je me trompe , ou du fond de cette tour antique

Sa voix faible et mourante à son amant s'explique.

D A T A M E.

Je n'entends plus ici la fille d'Azémon.

Serait-ce là sa tombe ? est-ce là sa prison ?

Les Crétois auraient-ils inventé l'une et l'autre ?

L E C Y D O N I E N.

Quelle horrible surprise est égale à la nôtre !

D A T A M E.

Des prisons ! est-ce ainsi que ces adroits tyrans

Ont bâti pour régner les tombeaux des vivans !

U N C Y D O N I E N.

N'aurons-nous point de traits , d'armes et de machines !

Ne pourrons-nous marcher sur leurs vastes ruines !

54 LES LOIS DE MINOS.

D A T A M E *avance vers la tour.*

Quel nouveau bruit s'entend ? Astérie ! ah grands Dieux !  
C'est elle , je la vois , elle marche en ces lieux . . .  
Mes amis , elle marche à l'affreux sacrifice ;  
Et voilà les soldats armés pour son supplice.  
Elle en est entourée.

*(on voit dans l'enfoncement Astérie entourée de la garde  
que le roi Teucer lui avait donnée. Datame continue :)*

Allons , c'est à ses pieds  
Qu'il faut en la vengeant mourir sacrifiés.

S C E N E I I I.

LES CYDONIENS , DICTIME.

D I C T I M E.

Ou pensez-vous aller , et qu'est-ce que vous faites ?  
Quel transport vous égare , aveugles que vous êtes ?  
Dans leur course rapide ils ne m'écoutent pas.  
Ah ! que de cette esclave ils fuivent donc les pas ,  
Qu'ils s'écartent surtout de ces autels horribles ,  
Dressés par la vengeance à des dieux inflexibles ;  
Qu'ils sortent de la Crète. Ils n'ont vu parmi nous  
Que de justes sujets d'un éternel courroux.  
Il nous détestent ; mais il rendront justice  
A la main qui dérobe Astérie au supplice.  
Ils aimeront mon roi dans leurs affreux déserts . . .  
Mais de quels cris soudains retentissent les airs !

Je me trompe , ou de loin j'entends le bruit des armes.  
 Que ce jour est funeste et fait pour les alarmes !  
 Ah ! nos mœurs et nos lois , et nos rites affreux  
 Ne pouvaient nous donner que des jours malheureux !  
 Revolons vers le roi.

S C E N E I V.

T E U C E R , D I C T I M E.

T E U C E R.

**D**EMEURE , cher Dictime ;  
 Demeure. Il n'est plus temps de sauver la victime.  
 Tous mes soins font trahis ; ma raison , ma bonté  
 Ont en vain combattu contre la cruauté.  
 En vain , bravant des lois la triste barbarie ,  
 Au sein de ses foyers je rendais Astérie ;  
 L'humanité plaintive , implorant mes secours ,  
 Du fer déjà levé défendait ses beaux jours ;  
 Mon cœur s'abandonnait à cette pure joie  
 D'arracher aux tyrans leur innocente proie :  
 Datame a tout détruit.

D I C T I M E.

Comment ? quels attentats ?

T E U C E R.

Ah ! les sauvages mœurs ne s'adouçissent pas ,  
 Datame. . .

D I C T I M E.

Quelle est donc sa fatale imprudence ?

T E U C E R.

Il paîra de sa tête une telle insolence.  
 Lui , s'attaquer à moi , tandis que ma bonté  
 Ne veillait , ne s'armait que pour sa fureté ;  
 Lorsque déjà ma garde à mon ordre attentive  
 Allait loin de ce temple enlever la captive !  
 Suivi de tous les siens il fond sur mes soldats.  
 Quel est donc ce complot que je ne connais pas ?  
 Etaient-ils contre moi tous deux d'intelligence ?  
 Etais-ce là le prix qu'on dut à ma clémence ?  
 J'y cours le téméraire , en sa fougue emporté ,  
 Ose lever sur moi son bras ensanglanté.  
 Je le presse , il succombe , il est pris avec elle.  
 Ils périront ; voilà tout le fruit de mon zèle.  
 Je faisais deux ingrats. Il est trop dangereux  
 De vouloir quelquefois sauver des malheureux.  
 J'avais trop de bonté pour un peuple farouche  
 Qu'aucun frein ne retient , qu'aucun respect ne touche,  
 Et dont je dois surtout à jamais me venger.  
 Où ma compassion m'allait-elle engager !  
 Je trahissais mon sang , je risquais ma couronne ;  
 Et pour qui ?

D I C T I M E.

Je me rends , et je les abandonne.  
 Si leur faute est commune , ils doivent l'expier.  
 S'ils sont tous deux ingrats , il les faut oublier.

T E U C E R.

Ce n'est pas fans regret ; mais la raison l'ordonne.

D I C T I M E.

L'inflexible équité , la majesté du trône ,  
Ces parvis tout sanglans , ces autels profanés ,  
Votre intérêt , la loi , tout les a condamnés.

T E U C E R.

D'Astérie en secret la grâce , la jeuneffe ,  
Peut-être malgré moi me touche et m'intéresse :  
Mais je ne dois penser qu'à servir mon pays.  
Ces sauvages humains font mes vrais ennemis.  
Oui , je réproûve encore une loi trop fèvre ;  
Mais il est des mortels dont le dur caractère ,  
Insensible aux bienfaits , intraitable , ombrageux ,  
Exige un bras d'airain toujours levé sur eux.  
D'ailleurs ai-je un ami dont la main téméraire  
S'armât pour un barbare et pour une étrangère ? (f)  
Ils ont voulu périr : c'en est fait ; mais du moins  
Que mes yeux de leur mort ne soient pas les témoins !

S C E N E V.

TEUCER , DICTIME , UN HERAUT.

T E U C E R.

QUE font-ils devenus ?

L E H E R A U T.

Leur fureur inouïe

D'un trépas mérité fera bientôt suivie ;

58 LES LOIS DE MINOS.

Tout le peuple à grands cris presse leur châtiment ;  
Le Sénat indigné s'affembla en ce moment.  
Ils périront tous deux dans la demeure sainte  
Dont ils ont profané la redoutable enceinte.

T E U C E R.

Ainsi l'on va conduire Astérie au trépas.

L E H E R A U T.

Rien ne peut la sauver.

T E U C E R.

Je lui tendais les bras :

Ma pitié me trompait sur cette infortunée.  
Ils ont fait malgré moi leur noire destinée.  
L'arrêt est-il porté ?

L E H E R A U T.

Seigneur, on doit d'abord

Livrer sur nos autels Astérie à la mort :  
Bientôt tout fera prêt pour ce grand sacrifice.  
On réserve Datame aux horreurs du supplice.  
On ne veut point sans vous juger son attentat :  
Et la seule Astérie occupe le Sénat.

T E U C E R.

C'est Datame en effet, c'est lui seul qui l'immole.  
Mes efforts étaient vains, et ma bonté frivole.  
Revolons aux combats ; c'est mon premier devoir :  
C'est là qu'est ma grandeur, c'est là qu'est mon pouvoir :  
Mon autorité faible est ici défarmée :  
J'ai ma voix au Sénat, mais je règne à l'armée.



L E H E R A U T.

Le père d'Astérie , accablé par les ans ,  
 Les yeux baignés de pleurs, arrive à pas pesans ,  
 Se soutenant à peine , et d'une voix tremblante  
 Dit qu'il apporte ici pour sa fille innocente  
 Une juste rançon dont il peut se flatter  
 Que votre cœur humain pourra se contenter.

T E U C E R.

Quelle simplicité dans ces mortels agrestes !  
 Ce vieillard a choisi des momens bien funestes.  
 De quel trompeur espoir son cœur s'est-il flatté ?  
 Je ne le verrai point. Il n'est plus de traité.

L E H E R A U T.

Il a , si je l'en crois , des présens à vous faire  
 Qui vous étonneront.

T E U C E R.

Trop infortuné père !

Je ne puis rien pour lui. Dérobez à ses yeux  
 Du sang qu'on va verser le spectacle odieux.

L E H E R A U T.

Il insiste ; il nous dit qu'au bout de sa carrière  
 Ses yeux se fermeraient sans peine à la lumière ,  
 S'il pouvait à vos pieds se jeter un moment.  
 Il demandait Datame avec empressement.

T E U C E R.

Malheureux !

D I C T I M E.

Accordons, Seigneur , à sa vieillesse  
 Ce vain soulagement qu'exige sa faiblesse.



T E U C E R.

Ah ! quand mes yeux ont vu dans l'horreur des combats  
 Mon épouse et ma fille expirer dans mes bras,  
 Les consolations dans ce moment terrible  
 Ne descendirent point dans mon ame sensible.  
 Je n'en avais cherché que dans mes vains projets  
 D'éclairer les humains , d'adoucir mes sujets,  
 Et de civiliser l'agreste Cydonie.  
 Du ciel qui conduit tout la sagesse infinie  
 Réserve , je le vois , pour de plus heureux temps  
 Le jour trop différé de ces grands changemens.  
 Le monde avec lenteur marche vers la sagesse , ( 13 )  
 Et la nuit des erreurs est encor sur la Grèce. ( g )  
 Que je vous porte envie , ô rois trop fortunés ;  
 Vous qui faites le bien dès que vous l'ordonnez !  
 Rien ne peut captiver votre main bienfaisante ;  
 Vous n'avez qu'à parler , et la terre est contente.

*Fin du troisième acte.*

A C T E I V.

S C E N E P R E M I E R E.

Le vieillard A Z E M O N , *accompagné d'un esclave  
qui lui donne la main.*

A Z E M O N.

Q U O I ! nul ne vient à moi dans ces lieux solitaires !  
 Je ne retrouve point mes compagnons , mes frères !  
 Ces portiques fameux , où j'ai cru que les rois  
 Se montraient en tout temps à leurs heureux Crétois ,  
 Et daignaient rassurer l'étranger en alarmes ,  
 Ne laissent voir au loin que des soldats en armes.  
 Un silence profond règne sur ces remparts.  
 Je laisse errer en vain mes avides regards.  
 Datame qui devait dans cette cour sanglante  
 Précéder d'un vieillard la marche faible et lente ,  
 Datame devant moi ne s'est point présenté.  
 On n'offre aucun asile à ma caducité.  
 Il n'en est pas ainsi dans notre Cydonie ;  
 Mais l'hospitalité loin des cours est bannie.  
 O mes concitoyens simples et généreux ,  
 Dont le cœur est sensible autant que valeureux ,  
 Que pourrez-vous penser quand vous faurez l'outrage  
 Dont la fierté Crétoise a pu flétrir mon âge !  
 Ah ! si le roi savait ce qui m'amène ici ,  
 Qu'il se repentirait de me traiter ainsi !

Une route pénible et la triste vieilleffe  
De mes sens fatigués accablent la faiblesse. (*il s'assied.*)  
Goûtons sous ces cyprès un moment de repos :  
Le ciel bien rarement l'accorde à nos travaux.

S C E N E II.

AZEMON *sur le devant*, TEUGER *dans le fond*,  
*précédé du héraut.*

A Z E M O N *au héraut.*

**I**R A I - J E donc mourir aux lieux qui m'ont vu naître,  
Sans avoir dans la Crète entretenu ton maître ?

L E H E R A U T.

Etranger malheureux , je t'annonce mon roi ;  
Il vient avec bonté : parle , rassure-toi.

A Z E M O N.

Va , puisqu'à ma prière il daigne condescendre ,  
Qu'il rende grâce aux dieux de me voir , de m'entendre.

T E U G E R.

Eh bien , que prétends-tu , vieillard infortuné ?  
Quel démon destructeur à ta perte obstiné  
Te force à désertter ton pays , ta famille,  
Pour être ici témoin du malheur de ta fille ?

A Z E M O N , *s'étant levé.*

Si ton cœur est humain , si tu veux m'écouter ,  
Si le bonheur public a de quoi te flatter ,

Elle n'est point à plaindre ; et grâce à mon zèle ,  
Un heureux avenir se déploiera pour elle.  
Je viens la racheter.

T E U C E R .

Apprends que désormais  
Il n'est plus de rançon , plus d'espoir , plus de paix.  
Quitte ce lieu terrible : une ame paternelle  
Ne doit point habiter cette terre cruelle.

A Z E M O N .

Va , crains que je ne parte.

T E U C E R .

Ainsi donc de son fort  
Tu feras le témoin , tes yeux verront sa mort !

A Z E M O N .

Elle ne mourra point. Datame a pu t'instruire  
Du dessein qui m'amène et qui dut le conduire.

T E U C E R .

Datame de ta fille a causé le trépas.  
Loin de l'affreux bûcher précipite tes pas ,  
Retourne , malheureux , retourne en ta patrie ,  
Achève en gémissant les restes de ta vie.  
La mienne est plus cruelle ; et , tout roi que je suis ,  
Les dieux m'ont éprouvé par de plus grands ennuis.  
Ton peuple a massacré ma fille avec sa mère.  
Tu ressens comme moi la douleur d'être père.  
Va , quiconque a vécu dut apprendre à souffrir ;  
On voit mourir les siens avant que de mourir.

64 LES LOIS DE MINOS.

Pour toi , pour ton pays Astérie est perdue :  
Sa mort par mes bontés fut en vain suspendue.  
La guerre recommence ; et rien ne peut tarir  
Les nouveaux flots de sang déjà prêts à courir.

A Z E M O N.

Je pleurerais sur toi plus que sur ma patrie ,  
Si tu laissais trancher les beaux jours d'Astérie.  
Elle vivra , crois-moi , j'ai des gages certains  
Qui toucheraient les cœurs de tous ses assassins.

T E U C E R.

Ah ! père infortuné , quelle erreur te transporte !

A Z E M O N.

Quand tu contempleras la rançon que j'apporte ,  
Sois sûr que ces trésors à tes yeux présentés  
Ne mériteront pas d'en être rebutés ;  
Ceux qu'Achille reçut du souverain de Troye  
N'égalaien pas les dons que mon pays t'envoie.

T E U C E R.

Cesse de t'abuser , remporte tes présens.  
Puissent les dieux plus doux consoler tes vieux ans !  
Mon père , à tes foyers j'aurai soin qu'on te guide.

S C E N E

## SCÈNE III.

TEUCER, DICTIME, AZEMON, LEHERAUT,  
Gardes.

D I C T I M E .

AH ! quittez les parvis de ce temple homicide,  
Seigneur , du sacrifice on fait tous les apprêts :  
Ce spectacle est horrible , et la mort est trop près.  
Le seul aspect des rois , ailleurs si favorable ,  
Porte par-tout la vie , et fait grâce au coupable :  
Vous ne verriez ici qu'un appareil de mort ;  
D'un barbare étranger on va trancher le sort.  
Mais vous savez quel sang d'abord on sacrifie,  
Quel zèle a préparé cet holocauste impie.  
Comme on est aveuglé ! mes raisons ni mes pleurs  
N'ont pu de notre loi suspendre les rigueurs.  
Le peuple impatient de cette mort cruelle  
L'attend comme une fête auguste et solennelle.  
L'autel de Jupiter est orné de festons ;  
On y porte à l'envi son encens et ses dons.  
Vous entendrez bientôt la fatale trompette :  
A ce lugubre son qui trois fois se répète ,  
Sous le fer consacré la victime à genoux. . . .  
Pour la dernière fois , Seigneur , retirons-nous ,  
Ne souillons point nos yeux d'un culte abominable.

T E U C E R .

Hélas ! je pleure encor ce vieillard vénérable.

66 LES LOIS DE MINOS.

Va, surtout, qu'on ait soin de ses malheureux jours,  
Dont la douleur bientôt va terminer le cours.  
Il est père ; et je plains ce sacré caractère.

A Z E M O N.

Je te plains encor plus . . . . et cependant j'espère.

T E U C E R.

Fuis, malheureux, te dis-je.

A Z E M O N, *l'arrêtant.*

Avant de me quitter

Ecoute encore un mot. Tu vas donc présenter  
D'Astérie à tes dieux les entrailles fumantes ?  
De tes prêtres Crétois les mains toutes sanglantes  
Vont chercher l'avenir dans son sein déchiré ?  
Et tu permets ce crime ?

T E U C E R.

Il m'a désespéré :

Il m'accable d'effroi, je le hais, je l'abhorre,  
J'ai cru le prévenir, je le voudrais encore.  
Hélas ! je prenais soin de ses jours innocens,  
Je rendais Astérie à ses tristes parens.  
Je sens quelle est ta perte et ta douleur amère . . .  
C'en est fait.

A Z E M O N.

Tu voulais la remettre à son père ?

Va, tu la lui rendras.

(deux cydoniens apportent une cassette couverte\* de lames  
d'or. Azemon continue :)

Enfin donc en ces lieux

On apporte à tes pieds ces dons dignes des dieux.

ACTE QUATRIÈME. 67

TEUCER.

Que vois-je !

AZEMON.

Ils ont jadis embelli tes demeures.

Ils t'ont appartenu. . . . Tu gémiss et tu pleures. . . .

Ils sont pour Astérie, il faut les conserver.

Tremble, malheureux roi, tremble de t'en priver.

Astérie est le prix qu'il est temps que j'obtienne.

Elle n'est point ma fille. . . . apprends qu'elle est la tienne.

TEUCER.

O Ciel !

DICTIME.

O Providence !

AZEMON.

Oui, reçois de ma main

Ces gages, ces écrits témoins de son destin,

(il tire de la cassette un écrit qu'il donne à Teucer,  
qui l'examine en tremblant.)

Ce pyrope éclatant qui brilla sur sa mère,

Quand le sort des combats, à nous deux si contraire,

T'enleva ton épouse et qu'il la fit périr :

Voilà cette rançon que je venais t'offrir.

Je te l'avais bien dit, elle est plus précieuse

Que tous les vains trésors de ta cour somptueuse.

TEUCER, s'écriant.

Ma fille !

DICTIME.

Justes Dieux !



68 LES LOIS DE MĪNOS.

TEUCER, *embrassant Azémon.*

Ah, mon libérateur !

Mon père ! mon ami ! mon seul consolateur !

AZÉMON.

De la nuit du tombeau mes mains l'avaient sauvée ;

Comme un gage de paix je l'avais élevée :

Je l'ai vu croître en grâce, en beautés, en vertus ;

Je te la rends. Les dieux ne la demandent plus.

TEUCER à *Dictime.*

Ma fille !... Allons, suis-moi.

DICTIME.

Quels momens !

TEUCER.

Ah ! peut-être

On l'entraîne à l'autel ! et déjà le grand-prêtre. . . .

Gardes qui me suivez, secondez votre roi. . . .

(*on entend la trompette.*)

Ouvrez-vous, temple horrible ! (\*) ah ! qu'est-ce que je vois

Ma fille !

PHARÈS.

Qu'elle meure !

TEUCER.

Arrête ! qu'elle vive !

(\*) Il enfonce la porte ; le temple s'ouvre. On voit *Pharès* entouré de sacrificateurs. *Astérie* est à genoux aux pieds de l'autel : elle se retourne vers *Pharès* en étendant la main, et en le regardant avec horreur ; et *Pharès*, le glaive à la main, est prêt à frapper.

A Z E M O N.

Astérie!

P H A R È S à *Teucer*.

Oses-tu délivrer ma captive!

T E U C E R.

Misérable! oses-tu lever ce bras cruel!...

Dieux! bénissez les mains qui brisent votre autel.

C'était l'autel du crime.

( *il renverse l'autel et tout l'appareil du sacrifice.* )

P H A R È S.

Ah! ton audace impie,

Sacrilège tyran, fera bientôt punie.

A S T E R I E à *Teucer*.

Sauveur de l'innocence, auguste protecteur,

Est-ce vous dont le bras équitable et vengeur

De mes jours malheureux a renoué la trame!

Ah! si vous les fauvez, fauvez ceux de Datame;

Etendez jusqu'à lui vos secours bienfaisans.

Je ne suis qu'une esclave.

D I C T I M E.

O bienheureux momens!

T E U C E R.

Vous esclave! ô mon sang! sang des rois! fille chère!

Ma fille! ce vieillard t'a rendue à ton père.

A S T E R I E.

Qui? moi!

T E U C E R.

Mêle tes pleurs aux pleurs que je répands,

Goûte un destin nouveau dans mes embrassemens;

70 LES LOIS DE MINOS.

Image de ta mère à mes vieux ans rendue ,  
Joins ton ame étonnée à mon ame éperdue.

A S T E R I E .

O mon roi !

T E U C E R .

Dis mon père... il n'est point d'autre nom.

A S T E R I E .

Hélas ! est-il bien vrai , généreux Azémon ?

A Z E M O N .

J'en atteste les dieux.

T E U C E R .

Tout est connu.

A S T E R I E .

Mon père !

T E U C E R à *ses gardes*.

Qu'on délivre Datame en ce moment prospère... .

Vous , écoutez.

A S T E R I E .

O Ciel ! ô destins inouis !

Oui , si je suis à vous , Datame est votre fils.

Je vois , je reconnais votre ame paternelle.

D I C T I M E .

Seigneur , voyez déjà la faction cruelle  
Dans le fond de ce temple environner Pharès :  
Déjà de la vengeance ils font tous les apprêts ;  
On court de tous côtés. Des troupes fanatiques  
Vont , le fer dans les mains , inonder ces portiques.  
Regardez Mérione , on marche autour de lui ;  
Tout votre ami qu'il est , il paraît leur appui.

Est-ce là ce héros que j'ai vu devant Troye ?  
 Quelle fureur aveugle à mes yeux se déploie ?  
 L'inflexible Pharès a-t-il dans tous les cœurs  
 Des poisons de son ame allumé les ardeurs ?  
 Il n'entendit jamais la voix de la nature.  
 Il va vous accuser de fraude , d'imposture.  
 Datame en sa puissance , et de ses fers chargé ,  
 A reçu son arrêt , et doit être égorgé.

A S T E R I E .

Datame ! ah ! prévenez le plus grand de ses crimes.

T E U C E R .

Va, ni lui ni ses dieux n'auront plus de victimes ;  
 Va, l'on ne verra plus de pareils attentats. ( h )

D I C T I M E .

Tranquille , il frapperait votre fille en vos bras ;  
 Et le peuple à genoux , témoin de son supplice ,  
 Des dieux dans son trépas bénirait la justice.

T E U C E R .

Quand il saura quel sang sa main voulut verser ,  
 Le barbare , crois-moi , n'osera m'offenser.  
 Quoi que Datame ait fait , je veux qu'on le révère.  
 Tout prend dans ce moment un nouveau caractère :  
 Je ferai respecter les droits des nations.

D I C T I M E .

Ne vous attendez pas dans ces émotions  
 Que l'orgueil de Pharès s'abaisse à vous complaire :  
 Il atteste les lois , mais il prétend les faire.

T E U C E R.

Il y va de sa vie ; et j'aurais de ma main  
 Dans ce temple , à l'autel immolé l'inhumain ;  
 Si le respect des dieux n'eût vaincu ma colère.  
 Je n'étais point armé contre le sanctuaire ;  
 Mais tu verras qu'enfin je fais être obéi.  
 S'il ne me rend Datame , il en sera puni ;  
 Dût sous l'autel sanglant tomber mon trône en cendre.

(à Astérie.)

Je cours y donner ordre , et vous pouvez m'attendre.

A S T E R I E.

Seigneur!...sauvez Datame... approuvez notre amour:  
 Mon sort est en tout temps de vous devoir le jour.

T E U C E R au héraut.

Prends soin de ce vieillard qui lui servit de père  
 Sur les sauvages bords d'une terre étrangère ;  
 Veille sur elle.

A Z E M O N.

O roi ! ce n'est qu'en ton pays  
 Que ton cœur paternel aura des ennemis...  
 (*Teucer sort avec Dictime et ses gardes.*)  
 O toi , Divinité qui régis la nature ,  
 Tu n'as pas foudroyé cette demeure impure  
 Qu'on ose nommer temple , et qu'avec tant d'horreur  
 Du sang des nations on fouille en ton honneur !  
 C'est en ces lieux de mort , en ce repaire infame  
 Qu'on allait immoler Astérie et Datame !  
 Providence éternelle , as-tu veillé sur eux ?  
 Leur as-tu préparé des destins moins affreux ?

Nous

Nous n'avons point d'autels où le faible t'implore ; (14)  
 Dans nos bois , dans nos champs , je te vois , je t'adore ;  
 Ton temple est comme toi dans l'univers entier.  
 Je n'ai rien à t'offrir , rien à sacrifier.  
 C'est toi qui donnes tout. Ciel ! protège une vie  
 Qu'à celle de **Datame** , hélas , j'avais unie !

A S T E R I E .

S'il nous faut périr tous , si tel est notre sort ,  
 Nous favons vous et moi comme on brave la mort ;  
 Vous me l'avez appris ; vous gouvernez mon ame ;  
 Et je mourrai du moins entre vous et **Datame**.

*Fin du quatrième acte.*

## A C T E V.

## S C E N E P R E M I E R E.

TEUCER , AZEMON , ASTERIE , MERIONÉ ,  
LE HERAUT , Suite.

TEUCER *au héraut.*

**A**LLEZ ; dites-leur bien que dans leur arrogance ,  
Trop long-temps pour faiblesse ils ont pris ma clémence ,  
Que de leurs attentats mon courage est lassé ,  
Que cet autel affreux par mes mains renversé  
Est mon plus digne exploit et mon plus grand trophée ;  
Que de leurs factions enfin l'hydre étouffée ,  
Sur mon trône avili , sur ma triste maison  
Ne distillera plus les flots de son poison :  
Il faut changer de lois , il faut avoir un maître. ( *i* )

( *le héraut sort.* )

( *à Mérione.* )

Et vous qui ne savez ce que vous devez être ,  
Vous , qui toujours douteux entre Pharès et moi ,  
Vous êtes cru trop grand pour servir votre roi ,  
Prétendez-vous encore , orgueilleux Mérione ,  
Que vous pouvez abattre ou soutenir mon trône ?  
Ce roi dont vous osez vous montrer si jaloux ,  
Pour vaincre et pour régner n'a pas besoin de vous :

Votre audace aujourd'hui doit être détournée.  
 Ou pour , ou contre moi , tirez enfin l'épée.  
 Il faut dans le moment , les armes à la main ,  
 Me combattre ou marcher sous votre souverain.

M E R I O N E .

S'il faut servir vos droits , ceux de votre famille ,  
 Ceux qu'un retour heureux accorde à votre fille ,  
 Je vous offre mon bras , mes trésors et mon sang ;  
 Mais si vous abusez de ce suprême rang  
 Pour fouler à vos pieds les lois de la patrie ,  
 Je la défends , Seigneur , au péril de ma vie.  
 Père et monarque heureux , vous avez résolu  
 D'usurper malgré nous un empire absolu ,  
 De courber sous le joug de la grandeur suprême  
 Les ministres des dieux , et les grands , et moi-même ;  
 Des vils Cydoniens vous osez vous servir  
 Pour opprimer la Crète et pour nous asservir :  
 Mais de quelque grand nom qu'en ces lieux on vous nomme ,  
 Sachez que tout l'Etat l'emporte sur un homme. (k)

T E U C E R .

Tout l'Etat est dans moi.... Fier et perfide ami ,  
 Je ne vous connais plus que pour mon ennemi :  
 Courez à vos tyrans.

M E R I O N E .

Vous le voulez ?

T E U C E R .

J'espère  
 Vous punir tous ensemble. Oui , marchez , téméraire ;



76 LES LOIS DE MINOS.

Oui , combattez sous eux ; je n'en suis point jaloux :  
Je les méprise assez pour les joindre avec vous.

( *Mérione fort.* )

( à *Azémon.* )

Et toi , cher étranger , toi , dont l'ame héroïque  
M'a forcé malgré moi d'aimer ta république ,  
Toi , sans qui j'eusse été dans ma triste grandeur  
Un exemple éclatant d'un éternel malheur ;  
Toi par qui je suis père , attends sous ces ombrages  
Ou le comble ou la fin de mes sanglans outrages.  
Va , tu me reverras mort ou victorieux.

( *il fort.* )

A Z E M O N .

Ah ! tu deviens mon roi . . . Rendez-moi , justes Dieux ,  
Avec mes premiers ans la force de le suivre !  
Que ce héros triomphe ou je cesse de vivre !  
Datame et tous les siens , dans ces lieux rassemblés ,  
N'y feraient-ils venus que pour être immolés !  
Que devient Astérie ? . . . Ah ! mes douleurs nouvelles  
Me font encor verser des larmes paternelles.

S C E N E I. I.

A S T E R I E , A Z E M O N , Gardes.

A S T E R I E .

C I E L ! où porter mes pas , et quel sera mon fort !

A Z E M O N .

Garde-toi d'avancer vers les champs de la mort.

Ma fille ! . . . de ce nom mon amitié t'appelle ;  
Digne sang d'un vrai roi , fuis l'enceinte cruelle ,  
Fuis le temple exécration où les couteaux levés  
Allaient trancher les jours que j'avais conservés :  
Tremble.

ASTÉRIE.

Qui ? moi trembler ! vous qui m'avez conduite,  
Ce n'était pas ainsi que vous m'aviez instruite.  
Le roi , Datame et vous , vous êtes en danger ,  
C'est moi seule , c'est moi qui dois le partager.

AZÉMON.

Ton père le défend.

ASTÉRIE.

Mon devoir me l'ordonne.

AZÉMON.

Sans armes et sans force , hélas ! tout m'abandonne.  
Aux combats autrefois ces lieux m'ont vu courir :  
Va , nous ne pouvons rien.

ASTÉRIE , *voulant sortir.*

Ne puis-je pas mourir ?

AZÉMON , *se mettant au-devant d'elle.*

Tu n'en fus que trop près.

ASTÉRIE.

Cette mort que j'ai vue ,  
Sans doute était horrible à mon ame abattue :  
Inutile au héros qui vivait dans mon cœur ,  
J'expirais en victime et tombais sans honneur.

La mort avec Datame est du moins généreuse ;  
 La gloire adoucira ma destinée affreuse.  
 Les filles de Cydon , toujours dignes de vous ,  
 Suivent dans les combats leurs parens , leurs époux ;  
 Et quand la main des dieux me donne un roi pour père,  
 Quand je connais mon sang , faut-il qu'il dégénère ?  
 Les plaintes , les regrets et les pleurs sont perdus.  
 Reprenez avec moi vos antiques vertus ;  
 Et s'il en est besoin , raffermissez mon ame.  
 J'ai honte de pleurer sans secourir Datame. (1)

## S C E N E I I I.

Les personnages précédens , D A T A M E.

D A T A M E.

**I**L apporte à tes pieds sa joie et sa douleur.

A S T E R I E.

Que dis-tu ?

A Z E M O N.

Quoi ! mon fils ?

A S T E R I E.

Teucer n'est pas vainqueur!

D A T A M E.

Il l'est , n'en doutez pas ; je suis le seul à plaindre.

A S T E R I E.

Vous vivrez tous les deux. Qu'aurais-je encore à craindre?

O Ciel ! ô Providence ! enfin triomphe aussi

De tous ces dieux affreux que l'on adore ici.

D A T A M E.

Il avait à combattre en ce jour mémorable  
 Des tyrans de l'Etat le parti redoutable ,  
 Les archontes , Pharès , un peuple furieux  
 Qui trahissant son père a cru servir ses dieux.  
 Nous entendions leurs cris , tels que sur nos rivages  
 Les sifflemens des vents appellent les orages ,  
 Et nous étions réduits au désespoir honteux  
 De ne pouvoir mourir en combattant contre eux.

Teucer a pénétré dans la prison profonde ,  
 Où cachés aux rayons du grand astre du monde ,  
 On nous avait chargés du poids honteux des fers ,  
 Pour être avec toi-même en sacrifice offerts ,  
 Ainsi que leurs agneaux , leurs beliers , leurs genisses ,  
 Dont le sang , disent-ils , plaît à leurs dieux propices.  
 Il nous arme à l'instant. Je reprends mon carquois ,  
 Mes dards , mes javelots dont ma main tant de fois  
 Moissonna dans nos champs leur troupe fugitive.  
 Bientôt de ces Crétois une foule craintive  
 Fuit et laisse un champ libre au héros que je fers.  
 La foudre est moins rapide en traversant les airs.  
 Il vole à ce grand chef , à ce fier Mérione ,  
 Il l'abat à ses pieds ; aux fers on l'abandonne ,  
 On l'enchaîne à mes yeux. Ceux qui le glaive en main  
 Couraient pour le venger l'accompagnent foudain ;  
 Je les vois sous mes coups roulans dans la poussière.  
 Tout couvert de leur sang je vole au sanctuaire ,  
 A cette enceinte horrible et si chère aux Crétois ,

Où de leur Jupiter les détestables lois  
 Avaient proscrit ta tête en holocauste offerte ,  
 Où des voiles de mort indignement couverte  
 On t'a vue à genoux , le front ceint d'un bandeau ,  
 Prête à verser ton sang sous les coups d'un bourreau :  
 Ce bourreau sacrilège était Pharès lui-même ;  
 Il conservait encor l'autorité suprême  
 Qu'un délire sacré lui donna si long-temps  
 Sur les serfs odieux de ce temple habitans.  
 Ils l'entouraient en foule ardens à le défendre ,  
 Appellant Jupiter qui ne peut les entendre ,  
 Et pouffant jusqu'au ciel des hurlemens affreux ,  
 Je les écarte tous , je vole au milieu d'eux ;  
 Je l'atteins , je le perce ; il tombe , et je m'écrie ,  
 Barbare , je t'immole à ma chère Astérie.

De ma juste vengeance et d'amour transporté ,  
 J'ai traîné jusqu'à toi son corps ensanglanté ;  
 Tu peux le voir , tu peux jouir de ta victime ;  
 Tandis que tous les siens étonnés de leur crime  
 Sont tombés en silence , et saisis de terreur ,  
 Le front dans la poussière aux pieds de leur vainqueur.

A Z E M O N .

Mon fils ! je meurs content.

A S T E R I E .

O nouvelle patrie !

Ce jour est donc pour moi le plus beau de ma vie !  
 Cher amant ! cher époux !

D A T A M E .

J'ai ton cœur , j'ai ta foi ;  
Mais ce jour de ta gloire est horrible pour moi.

A S T E R I E .

Est-il quelque danger que mon amant redoute ?  
Non , Datame est heureux.

D A T A M E .

Je l'eusse été sans doute ,  
Lorsque dans nos forêts et parmi nos égaux  
Ton grand cœur attendri donnait à mes travaux  
Sur cent autres guerriers la noble préférence ;  
Quand ta main fut le prix de ma persévérance ,  
Je me croyais à toi. La fille d'Azémon  
Pouvait avec plaisir s'honorer de mon nom.  
Tu le fais , digne ami , ta bonté paternelle  
Encourageait l'amour qui m'enflamma pour elle. ( *m* )

A Z E M O N .

Et je dois l'approuver encor plus que jamais.

A S T E R I E .

Tes exploits , mon estime et tes nouveaux bienfaits  
Seraient-ils un obstacle au succès de ta flamme ?  
Qui dans le monde entier peut m'ôter à Datame ?

D A T A M E .

Au sortir du combat , à ton père , à ton roi  
J'ai demandé ta main , j'ai réclamé ta foi ,  
Non pas comme le prix de mon faible service ,  
Mais comme un bien sacré fondé sur la justice ,  
Un bien qui m'appartient puisque tu l'as promis.  
Sanglant , environné de morts et d'ennemis ,

82 LES LOIS DE MINOS.

Je vivais , je mourais pour la seule Astérie.

A S T E R I E .

Eh bien , est-il en Crète une ame assez hardie  
Pour t'oser disputer l'objet de ton amour ?

D A T A M E .

Ceux qu'on appelle grands dans cette étrange cour ,  
Et qui semblent prétendre à cet honneur infigne ,  
Déclarent qu'un soldat ne peut en être digne. . . .  
S'ils osaient devant moi. . . .

A Z E M O N .

Respectable soldat ,  
Astérie est ta femme , ou Teucer est ingrat.

A S T E R I E .

Il ne peut l'être.

D A T A M E .

On dit que dans cette contrée  
La majesté des rois serait déshonorée.  
Je ne m'attendais pas que d'un pareil affront ,  
Dans les champs de la Crète , on pût couvrir mon front.

A S T E R I E .

Il fait rougir le mien.

D A T A M E .

La main d'une princesse  
Ne peut favoriser qu'un prince de la Grèce.  
Voilà leurs lois , leurs mœurs.

A S T E R I E .

Elles font à mes yeux  
Ce que la Crète entière a de plus odieux.



De ces fameuses lois , qu'on vante avec étude ,  
 La première en ces lieux serait l'ingratitude ? ...  
 La loi qui m'immolait à leurs dieux en fureur  
 Ne fut pas plus injuste , et n'eut pas plus d'horreur.  
 Je respecte mon père , et je me sens peut-être  
 Digne du sang des rois où j'ai puisé mon être ,  
 Je l'aime ; il m'a deux fois ici donné le jour ;  
 Mais je jure par lui , par toi , par mon amour  
 Que s'il tentait la foi que ce cœur t'a donnée ,  
 Si du plus grand des rois il m'offrait l'hymenée ,  
 Je lui préférerais Datame et mes déserts :  
 Datame est mon seul bien dans ce vaste univers.  
 Je foulerais aux pieds , trône , sceptre , couronne.  
 Datame est plus qu'un roi.

*S C E N E I V et dernière.*

Les personnages précédens , TEUCER , MERIONE  
*enchaîné* , Cydoniens , Soldats , Peuple.

T E U C E R .

**T** O N père te le donne ,  
 Il est à toi. Nos lois se taisent devant lui.

A S T E R I E .

Ah ! vous seul êtes juste.

T E U C E R .

Oui, tout change aujourd'hui ;



84 LES LOIS DE MINOS.

Oui , je détruis en tout l'antique barbarie :  
Commençons tous les trois une nouvelle vie.  
Qu'Azémon soit témoin de vos nœuds'éternels ;  
Ma main va les former à de nouveaux autels.  
Soldats , livrez ce temple aux fureurs de la flamme :  
( on voit le temple en feu , et une partie qui tombe dans le fond  
du théâtre. )

Pour mon digne héritier reconnaissez Datame ,  
Reconnaissez ma fille , et servez-nous tous trois  
Sous de plus justes dieux , sous de plus saintes lois.  
( à Astérie. )

Le peuple en apprenant de qui vous êtes née ,  
En détestant la loi qui vous a condamnée ,  
Eperdu , consterné , rentre dans son devoir ,  
Abandonne à son prince un suprême pouvoir.... (15)  
( à Mérione. )

Vis , mais pour me servir , superbe Mérione :  
Ton maître t'a vaincu , ton maître te pardonne.  
La cabale et l'envie avaient pu t'éblouir ;  
Et ton seul châtement fera de m'obéir....

Braves Cydoniens , goûtez des jours prospères :  
Libres , ainsi que moi , ne foyez que mes frères :  
Aimez les lois , les arts ; ils vous rendront heureux....

Honte du genre-humain , sacrifices affreux ,  
Périssent pour jamais votre indigne mémoire ,  
Et qu'aucun monument n'en conserve l'histoire !...

Nobles , foyez soumis et gardez vos honneurs....  
Prêtres et Grands , et Peuple , adoucissez vos mœurs ;

A C T E C I N Q U I E M E. 85

Servez Dieu désormais dans un plus digne temple ;  
Et que la Grèce instruite imite votre exemple.

D A T A M E.

Demi-Dieu sur la terre , ô grand homme ! ô grand roi !  
Règne , règne à jamais sur mon peuple et sur moi.  
Je ne méritais pas le trône où l'on m'appelle ;  
Mais j'adore Astérie , et me crois digne d'elle.

*Fin du cinquième et dernier acte.*

# NOTES

SUR

## LES LOIS DE MINOS.

( 1 ) *Ils n'ont choisi des rois que pour les outrager.*

IL ne faut pas s'imaginer qu'il y eût en Grèce un seul roi despotique. La tyrannie asiatique était en horreur ; ils étaient les premiers magistrats, comme encore aujourd'hui vers le septentrion nous voyons plusieurs monarques assujettis aux lois de leur république. On trouve une grande preuve de cette vérité dans l'Oedipe de *Sophocle*, quand *Oedipe* en colère contre *Créon* crie *Thèbes* ; *Créon* dit : *Thèbes*, il m'est permis comme à vous de crier *Thèbes*, *Thèbes*. Et il ajoute qu'il serait bien fâché d'être roi, que sa condition est beaucoup meilleure que celle d'un monarque ; qu'il est plus libre et plus heureux. Vous verrez les mêmes sentimens dans l'*Electre* d'*Euripide*, dans les *Suppliantes*, et dans presque toutes les tragédies grecques. Leurs auteurs étaient les interprètes des opinions et des mœurs de toute la nation.

( 2 ) *En pleurant sur un fils par lui-même immolé.*

Le parricide consacré d'*Idoménée* en Crète n'est pas le premier exemple de ces sacrifices abominables qui ont fouillé autrefois presque toute la terre. Voyez les notes suivantes.

( 3 ) *Ont vu d'un ail tranquille égorger Polixène.*

Les poètes et les historiens disent qu'on immola *Polixène* aux manes d'*Achille* ; et *Homère* décrit le divin *Achille* sacrifiant de sa main douze citoyens troyens aux manes de *Patrocle*. C'est à peu-près l'histoire des premiers barbares que nous avons trouvés dans l'Amérique septentrionale. Il paraît, par tout ce qu'on nous raconte des anciens temps de la Grèce, que les habitans n'étaient que des sauvages superstitieux et sanguinaires, chez lesquels il y eut quelques *Bardes* qui chantèrent des dieux ridicules et des guerriers très-grossiers vivans de rapine ; mais ces *Bardes* étalèrent des images frappantes et sublimes, qui subjuguèrent toujours l'imagination.

(4) *Elle est encor barbare.*

Il faut bien que les peuples d'Occident, à commencer par les Grecs, fussent des barbares du temps de la guerre de Troye. *Euripide*, dans un fragment qui nous est resté de la tragédie des Crétois, dit que dans leur île les prêtres mangeaient de la chair crue aux fêtes nocturnes de *Bacchus*. On fait d'ailleurs que dans plusieurs de ces antiques orgies *Bacchus* était furnommé *mangeur de chair crue*.

Mais ce n'était pas seulement dans l'usage de cette nourriture que consistait alors la barbarie grecque. Il ne faut qu'ouvrir les poèmes d'*Homère* pour voir combien les mœurs étaient féroces.

C'est d'abord un grand roi qui refuse avec outrage de rendre à un prêtre sa fille dont ce prêtre apportait la rançon; c'est *Achille* qui traite ce roi de lâche et de chien. *Diomède* blesse *Vénus* et *Mars* qui revenaient d'Ethiopie où ils avaient soupé avec tous les dieux. *Jupiter* qui a déjà pendu sa femme une fois, la menace de la pendre encore. *Agamemnon* dit aux Grecs assemblés que *Jupiter* machine contre lui la plus noire des perfidies. Si les dieux sont perfides, que doivent être les hommes!

Et que dirons-nous de la générosité d'*Achille* envers *Hector*? *Achille* invulnérable, à qui les dieux ont fait une armure défensive très-inutile; *Achille* secondé par *Minerve*, dont *Platon* fit depuis le *Logos* divin, le verbe; *Achille* qui ne tue *Hector* que parce que la Sageffe, fille de *Jupiter*, le *Logos*, a trompé ce héros par le plus infame mensonge, et par le plus abominable prestige. *Achille* enfin ayant tué si aisément pour tout exploit le pieux *Hector*, ce prince mourant prie son vainqueur de rendre son corps sanglant à ses parens: *Achille* lui répond, *je voudrais te hacher par morceaux, et te manger tout cru*. Cela pourrait justifier les prêtres crétois; s'ils n'étaient pas faits pour servir d'exemple.

*Achille* ne s'en tient pas là; il perce les talons d'*Hector*, y passe une lanière, et le traîne ainsi par les pieds dans la campagne. *Homère* ne dormait pas quand il chantait ces exploits de cannibales; il avait la fièvre chaude, et les Grecs étaient atteints de la rage.

Voilà pourtant ce qu'on est convenu d'admirer de l'Euphrate au mont Atlas, parce que ces horreurs absurdes furent célébrées dans une langue harmonieuse, qui devint la langue universelle.

(5) *Ces durs Cydoniens.*

La petite province de Cydon est au nord de l'île de Crète. Elle défendit long-temps sa liberté, et fut enfin assujettie par les Crétois, qui le furent ensuite à leur tour par les Romains, par les empereurs grecs, par les Sarrazins, par les croisés, par les Vénitiens, par les Turcs. Mais par qui les Turcs le feront-ils ?

(6) *Le temple de Gortine.*

La ville de Gortine était la capitale de la Crète, où l'on avait élevé le fameux temple de *Jupiter*.

(7) *De sept ans en sept ans.*

Le but de cette tragédie est de prouver qu'il faut abolir une loi quand elle est injuste.

L'histoire ancienne, c'est-à-dire la fable, a dit depuis long-temps que ce grand législateur *Minos*, propre fils de *Jupiter*, et tant loué par le divin *Platon*, avait institué des sacrifices de sang humain.

Ce bon et sage législateur immolait tous les ans sept jeunes athéniens: du moins *Virgile* le dit:

*In foribus lethum Androgæi tum pendere pænas  
Cecropidæ jussi, miserum septena quotannis  
Corpora natorum.*

Ce qui est aujourd'hui moins rare qu'un tel sacrifice, c'est qu'il y a vingt opinions différentes de nos profonds scolastes sur le nombre des victimes, et sur le temps où elles étaient sacrifiées au monstre prétendu, connu sous le nom de *Minotaure*, monstre qui était évidemment le petit-fils du sage *Minos*.

Quel qu'ait été le fondement de cette fable, il est très-vraisemblable qu'on immolait des hommes en Crète, comme dans tant d'autres contrées. *Sanchoniathon*, cité par *Eusèbe* (a), prétend que cet acte de religion fut institué de temps immémorial. Ce *Sanchoniathon* vivait long-temps avant l'époque où l'on place *Moïse*, et huit cents ans après *Thaut*, l'un des législateurs de l'Égypte, dont les Grecs firent depuis le premier *Mercure*.

Voici les paroles de *Sanchoniathon*, traduites par *Philon de Biblos*, rapportées par *Eusèbe*.

(a) *Préparation évangélique*, Liv. I.

„ Chez

„ Chez les anciens , dans les grandes calamités , les chefs  
 „ de l'Etat achevaient le salut du peuple , en immolant aux  
 „ dieux vengeurs les plus chers de leurs enfans. *Iloüs* ( ou  
 „ *Chronos* selon les Grecs , ou *Saturne* que les Phéniciens  
 „ appellent *Israël* , et qui fut depuis placé dans le ciel )  
 „ sacrifia ainsi son propre fils dans un grand danger où se  
 „ trouvait la république. Ce fils s'appelait *Jeüd* ; il l'avait  
 „ eu d'une fille nommée *Annobret* ; et ce nom de *Jeüd* signifie  
 „ en phénicien *premier né*. „

Telle est la première offrande à l'Etre éternel , dont la mémoire soit restée parmi les hommes ; et cette première offrande est un parricide.

Il est difficile de savoir précisément si les Brachmanes avaient cette coutume avant les peuples de Phénicie et de Syrie ; mais il est malheureusement certain que dans l'Inde ces sacrifices sont de la plus haute antiquité , et qu'ils n'y sont pas encore abolis de nos jours , malgré les efforts des mahométans.

Les Anglais , les Hollandais , les Français qui ont déserté leurs pays pour aller commercer et s'égorger dans ces beaux climats , ont vu très-souvent de jeunes veuves riches et belles se précipiter par dévotion sur le bûcher de leurs maris , en repoussant leurs enfans qui leur tendaient les bras , et qui les conjuraient de vivre pour eux. C'est ce que la femme de l'amiral *Roussel* vit , il n'y a pas long-temps , sur les bords du Gange. *Tantum religio potuit suadere malorum !*

Les Egyptiens ne manquaient pas de jeter en cérémonie une fille dans le Nil , quand ils craignaient que ce fleuve ne parvînt pas à la hauteur nécessaire.

Cette horrible coutume dura jusqu'au règne de *Ptolomée Lagus* ; elle est probablement aussi ancienne que leur religion et leurs temples. Nous ne citons pas ces coutumes de l'antiquité pour faire parade d'une science vaine , mais c'est en gémissant de voir que les superstitions les plus barbares semblent un instinct de la nature humaine , et qu'il faut un effort de raison pour les abolir.

*Lycæon* et *Tantale* , servant aux dieux leurs enfans en ragoût , étaient deux pères superstitieux , qui commirent un parricide par piété. Il est beau que les mythologistes aient imaginé que les dieux punirent ce crime , au lieu d'agréer cette offrande.

S'il y a quelque fait avéré dans l'histoire ancienne , c'est la coutume de la petite nation connue depuis en Palestine sous le nom de *Juifs*. Ce peuple , qui emprunta le langage ,



les rites et les usages de ses voisins, non-seulement immola ses ennemis aux différentes divinités qu'il adora, jusqu'à la transmigraton de Babylone, mais il immola ses enfans mêmes. Quand une nation avoue qu'elle a été très-long-temps coupable de ces abominations, il n'y a pas moyen de disputer contre elle; il faut la croire.

Outre le sacrifice de *Jephté*, qui est assez connu, les Juifs avouent qu'ils brûlaient leurs fils et leurs filles en l'honneur de leur dieu *Moloch*, dans la vallée de Tophet. *Moloch* signifie à la lettre le Seigneur: *adificaverunt excelsa in Tophet, quæ est in valle filiorum Hennon, ut incenderent filios suos et filias suas igne (b)*. „ Ils ont bâti des hauts lieux en Tophet, qui est „ dans la vallée des enfans d'Hennon, pour y mettre en „ cendre leurs fils et leurs filles par le feu. „

Si les Juifs jetaient souvent leurs enfans dans le feu pour plaire à la divinité, ils nous apprennent aussi qu'ils les faisaient mourir quelquefois dans l'eau. Ils leur écrasaient la tête à coups de pierre, au bord des ruisseaux (c). „ Vous „ immolez aux dieux vos enfans dans des torrens sous des „ pierres. „

Il s'est élevé une grande dispute entre les favans sur le premier sacrifice de trente-deux filles, offert au dieu *Adonai*, après la bataille gagnée par la horde juive sur la horde madianite, dans le petit désert de Madian arabe, sous le commandement d'*Eléazar*, du temps de *Moïse*: on ne fait pas positivement en quelle année.

Le livre sacré, intitulé (d) *les Nombres*, nous dit que les Juifs ayant tué dans le combat tous les mâles de la horde madianite, et cinq rois de cette horde, avec un prophète; et *Moïse* leur ayant ordonné après la bataille de tuer toutes les femmes, toutes les veuves et tous les enfans à la mamelle, on partagea ensuite le butin qui était de *quarante mille neuf cents livres en or*, à compter le *ficel* à six francs de notre monnaie d'aujourd'hui: plus, six cents soixante et quinze mille brebis, soixante et douze mille bœufs, soixante et un mille ânes, trente-deux mille filles vierges; le tout étant le reste des dépouilles, et les vainqueurs étant au nombre de douze mille, dont il n'y en eut pas un de tué.

Or, du butin partagé entre tous les Juifs, il y eut trente-deux filles pour la part du seigneur.

(b) *Jérémie*, chap. VII, v. 31.

(c) *Isaïe*, chap. LVII.

(d) *Nombres*, chap. XXXI.

Plusieurs commentateurs ont jugé que cette part du seigneur fut un holocauste, un sacrifice de ces trente-deux filles, puisqu'on ne peut dire qu'on les voua aux autels, attendu qu'il n'y eut jamais de religieuses chez les Juifs, et que s'il y avait eu des vierges consacrées en Israël, on n'aurait pas pris des madianites pour le service de l'autel : car il est clair que ces madianites étaient impurs, puisqu'ils n'étaient pas juifs. On a donc conclu que ces trente-deux filles avaient été immolées. C'est un point d'histoire que nous laissons aux doctes à discuter.

Ils ont prétendu aussi que le massacre de tout ce qui était en vie dans Jéricho fut un véritable sacrifice ; car ce fut un anathème, un vœu, une offrande, et tout se fit avec la plus grande solennité. Après sept processions augustes autour de la ville pendant sept jours, on fit sept fois le tour de la ville, les lévites portant l'arche d'alliance, et devant l'arche sept autres prêtres sonnant du cornet. A la septième procession de ce septième jour, les murs de Jéricho tombèrent d'eux-mêmes. Les Juifs immolèrent tout dans cette cité, vieillards, enfans, femmes, filles, animaux de toute espèce, comme il est dit dans l'histoire de *Josué*.

Le massacre du roi *Agag* fut incontestablement un sacrifice, puisqu'il fut immolé par le prêtre *Samuel* qui le dépeça en morceaux avec un couperet, malgré la promesse et la foi du roi *Saül* qui l'avait reçu à rançon comme son prisonnier de guerre.

Vous verrez dans l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* les preuves que les Gaulois et les Teutons, ces Teutons dont *Tacite* fait semblant d'aimer tant les mœurs honnêtes, faisaient de ces exécrables sacrifices aussi communément qu'ils couraient au pillage, et qu'ils s'enivraient de mauvaise bière.

La détestable superstition de sacrifier des victimes humaines semble être si naturelle aux peuples sauvages, qu'au rapport de *Procope*, un certain *Théodebert*, petit-fils de *Clovis*, et roi du pays Messin, immola des hommes pour avoir un heureux succès dans une course qu'il fit en Lombardie pour la piller. Il ne manquait que des *Bardes* tudesques pour chanter de tels exploits.

Ces sacrifices du roi messin étaient probablement un reste de l'ancienne superstition des Francs ses ancêtres. Nous ne savons que trop à quel point cette exécration coutume avait prévalu chez les anciens *Velches* que nous appelons *Gaulois* ; c'était-là cette simplicité, cette bonne foi, cette naïveté gauloise que nous avons tant vantée. C'était le bon temps



quand des druides , ayant pour temples des forêts , brûlaient les enfans de leurs concitoyens dans des statues d'osier plus hideuses que ces druides mêmes.

Les sauvages des bords du Rhin avaient aussi des espèces de druideffes , des forcières sacrées , dont la dévotion consistait à égorger solennellement des petits garçons et des petites filles dans de grands bassins de pierre , dont quelques-uns subsistent encore , et que le professeur *Schappflin* a dessinés dans son *Alzatia illustrata*. Ce sont-là les monumens de cette partie du monde , ce sont-là nos antiquités. Les *Phidias* , les *Praxitèles* , les *Scopas* , les *Miron* en ont laissé de différentes.

*Jules-César* ayant conquis tous ces pays sauvages voulut les civiliser ; il défendit aux druides ces actes de dévotion , sous peine d'être brûlés eux-mêmes , et fit abattre les forêts où ces homicides religieux avaient été commis. Mais ces prêtres persistèrent dans leurs rites : ils immolèrent en secret des enfans , disant qu'il vaut mieux obéir à DIEU qu'aux hommes ; que *César* n'était grand pontife qu'à Rome ; que la religion druidique était la seule véritable , et qu'il n'y avait point de salut sans brûler de petites filles dans de l'osier , ou sans les égorger dans des grandes cuves.

Nos sauvages ancêtres ayant laissé dans nos climats la mémoire de ces coutumes , l'inquisition n'eut pas de peine à les renouveler. Les bûchers qu'elle alluma furent de véritables sacrifices. Les cérémonies les plus augustes de la religion , processions , autels , bénédictions , encens , prières , hymnes chantées à grands chœurs , tout y fut employé ; et ces hymnes étaient les propres cantiques de ces mêmes infortunés que nous y traînons et que nous appelons nos pères et nos maîtres.

Ce sacrifice n'avait nul rapport à la jurisprudence humaine ; car assurément ce n'était pas un crime contre la société de manger , dans sa maison , les portes bien fermées , d'un agneau cuit avec des laitues amères , le 14 de la lune de mars. Il est clair qu'en cela on ne fait de mal à personne ; mais on péchait contre DIEU qui avait aboli cette ancienne cérémonie par l'organe de ses nouveaux ministres.

On voulait donc venger DIEU , en brûlant ces juifs entre un autel et une chaire de vérité , dressés exprès dans la place publique. L'Espagne bénira , dans les siècles à venir , celui qui a émouffé le couteau sacré et sacrilège de l'inquisition. Un temps viendra enfin où l'Espagne aura peine à croire que l'inquisition ait existé.

Plusieurs moralistes ont regardé la mort de *Jean Hus* et de *Jérôme de Prague* comme le plus pompeux sacrifice qu'on ait jamais fait sur la terre. Les deux victimes furent conduites au bûcher solennel par un électeur palatin, et par un électeur de Brandebourg : quatre-vingts princes ou seigneurs de l'Empire y assistèrent. L'empereur *Sigismond* brillait au milieu d'eux, comme le soleil au milieu des astres, selon l'expression d'un savant prélat allemand. Des cardinaux, vêtus de longues robes trainantes, teintes en pourpre, rebrassées d'hermine, couverts d'un immense chapeau aussi de pourpre, auquel pendaient quinze houppes d'or, siégeaient sur la même ligne que l'empereur, au-dessus de tous les princes. Une foule d'évêques et d'abbés étaient au-dessous, ayant sur leurs têtes de hautes mitres étincelantes de pierres précieuses. Quatre cents docteurs, sur un banc plus bas, tenaient des livres à la main : vis-à-vis on voyait vingt-sept ambassadeurs de toutes les couronnes de l'Europe, avec tout leur cortège. Seize mille gentilshommes remplissaient les gradins hors de rang, destinés pour les curieux.

Dans l'arène de ce vaste cirque étaient placés cinq cents joueurs d'instrumens qui se faisaient entendre alternativement avec la psalmodie. Dix-huit mille prêtres de tous les pays de l'Europe écoutaient cette harmonie ; et sept cents dix-huit courtisanes magnifiquement parées, entremêlées avec eux, (quelques auteurs disent dix-huit cents) composaient le plus beau spectacle que l'esprit humain ait jamais imaginé.

Ce fut dans cette auguste assemblée qu'on brûla *Jean* et *Jérôme* en l'honneur du même JESUS-CHRIST qui ramenait la brebis égarée sur ses épaules ; et les flammes, en s'élevant, dit un auteur du temps, allèrent réjouir le ciel empyrée.

Il faut avouer, après un tel spectacle, que, lorsque le picard *Jean Chauvin* offrit le sacrifice de l'espagnol *Michel Servet*, dans une pile de fagots verts, c'était donner les marionnettes après l'opéra.

Tous ceux qui ont immolé ainsi d'autres hommes, pour avoir eu des opinions contraires aux leurs, n'ont pu certainement les sacrifier qu'à DIEU.

Que *Polyeucte* et *Néarque*, animés d'un zèle indiscret, aillent troubler une fête qu'on célèbre pour la prospérité de l'empereur ; qu'ils brisent les autels, les statues dont les débris écrasent les femmes et les enfans, ils ne sont coupables qu'envers les hommes qu'ils ont pu tuer ; et quand on les condamne à mort, ce n'est qu'un acte de justice humaine : mais quand il ne s'agit que de punir des dogmes erronés,

des propositions mal-sonnantes , c'est un véritable sacrifice à la Divinité.

On pourrait encore regarder comme un sacrifice notre Saint-Barthelemi , ( dont nous célébrons l'anniversaire dans cette année centenaire 1772 ) s'il y avait eu plus d'ordre et de dignité dans l'exécution.

Ne fut-ce pas un vrai sacrifice que la mort d'*Anne Dubourg* , prêtre et conseiller au parlement , également respecté dans ces deux ministères ? N'a-t-on pas vu d'autres barbaries plus atroces , qui soulevèrent long-temps les esprits attentifs et les cœurs sensibles dans l'Europe entière ? N'a-t-on pas vu dévouer à une mort affreuse , et à la torture plus cruelle que la mort , deux enfans qui ne méritaient qu'une correction paternelle ? Si ceux qui ont commis cette atrocité ont des enfans , s'ils ont eu le loisir de réfléchir sur cette horreur , si les reproches qui ont frappé leurs oreilles de toutes parts ont pu amollir leurs cœurs , peut-être verseront-ils quelques larmes en lisant cet écrit. Mais aussi n'est-il pas juste que les auteurs de cet horrible assassinat public soient à jamais en exécration au genre-humain ?

( 8 ) . . . . n'accepta point le sang d'*Iphigénie*.

Plusieurs anciens auteurs assurent qu'*Iphigénie* fut en effet sacrifiée : d'autres imaginèrent la fable de *Diane* et de la biche. Il est encore plus vraisemblable que dans ces temps barbares un père ait sacrifié sa fille , qu'il ne l'est qu'une déesse , nommée *Diane* , ait enlevé cette victime , et mis une biche à sa place ; mais cette fable prévalut : elle eut cours dans toute l'Asie comme dans la Grèce , et servit de modèle à d'autres fables.

( 9 ) *S'il naquit parmi vous , s'il lance le tonnerre.*

Les Crétois disaient *Minos* fils de dieu , comme les Thébains disaient *Bacchus* et *Hercule* fils de dieu , comme les Argiens le disaient de *Castor* et de *Pollux* , les Romains de *Romulus* ; comme enfin les Tartares l'ont dit de *Gengis-khan* , comme toute la fable l'a chanté de tant de héros et de législateurs , ou de gens qui ont passé pour tels.

Les doctes ont examiné sérieusement si *Jupiter* , le maître des dieux et le père de *Minos* , était né véritablement en Crète , et si ce *Jupiter* avait été enterré à Gortis , ou Gortine , ou Cortine.

C'est dommage que *Jupiter* soit un nom latin. Les doctes ont prétendu encore que ce nom latin venait de *Jovis*, dont on avait fait *Jovis pater*, *Jov piter*, *Jupiter*, et que ce *Jov* venait de *Jehovah* ou *Hiao*, ancien nom de DIEU en Syrie, en Egypte, en Phénicie.

Ceux qu'on appelle théologiens, dit *Cicéron*, comptent trois *Jupiter*, deux d'Arcadie et un de Crète (a). *Principio Joves tres numerant ii qui theologi appellantur.*

Il est à remarquer que tous les peuples qui ont admis ce *Jupiter*, ce *Jov*, l'ont tous armé du tonnerre. Ce fut l'attribut réservé au souverain des dieux en Asie, en Grèce, à Rome; non pas en Egypte, parce qu'il n'y tonne presque jamais. La théologie dont parle *Cicéron* ne fut pas établie par les philosophes. Celui qui a dit :

*Primus in orbe deos fecit timor, ardua caelo  
Fulgmina cum caderent,*

n'a pas eu tort. Il y a bien plus de gens qui craignent, qu'il n'y en a qui raisonnent et qui aiment. S'ils avaient raisonné, ils auraient conçu que DIEU, l'auteur de la nature, envoie la rosée comme le tonnerre et la grêle; qu'il a fait des lois suivant lesquelles le temps est serein dans un canton tandis qu'il est orageux dans un autre, et que ce n'est point du tout par mauvaise humeur qu'il fait tomber la foudre à Babylone, tandis qu'il ne la lance jamais sur Memphis. La résignation aux ordres éternels et immuables de la Providence universelle est une vertu, mais l'idée qu'un homme frappé du tonnerre est puni par les dieux n'est qu'une pusillanimité ridicule.

(10) *Par des amours affreux étonna la nature.*

Non-seulement *Platon* et *Aristote* attestent que *Minos*, ce lieutenant de police des enfers, autorisa l'amour des garçons, mais les aventures de ses deux filles ne supposent pas qu'elles eussent reçu une excellente éducation. N'admirez-vous pas les scolastes qui, pour sauver l'honneur de *Pasiphaë*, imaginèrent qu'elle avait été amoureuse d'un gentilhomme crétois nommé *Tauros*, que *Minos* fit mettre à la bastille de Crète, sous la garde de *Dédale*?

(a) *De natura Deorum. Lib. III.*

Mais n'admirez-vous pas davantage les Grecs qui imaginèrent la fable de la vache d'airain ou de bois, dans laquelle *Pasiphaë* s'ajusta si bien, que le vrai taureau dont elle était folle y fut trompé ?

Ce n'était pas assez de mouler cette vache ; il fallait qu'elle fût en chaleur, ce qui était difficile. Quelques commentateurs de cette fable abominable ont osé dire que la reine fit entrer d'abord une genisse amoureuse dans le creux de cette statue, et se mit ensuite à sa place. L'amour est ingénieux, mais voilà un bien exécrationnable emploi du génie. Il est vrai qu'à la honte, non pas de l'humanité, mais d'une vile espèce d'hommes brute et dépravée, ces horreurs ont été trop communes, témoin le fameux *novimus et qui te de Virgile* ; témoin le bouc qui eut les faveurs d'une belle égyptienne de Mendès, lorsqu'*Hérodote* était en Egypte ; témoin les lois juives portées contre les hommes et les femmes qui s'accouplent avec les animaux, et qui ordonnent qu'on brûle l'homme et la bête ; témoin la notoriété publique de ce qui se passe encore en Calabre ; témoin l'avis nouvellement imprimé d'un bon prêtre luthérien de Livonie, qui exhorte les jeunes garçons de Livonie et d'Estonie à ne plus tant fréquenter les genisses, les ânesses, les brebis et les chèvres.

La grande difficulté est de savoir au juste si ces conjonctions affreuses ont jamais pu produire quelques monstres. Le grand nombre des amateurs du merveilleux, qui prétendent avoir vu des fruits de ces accouplemens, et surtout des singes avec les filles, n'est pas une raison invincible pour qu'on les admette ; ce n'est pas non plus une raison absolue de les rejeter. Nous ne connaissons pas assez tout ce que peut la nature. Saint *Jérôme* rapporte des histoires de centaures et de satyres, dans son livre des *Pères du désert*. Saint *Augustin*, dans son trente-troisième sermon à ses frères du désert, a vu des hommes sans tête, qui avaient deux gros yeux sur leur poitrine, et d'autres qui n'avaient qu'un œil au milieu du front ; mais il faudrait avoir une bonne attestation pour toute l'histoire de *Minos*, de *Pasiphaë*, de *Thésée*, d'*Ariane*, de *Dédale* et d'*Icare*. On appelait autrefois *esprits forts* ceux qui avaient quelque doute sur cette tradition.

On prétend qu'*Euripide* composa une tragédie de *Pasiphaë* ; elle est du moins comptée parmi celles qui lui sont attribuées, et qui sont perdues. Le sujet était un peu scabreux ; mais quand on a lu *Polyphème*, on peut croire que *Pasiphaë* fut mise sur le théâtre.



( 11 ) *Tout noble dans notre île a le droit respecté, &c.*

C'est le *liberum veto* des Polonais ; droit cher et fatal, qui a causé beaucoup plus de malheurs qu'il n'en a prévenu. C'était le droit des tribuns de Rome ; c'était le bouclier du peuple entre les mains de ses magistrats. Mais quand cette arme est entre les mains de quiconque entre dans une assemblée, elle peut devenir une arme offensive trop dangereuse, et faire périr toute une république. Comment a-t-on pu convenir qu'il suffirait d'un ivrogne pour arrêter les délibérations de cinq ou six mille sages, supposé qu'un pareil nombre de sages puisse exister ? Le feu roi de Pologne, *Stanislas Lekzinski*, dans son loisir en Lorraine, écrivit souvent contre ce *liberum veto*, et contre cette anarchie dont il prévint les suites. Voici les paroles mémorables qu'on trouve dans son livre intitulé *La voix du citoyen*, imprimé en 1749. „ Notre tour viendra, „ sans doute, où nous serons la proie de quelque fameux „ conquérant ; peut-être même les puissances voisines „ s'accorderont-elles à partager nos Etats „ ( page 19 ). La prédiction vient de s'accomplir. Le démembrement de la Pologne est le châtement de l'anarchie affreuse dans laquelle un roi sage, humain, éclairé, pacifique, a été affaîné dans sa capitale, et n'a échappé à la mort que par un prodige. Il lui reste un royaume plus grand que la France, et qui pourra devenir un jour florissant, si on peut y détruire l'anarchie, comme elle vient d'être détruite dans la Suède, et si la liberté peut y subsister avec la royauté.

( 12 ) *N'est qu'un lieu de carnage.*

C'était à l'entrée du temple qu'on tuait les victimes. Le sanctuaire était réservé pour les oracles, les consultations et les autres simagrées. Les bœufs, les moutons, les chèvres étaient immolés dans le *Péripète*.

Ces temples des anciens, excepté ceux de *Vénus* et de *Flore*, n'étaient au fond que des boucheries en colonnades. Les aromates qu'on y brûlait étaient absolument nécessaires pour dissiper un peu la puanteur de ce carnage continu. Mais quelque peine qu'on prit pour jeter au loin les restes des cadavres, les boyaux, la fiente de tant d'animaux, pour laver le pavé couvert de sang, de fiel, d'urine et de fange, il était bien difficile d'y parvenir.

L'historien *Flaviën Josephé* dit qu'on immola deux cents cinquante mille victimes en deux heures de temps, à la

pâque qui précéda la prise de Jérusalem. On fait combien ce *Joseph* était exagérateur ; quelles ridicules hyperboles il employa pour faire valoir sa misérable nation ; quelle profusion de prodiges impertinens il étala ; avec quel mépris ces menfonges furent reçus par les Romains ; comme il fut relancé par *Appion*, et comme il répondit par de nouvelles hyperboles à celles qu'on lui reprochait. On a remarqué qu'il aurait fallu plus de cinquante mille prêtres bouchers pour examiner, pour tuer en cérémonie, pour dépecer, pour partager tant d'animaux. Cette exagération est inconcevable, mais enfin il est certain que les victimes étaient nombreuses dans cette boucherie comme dans toutes les autres. L'usage de réserver les meilleurs morceaux pour les prêtres était établi par toute la terre connue, excepté dans les Indes et dans les pays au-delà du Gange. C'est ce qui a fait dire à un célèbre poète anglais :

*The priests eat roast-beef, and the people stare.*

Les prêtres font à table, et le sot peuple admire.

On ne voyait dans les temples que des étaux, des broches, des grils, des couteaux de cuisine, des écumoirs, de longues fourchettes de fer, des cuillers ou des cuillères à pot, de grandes jarres pour mettre la graisse, et tout ce qui peut inspirer le dégoût et l'horreur. Rien ne contribuait plus à perpétuer cette dureté et cette atrocité de mœurs, qui porta enfin les hommes à sacrifier d'autres hommes, et jusqu'à leurs propres enfans ; mais les sacrifices de l'inquisition, dont nous avons tant parlé, ont été cent fois plus abominables. Nous avons substitué les bourreaux aux bouchers.

Au reste, de toutes les grosses masses appelées temples en Egypte et à Babylone, et du fameux temple d'Ephèse regardé comme la merveille des temples, aucun ne peut être comparé en rien à Saint-Pierre de Rome, pas même à Saint-Paul de Londres, pas même à Sainte-Geneviève de Paris, que bâtit aujourd'hui M. *Soufflot*, et auquel il destine un dôme plus svelte que celui de Saint-Pierre, et d'un artifice admirable. Si les anciennes nations revenaient au monde, elles préféreraient sans doute les belles musiques de nos églises à des boucheries, et les sermons de *Tillotson* et de *Maffillon* à des augures.

(13) *Le monde avec lenteur marche vers la sagesse.*

A ne juger que par les apparences, et suivant les faibles conjectures humaines, par quelle multitude épouvantable

de siècles et de révolutions n'a-t-il pas fallu passer avant que nous eussions un langage tolérable, une nourriture facile, des vêtemens et des logemens commodes? nous sommes d'hier, et l'Amérique est de ce matin.

Notre Occident n'a aucun monument antique; et que font ceux de la Syrie, de l'Égypte, des Indes, de la Chine! toutes ces ruines se sont élevées sur d'autres ruines. Il est très-vraisemblable que l'île Atlantide (dont les îles Canaries sont des restes) étant engloutie dans l'Océan, fit refluer les eaux vers la Grèce, et que vingt déluges locaux détruisirent tout vingt fois avant que nous existassions. Nous sommes des fourmis qu'on écrase sans cesse, et qui se renouvellent; et pour que ces fourmis rebâtissent leur habitation, et pour qu'elles inventent quelque chose qui ressemble à une police et à une morale, que de siècles de barbarie! quelle province n'a pas ses sauvages!

Tout philosophe peut dire:

*In qua scribebam barbara terra fuit.*

(14) *Nous n'avons point d'autels où le faible t'implore.*

Plusieurs peuples furent long temps sans temples et sans autels, et surtout les peuples *Nomades*. Les petites hordes errantes, qui n'avaient point encore de ville forte, portaient de village en village leurs dieux dans des coffres, sur des charrettes traînées par des bœufs ou par des ânes, ou sur le dos des chameaux, ou sur les épaules des hommes. Quelquefois leur autel était une pierre, un arbre, une pique.

Les Iduméens, les peuples de l'Arabie Pétrée, les Arabes du désert de Syrie, quelques Sabéens portaient dans des cassettes les représentations grossières d'une étoile.

Les Juifs, très-long-temps avant de s'emparer de Jérusalem, eurent le malheur de porter sur une charrette l'idole du dieu *Moloch*, et d'autres idoles dans le désert: *portatis tabernaculum Moloch vestri (a), et imaginem idolorum vestrorum fidus dei vestri, quæ fecistis vobis.*

Il est dit, dans l'histoire des *Juges*, qu'un *Jonathan*, fils de *Gersam* fils aîné de *Moïse*, fut le prêtre d'une idole portative que la tribu de Dan (*b*) avait dérobée à la tribu d'Ephraïm.

(a) *Amos*, chap. V, v. 26.

(b) *Juges*, chap. XVIII.



Les petits peuples n'avaient donc que des dieux de campagne ( s'il est permis de se servir de ce mot ), tandis que les grandes nations s'étaient signalées, depuis plusieurs siècles, par des temples magnifiques. *Hérodote* vit l'ancien temple de Tyr, qui était bâti douze cents ans avant celui de *Salomon*. Les temples d'Égypte étaient beaucoup plus anciens. *Platon*, qui voyagea long-temps dans ce pays, parle de leurs statues qui avaient dix mille ans d'antiquité, ainsi que nous l'avons déjà remarqué ailleurs, sans pouvoir trouver de raisons dans les livres profanes, ni pour le nier, ni pour le croire.

Voici les propres paroles de *Platon*, au second livre des lois: „ Si on veut y faire attention, on trouvera en Égypte „ des ouvrages de peinture et de sculpture, faits depuis „ dix mille ans, qui ne sont pas moins beaux que ceux „ d'aujourd'hui, et qui furent exécutés précisément suivant „ les mêmes règles. Quand je dis dix mille ans, ce n'est „ pas une façon de parler, c'est dans la vérité la plus „ exacte. „

Ce passage de *Platon*, qui ne surprit personne en Grèce, ne doit pas nous étonner aujourd'hui. On fait que l'Égypte a des monumens de sculpture et de peinture qui durent depuis plus de quatre mille ans au moins. Et dans un climat si sec et si égal, ce qui a subsisté quarante siècles en peut subsister cent, humainement parlant.

Les chrétiens qui, dans les premiers temps, étaient des hommes simples retirés de la foule, ennemis des richesses et du tumulte, des espèces de thérapeutes, d'efféniens, de caraites, de brachmanes ( si on peut comparer le saint au profane ); les chrétiens, dis-je, n'eurent ni temples ni autels pendant plus de cent quatre-vingts ans. Ils avaient en horreur l'eau lustrale, l'encens, les cierges, les processions, les habits pontificaux. Ils n'adoptèrent ces rites des nations, ne les épurèrent et ne les sanctifièrent qu'avec le temps. *Nous sommes par-tout, excepté dans les temples*, dit *Tertullien*. *Athénagore*, *Origène*, *Tatien*, *Théophile* déclarent qu'il ne faut point de temple aux chrétiens. Mais celui de tous qui en rend raison avec le plus d'énergie est *Minutius Felix*, écrivain du troisième siècle de notre ère vulgaire.

*Putatis autem nos occultare quod colimus, si delubra et aras non habemus? Quod enim simulacrum Deo fingam, cum si rectè existimes fit Dei homo ipse simulacrum? Templum quod extruam, cum totus hic mundus, ejus opere fabricatus, eum capere non possit; et cum homo latius maneam, intra unam ædiculam vim tantæ majestatis*

*includam ? Nonne melius in nostra dedicandus est mente , in nostro inò consecrandus est pectore ?*

„ Pensez-vous que nous cachions l'objet de notre culte ,  
 „ pour n'avoir ni autel ni temple ? Quelle image pourrions-  
 „ nous faire de DIEU , puisqu'aux yeux de la raison l'homme  
 „ est l'image de DIEU même ? Quel temple lui élèverai-je ,  
 „ lorsque le monde qu'il a construit ne peut le contenir ?  
 „ Comment enfermerai-je la majesté de DIEU dans une  
 „ maison , quand , moi qui ne suis qu'un homme , je m'y  
 „ trouverais trop ferré ? Ne vaut-il pas mieux lui dédier  
 „ un temple dans notre esprit , et le consacrer dans le fond  
 „ de notre cœur ? „

Cela prouve que non-seulement nous n'avions alors aucun temple , mais que nous n'en voulions point ; et qu'en cachant aux gentils nos cérémonies et nos prières , nous n'avions aucun objet de nos adorations à dérober à leurs yeux.

Les chrétiens n'eurent donc des temples que vers le commencement du règne de *Dioclétien* , ce héros guerrier et philosophe qui les protégea dix-huit années entières , mais séduit enfin et devenu persécuteur. Il est probable qu'ils auraient pu obtenir long-temps auparavant , du sénat et des empereurs , la permission d'ériger des temples , comme les Juifs avaient celle de bâtir des synagogues à Rome ; mais il est encore plus probable que les Juifs , qui payaient très-chèrement ce droit , empêchèrent les chrétiens d'en jouir. Ils les regardaient comme des diffidens , comme des frères dénaturés , comme des branches pourries de l'ancien tronc. Ils les persécutaient , les calomniaient avec une fureur implacable.

Aujourd'hui plusieurs sociétés chrétiennes n'ont point de temples ; tels sont les primitifs nommés *Quakers* , les anabaptistes , les dunkards , les piétistes , les moraves et d'autres. Les primitifs même de Pensilvanie n'y ont point érigé de ces temples superbes qui ont fait dire à *Juvénal* :

*Dicite pontifices in sancto quid facit aurum ?*

et qui ont fait dire à *Boileau* , avec plus de hardiesse et de sévérité :

Le prélat , par la brigue aux honneurs parvenu ,  
 Ne fut plus qu'abuser d'un ample revenu ;  
 Et pour toute vertu fit , au dos d'un carrosse ,  
 A côté d'une mitre armurier sa crosse.

Mais *Boileau*, en parlant ainsi, ne pensait qu'à quelques prélats de son temps, ambitieux ou avarés, ou persécuteurs : il oubliait tant d'évêques généreux, doux, modestes, indulgens, qui ont été les exemples de la terre.

Nous ne prétendons pas inférer de-là que l'Égypte, la Chaldée, la Perse, les Indes aient cultivé les arts depuis les milliers de siècles que tous ces peuples s'attribuent. Nous nous en rapportons à nos livres sacrés, sur lesquels il ne nous est pas permis de former le moindre doute.

(15) *Un suprême pouvoir.*

On n'entend pas ici par suprême pouvoir cette autorité arbitraire, cette tyrannie que le jeune *Gustave troisième*, si digne de ce grand nom de *Gustave*, vient d'abjurer et de proscrire solennellement en rétablissant la concorde, et en faisant régner les lois avec lui. On entend par suprême pouvoir cette autorité raisonnable, fondée sur les lois mêmes, et tempérée par elles; cette autorité juste et modérée, qui ne peut sacrifier la liberté et la vie d'un citoyen à la méchanceté d'un flatteur, qui se soumet elle-même à la justice, qui lie indéparablement l'intérêt de l'État à celui du trône, qui fait d'un royaume une grande famille gouvernée par un père. Celui qui donnerait une autre idée de la monarchie serait coupable envers le genre-humain.

*Fin des Notes.*

# V A R I A N T E S

## DES LOIS DE MINOS.

M E R I O N E.

(a) T O U T pouvoir a son terme et cède au préjugé.

T E U C E R.

Il le faut abolir, quand il est trop barbare.

M E R I O N E.

Mais la loi de Minos contre vous se déclare.

(b) T E U C E R , D I C T I M E.

T E U C E R.

Ainsi le fanatisme et la sédition  
Animeront toujours ma triste nation ;  
Ce conseil de guerriers contre moi se déclare.  
On affecte, &c.

(c) Savez-vous que Datame, envoyé par un père  
Pour venir proposer une paix salutaire,  
Est encore en ces lieux aux meurtres destinés ?

A S T E R I E.

Quel trouble a pénétré dans mes sens étonnés !  
Datame ! . . . Il est connu du grand roi de la Crète !  
Datame est parmi vous . . .

T E U C E R.

Dans votre ame inquiète, &c.

(d) . . . . .  
Parlez, son amitié m'en deviendra plus chère.

A S T E R I E.

Seigneur, l'hymen encor ne nous a point unis ;  
Mais Datame a ma foi ; ce guerrier m'est promis :  
Nos fermens sont communs, &c.

(e) Délivrer Astérie, et partir avec elle.  
Son père et son amant viennent la demander.  
Sans elle point de paix ; rien ne peut s'accorder.

Sans elle, en ce séjour on ne m'eût vu descendre  
Que pour l'enfanganter et le réduire en cendre.

Ces vers terminaient la scène.

(f)

T E U C E R.

Exige un bras d'airain toujours levé sur eux.  
Je fauvais Astérie, et je voulais encore  
Détruire pour jamais un temple que j'abhorre.  
Il n'y faut plus penser, nos amis incertains  
Sont loin de seconder nos généreux desseins.  
Ils n'entreprendront point un combat téméraire,  
Pour les jours d'un soldat et ceux d'une étrangère.

(g) L'auteur a supprimé les quatre vers suivans.

Les dieux me sont témoins que, si j'avais voulu  
Exercer sur la Crète un pouvoir absolu,  
C'eût été pour sauver ma triste république  
D'une loi détestable et d'un joug tyrannique.  
Que je vous porte envie, &c.

(h)

D A T A M E.

Ah ! prévenez ce crime épouvantable.

T E U C E R.

Je fais que le faux zèle est toujours implacable ;  
Mais je ne craindrai plus de pareils attentats.

(i) . . . . .

Je suis roi, je suis père, et veux agir en maître.

(k) Sachez qu'un peuple entier l'emporte sur un homme.

(l)

A S T E R I E.

Ne puis-je pas mourir ?

La mort avec Datame est du moins glorieuse.  
La gloire adoucira ma destinée affreuse.  
J'irai, j'imiterai ces compagnes de Mars  
Qu'Ilion vit combattre aux pieds de ses remparts,  
Que Teucer admira, qui vivront d'âge en âge.  
Pour de plus chers objets je ferai davantage.

Dois-je ici des tyrans attendre en paix les coups  
 Levés sur mon amant, sur mon père et sur vous ?  
 Cessez de me contraindre et d'avilir mon ame :  
 J'ai honte de pleurer sans secourir Datame.

(m) Quand ton cœur fut à moi, la fille d'Azémon  
 Pouvait avec plaisir s'honorer de son nom.  
 Le flambeau de l'hymen porté par la victoire  
 Eût de nos deux maisons éternisé la gloire.  
 Les lauriers de ton père allaient s'unir aux miens,  
 Respectés et chéris de nos concitoyens.  
 Tu le fais, Azémon : ta bonté paternelle  
 Approuva cet amour qui m'enflamma pour elle.

(n)

D A T A M E.

Après avoir détruit de funestes erreurs,  
 Ta présence, grand prince, a subjugué nos cœurs.  
 Je ne méritais pas le trône où tu m'appelle ;  
 Mais j'adore Astérie : il me rend digne d'elle.  
 Demi-dieu sur la terre ! ô grand homme ! ô grand roi !  
 Règne, règne à jamais sur mon peuple et sur moi.  
 Aux fermens que je fais également fidelle,  
 Brûlant d'amour pour toi, pour mon roi plein de zèle,  
 Puissé-je, en l'imitant, justifier son choix !  
 Mais toujours son sujet, suivre toujours ses lois.

*Fin des Variantes.*

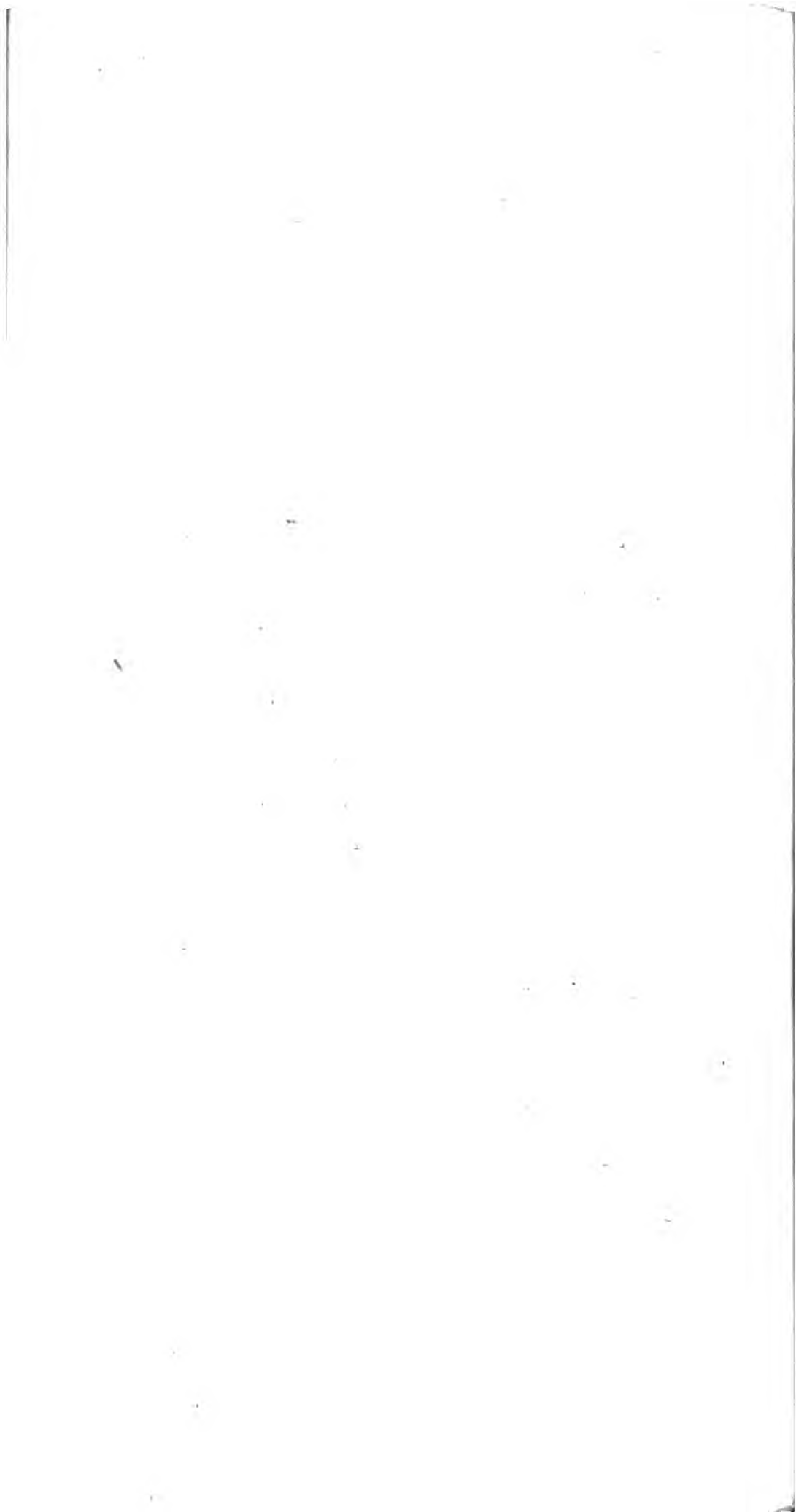


**D O N P E D R E ,**

*T R A G E D I E .*

**Non représentée.**





# E P I T R E

## DEDICATOIRE

A M. D'ALEMBERT,

SECRETAIRE PERPETUEL DE L'ACADEMIE  
FRANÇAISE, MEMBRE DE L'ACADEMIE  
DES SCIENCES, &c.

*Par l'éditeur de la tragédie de don Pèdre.*

M O N S I E U R ,

Vous êtes assurément une de ces ames privilégiées dont l'auteur de *Don Pèdre* parle dans son discours (1). Vous êtes de ce petit nombre d'hommes qui savent embellir l'esprit géométrique par l'esprit de la littérature. L'académie française a bien senti en vous choisissant pour son secrétaire perpétuel, et en rendant cet hommage à la profondeur des mathématiques, qu'elle en rendait un autre au bon goût et à la vraie éloquence. Elle vous a jugé comme l'académie des sciences a jugé monsieur le

(1) Voyez le discours historique et critique qui suit.

marquis de *Condorcet*; et tout le public a pensé comme ces deux compagnies respectables. Vous faites tous deux revivre ces anciens temps où les plus grands philosophes de la Grèce enseignaient les principes de l'éloquence et de l'art dramatique.

Permettez, Monsieur, que je vous dédie la tragédie de mon ami, qui, étant actuellement trop éloigné de la France, ne peut avoir l'honneur de vous la présenter lui-même. Si je mets votre nom à la tête de cette pièce, c'est parce que j'ai cru voir en elle un air de vérité assez éloigné des lieux communs et de l'emphase que vous réprovez.

Le jeune auteur en y travaillant sous mes yeux, il y a un mois, dans une petite ville, loin de tout secours, n'était soutenu que par l'idée qu'il travaillait pour vous plaire.

*Ut caneret paucis ignoto in pulvere verum.*

Il n'a point ambitionné de donner cette pièce au théâtre. Il fait très-bien qu'elle n'est qu'une esquisse; mais les portraits ressemblent: c'est pourquoi il ne la présente qu'aux hommes instruits. Il me disait d'ailleurs que le succès au théâtre dépend entièrement d'un acteur ou d'une actrice; mais qu'à la lecture il ne dépend que de l'arrêt équitable et sévère d'un juge et d'un écrivain tel que vous. Il fait

qu'un homme de goût ne tolère aujourd'hui ni déclamation ampoulée de rhétorique, ni fade déclaration d'amour à ma princesse, encore moins ces insipides barbaries en style visigoth, qui déchirent l'oreille sans jamais parler à la raison et au sentiment, deux choses qu'il ne faut jamais séparer.

Il désespérait de parvenir à être aussi correct que l'académie l'exige, et aussi intéressant que les loges le désirent. Il ne se dissimulait pas la difficulté de construire une pièce d'intrigue et de caractère, et la difficulté encore plus grande de l'écrire en vers. Car enfin, Monsieur, les vers dans les langues modernes étant privés de cette mesure harmonieuse des deux seules belles langues de l'antiquité, il faut avouer que notre poésie ne peut se soutenir que par la pureté continue du style.

Nous répétions souvent ensemble ces deux vers de *Boileau*, qui doivent être la règle de tout homme qui parle ou qui écrit :

Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin  
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

et nous entendions par les défauts du langage non-seulement les solécismes et les barbarismes dont le théâtre a été infecté, mais l'obscurité, l'impropriété, l'insuffisance, l'exagération, la fécheresse, la dureté, la bassesse, l'enflure,

l'incohérence des expressions. Quiconque n'a pas évité continuellement tous ces écueils ne fera jamais compté parmi nos poètes.

Ce n'est que pour apprendre à écrire tolérablement en vers français que nous nous sommes enhardis à offrir cet ouvrage à l'académie en vous le dédiant. J'en ai fait imprimer très-peu d'exemplaires, comme dans un procès par écrit on présente à ses juges quelques mémoires imprimés que le public lit rarement.

Je demande pour le jeune auteur l'arrêt de tous les académiciens qui ont cultivé assidument notre langue. Je commence par le philosophe inventeur, qui ayant fait une description si vraie et si éloquente du corps humain, connaît l'homme moral aussi bien qu'il observe l'homme physique. (\*)

Je veux pour juge le philosophe profond qui a percé jusque dans l'origine de nos idées, sans rien perdre de sa sensibilité. (\*\*)

Je veux pour juge l'auteur du Siège de Calais, qui a communiqué son enthousiasme à la nation, et qui, ayant lui-même composé une tragédie de don Pèdre, doit regarder mon ami comme le sien, et non comme un rival.

Je veux pour juge l'auteur de Spartacus, qui a vengé l'humanité dans cette pièce remplie

(\*) M. de Buffon.

(\*\*) M. l'abbé de Condillac.

de traits dignes du grand *Corneille* : car la véritable gloire est dans l'approbation des maîtres de l'art. Vous avez dit que rarement un amateur raisonnera de l'art avec autant de lumière qu'un habile artiste (*b*) : pour moi, j'ai toujours vu que les artistes seuls rendaient une exacte justice . . . . quand ils n'étaient pas jaloux.

. . . . . C'est aux esprits bien faits

A voir la vertu pleine en ses moindres effets ;

C'est d'eux seuls qu'on reçoit la véritable gloire. (*c*)

Et je vous avouerai que j'aimerais mieux le seul suffrage de celui qui a ressuscité le style de *Racine* dans *Mélanie*, que de me voir applaudi un mois de suite au théâtre. (*d*)

Je présente la tragédie de *Don Pèdre* à l'académicien qui a fait parler si dignement *Bélisaire* dans son admirable quinzième chapitre dicté par la vertu la plus pure, comme

(*b*) Essai sur les gens de lettres.

(*c*) Acte V des *Horaces*.

(*d*) J'ose dire hardiment que je n'ai point vu de pièce mieux écrite que *Mélanie*. Ce mérite si rare a été senti par les étrangers qui apprennent notre langue par principes et par l'usage. L'héritier de la plus vaste monarchie de notre hémisphère, étonné de n'entendre que très-difficilement le jargon de quelques-uns de nos auteurs nouveaux, et d'entendre avec autant de plaisir que de facilité cette pièce de *Mélanie*, et l'éloge de *Fénelon*, a répandu sur l'auteur les bienfaits les plus honorables : il a fait par goût ce que *Louis XIV* fit autrefois par un noble amour de la gloire.

par l'éloquence la plus vraie ; et que tous les princes doivent lire pour leur instruction et pour notre bonheur. Je la soumetts à la saine critique de ceux qui , dans des discours couronnés par l'académie , ont apprécié avec tant de goût les grands hommes du siècle de *Louis XIV.* Je m'en remets entièrement à la décision de l'auteur éclairé du poëme de la Peinture , qui seul a donné les vraies règles de l'art qu'il chante , et qui le connaît à fond , ainsi que celui de la poésie.

Je m'en rapporte au traducteur de *Virgile* , seul digne de le traduire parmi tous ceux qui l'ont tenté ; à l'illustre auteur des *Saisons* , si supérieur à *Thomson* et à son sujet ; tous juges irréfragables dans l'art des vers très-peu connu , et qui ont été proclamés pour jamais dans le temple de la gloire par les cris même de l'envie.

Je suis bien persuadé que le jeune homme qui met sur la scène *Don Pèdre* et *Guesclin* préférerait aux applaudissemens passagers du parterre l'approbation réfléchie de l'officier aussi instruit de cet art que de celui de la guerre , qui , ayant fait parler si noblement le célèbre connétable de *Bourbon* , et le plus célèbre chevalier *Bayard* , a donné l'exemple à notre auteur de ne point prodiguer sa pièce sur le théâtre. (\*)

(\*) M. de *Guibert*.



Il fouhaite , fans doute , d'être jugé par le peintre de *François I* , d'autant plus que ce favant et profond hiftorien fait mieux que perfonne que , fi on dut appeler le roi *Charles V* habile , ce fut *Henri de Tranftamare* qu'on dut nommer *cruel*.

J'attends l'opinion des deux académiciens philofophes , vos dignes confrères (e) , qui ont confondu de lâches et fots délateurs , par une réponfe auffi énergique que fage et délicate , et qui favent juger comme écrire.

Voilà , Monfieur , l'aréopage dont vous êtes l'organe , et par qui je voudrais être condamné ou abfous , fi jamais j'ofais faire à mon tour une tragédie , dans un temps où les fujets des pièces de théâtre femblent épuifés , dans un temps où le public eft dégoûté de tous fes plaifirs , qui paffent comme fes affections ; dans un temps où l'art dramatique eft prêt à tomber en France après le grand fiècle de *Louis XIV* , et à être entièrement facrifé aux ariettes , comme il l'a été en Italie après le fiècle des *Médicis*.

(e) MM. *Suard* et l'abbé *Arnaud*. N. B. Il nous eft tombé entre les mains depuis peu une réponfe de M. l'abbé *Arnaud* à je ne fais quelle prétendue dénonciation de je ne fais quel prétendu théologien , devant je ne fais quel prétendu tribunal. Cette réponfe m'a paru très-fupérieure à tous les ouvrages polémiques de l'autre *Arnaud*.

Je vous dis à peu-près ce que difait *Horace* :

*Plotius et Varius , Mæcenâs Virgiliusque ,  
Valgius et probet hæc Octavius , optimus atque  
Fufcus , et hæc utinam vifcorum laudet uterque , &c.*

Et voyez , s'il vous plaît , comme *Horace* met *Virgile* à côté de *Mécène*. Ce même fentiment échauffait *Ovide* dans les glaces qui couvraient les bords du Pont-Euxin , lorsque , dans fa dernière élégie *de Ponto* , il daigna effayer de faire rougir un de ces misérables folliculaires qui insultent à ceux qu'ils croient infortunés ; et qui font assez lâches pour calomnier un citoyen au bord de fon tombeau.

Combien de bons écrivains dans tous les genres font-ils cités par *Ovide* dans cette élégie ! Comme il se console par le fuffrage des *Cotta* , des *Messala* , des *Tufcus* , des *Marius* , des *Gracchus* , des *Varus* et de tant d'autres dont il confacre les noms à l'immortalité ! Comme il infpire pour lui la bienveillance de tout honnête homme , et l'horreur pour un regratier qui ne fait être que détracteur !

Le premier des poètes italiens , et peut-être du monde entier , l'*Arioste* (*f*) , nomme dans fon quarante-fixième chant tous les gens de

(*f*) On ne le connaît guère en France que par des traductions très-infipides en prose. C'est le maître du *Taffe* et de la *Fontaine*.

lettres de son temps, pour lesquels il travaillait, sans avoir pour objet la multitude. Il en nomme dix fois plus que je n'en désigne; et l'Italie n'en trouva pas la liste trop longue. Il n'oublie point les dames illustres dont le suffrage lui était si cher.

*Boileau*, ce premier maître dans l'art difficile des vers français, *Boileau* moins galant que *Arioste*, dit dans sa belle épître à son ami l'inimitable *Racine*:

Et qu'importe à nos vers que Perrin les admire,  
 Que l'auteur de Jonas s'empresse pour les lire ?  
 Pourvu qu'ils sachent plaire au plus puissant des rois,  
 Qu'à Chantilli Condé les lise quelquefois,  
 Qu'Enghien en soit touché, que Colbert et Vivone,  
 Que la Rochefoucauld, Marillac et Pomponne,  
 Et cent autres qu'ici je ne puis faire entrer,  
 A leurs traits délicats se laissent pénétrer.

J'avoue que j'aime mieux le *Mæcenas Virginiusque*, dans *Horace*, que le plus puissant des rois dans *Boileau*; parce qu'il est plus beau, ce me semble, et plus honnête, de mettre *Virgile* et le premier ministre de l'empire sur la même ligne, quand il s'agit du goût, que de préférer le suffrage de *Louis XIV* et du grand *Condé* à celui des *Coras* et des *Perrin*; ce qui n'était pas un grand effort. Mais enfin,

Monfieur, vous voyez que depuis *Horace* jufqu'à *Boileau*, la plupart des grands poètes ne cherchent à plaire qu'aux efprits bien faits.

Puifque *Boileau* défirait avec tant d'ardeur l'approbation de l'immortel *Colbert*, pourquoi ne travaillerions-nous pas à mériter celle d'un homme qui a commencé fon miniftère mieux que lui, qui eft beaucoup plus inftruit que lui dans tous les arts que nous cultivons, et dont l'amitié vous a été fi précieufe depuis long-temps, ainfi qu'à tous ceux qui ont eu le bonheur de le connaître (\*) ? Pourquoi n'ambitionnerions-nous pas les fuffrages de ceux qui ont rendu des fervices effentiels à la patrie, foit par une paix néceffaire, foit par de très-belles actions à la guerre, ou par un mérite moins brillant et non moins utile dans les ambaffades, ou dans des parties effentielles du miniftère ?

Si ce même *Boileau* travaillait pour plaire aux *la Rochefoucaulds* de fon fiècle, nous blâmerait-on de fouhaiter le fuffrage des perfonnes qui font aujourd'hui tant d'honneur à ce nom ? à moins que nous ne fuffions tout-à-fait indignes d'occuper un moment leurs loifirs.

Y a-t-il un feul homme de lettres en France qui ne fe fentît très-encouragé par le fuffrage

(\*) *M. Turgot.*

de deux de vos confrères , dont l'un a semblé rappeler le siècle des *Médicis* en cueillant les fleurs du Parnasse avant de fiéger dans le Vatican (\*), et l'autre , dans un rang non moins illustre , est toujours favorisé des muses et des grâces , lorsqu'il parle dans vos assemblées , et qu'il y lit ses ouvrages (\*\*)? c'est en ce sens qu'*Horace* a dit :

*Principibus placuisse viris non ultima laus est.*

Je dis dans le même sens à un homme d'un grand nom , auteur d'un livre profond de la félicité publique : Mon ami doit être trop heureux si vous ne désapprouvez pas Don Pèdre ; c'est à vous de juger les rois et les connétables : j'en dis autant au magistrat qui entre aujourd'hui dans l'académie. Puisse-t-il être chargé un jour du soin de cette félicité publique ! (\*\*\*)

J'ajouterai encore que le divin *Arioste* ne se borne pas à nommer les hommes de son temps qui se faisaient honneur à l'Italie , et pour lesquels il écrivait ; il nomme l'illustre *Julie de Gonzague* , et la veuve immortelle du marquis de *Pescara* , et des princesses de la maison d'*Est* et de *Malatesta* , et des *Borgia* , des *Sforze* , des

(\*) M. le cardinal de *Bernis*.

(\*\*) M. le duc de *Nivernois*.

(\*\*\*) M. de *Malesherbes*.

*Trivulce* , et surtout des dames célèbres seulement par leur esprit , leur goût et leurs talens. On en pourrait faire autant en France , si on avait un *Arioste*. Je vous nommerais plus d'une dame dont le suffrage doit décider avec vous du sort d'un ouvrage , si je ne craignais d'exposer leur mérite et leur modestie aux sarcasmes de quelques pédans grossiers , qui n'ont ni l'un ni l'autre , ou de quelques futiles petits maîtres qui pensent ridiculiser toute vertu par une plaisanterie.

Si un folliculaire dit que je n'ai donné de si justes éloges à ceux que je prends pour juges de mon ami qu'afin de les lui rendre favorables , je répons d'avance que je confirme ces éloges si mon ami est condamné. J'ai demandé pour lui une décision , et non des louanges.

Les folliculaires me diront encore que mon ami n'est pas si jeune ; mais je ne leur montrerai pas son extrait baptistère. Ils voudront deviner son nom ; car c'est un très-grand plaisir de fatiriser les gens en personnes ; mais son nom ne rendrait la pièce ni meilleure ni plus mauvaise.

Le vôtre , Monsieur , nous est aussi cher que vous l'avez rendu illustre ; et après votre amitié , vos ouvrages sont la plus grande consolation de ma vie. Agréez ou pardonnez cet hommage.

DISCOURS



# DISCOURS

## HISTORIQUE ET CRITIQUE

*Sur la tragédie de Don Pèdre.*

IL est très-inutile de favoir quel est le jeune auteur de cette tragédie nouvelle qui , dans la foule des pièces de théâtre dont l'Europe est accablée , ne pourra être lue que d'un très-petit nombre d'amateurs qui en parcourront quelques pages. Lorsque l'art dramatique est parvenu à sa perfection chez une nation éclairée , on le néglige. On se tourne avec raison vers d'autres études. Les *Aristotes* et les *Platons* succèdent aux *Sophocles* et aux *Euripides*. Il est vrai que la philosophie devrait former le goût , mais souvent elle l'émouffe ; et si vous exceptez quelques ames privilégiées , quiconque est profondément occupé d'un art est d'ordinaire insensible à tout le reste.

S'il est encore quelques esprits qui consentent à perdre une demi-heure dans la lecture d'une tragédie nouvelle , on doit leur dire d'abord que ce n'est point celle de M. *du Belloy* qu'on leur présente. L'illustre auteur du *Siège de Calais* a donné au théâtre de Paris une tragédie de *Pierre le cruel* , mais ne l'a point



imprimée. Il y a long-temps que l'auteur de Don Pèdre avait esquissé quelque chose d'un plan de ce sujet. *M. du Belloy* qui le fut eut la condescendance de lui écrire qu'il renonçait en ce cas à le traiter. Dès ce moment l'auteur de Don Pèdre n'y pensa plus, et il n'y a travaillé sur un plan nouveau que sur la fin de 1774, lorsque *M. du Belloy* a paru persister à ne point publier son ouvrage.

Après ce petit éclaircissement, dont le seul but est de montrer les égards que de véritables gens de lettres se doivent, nous donnons ce discours historique et critique tel que nous l'avons de la main même de l'auteur de Don Pèdre.

*Henri de Transtamare*, l'un des nombreux bâtards du roi de Castille *Alfonse*, onzième du nom, fit à son frère et à son roi Don Pèdre une guerre qui n'était qu'une révolte, en se faisant déclarer roi légitime de Castille par sa faction. *Guesclin*, depuis connétable de France, l'aida dans cette entreprise.

Cet illustre *Guesclin* était alors précisément ce qu'on appelait en Italie et en Espagne un *condottiero*. Il rassembla une troupe de bandits et de brigands, avec lesquels il rançonna d'abord le pape *Urbain IV*, dans Avignon. Il

fut entièrement défait à Navarette par le roi Don *Pèdre* et par le grand *Prince noir*, souverain de Guienne, dont le nom est immortel. C'était ce même prince qui avait pris le roi *Jean* à Poitiers, et qui prit *du Guesclin* à Navarette. *Henri de Transtamare* s'enfuit en France. Cependant le parti des bâtards subsista toujours en Espagne. *Transtamare*, protégé par la France, eut le crédit de faire excommunier le roi son frère par le pape qui siégeait encore dans Avignon, et qui depuis peu était lié d'intérêt avec *Charles V* et avec le bâtard de Castille. Le roi Don *Pèdre* fut solennellement déclaré *bulgare et incrédule*; ce sont les termes de la sentence; et ce qui est encore plus étrange, c'est que le prétexte était que le roi avait des maîtresses.

Ces anathèmes étaient alors aussi communs que les intrigues d'amour chez les excommuniés, et chez les excommunians; et ces amours se mêlaient aux guerres les plus cruelles. Les armes des papes étaient plus dangereuses qu'aujourd'hui. Les princes les plus adroits disposaient de ces armes. Tantôt des souverains en étaient frappés, et tantôt ils en frappaient. Les seigneurs féodaux les achetaient à grand prix.

La détestable éducation qu'on donnait alors aux hommes de tout rang et sans rang, et

qu'on leur donna si long-temps , en fit des brutes féroces , que le fanatisme déchaînait contre tous les gouvernemens. Les princes se faisaient un devoir sacré de l'usurpation. Un rescrit donné dans une ville d'Italie en une langue ignorée de la multitude conférait un royaume en Espagne et en Norwège ; et les ravisseurs des Etats , les déprédateurs les plus inhumains , plongés dans tous les crimes , étaient réputés saints , et souvent invoqués , quand ils s'étaient fait revêtir en mourant d'une robe de frère prêcheur , ou de frère mineur.

M. *Thomas* , dans son discours à l'académie , a dit que les temps d'ignorance furent toujours les temps des férociétés. J'aime à répéter des paroles si vraies , dont il vaut mieux être l'écho que le plagiaire.

*Transtamare* revint en Espagne une bulle dans une main , et l'épée dans l'autre. Il y ranima son parti. Le grand *Prince noir* était malade à la mort dans Bordeaux ; il ne pouvait plus secourir Don *Pèdre*.

*Guesclin* fut envoyé une seconde fois en Espagne par le roi *Charles V* , qui profitait du triste état où le *Prince noir* était réduit. *Guesclin* prit Don *Pèdre* prisonnier dans la bataille de Montiel entre Tolède et Séville. Ce fut

immédiatement après cette journée que *Henri de Transtamare*, entrant dans la tente de *Guesclin*, où l'on gardait le roi son frère défarmé, s'écria : *Où est ce juif, fils de p... qui se disait roi de Castille ?* et il l'assassina à coups de poignard.

L'assassin qui n'avait d'autre droit à la couronne que d'être lui-même ce juif bâtard, titre qu'il osait donner au roi légitime, fut cependant reconnu roi de Castille ; et sa maison a régné toujours en Espagne, soit dans la ligne masculine, soit par les femmes.

Il ne faut pas s'étonner après cela si les historiens ont pris le parti du vainqueur contre le vaincu. Ceux qui ont écrit l'histoire en Espagne et en France n'ont pas été des *Tacites* ; et *M. Horace Walpole*, envoyé d'Angleterre en Espagne, a eu bien raison de dire, dans ses doutes sur *Richard III*, comme nous l'avons remarqué ailleurs : *Quand un roi heureux accuse ses ennemis, tous les historiens s'empressent de lui servir de témoins.* Telle est la faiblesse de trop de gens de lettres ; non qu'ils soient plus lâches et plus bas que les courtisans d'un prince criminel et heureux, mais leurs lâchetés sont durables.

Si quelque vieux leude de *Charlemagne* s'avifait autrefois de lire un manuscrit de

*Frédegair*, ou du moine de Saint-Gall, il pouvait s'écrier : Ah, le menteur ! mais il s'en tenait là ; personne ne relevait l'ignorance et l'absurdité du moine : il était cité dans les siècles suivans ; il devenait une autorité, et dom *Ruinart* rapportait son témoignage dans ses Actes sincères. C'est ainsi que toutes les légendes du moyen âge sont remplies des plus ridicules fables ; et l'histoire ancienne assurément n'en est pas exempte.

Ceux qui mentent ainsi au genre-humain sont encore animés souvent par la sottise de la rivalité nationale. Il n'y a guère d'historien anglais qui ait manqué l'occasion de faire la satire des Français, et quelquefois avec un peu de grossièreté. *Véli* et *Villaret* dénigrent les Anglais autant qu'ils le peuvent. *Mézeray* n'épargna jamais les Espagnols ; un *Tite-Live* ne pouvait connaître cette partialité ; il vivait dans un temps où sa nation existait seule dans le monde connu, *Romanos rerum dominos*, toutes les autres étaient à ses pieds. Mais aujourd'hui que notre Europe est partagée entre tant de dominations qui se balancent toutes ; aujourd'hui que tant de peuples ont leurs grands hommes en tout genre, qui-conque veut trop flatter son pays court risque de déplaire aux autres, si par hasard il en est lu, et doit peu s'attendre à la reconnaissance



du sien. On n'a jamais tant aimé la vérité que dans ce temps-ci : il ne reste plus qu'à la trouver.

Dans les querelles qui se sont élevées si souvent entre les cours de l'Europe, il est bien difficile de découvrir de quel côté est le droit ; et quand on l'a reconnu, il est dangereux de le dire. La critique qui aurait dû, depuis près d'un siècle, détruire les préjugés sous lesquels l'histoire est défigurée, a servi plus d'une fois à substituer de nouvelles erreurs aux anciennes. On a tant fait que tout est devenu problématique, depuis la loi salique jusqu'au système de *Lafs* ; et à force de creuser, nous ne savons plus où nous sommes.

Nous ne connaissons pas seulement l'époque de la création des sept électeurs en Allemagne, du parlement en Angleterre, de la pairie en France. Il n'y a pas une seule maison souveraine dont on puisse fixer l'origine. C'est dans l'histoire que le chaos est le commencement de tout. Qui pourra remonter à la source de nos usages et de nos opinions populaires ?

Pourquoi donna-t-on le surnom de *bon* à ce roi *Jean* qui commença son règne par faire mourir en sa présence son connétable sans forme de procès ; qui assassina quatre principaux chevaliers dans Rouen ; qui fut vaincu par sa

faute ; qui céda la moitié de la France , et ruina l'autre ?

Pourquoi donna-t-on à ce Don *Pèdre* , roi légitime de Castille , le nom de *cruel* , qu'il fallait donner au bâtard *Henri de Transtamare* , assassins de Don *Pèdre* et usurpateur ?

Pourquoi appelle-t-on encore *bien-aimé* ce malheureux *Charles VI* qui déshérita son fils en faveur d'un étranger ennemi et oppresseur de sa nation , et qui plongea tout l'Etat dans la subversion la plus horrible dont on ait conservé la mémoire ? Tous ces surnoms , ou plutôt tous ces sobriquets , que les historiens répètent sans y attacher de sens , ne viennent-ils pas de la même cause qui fait qu'un marguillier qui ne fait pas lire répète les noms d'*Albert le grand* , de *Grégoire thaumaturge* , de *Julien l'apostat* , sans savoir ce que ces noms signifient ? Telle ville fut appelée la *sainte* ou la *superbe* , dans laquelle il n'y eut ni sainteté ni grandeur ; tel vaisseau fut nommé le *foudroyant* , l'*invincible* , qui fut pris en sortant du port.

L'histoire n'ayant donc été trop souvent que le récit des fables et des préjugés , quand on entreprend une tragédie tirée de l'histoire , que fait-on ? l'auteur choisit la fable ou le préjugé qui lui plaît davantage ; celui-ci dans



sa pièce pourra regarder *Scévola* comme le respectable vengeur de la liberté publique , comme un héros qui punit sa main de s'être méprise en tuant un autre que le fatal ennemi de Rome ; celui-là pourra ne se représenter *Scévola* que comme un vil espion , un assassin fanatique , un *Poltrót* , un *Balthazar Gerard* , un *Jacques Clément*. Des critiques penseront qu'il n'y a point eu de *Scévola* , et que c'est une fable , ainsi que toutes les histoires des premiers temps de tout peuple sont des fables , et ces critiques pourront bien avoir raison. Tel espagnol ne verra dans *François I* qu'un capitaine très-courageux et très-imprudent , mauvais politique , et manquant à sa parole. Un professeur du collège royal le mettra dans le ciel , pour avoir protégé les lettres. Un luthérien d'Allemagne le plongera en enfer , pour avoir fait brûler des luthériens dans Paris , tandis qu'il les foudoyait dans l'Empire ; et si les ex-jésuites font encore des pièces de théâtre , ils ne manqueront pas de dire avec *Daniel* : *qu'il aurait fait aussi brûler le dauphin , si ce dauphin n'avait pas cru aux indulgences , tant ce grand roi avait de piété.*

Nous avons une tragi-comédie espagnole , où *Pierre* , que nous appelons le *cruel* , n'est jamais appelé que le *justicier* , titre que lui donna toujours *Philippe II*. J'ai connu un jeune

homme qui avait fait une tragédie d'Adonias et de Salomon. Il y représentait *Salomon* comme le plus barbare et le plus lâche de tous les parricides ou fratricides. Savez-vous bien, lui dit-on, que le Seigneur dans un songe lui donna la sagesse ? cela peut être, dit-il, mais il ne lui donna pas l'humanité à son réveil.

Il y a des déclamations de collège sous le nom d'histoires ou de drames, ou sous d'autres noms, dans lesquelles la nation qu'on célèbre est toujours la première du monde; ses soldats mal payés les premiers héros du monde, quoiqu'ils se soient enfuis; la ville capitale, qui n'avait guère que des maisons de bois, la première ville du monde; le fauteuil à clous dorés, sur lequel un roi goth ou alain s'asseyait, le premier trône du monde; et l'auteur qui se croit le premier dans sa sphère ferait alors peut-être le plus sot homme du monde, s'il ne se trouvait des gens encore plus sots, qui font pour vingt sous la critique raisonnée de la pièce nouvelle; critique qui s'en va le lendemain avec la pièce dans l'abyme de l'éternel oubli.

On élève aussi quelquefois au ciel d'anciens chevaliers défenseurs ou oppresseurs des femmes et des églises, superstitieux et débauchés, tantôt voleurs, tantôt prodiges, combattant

## HISTORIQUE ET CRITIQUE. 131

à outrance les uns contre les autres pour l'honneur de quelques princesses qui avaient très-peu d'honneur. Tout ce qu'on peut faire de mieux ( ce me semble ) quand on s'amuse à les mettre sur la scène , c'est de dire avec *Horace* :

*Seditione , dolis , scelere , atque libidine , et ira ,  
Iliacos intra muros peccatur et extra.*

# F R A G M E N T (\*)

## D'UN DISCOURS

### HISTORIQUE ET CRITIQUE

#### S U R D O N P E D R E .

: : : : : : : : : :

**L**ES raisonneurs, qui sont comme moi fans génie, et qui diffèrent aujourd'hui sur le siècle du génie, répètent souvent cette antithèse de *la Bruyère*, que *Racine* a peint les hommes tels qu'ils sont, et *Corneille* tels qu'ils devaient être. Ils répètent une infigne fausseté, car jamais ni *Bajazet*, ni *Xipharès*, ni *Britannicus*, ni *Hippolyte* n'ont fait l'amour comme ils le font galamment dans les tragédies de *Racine*; et jamais *César* n'a dû dire, dans le *Pompée* de *Corneille*, à *Cléopâtre* qu'il n'avait combattu à *Pharsale* que pour mériter son amour avant de l'avoir vue; il n'a jamais dû lui dire que son glorieux titre de premier du monde, à présent effectif, est ennobli par celui de captif de la petite *Cléopâtre*, âgée de quinze ans, qu'on lui amena dans un paquet de linge. Ni *Cinna* ni *Maxime* n'ont dû être tels que *Corneille* les a peints. Le devoir de *Cinna* ne pouvait être d'assassiner *Auguste* pour

(\*) Ce fragment se trouvait imprimé à la suite de la tragédie de *Don Pèdre*, dans les éditions précédentes.

plaire à une fille qui n'existait point. Le devoir de *Maxime* n'était pas d'être amoureux de cette même fille, et de trahir à la fois *Auguste*, *Cinna* et sa maîtresse. Ce n'était pas là ce *Maxime* à qui *Ovide* écrivait qu'il était digne de son nom. *Maxime, qui tanti mensuram nominis implet*. Le devoir de *Félix* dans *Polyeucte* n'était pas d'être un lâche barbare qui se fait couper le cou à son gendre.

Pour acquérir par là de plus puissans appuis,  
Qui me mettraient plus haut cent fois que je ne suis.

On a beaucoup et trop écrit depuis *Aristote* sur la tragédie. Les deux grandes règles sont que les personnages intéressent, et que les vers soient bons; j'entends d'une bonté propre au sujet. Ecrire en vers pour les faire mauvais est la plus haute de toutes les sottises.

On m'a vingt fois rebattu les oreilles de ce prétendu discours de *Pierre Corneille*: *Ma pièce est finie; je n'ai plus que les vers à faire*. Ce propos fut tenu par *Ménandre* plus de deux mille ans avant *Corneille*, si nous en croyons *Plutarque* dans sa question, *si les Athéniens ont plus excellé dans les armes que dans les lettres?* *Ménandre* pouvait à toute force s'exprimer ainsi, parce que des vers de comédie ne sont pas les plus difficiles; mais dans l'art tragique, la difficulté est presque insurmontable, du moins chez nous.

Dans le siècle passé il n'y eut que le seul *Racine* qui écrivit des tragédies avec une pureté et une élégance presque continue; et le charme de cette élégance a été si puissant, que les gens de lettres et de goût lui ont pardonné la monotonie de ses déclarations d'amour, et la faiblesse de quelques caractères, en faveur de sa diction enchanteresse

Je vois dans l'homme illustre qui le précéda des scènes sublimes, dont ni *Lopez de Véga*, ni *Calderon*, ni *Shakespeare* n'avaient même pu concevoir la moindre idée, et qui sont très-supérieures à ce qu'on admira dans *Sophocle* et dans *Euripide*; mais aussi j'y vois des tas de barbarismes et de solécismes qui révoltent, et de froids raisonnemens alambiqués qui glacent; j'y vois enfin vingt pièces entières, dans lesquelles à peine y a-t-il un morceau qui demande grâce pour le reste. La preuve incontestable de cette vérité est, par exemple, dans les deux *Bérénices* de *Racine* et de *Corneille*. Le plan de ces deux pièces est également mauvais, également indigne du théâtre tragique. Ce défaut même va jusqu'au ridicule. Mais par quelle raison est-il impossible de lire la *Bérénice* de *Corneille*? par quelle raison est-elle au-dessous des pièces de *Pradon*, de *Rioupérous*, de *Danchet*, de *Péchantré*, de *Pellegrin*? et d'où vient que celle de *Racine* se fait lire avec tant de plaisir,



à quelques fadeurs près? d'où vient qu'elle arrache des larmes?... c'est que les vers sont bons : ce mot comprend tout , sentiment , vérité , décence , naturel , pureté de diction , noblesse , force , harmonie , élégance , idées profondes , idées fines , surtout idées claires , images touchantes , images terribles , et toujours placées à propos. Otez ce mérite à la divine tragédie d'Athalie , il ne lui restera rien ; ôtez ce mérite au quatrième livre de l'Enéide et au discours de Priam à Achille dans Homère , ils seront insipides. L'abbé du Bos a très-grande raison : la poésie ne charme que par les beaux détails.

Si tant d'amateurs savent par cœur des morceaux admirables des Horaces , de Cinna , de Pompée , de Polyeucte , et quatre vers d'Héraclius , c'est que ces vers sont très-bien faits ; et si on ne peut lire ni Théodore , ni Pertharite , ni Don Sanche d'Arragon , ni Attila , ni Agéfilas , ni Pulchérie , ni la Toison d'or , ni Suréna , &c. &c. &c. c'est que presque tous les vers en sont détestables. Il faut être de bien mauvaise foi pour s'efforcer de les excuser contre sa conscience. Quelquefois même de misérables écrivains ont osé donner des éloges à cette foule de pièces aussi plates que barbares , parce qu'ils sentaient bien que les leurs étaient écrites dans ce goût : ils demandaient grâce pour eux-mêmes.



**P E R S O N N A G E S.**

**DON PEDRE**, roi de Castille.

**TRANSTAMARE**, frère du roi, bâtard légitimé.

**DU GUESCLIN**, général de l'armée française.

**LEONORE DE LA CERDA**, princesse du sang.

**ELVIRE**, confidente de *Léonore*.

**ALMEDE,**  
**MENDOSE,**  
**ALVARE,**  
**MONCADE,**

} officiers espagnols.

Suite.

*La scène est dans le palais de Tolède.*

**DON**

# D O N P E D R E ,

R O I D E C A S T I L L E ,

T R A G E D I E .

A C T E P R E M I E R .

S C E N E P R E M I E R E .

T R A N S T A M A R E , A L M E D E .

T R A N S T A M A R E .

D E la cour de Vincenne aux remparts de Tolède  
Tu m'es enfin rendu , cher et prudent Almède.  
Reverrai-je en ces lieux ce brave du Guesclin ?

A L M E D E .

Il vient vous seconder.

T R A N S T A M A R E .

Ce mot fait mon destin.

Pour soutenir ma cause et me venger d'un frère ,  
Le secours des Français m'est encor nécessaire.  
Des révolutions voici le temps fatal.

J'attends tout du roi Charle et de son général.  
Qu'as-tu vu , qu'a-t-on fait ? Dis-moi ce qu'on prépare  
Dans la cour de Vincenne au prince Transfamare ?

A L M E D E .

Charle était incertain. J'ai long-temps attendu  
L'effet d'un grand projet qu'on tenait suspendu.

Le monarque éclairé , prudent avec courage ,  
 ( Chez les bouillans Français peut-être le seul sage , )  
 A tous ses courtifans déroband ses secrets ,  
 A pesé mes raisons avec ses intérêts.  
 Enfin il vous protège ; et sur le bord du Tage  
 Ce valeureux Guesclin , ce héros de notre âge ,  
 Suivi de son armée , arrive sur mes pas.

## T R A N S T A M A R E.

Je dois tout à son roi.

## A L M E D E.

Ne vous y trompez pas.  
 Charle , en vous soutenant au bord du précipice ,  
 Vous tend par politique une main protectrice ;  
 En divisant l'Espagne , afin de l'affaiblir ,  
 Il veut frapper Don Pèdre autant que vous servir :  
 Pour son intérêt seul il entreprend la guerre.  
 Don Pèdre eut pour appui la superbe Angleterre ;  
 Le fameux Prince noir était son protecteur ;  
 Mais ce guerrier terrible et de Guesclin vainqueur ,  
 Au milieu de sa gloire achevant sa carrière ,  
 Touche enfin dans Bordeaux à son heure dernière.  
 Son génie accablait et la France et Guesclin ;  
 Et quand des jours si beaux touchent à leur déclin ,  
 Ce français , dont le bras aujourd'hui vous seconde ,  
 Demeure avec éclat seul en spectacle au monde.  
 Charle a choisi ce temps. L'Anglais tombe épuisé ;  
 L'Empire a trente rois , et languit divisé ;

L'Espagnol est en proie à la guerre civile ;  
 Charle est le seul puissant ; et, d'un esprit tranquille  
 Ebranlant à son gré tous les autres Etats ,  
 Il triomphe à Paris sans employer son bras.

TRANSTAMARE.

Qu'il exerce à loisir sa politique habile,  
 Qu'il soit prudent , heureux ; mais qu'il me soit utile.

ALMEDE.

Il vous promet Valence et les vastes pays  
 Que vous laissait un père , et qu'on vous a ravis ;  
 Il vous promet surtout la main de Léonore ,  
 Dont l'hymen à vos droits va réunir encore  
 Ceux qui lui sont transmis par les rois ses aïeux.

TRANSTAMARE.

Léonore est le bien le plus cher à mes yeux.  
 Mon père , tu le fais , voulut que l'hymenée  
 Fit revivre par moi les rois dont elle est née.  
 Il avait gagné Rome , elle approuvait son choix ;  
 Et l'Espagne à genoux reconnaissait mes droits.  
 Dans un asile saint Léonore enfermée  
 Fuyait les factions de Tolède alarmée ;  
 Elle fuyait Don Pèdre. . . . Il la fait enlever.  
 De mes biens , en tout temps ardent à me priver ,  
 Il la retient ici captive avec sa mère.  
 Voudrait-il seulement l'arracher à son frère ?  
 Croit-il , de tant d'objets trop heureux séducteur ,  
 De ce cœur simple et vrai corrompre la candeur ?

Craindrait-il en secret les droits que Léonore  
 Au trône Castillan peut conserver encore ?  
 Prétend-il l'épouser , ou d'un nouvel amour  
 Etaler le scandale à son indigne cour ?  
 Veut-il des La Cerda déshonorer la fille ,  
 La traîner en triomphe après Laure et Padille ?  
 Et , d'un peuple opprimé bravant les vains soupirs ,  
 Insulter aux humains du fein de ses plaisirs ?

## A L M E D E.

Les femmes , en tous lieux souveraines suprêmes ,  
 Ont égaré des rois ; et les cours sont les mêmes.  
 Mais peut-être Guesclin dédaignera d'entrer  
 Dans ces petits débats qu'il semblait ignorer.  
 Son esprit mâle et ferme , et même un peu sauvage ,  
 Des faiblesses d'amour entend peu le langage.  
 Honoré par son roi du nom d'ambassadeur ,  
 Il soutiendra vos droits avant que sa valeur  
 Se serve ici pour vous , dignement occupée ,  
 Des dernières raisons , les canons et l'épée.  
 Mais jusque-là Don Pèdre est le maître en ces lieux.

## T R A N S T A M A R E.

Lui le maître ! ah ! bientôt tu nous connaîtras mieux.  
 Il veut l'être en effet ; mais un pouvoir suprême  
 S'élève et s'affermit au-dessus du roi même.  
 Dans son propre palais les états convoqués  
 Se font en ma faveur hautement expliqués ;  
 Le sénat Castillan me promet son suffrage.  
 A Don Pèdre égalé , je n'ai pas l'avantage

D'être né d'un hymen approuvé par la loi ;  
 Mais tu fais qu'en Europe on a vu plus d'un roi ,  
 Par foi-même élevé, faire oublier l'injure  
 Qu'une loi trop injuste a faite à la nature.  
 Tout est au plus heureux , et c'est la loi du fort.  
 Un bâtard échappé des pirates du Nord  
 A soumis l'Angleterre ; et, malgré tous leurs crimes ,  
 Ses heureux descendans font des rois légitimes ;  
 J'ose attendre en Espagne un aussi grand destin.

A L M E D E.

Guesclin vous le promet ; et je me flatte enfin  
 Que Don Pèdre à vos pieds peut tomber de son trône,  
 Si le Français l'attaque, et l'Anglais l'abandonne.

T R A N S T A M A R E.

Tout annonce sa chute ; on a su soulever  
 Les esprits mécontents qu'il n'a pu captiver.  
 L'opinion publique est une arme puissante ;  
 J'en aiguise les traits. La ligue menaçante  
 Ne voit plus dans son roi qu'un tyran criminel ;  
 Il n'est plus désigné que du nom de cruel.  
 Ne me demande point si c'est avec justice ;  
 Il faut qu'on le déteste, afin qu'on le punisse.  
 La haine est sans scrupule : un peuple révolté  
 Ecoute les rumeurs, et non la vérité.  
 On avilit ses mœurs, on noircit sa conduite,  
 On le rend odieux à l'Europe séduite,  
 On le poursuit dans Rome à ce vieux tribunal,  
 Qui par un long abus, peut-être trop fatal,

Sur tant de souverains étend son vaste empire.  
 Je l'y fais condamner ; et je puis te prédire  
 Que tu verras l'Espagne en sa crédulité  
 Exécuter l'arrêt dès qu'il sera porté :  
 Mais un foin plus pressant m'agite et me dévore.  
 A ses sacrés autels il ravit Léonore ;  
 De cette cour profane il faut bien la sauver.  
 Arrachons-la des mains qui m'en osent priver.  
 Sans doute il s'est flatté du grand art de séduire ,  
 De sa vaine beauté , de ce frivole empire  
 Qu'il eut sur tant de cœurs aisés à conquérir ;  
 Tout cet éclat trompeur avec lui va périr.  
 Peut-être qu'aujourd'hui la guerre déclarée  
 Vers la princesse ici m'interdirait l'entrée.  
 Profitons du seul jour où je puis l'enlever.  
 Va m'attendre au sénat ; je cours t'y retrouver :  
 Nous y concerterons tout ce que je dois faire  
 Pour ravir Léonore et le trône à mon frère.  
 La voici. Le destin favorise mes vœux.

## S C E N E I I.

TRANSTAMARE , LEONORE , ELVIRE.

L E O N O R E.

**P**RINCE, en ces temps de trouble, en ces jours malheureux,  
 Je n'ai que ce moment pour vous parler encore.  
 Bientôt vous connaîtrez ce qu'était Léonore ,



Quelle était sa conduite , et son nouveau devoir ;  
 Mais au palais du roi gardez de me revoir.  
 Je veux , je dois sauver d'une guerre intestine  
 Et vous , et tout l'Etat penchant vers sa ruine.  
 Le roi vient sur mes pas ; j'ignore ses projets ;  
 Il donne en frémissant quelques ordres secrets :  
 Il vous nomme , il s'emporte ; et vous devez connaître  
 Quel sort on se prépare en luttant contre un maître.  
 Je vous en avertis. Epargnez à ses yeux  
 D'un superbe ennemi l'aspect injurieux.  
 C'est ma seule prière.

T R A N S T A M A R E.

Ah ! qu'osez-vous me dire ?

L E O N O R E.

Ce que je dois penser , ce que le ciel m'inspire.

T R A N S T A M A R E.

Quoi ! vous que le ciel même a fait naître pour moi ,  
 Dont mon père en mourant me destina la foi ,  
 Vous dont Rome et la France ont conclu l'hymenée ,  
 Vous que l'Europe entière à moi seul a donnée ,  
 Je ne vous reverrais que pour vous éviter !  
 Vous ne me parleriez que pour mieux m'écarter !

L E O N O R E.

Le devoir , la raison , votre intérêt l'exige.  
 Tout ce que j'aperçois m'épouvante et m'afflige.  
 Seigneur , d'assez de sang nos champs sont inondés ,  
 Et vous devez sentir ce que vous hasardez.

T R A N S T A M A R E .

Je fais bien que Don Pèdre est injuste, intraitable,  
Qu'il peut m'affaffiner.

L E O N O R E .

Il en est incapable.

A l'insulter ainsi, c'est trop vous appliquer.  
Puisse enfin la nature à tous deux s'expliquer !  
Elle parle par moi ; Seigneur, je vous conjure  
De ne point faire au roi cette nouvelle injure.  
Ménagez, évitez, votre frère offensé,  
Violent comme vous, profondément blessé.  
Ne vous efforcez point de le rendre implacable ;  
Laissez-moi l'apaiser.

T R A N S T A M A R E .

Non, chaque mot m'accable.

Je vous parle des nœuds qui nous ont engagés ;  
Et vous me répondez que vous me protégez !  
Je ne vous connais plus. Que cette cour altère  
Vos premiers sentimens et votre caractère !

L E O N O R E .

Mes justes sentimens ne sont point démentis ;  
Je chérirai le sang dont nous sommes fortis,  
Et les rois nos aïeux vivront dans ma mémoire.  
Pour la dernière fois si vous daignez m'en croire,  
Dans son propre palais gardez-vous d'outrager  
Celui qui règne encore, et qui peut se venger.

T R A N S T A M A R E .

Que vous importe à vous que mon aspect l'offense ?

L E O N O R E .

LEONORE.

Je veux qu'envers un frère il use de clémence.

TRANSTAMARE.

La clémence en Don Pèdre ! épargnez-vous ce foin :  
De la mienne bientôt il peut avoir besoin ;  
Je n'en dirai pas plus ; mais quoi que j'exécute ,  
Léonore est un bien qu'un tyran me dispute :  
Je n'ai rien entrepris que pour vous posséder ;  
Vous me verrez mourir plutôt que vous céder.  
Vous me verrez, Madame.

( *il sort.* )

SCENE III.

LEONORE, ELVIRE.

LEONORE.

Où me suis-je engagée !

ELVIRE.

Je frémis des périls où vous êtes plongée ,  
Entre deux ennemis qui , s'égorgeant pour vous ,  
Pourront dans le combat vous percer de leurs coups.  
Promise à Transtamare , à son frère donnée ,  
Prête à former ces nœuds d'un secret hymenée ,  
Dans l'orage qui gronde en ce triste séjour ,  
Quelle cruelle fête , et quel temps pour l'amour !

L E O N O R E.

Elvire , il faut t'ouvrir mon ame toute entière.  
Je voulais consacrer ma pénible carrière  
Au vénérable asile où dans mes premiers jours  
J'avais goûté la paix loin des perfides cours.  
Le sombre Transamare , en cherchant à me plaire,  
M'attachait encor plus à ma retraite austère.  
D'une mère sur moi tu connais le pouvoir ;  
Elle a détruit ma paix , et changé mon devoir.  
Dans les dissensions de l'Espagne affligée ,  
Au parti de Don Pèdre en secret engagée ,  
Pleine de cet orgueil qu'elle tient de son sang ,  
Elle me précipite en ce suprême rang :  
Elle me donne au roi. Le puissant Transamare  
Ne pardonnera point le coup qu'on lui prépare.  
Je replonge l'Espagne en un trouble nouveau ;  
De la guerre en tremblant j'allume le flambeau,  
Moi , qui de tout mon sang aurais voulu l'éteindre.  
Plus on croit m'élever , plus ma chute est à craindre.  
Le roi qui voit l'État contre lui conjuré  
Cache encor mon secret dans Tolède ignoré :  
Notre cour le soupçonne , et paraît incertaine.  
Je me vois exposée à la publique haine ,  
Aux fureurs des partis , aux bruits calomnieux ;  
Et de quelques côtés que je tourne les yeux ,  
Ce trône m'épouvante.

E L V I R E.

Ou je suis abusée ,

Ou votre ame à ce choix ne s'est point opposée.  
Si les périls sont grands, si dans tous les états  
Les cours ont leurs dangers, le trône a ses appas.

LEONORE.

Jamais le rang du roi n'éblouit ma jeunesse.  
Peut-être que mon cœur avec trop de faiblesse  
Admira sa valeur et ses grands sentimens.  
Je fais quel fut l'excès de ses égaremens,  
J'en frémissis ; mais son ame est noble et généreuse.  
Elvire, elle est sensible autant qu'impétueuse :  
Et s'il m'aime en effet, j'ose encore espérer  
Que des jours moins affreux pourront nous éclairer.  
L'auguste La Cerda, dont le ciel me fit naître,  
M'inspira ce projet en me donnant un maître.  
Ah ! si le roi voulait, si je pouvais un jour  
Voir ce trône ébranlé raffermi par l'amour !  
Si, comme je l'ai cru, les femmes étaient nées  
Pour calmer des esprits les fougues effrénées,  
Pour faire aimer la paix aux féroces humains,  
Pour émouffer le fer en leurs sanglantes mains !  
Voilà ma passion, mon espoir et ma gloire.

ELVIRE.

Puissiez-vous remporter cette illustre victoire !  
Mais elle est bien douteuse ; et je vous vois marcher  
Sur des feux que la cendre à peine a pu cacher.

LEONORE.

J'ai peu vu cette cour, Elvire, et je l'abhorre.  
Quel séjour orageux ! mais il se peut encore

Que dans le cœur du roi je réveille aujourd'hui  
 Les premières vertus qu'on admirait en lui.  
 Ses maîtresses peut-être ont corrompu son ame ;  
 Le fond en était pur.

E L V I R E.

Il vient à vous , Madame :

Osez donc parler.

S C E N E I V.

D O N P E D R E , L E O N O R E , E L V I R E.

L E O N O R E.

SIRE, ou plutôt cher époux,  
 Souffrez que Léonore embrasse vos genoux.

( *il la retient.* )

Ma mère est votre sang , et sa main m'a donnée  
 Au maître généreux qui fait ma destinée.  
 Vous avez exigé qu'aux yeux de votre cour  
 Ce grand événement se cache encore un jour ;  
 Mais vous m'avez promis de m'accorder la grace  
 Qu'implorerait de vous mon excusable audace.  
 Puis-je la demander ?

D O N P E D R E.

N'ayez point la rigueur  
 De douter d'un empire établi sur mon cœur.  
 Votre couronnement d'un seul jour se diffère ;  
 Il me faut ménager un sénat téméraire ,

Un peuple effarouché : mais ne redoutez rien.  
Parlez, qu'exigez-vous ?

L E O N O R E.

Votre bonheur, le mien,  
Celui de la Castille, une paix nécessaire :  
Seigneur, vous le savez, la princesse ma mère  
M'a remise en vos mains dans un espoir si beau.  
Les ans et les chagrins l'approchent du tombeau.  
Je joins ici ma voix à la voix expirante :  
Comme elle en ces momens la patrie est mourante.  
La discorde en fureur en ces lieux alarmés  
Peut se calmer encor, Seigneur, si vous m'aimez.  
Ne m'ouvrez point au trône un horrible passage  
Parmi des flots de sang, au milieu du carnage ;  
Et puissent vos sujets, bénissant votre loi,  
Par vous rendus heureux vous aimer comme moi !

D O N P E D R E.

Plus que vous ne pensez, votre discours me touche.  
La raison, la vertu parlent par votre bouche.  
Hélas ! vous êtes jeune ; et vous ne savez pas  
Qu'un roi qui fait le bien ne fait que des ingrats.  
Allez, des factieux n'aiment jamais leur maître.  
Quoi qu'il puisse arriver, je le suis, je veux l'être.  
Ils subiront mes lois ; mais daignez m'en donner ;  
Vous pouvez tout sur moi, que faut-il ?

L E O N O R E.

Pardonner.



D O N P E D R E.

A qui ?

L E O N O R E.

Puis-je le dire ?

D O N P E D R E.

Eh bien ?

L E O N O R E.

A Transamare.

D O N P E D R E.

Quoi ! vous me prononcez le nom de ce barbare !

Du criminel objet de mon juste courroux !

L E O N O R E.

Peut-être il est puni puisque je suis à vous.  
 Alfonso votre père à sa main m'a promise,  
 Il lui donna Valence, et vous l'avez conquise.  
 Je lui portais pour dot d'assez vastes Etats :  
 Il les espère encore, et n'en jouira pas.  
 Sire, je ne veux point que la France jalouse,  
 Votre sénat, les grands, accusent votre épouse  
 D'avoir immolé tout à son ambition,  
 Et de n'être en vos bras que par la trahison.  
 De ces soupçons affreux la triste ignominie  
 Empoisonnerait trop ma malheureuse vie.

D O N P E D R E.

Ecoutez, je vous aime : et ce sacré lien,  
 En vous donnant à moi, joint votre honneur au mien.  
 Sachez qu'il n'est ici de perfide et de traître  
 Que ce prince rebelle, et qui s'obstine à l'être.

Trompé par une femme , et par l'âge affaibli ,  
 Mettant près du tombeau tous mes droits en oubli ,  
 Alfonse , mauvais roi , non moins que mauvais père ,  
 (Car je parle sans feinte , et ma bouche est sincère. )  
 Alfonse , en égalant son bâtard à son fils ,  
 Nous fit imprudemment pour jamais ennemis.  
 D'une province entière on faisait son partage ;  
 La moitié de mon trône était son héritage.  
 Que dis-je ! on vous donnait ! ... Plus juste possesseur,  
 J'ai repris tous mes biens des mains du ravisseur.  
 Le traître avec Guesclin vaincu dans Navarette ,  
 Par une fausse paix réparant sa défaite ,  
 Attire à son parti nos peuples aveuglés.  
 Il impose au sénat , aux états assemblés ;  
 Faible dans les combats , puissant dans les intrigues ,  
 Artisan ténébreux de fraudes et de brigues ,  
 Il domine en secret dans mon propre palais.  
 Il croit déjà régner. . . . Ne me parlez jamais  
 De ce dangereux fourbe et de ce téméraire :  
 Cessez.

L E O N O R E .

Je vous parlais , Seigneur , de votre frère.

D O N P E D R E .

Mon frère ! Transamare ! . . . Il doit n'être à vos yeux  
 Qu'un opprobre nouveau du sang de nos aïeux ,  
 Un enfant d'adultère , un rejeton du crime ;  
 Et l'étrange intérêt qui pour lui vous anime

Est un coup plus cruel à mon esprit blessé  
Que tous ses attentats qui m'ont trop offensé.

L E O N O R E .

De quoi vous plaignez-vous , quand je le sacrifie ,  
Quand, vous donnant mon cœur , et hasardant ma vie,  
Mon sort à vos destins s'abandonne aujourd'hui ?  
Ma tendresse pour vous , et ma pitié pour lui  
A vos yeux irrités sont-elles une offense ?  
Je vous vois menacé des armes de la France :  
Les états , le sénat , unis contre vos droits  
Ont élevé déjà leur redoutable voix.  
M'est-il donc défendu de craindre un tel orage ?

D O N P E D R E .

Non , mais rassurez-vous du moins sur mon courage.

L E O N O R E .

Vous n'en avez que trop , et dans ces jours affreux ,  
Ce courage , peut-être , est funeste à tous deux.

D O N P E D R E .

Rien n'est funeste aux rois que leur propre faiblesse.

L E O N O R E .

Ainsi votre refus rebute ma tendresse !  
A peine l'hyménée est prêt de nous unir.  
Je vous déplais , Seigneur , en voulant vous servir.

D O N P E D R E .

Allez plaindre Don Pèdre , et flatter Transamare.

L E O N O R E .

Ah ! vous ne craignez point que mon esprit s'égare  
Jusqu'à le comparer à Don Pèdre , à mon roi.  
Je vous parlais pour vous , pour l'Espagne et pour moi :

Je vois qu'il faut suspendre une plainte indiscrete ;  
 Qu'une femme est esclave , et qu'elle n'est point faite  
 Pour se jeter , Seigneur , entre le peuple et vous.  
 J'ai cru que la prière apaisait le courroux ;  
 Qu'on pouvait opposer à vos armes sanglantes  
 De la compassion les armes innocentes. . . .  
 Mais je dois respecter de si grands intérêts. . . .  
 J'avais trop présumé. . . . Je fors , et je me tais.  
 (*elle sort.*)

S C E N E V.

D O N P E D R E *seul.*

Q U'UNE telle démarche et m'étonne et m'offense !  
 Translamare avec elle est-il d'intelligence ?  
 M'aurait-elle trompé sous le voile imposteur  
 Qui fascinait mes yeux par sa fausse candeur ?  
 Croit-elle , en abusant du pouvoir de ses charmes ,  
 Vaincre par sa faiblesse , et m'arracher mes armes ?  
 Est-ce amour ? est-ce crainte ? est-ce une trahison ?  
 Quels nouveaux attentats confondent ma raison !  
 Règné-je , juste Ciel ! et respiré-je encore ?  
 Tout m'abandonnerait ! . . . et jusqu'à Léonore ! . . . .  
 Non . . . je ne le crois point . . . mais mon cœur est percé.  
 Monarque malheureux , amant trop offensé ,  
 Oppose à tant d'affauts un cœur inébranlable ;  
 Mais surtout garde-toi de la trouver coupable.

*Fin du premier acte.*

## ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

LEONORE, ELVIRE.

LEONORE.

Je n'avais pas connu jusqu'à ce triste jour  
Le danger d'être simple , et d'ignorer la cour.  
Je vois trop qu'en effet il est des conjonctures  
Où les cœurs les plus droits , les vertus les plus pures ,  
Ne servent qu'à produire un indigne soupçon.  
Dans ces temps malheureux tout se tourne en poison.  
Au fond de mes déserts pourquoi m'a-t-on cherchée ?  
Au séjour de la paix pourquoi suis-je arrachée ?  
Ah ! si l'on connaissait le néant des grandeurs ,  
Leurs tristes vanités , leurs fantômes trompeurs ,  
Qu'on en détesterait le brillant esclavage !

ELVIRE.

Ne pensez qu'à Don Pèdre , au nœud qui vous engage ;  
Songez que dans ces temps de trouble et de terreur  
De lui seul après tout dépend votre bonheur.

LEONORE.

Le bonheur ! ah , quel mot ta bouche me prononce !  
Le bonheur ! à nos yeux l'illusion l'annonce ,  
L'illusion l'emporte et s'enfuit loin de nous.  
Mon malheur , chère Elvire , est d'aimer mon époux ;

Il m'entraîne en tombant , il me rend la victime  
 D'un peuple qui le hait , d'un sénat qui l'opprime ,  
 De Transtamare enfin , dont la témérité  
 Ose me reprocher une infidélité ;  
 Comme si de mon cœur s'étant rendu le maître ,  
 Par ma lâche inconstance il eût cessé de l'être ,  
 Et si déjà formée aux vices de la cour ,  
 Je trahissais ma foi par un nouvel amour !  
 C'est-là surtout , c'est-là l'insupportable injure  
 Dont j'ai le plus senti la profonde blessure.

S C E N E I I.

LEONORE, ELVIRE, TRANSTAMARE, Suite.

T R A N S T A M A R E.

**O**UI , je vous poursuivrai dans ces murs odieux ,  
 Souillés par mes tyrans , et pleins de nos aïeux.  
 Ces lieux où des états l'autorité sacrée  
 A toute heure à mes pas donne une libre entrée ;  
 Où ce roi croit dicter ses ordres absolus ,  
 Que déjà dans Tolède on ne reconnaît plus.  
 C'est dans le sénat même assis pour le détruire ,  
 C'est au temple , en un mot , que je veux vous conduire ;  
 C'est là qu'est votre honneur et votre fureté ,  
 C'est là que votre amant vous rend la liberté.

L E O N O R E.

De tant de violence indignée et surprise ,  
 Fidelle à mes devoirs , à mon maître soumise ,

Mais écoutant encore un reste de pitié ,  
 Que cet excès d'audace a mal justifié ,  
 Je voulais vous servir , vous rapprocher d'un frère ,  
 Rappeler de la paix quelque ombre passagère.  
 De ces vœux mal conçus mon cœur fut occupé ;  
 Mais tous deux à l'envi vous l'avez détrompé.  
 Dans ces tristes momens , tout ce que je puis dire ,  
 C'est que mon sang, mon Dieu, ce jour que je respire,  
 Ce palais où je suis , tout m'impose la loi  
 De chérir ma patrie , et d'obéir au roi.

## T R A N S T A M A R E.

Il n'est point votre roi ; vous êtes mon épouse ;  
 Vous n'échapperez point à ma fureur jalouse ;  
 Oui vous m'appartenez : la pompe des autels ,  
 L'appareil des flambeaux , les sermens solennels ,  
 N'ajoutent qu'un vain faste aux promesses sacrées ,  
 Par un père et par vous dès l'enfance jurées.  
 Ces nœuds, ces premiers nœuds dont nous sommes liés ,  
 N'ont point été par vous encor défavoués :  
 Rome les consacra ; rien ne peut les diffoudre :  
 N'attirez point sur vous les éclats de sa foudre.  
 Quoi ! l'air empoisonné que nous respirons tous  
 A-t-il dans ce palais pénétré jusqu'à vous ?  
 Pourriez-vous préférer à ce nœud respectable  
 La vanité trompeuse et l'orgueil méprisable  
 De captiver un roi dont tant d'autres beautés  
 Partageaient follement les infidélités ?



Vous n'avilirez point le sang qui vous fit naître  
 Jusqu'à leur disputer la conquête d'un traître,  
 D'un monarque flétri par d'indignes amours ;  
 Et qui, si l'on en croit de fidèles discours,  
 Jaloux sans être tendre, a dans sa frénésie  
 De sa femme au tombeau précipité la vie.

L E O N O R E.

Quoi ! vous cherchez sans cesse à le calomnier ?

T R A N S T A M A R E.

Et vous vous abaissez à le justifier !  
 Tremblez de partager le poids insupportable  
 Dont la haine publique a chargé ce coupable.  
 Il faut me fuivre, il faut dans les bras du sénat....

L E O N O R E.

Si vous entrepreniez cet horrible attentat,  
 Si vous osiez jamais....

S C E N E   I I I.

LEONORE, TRANSTAMARE *sur le devant*  
*avec sa suite* ; DON PEDRE *dans le fond avec la*  
*sienne*, MENDOSE.

D O N   P E D R E à Mendose, *dans l'enfoncement.*

T U vois ce téméraire,  
 Qui jusqu'en ma maison vient braver ma colère ;  
 Ce protégé de Charle. Il vient à ses vainqueurs  
 Apporter des Français les insolentes mœurs....

Aux yeux de la princesse il ose ici paraître !  
 Sans frein, sans retenue, il marche, il parle en maître....

Comte , un tel entretien ne vous est point permis.  
 Dans la foule des grands , à votre rang admis ,  
 Vous pourrez , dans les jours de pompe solennelle,  
 Vous présenter de loin , prosterné devant elle.  
 Entrez dans le sénat , prenez place aux états ;  
 La loi vous le permet ; je ne vous y crains pas.  
 Vous y pouvez tramer vos cabales secrètes ;  
 Mais respectez ces lieux , et songez qui vous êtes.

T R A N S T A M A R E .

Le fils du dernier roi prend plus de liberté ;  
 Il s'explique en tous lieux ; il peut être écouté ;  
 Il peut offrir sans crainte un pur et noble hommage.  
 Rome , le roi de France , et des grands le suffrage ,  
 Ont quelque poids encore , et pourront balancer  
 Tout ce qu'à ma poursuite on voudrait opposer.  
 Léonore est à moi , sa main fut mon partage.

D O N P E D R E .

Et moi je vous défends d'y penser davantage.

T R A N S T A M A R E .

Vous me le défendez ?

D O N P E D R E .

Oui.

T R A N S T A M A R É .

De mes ennemis  
 Les ordres quelquefois m'ont trouvé peu soumis.

A C T E   S E C O N D.   159

D O N   P E D R E.

Mais quelquefois aussi , malgré Rome et la France ,  
En Castille on punit la défobéissance.

T R A N S T A M A R E.

Le sénat et mon bras m'affranchissent assez  
De ce grand châtiment dont vous me menacez.

D O N   P E D R E.

Ils vous ont mal servi dans les champs de la gloire.  
Vous devriez du moins en garder la mémoire.

T R A N S T A M A R E.

Les temps font bien changés. Vos maîtres et les miens,  
Les états , le sénat , tous les vrais citoyens ,  
Ont enfin rappelé la liberté publique :  
On ne redoute plus ce pouvoir tyrannique ,  
Ce monstre , votre idole , horreur du genre-humain ,  
Que votre orgueil trompé veut rétablir en vain.  
Vous n'êtes plus qu'un homme avec un titre auguste ,  
Premier sujet des lois , et forcé d'être juste.

D O N   P E D R E.

Eh bien , crains ma justice , et tremble en tes desseins.

T R A N S T A M A R E.

S'il en est une au ciel , c'est pour vous que je crains :  
Gardez-vous de lasser sa longue patience.

D O N   P E D R E , *tirant à moitié son épée.*

Tu mets à bout la mienne avec tant d'insolence.

Perfide ! défends-toi contre ce fer vengeur.

T R A N S T A M A R E , *mettant aussi la main à l'épée.*

Sire , oseriez-vous bien me faire cet honneur ?

LEONORE , *se jetant entre eux , tandis que Mendose et  
Almède les séparent.*

Arrêtez , inhumains ! Cessez , barbares frères . . .  
Cieux toujours offensés ! destins toujours contraires !  
Verrai-je en tous les temps ces deux infortunés  
Prêts à fouiller leurs mains du fang dont ils font nés !  
N'entendront-ils jamais la voix de la nature ?

D O N P E D R E .

Ah ! je n'attendais pas cette nouvelle injure ,  
Et que pour dernier trait Léonore aujourd'hui  
Pût en nous égalant me confondre avec lui.  
C'en est trop.

L E O N O R E .

Quoi ! c'est vous qui m'accusez encore !

D O N P E D R E .

Et vous me trahiriez ! vous , dis-je , Léonore !

L E O N O R E .

Et vous me reprochez dans ce désordre affreux  
De vouloir épargner un crime à tous les deux !  
Vous me connaissez mal : apprenez l'un et l'autre  
Quels sont mes sentimens , et mon sort , et le vôtre.  
Transtamare , sachez que vous n'aurez enfin ,  
Quand vous seriez mon roi , ni mon cœur , ni ma main  
Sire , tombe sur moi la justice éternelle  
Si jusqu'à mon trépas je ne vous suis fidelle.  
Mais la guerre civile est horrible à mes yeux ;  
Et je ne puis me voir entre deux furieux ,

*Misérable*

Misérable sujet de discorde et de haine ,  
 Toujours dans la terreur , et toujours incertaine  
 Si le seul de vous deux qui doit régner sur moi  
 Ne me fait pas l'affront de douter de ma foi .-  
 Vous m'arrachiez , Seigneur , au solitaire asile  
 Où mon cœur loin de vous était du moins tranquille .  
 Je me vois exilée en ce cruel séjour ,  
 Dans cet antre sanglant que vous nommez la cour .  
 Je la fuis ; je retourne à la tombe sacrée  
 Où j'étais morte au monde , et du monde ignorée .  
 Qu'une autre se complaise à nourrir dans les cœurs  
 Les tourmens de l'amour et toutes ses fureurs ,  
 A mêler sans effroi ses langueurs tyranniques  
 Aux tumultes sanglans des discordes publiques ;  
 Qu'elle se fasse un jeu du malheur des humains ,  
 Et des feux de la guerre attifés par ses mains ;  
 Qu'elle y mette à son gré sa gloire et son mérite :  
 Cette gloire exécration est tout ce que j'évite .  
 Mon cœur qui la déteste est encore étonné  
 D'avoir fui cette paix pour qui seule il est né ;  
 Cette paix qu'on regrette au milieu des orages .  
 Je vais loin de Tolède , et de ces grands naufrages ,  
 M'ensevelir , vous plaindre , et servir à genoux  
 Un maître plus puissant et plus clément que vous .

( elle sort . )

## S C E N E I V .

DON PEDRE , TRANSTAMARE , Suite.

D O N P E D R E .

**E**LLE échappe à ma vue , elle fuit , et sans peine !  
 J'ai soupçonné son cœur , j'ai mérité sa haine.

( à sa suite . )

Léonore ! . . . . courez , qu'on volè sur ses pas ;  
 Mes amis , suivez-la , qu'on ne la quitte pas ;  
 Veillez avec les miens sur elle et sur sa mère . . . .

Toi , qui t'oses parer du saint nom de mon frère ,  
 Va , rends grâce à ce sang par toi déshonoré ,  
 Rends grâce à mes sermens : j'ai promis , j'ai juré  
 De respecter ici la liberté publique.

Tu m'ofais reprocher un pouvoir tyrannique !

Tu vis , c'en est assez pour me justifier ;

Tu vis , et je suis roi ! . . . Garde-toi d'oublier

Qu'il me reste en Espagne encor quelque puissance.

Cabale avec les tiens dans Rome et dans la France ,

Intrigue en ton sénat , soulève les états ,

Va , mais attends le prix de tes noirs attentats.

TRANSTAMARE , en sortant avec sa suite.

Sire , j'attends beaucoup de la clémence auguste

Du frère le plus tendre , et du roi le plus juste.

S C E N E V.

D O N P E D R E , M E N D O S E .

D O N P E D R E .

**T**REMBLEZ , tyrans des rois ; le châtimeut vous suit.  
 Que dis - je ! malheureux ! à quoi suis - je réduit !  
 J'ai laissé de ses pleurs Léonore abreuvée ,  
 Ainsi que mes sujets contre moi soulevée .  
 Quoi ! toujours de mes mains j'ourdirai mes malheurs !  
 C'était donc mon destin d'éloigner tous les cœurs !  
 J'ai d'une tendre épouse affligé l'innocence .  
 Mon peuple m'abandonne et le Français s'avance .  
 Prêt de faire une reine , et d'aller aux combats ,  
 A tant de soins pressans mon cœur ne suffit pas .  
 Allons . . . il faut porter le fardeau qui m'accable .

M E N D O S E .

Sire , vous permettez qu'un ami véritable  
 ( Je hasarde ce nom si rare auprès des rois ) ,  
 Libre en ses sentimens s'ouvre à vous quelquefois .  
 Vos soldats , il est vrai , s'approchent de Tolède ;  
 Mais les grands , le sénat , que Transamare obsède ,  
 Les organes des lois du peuple révésés ,  
 De la religion les ministres sacrés ,  
 Tout s'unit , tout menace , un dernier coup s'apprête .  
 Déjà même Guesclin , dirigeant la tempête ,  
 Marche aux rives du Tage , et vient y rallumer  
 La foudre qui s'y forme et va tout consumer .



Peut-être il serait temps qu'un peu de politique  
 Tempérât prudemment ce courage héroïque ;  
 Que vous attendissiez , chaque jour offensé ,  
 Le moment de punir sans avoir menacé.  
 De vos fiers ennemis nourrissant l'insolence ,  
 Vous les avertissez de se mettre en défense.  
 De Léonore ici je ne vous parle pas :  
 L'amour bien mieux que moi , finira vos débats.  
 Vous êtes violent , mais tendre , mais sincère ;  
 Seigneur , un mot de vous calmera sa colère.  
 Mais quand le péril presse et peut vous accabler ,  
 Avec vos oppresseurs il faut diffimuler.

D O N P E D R E .

A ma franchise , ami , cet art est trop contraire ;  
 C'est la vertu du lâche. . . . Ah ! d'un maître sévère ,  
 D'un cruel , d'un tyran , s'ils m'ont donné le nom ,  
 Je veux le mériter à leur confusion.  
 Trop heureux les humains dont les ames dociles  
 Se livrent mollement aux passions tranquilles !  
 Ma vie est un orage ; et dans les flots plongé ,  
 Je me plais dans l'abyme où je suis submergé.  
 Rien ne me changera , rien ne pourra m'abattre.

M E N D O S E .

Mon prince , à vos côtés vous m'avez vu combattre ,  
 Vous m'y verrez mourir. Mais portez vos regards  
 Sur ces gouffres profonds ouverts de toutes parts ;  
 Voyez de vos rivaux la fatale industrie ,  
 Par des bruits mensongers séduisant la patrie ,

S'appliquant sans relâche à vous rendre odieux ,  
 Tromper l'Europe entière , et croire armer les cieux ;  
 Des superstitions faire parler l'idole ,  
 Vous pourfuivre à Paris , vous perdre au capitolé.  
 Et par le seul mépris vous avez repoussé  
 Tous ces traits qu'on vous lance , et qui vous ont blessé !  
 Vous laissez l'impofiture , attaquant votre gloire ,  
 Jusque dans l'avenir flétrir votre mémoire !

## D O N   P E D R E .

Ah ! dure iniquité des jugemens humains !  
 Fantômes élevés par des caprices vains !  
 J'ai dédaigné toujours votre vile fumée ;  
 Je foule aux pieds l'erreur qui fait la renommée.  
 On ne m'a vu jamais fatiguer mes esprits  
 A chercher un fuffrage à Rome ou dans Paris.  
 J'ai vaincu , j'ai bravé la rumeur populaire.  
 Je ne me fens point né pour flatter le vulgaire.  
 Ou tombons , ou régnons. L'heureux est respecté ;  
 Le vainqueur devient cher à la poftérité ,  
 Et les infortunés font condamnés par elle.  
 Rome de Tranftamare embrasse la querelle ;  
 Rome fera pour moi quand j'aurai combattu ,  
 Quand on verra ce traître , à mes pieds abattu ,  
 Me rendre en expirant ma puiffance ufurpée.  
 Je ne veux plus de droits que ceux de mon épée....  
 Mais quel jour ! Léonore ! ... Il devait être heureux....  
 Pour fon couronnement quel appareil affreux !

Que ce triomphe , hélas , peut devenir horrible !  
 Je me fefais , cruelle , un plaifir trop fenfible  
 De détruire un rival au fond de votre cœur ,  
 C'eft là que j'aspirais à régner en vainqueur.....  
 Ou m'ofe difputer mon trône et Léonore !  
 Allons , ils font à moi : je les pofsède encore.

## S C E N E V I.

D O N P E D R E , M E N D O S E , A L V A R E.

A L V A R E.

**L**E fénat Caftillan vous demande , Seigneur.

D O N P E D R E.

Il me demande ? moi !

A L V A R E.

Nous attendons l'honneur

De vous voir préfider à l'augufte affemblée  
 Par qui l'Espagne enfin fe verra mieux réglée.  
 Le prince votre frère a déjà préparé  
 L'édit qui fous vos yeux doit être déclaré.

D O N P E D R E.

Qui ? mon frère !

A L V A R E.

Au fénat que faut-il que j'annonce ?

D O N P E D R E.

Je fuis fon roi. Sortez. . . . et voilà ma réponse.

A L V A R E.

Vous apprendrez la leur.

S C E N E V I I.

D O N P E D R E , M E N D O S E , Suite.

D O N P E D R E *à sa suite.*

**E**H bien, vous le voyez,  
Les ordres de mes rois me font signifiés ;  
Tranſtamare les ſigne, il commande, il eſt maître ;  
On me traite en ſujet ! . . . je ferais fait pour l'être,  
Pour ſervir enchaîné, ſi le même moment  
Qui voit de tels affronts ne voit leur châtement.

( *à Moncade.* )

Chef de ma garde, à moi ! . . . Je connais ton audace.  
Serviras-tu ton roi, qu'on trahit, qu'on menace,  
Qu'on oſe méprifer ?

M O N C A D E.

Comme vous j'en rougis ;  
Mon cœur eſt indigné. Commandez, j'obéis.

D O N P E D R E.

Ne ménageons plus rien ; fais faiſir Tranſtamare,  
Et le perfide Almède, et l'infolent Alvare :  
Tu ſeras foutenu. Mes valeureux ſoldats  
Aux portes de Tolède avancent à grands pas.  
Etonnons par ce coup ces graves téméraires  
Qui détruiſent l'Eſpagne et s'en diſent les pères.  
Leur ſiège eſt-il un temple ? et grâce aux préjugés,  
Eſt-ce le capitolé où les rois ſont jugés ?

Nous verrons aujourd'hui leur audace abaissée ,  
 Va , d'autres intérêts occupent ma pensée.  
 Exécute mon ordre au milieu du sénat  
 Où le traître à présent règne avec tant d'éclat.

M O N C A D E .

Cette entreprise est juste , aussi-bien que hardie ;  
 Et je vais l'accomplir au péril de ma vie.  
 Mais craignez de vous perdre.

D O N P E D R E .

A ce point confondu ,

Si je ne risque tout , crois-moi , tout est perdu.

M E N D O S E .

Arrêtez un moment. . . daignez songer encore  
 Que vous bravez des lois qu'à Tolède on adore.

D O N P E D R E .

Moi ! je respecterais ces gothiques ramas  
 De privilèges vains que je ne connais pas,  
 Eternels alimens de troubles , de scandales ,  
 Que l'on ose appeler nos lois fondamentales ;  
 Ces tyrans féodaux , ces barons fourcilleux ,  
 Sous leurs rustiques toits indigens orgueilleux ;  
 Tous ces nobles nouveaux , ce sénat anarchique ,  
 Erigeant la licence en liberté publique ;  
 Ces Etats défunis dans leurs vastes projets ,  
 Sous les débris du trône écrasant les sujets !  
 Ils aiment Translamare , ils flattent son audace ;  
 Ils voudraient l'opprimer , s'il régnait en ma place.

Je

Je les punirai tous. Les armes d'un sénat  
N'ont pas beaucoup de force en un jour de combat.

M E N D O S E.

Souvent le fanatisme inspire un grand courage.

D O N P E D R E.

Ah ! l'honneur et l'amour en donnent davantage.

*Fin du second acte.*

## A C T E I I I .

## S C E N E P R E M I E R E .

D O N P E D R E , M E N D O S E .

M E N D O S E .

**I**L est entre vos mains surpris et défarmé.  
Disposez de ce tigre avec peine enfermé ,  
Prêt à dévorer tout, si l'on brise sa chaîne.  
Des grands de la Castille une troupe hautaine  
Rassemble avec éclat ce cortège nombreux  
D'écuyers, de vassaux qu'ils traînent après eux ;  
Restes encor puissans de cette barbarie  
Qui vint des flancs du Nord inonder ma patrie.  
Ils se sont réunis à ce grand tribunal  
Qui pense que leur prince est au plus leur égal ;  
Ils soulèvent Tolède à leur voix trop docile.

D O N P E D R E .

Je le fais. . . . Mes soldats sont enfin dans la ville.

M E N D O S E .

Le tonnerre à la main nous pouvons l'embraser ,  
Frapper les citoyens , mais non les apaiser.  
Animé par les grands tout un peuple en alarmes  
Porte aux murs du palais des flambeaux et des armes ;  
Jusqu'en votre maison je vois autour de vous  
Des courtisans ingrats vous servant à genoux ,



Mais servant encor plus la cabale des traîtres,  
Préférer Transfamare au pur sang de leurs maîtres :  
La triste vérité ne peut se déguiser.

D O N P E D R E.

J'aime qu'on me la dise, et fais la mépriser.  
Que m'importent ces flots dont l'inutile rage  
Se dissipe en grondant et se brise au rivage ?  
Que m'importent ces cris des vulgaires humains ?  
La seule Léonore est tout ce que je crains.  
Léonore ! . . . crois-tu que son ame offensée  
Rendue à mon amour ait pu dans sa pensée  
Etouffer pour jamais le cuisant souvenir  
D'un affront , dont sa haine aurait dû me punir ?

M E N D O S E.

Vous l'avez assez vu , son retour est sincère.

D O N P E D R E.

Son ingénuité , qui dut toujours me plaire ,  
Laisse échapper des traits d'une mâle fierté  
Qui joint un grand courage à sa simplicité.

M E N D O S E.

Sa conduite envers vous était d'une ame pure.  
Vertueuse sans art , ignorant l'imposture ,  
Voulant que ce grand jour fût un jour de bienfaits ,  
Au sein de la discorde elle a cherché la paix.  
Ce cœur qui n'est pas né pour des temps si coupables  
Se figurait des biens qui sont impraticables ;  
Sa vertu la trompait. Je vois avec douleur  
Que tout corrompt ici votre commun bonheur.

Quel parti prenez-vous , et que devra-t-on faire  
De cet inébranlable et terrible adverfaire  
Qui dans sa prison même ose encor vous braver ?

D O N P E D R E .

Léonore ! . . . à ce point as-tu su captiver  
Un cœur si détrompé , si las de tant de chaînes ,  
Dont le poids trop chéri fit ma honte et mes peines ?  
J'abjurais les amours et leurs folles erreurs.  
Quoi ! dans ces jours de sang et parmi tant d'horreurs,  
Cette candeur naïve et sa noble innocence  
Sur mon ame étonnée ont donc plus de puissance  
Que n'en eurent jamais ces fatales beautés  
Qui subjuguèrent mes sens de leurs fers enchantés,  
Et des séductions déployant l'artifice  
Egarèrent ma raison fourmife à leur caprice !  
Padille m'enchaînait et me rendait cruel ;  
Pour venger ses appas je devins criminel.  
Ces temps étaient affreux. Léonore adorée  
M'inspire une vertu que j'avais ignorée.  
Elle grave en mon cœur , heureux de lui céder ,  
Tout ce que tu m'as dit sans me persuader.  
Je crois entendre un dieu qui s'explique par elle ;  
Et son ame à mes sens donne une ame nouvelle.

M E N D O S E .

Si vous aviez plutôt formé ces chastes nœuds ,  
Votre règne sans doute eût été plus heureux.  
On a vu quelquefois par des vertus tranquilles  
Une reine écarter les discordes civiles.

Padille les fit naître ; et j'ose préfumer  
 Que Léonore seule aurait pu les calmer.  
 C'est Don Pèdre , c'est vous , et non le roi qu'elle aime.  
 Les autres n'ont chéri que la grandeur suprême.  
 Elle revient vers vous , et je cours de ce pas  
 Contenir si je puis le peuple et les soldats ;  
 A vos ordres sacrés toujours prêt à me rendre.

D O N P E D R E .

Je te joindrai bientôt ; cher ami , va m'attendre.

S C E N E I I .

D O N P E D R E , L E O N O R E .

D O N P E D R E .

Vous pardonnez enfin ; vos mains daignent orner  
 Ce sceptre que l'Espagne avait dû vous donner.  
 Compagne de mes jours , trop orageux , trop sombres,  
 Vous seule éclaircirez la noirceur de leurs ombres.  
 Les farouches esprits , que je n'ai pu gagner ,  
 Haïront moins Don Pèdre en vous voyant régner.  
 Dans ces cœurs soulevés , dans celui de leur maître ,  
 Le calme qui nous fuit pourra bientôt renaître.  
 Je suis loin maintenant d'offrir à vos désirs  
 D'une brillante cour la pompe et les plaisirs ;  
 Vous ne les cherchez pas. Le trône où je vous place  
 Est entouré du crime , assiégé par l'audace ;

Mais s'il touche à sa chute , il fera relevé ,  
 Et dans un sang impur heureusement lavé :  
 Ecrafant sous vos pieds la ligue terrassée ,  
 Il reprendra par vous sa splendeur éclipsée.

## LEONORE.

Vous connaissez mon cœur ; il n'a rien de caché.  
 Lorsque j'ai vu le vôtre à la fin détaché  
 Des indignes objets de votre amour volage ,  
 J'ai sans peine à mon prince offert un pur hommage.  
 Vainement votre père expirant dans mes bras ,  
 Et prétendant régner au-delà du trépas ,  
 Pour son fils Transfamare aveugle en sa tendresse ,  
 Avait en sa faveur exigé ma promesse.  
 Bientôt par ma raison son ordre fut trahi ;  
 Et plus je vous ai vu , plus j'ai mal obéi.  
 Enfin , j'aimais Don Pèdre en fuyant sa couronne ;  
 Et je ne pense pas que son cœur me soupçonne  
 D'avoir pu désirer cette triste grandeur ,  
 Qui sans vous aujourd'hui ne me ferait qu'horreur.  
 Mais si de mon hymen la fête est différée ,  
 Si je ne règne pas , je suis déshonorée.  
 Vous pouvez par mépris pour la commune erreur  
 Braver la voix publique, et je la crains, Seigneur.  
 Je veux qu'on me respecte, et qu'après vos faiblesses,  
 On ne me compte pas au rang de vos maîtresses.  
 Ma gloire s'en irrite ; et dans ces tristes jours  
 La retraite , ou le trône était mon seul recours.  
 Votre épouse à vos yeux se sent trop outragée.

D O N P E D R E.

Avant la fin du jour vous en ferez vengeance.

L E O N O R E.

Je ne prétends pas l'être. Ecoutez seulement  
 Tous les justes fujets de mon ressentiment.  
 J'ai peu du cœur humain la fatale science ;  
 Mais j'ouvre enfin les yeux. Ma prompte expérience  
 M'apprend ce qu'on éprouve à la fuite des rois.  
 Je vois comme on s'empresse à condamner leur choix :  
 On accuse de tout quiconque a pu leur plaire.  
 De l'estrade des grands descendant au vulgaire ,  
 Le mensonge sans frein , sans pudeur , sans raison ,  
 S'accroît de bouche en bouche , et s'enfle de poison.  
 C'est moi , si l'on en croit votre cour téméraire ,  
 C'est moi dont l'artifice a perdu votre frère ,  
 C'est moi qui l'ai plongé dans la captivité ,  
 Pour garder ma conquête avec impunité.  
 Vous dirai-je encor plus ? une troupe effrénée ,  
 Qui devrait souhaiter , bénir mon hymenée ,  
 D'une voix mensongère insulte à nos amours :  
 Mon oreille a frémi de leurs affreux discours.  
 Je vois lancer sur vous des regards de colère.  
 On déteste le roi qu'on dut chérir en père.  
 Pouvez-vous endurer tant d'horribles clameurs ,  
 De menaces , de cris , et surtout tant de pleurs ?  
 Pour la dernière fois écartez de ma vue  
 Ce spectacle odieux qui m'indigne et me tue.

Faut-il passer mes jours à gémir , à trembler ?  
 Détournez ces fléaux , unis pour m'accabler.  
 Il en est encor temps. Le Castillan rebelle ,  
 Pour peu qu'il soit flatté , par orgueil est fidelle.  
 Ah ! si vous opposiez au glaive des Français  
 Le plus beau bouclier , l'amour de vos fujets !  
 En spectacle à l'Espagne , en butte à tant d'envie ,  
 Je ne puis supporter l'horreur d'être haïe.  
 Je crains en vous parlant de réveiller en vous  
 L'affreuse impression d'un sentiment jaloux.  
 Je puis aller trop loin , je m'emporte , mais j'aime.  
 Consultez votre gloire ; et jugez-vous vous-même.

D O N P E D R E .

J'ai pesé chaque mot , et je prends mon parti.

( à sa suite. )

Déchaînez Transtamare , et qu'on l'amène ici.

L E O N O R E .

Prenez garde , cher prince , arrêtez . . . sa présence  
 Peut vous porter encore à trop de violence.  
 Craignez.

D O N P E D R E .

C'est trop de crainte ; et vous vous abusez.

L E O N O R E .

J'en ressens , il est vrai . . . C'est vous qui la causez.

SCENE III.

DON PEDRE, LEONORE, TRANSTAMARE,  
Suite.

D O N P E D R E.

**A**PPROCHE, malheureux, dont la rage ennemie  
Attaqua tant de fois mon honneur et ma vie.  
Esclave des Français qui t'es cru mon égal,  
Audacieux amant qui t'es cru mon rival,  
Ton œil se baïsse enfin, ta fierté me redoute ;  
Tu mérites la mort, tu l'attends . . . mais écoute.

Tu connais cet usage en Espagne établi,  
Qu'aucun roi de mon sang n'ose mettre en oubli.  
A son couronnement une nouvelle reine,  
Opposant sa clémence à la justice humaine,  
Peut sauver à son gré l'un de ces criminels  
Que pour être en exemple au reste des mortels,  
L'équité vengeresse au supplice abandonne.  
Voici ta reine enfin.

T R A N S T A M A R E.

Léonore !

D O N P E D R E.

Elle ordonne  
Que, malgré tes forfaits, malgré toutes les lois,  
Et malgré l'intérêt des peuples et des rois,



Ton monarque outragé daigne te laisser vivre :  
 J'y consens.... Vous , soldats , foyez prêts à le fuivre.  
 Vous conduirez ses pas dès ce même moment  
 Jusqu'aux lieux destinés pour son bannissement.  
 Veillez toujours sur lui , mais sans lui faire outrage ,  
 Sans me faire rougir de mon juste avantage.  
 Tout indigne qu'il est du sang dont il est né ,  
 Ménagez de mon père un reste infortuné. . . .  
 En est-ce assez , Madame , êtes-vous satisfaite ?

## L E O N O R E.

Il faudra qu'à vos pieds ce fier sénat se jette.  
 Continuez , Seigneur , à mêler hautement  
 Une sage clémence au juste châtement.  
 Le sénat apprendra bientôt à vous connaître ;  
 Il faudra révéler , et même aimer un maître ;  
 Vous le verrez tomber aux genoux de son roi.

## T R A N S T A M A R E.

Léonore , on vous trompe ; et le sénat et moi  
 Nous ne descendons point encore à ces bassesses.  
 Vous pouvez , d'un tyran ménageant les tendresses ,  
 Céder à cet éclat si trompeur et si vain  
 D'un sceptre malheureux qui tombe de sa main.  
 Il peut dans les débris d'un reste de puissance  
 M'insulter un moment par sa fausse clémence ,  
 Me bannir d'un palais qui peut-être aujourd'hui  
 Va se voir habité par d'autres que par lui.  
 Il a dû se hâter. Jouissez , infidelle ,  
 D'un moment de grandeur où le sort vous appelle.

Cet éclat vous aveugle , il passe , il vous conduit  
Dans le fond de l'abyme où votre erreur vous fuit.

D O N P E D R E .

Qu'on le remène ; allez ; qu'il parte et qu'on le fuive.

S C E N E I V .

DON PEDRE , LEONORE , MONCADE ,  
TRANSTAMARE , Suite.

M O N C A D E .

SEIGNEUR, en ce moment, Guefclin lui-même arrive.

L E O N O R E .

O Ciel !

TRANSTAMARE , *en se retournant vers Don Pèdre.*

Je suis vengé plutôt que tu ne crois.

Va , je ne compte plus Don Pèdre au rang des rois.

Frappe avant de tomber , verse le sang d'un frère :

Tu n'as que cet instant pour servir ta colère.

Ton heure approche , frappe. Ofes-tu ?

D O N P E D R E .

C'est en vain

Que tu cherches l'honneur de périr de ma main :

Tu n'en étais pas digne , et ton destin s'apprête ;

C'est le glaive des lois que je tiens sur ta tête.

(*on emmène Transtamare.*) (à Moncade.)

Qu'on l'entraîne. . . . Et Guefclin ?

M O N C A D E.

Il est près des remparts,

Le peuple impatient vole à ses étendards.

Il invoque Guefclin comme un dieu tutélaire.

L E O N O R E.

Quoi ! je vous implorais pour votre indigne frère !

Mes soins trop imprudens voulaient vous réunir !

Je devais vous prier , Seigneur , de le punir.

Que faire , cher époux , dans ce péril extrême ?

D O N P E D R E.

Que faire ? le braver , couronner ce que j'aime ,

Marcher aux ennemis , et dès ce même jour ,

Au prix de tout mon sang mériter votre amour.

M O N C A D E.

Un chevalier français en ces murs le devance ,

Et pour son général il demande audience. . . .

D O N P E D R E.

Cette offre me surprend , je ne puis le céler :

Quoi ! lorsqu'il faut combattre , un français veut parler ?

M O N C A D E.

Il est ambassadeur et général d'armée.

D O N P E D R E.

Si j'en crois tous les bruits dont l'Espagne est semée,

Il est plus fier qu'habile ; et dans cet entretien

L'orgueil de ce breton pourrait choquer le mien.

Je connais sa valeur , et j'en prends peu d'alarmes ;

En Castille , avec lui , j'ai mesuré mes armes ;

Il doit s'en souvenir : mais puisqu'il veut me voir  
 Je suis prêt en tout temps à le bien recevoir ,  
 Soit au palais des rois , soit aux champs de la gloire.

( à Léonore. )

Enfin je vais chercher la mort ou la victoire.  
 Mais avant le combat hâtez-vous d'accepter  
 Le bandeau qu'après moi votre front doit porter.  
 Je pouvais , j'aurais dû dans cette auguste fête  
 De mon lâche ennemi vous présenter la tête ,  
 Sur son corps tout sanglant recevoir votre main ;  
 Mais je ne ferai pas ce Don Pèdre inhumain ,  
 Dont on croit pour jamais flétrir la renommée :  
 Et du pied de l'autel je vole à mon armée ,  
 Montrer aux nations que j'ai fu mériter  
 Ce trône et cette main qu'on m'ose disputer.

*Fin du troisième acte.*

## A C T E I V .

## S C E N E P R E M I E R E .

D O N P E D R E , M E N D O S E .

M E N D O S E .

Q U O I ! vous vous exposez à ce nouveau danger ?  
 Quoi ! Don Pèdre , autrefois si prompt à se venger ,  
 De ce grand ennemi n'a pas proscrit la tête !

D O N P E D R E .

Léonore a parlé , ma vengeance s'arrête .  
 Elle n'a pas voulu qu'aux marches de l'autel  
 Notre hymen fût fouillé du sang d'un criminel .  
 Sans elle , cher ami , j'aurais été barbare ,  
 J'aurais de ma main même immolé Transamare ;  
 Je l'aurais dû . . . . n'importe .

M E N D O S E .

Et voilà ces Français

Dont le premier exploit , et le premier succès  
 Sont de vous enlever , par un sanglant outrage ,  
 Ce prisonnier d'Etat qui vous servait d'otage .  
 Jugez de quel espoir le sénat est flatté ,  
 Comme il est insolent avec sécurité ,  
 Comme au nom de Guefclin sa voix impérieuse  
 Conduit d'un peuple vain la fougue impétueuse !  
 Tandis que Léonore a du bandeau royal  
 ( Présent si digne d'elle , et peut-être fatal )

Orné son front modeste où la vertu réside ,  
 D'arrogans factieux une troupe perfide  
 Abjurait votre empire , et presque sous vos yeux  
 Elevait Transfamare au rang de vos aïeux.  
 A peine ce Guesclin touchait à nos rivages ,  
 Tous les grands à l'envi , lui portant leurs hommages,  
 Accouraient dans son camp , le nommaient à grands cris  
 L'ange de la Castille envoyé de Paris.  
 Il commande , il s'érige un tribunal suprême ,  
 Où lui seul va juger la Castille et vous-même.  
 Scipion fut moins fier et moins audacieux ,  
 Quand il nous apporta ses aigles et ses dieux.  
 Mais ce qui me surprend , c'est qu'agissant en maître ,  
 Il prétende apaiser les troubles qu'il fait naître ;  
 Qu'il vienne en ce palais , vous ayant insulté ,  
 Et qu'armé contre vous il propose un traité.

D O N P E D R E .

Il ne fait qu'obéir au roi qui me l'envoie.  
 L'orgueil de ce Guesclin se montre et se déploie  
 Comme un ressort puissant avec art préparé ,  
 Qu'un maître industrieux fait mouvoir à son gré.  
 Dans l'Europe aujourd'hui tu fais comme on les nomme ;  
 Charle a le nom de sage , et Guesclin de grand homme.  
 Et qui suis-je auprès d'eux , moi qui fus leur vainqueur ?  
 Je pourrais des Français punir l'ambassadeur ,  
 Qui m'osant outrager à ma foi se confie.  
 Plus d'un roi s'est vengé par une perfidie ;

Et les succès heureux de ces grands coups d'Etat  
 Souvent à leurs auteurs ont donné quelque éclat :  
 Leurs flatteurs ont vanté cette infame prudence.  
 Ami , je ne veux point d'une telle vengeance.  
 Dans mes emportemens et dans mes passions  
 Je respecte plus qu'eux les droits des nations,  
 J'ai déjà sur Guesclin ce premier avantage ;  
 Et nous verrons bientôt s'il l'emporte en courage.  
 Un français peut me vaincre , et non m'humilier.  
 Je suis roi , cher ami , mais je suis chevalier ;  
 Et si la politique est l'art que je méprise ,  
 On rendra pour le moins justice à ma franchise.  
 Mais surtout Léonore est-elle en sûreté ?

M E N D O S E .

Vous avez donné l'ordre , il est exécuté.  
 La garde castillane est rangée auprès d'elle ,  
 Prête à fondre avec moi sur le parti rebelle.  
 Aux portes du palais les Africains placés  
 En défendent l'approche aux mutins dispersés.  
 Vos soldats sont postés dans la ville sanglante ;  
 Toute l'armée enfin frémit , impatiente ,  
 Demande le combat , brûle de vous venger  
 Du lâche Transtamare , et d'un fier étranger.

D O N P E D R E .

Je n'ai point envoyé Transtamare au supplice !...  
 Mon épée est plus noble et m'en fera justice.  
 Sous les yeux de Guesclin je vais le prévenir.  
 Va , c'est dans les combats qu'il est beau de punir....

Je



## ACTE QUATRIÈME. 185

Je regrette , il est vrai , dans cette juste guerre ,  
Ce fameux Prince noir , ce dieu de l'Angleterre ,  
Ce vainqueur de deux rois , qui meurt et qui gémit ,  
Après tant de combats , d'expirer dans son lit.  
C'eût été pour ma gloire un moment plein de charmes  
De le revoir ici compagnon de mes armes.  
Je pleure ce grand homme ; et Don Pèdre aujourd'hui  
Heureux ou malheureux fera digne de lui. . . .

Mais je vois s'avancer une foule étrangère  
Qui se joint sous mes yeux aux drapeaux de l'Ibère ,  
Et qui semble annoncer un ministre de paix :  
C'est Guesclin qui s'avance au gré de mes souhaits.  
Ami , près de ton roi , prends la première place.  
Voyons quelle est son offre , et quelle est son audace.

### S C E N E I I.

*DON PEDRE se place sur son trône , MENDOSE à côté de lui avec quelques grands d'Espagne. GUESCLIN, après avoir salué le roi qui se lève, s'assied vis-à-vis de lui. Les gardes sont derrière le trône du roi , et des officiers français derrière la chaise de Guesclin.*

G U E S C L I N.

SIRE , avec fureté , je me présente à vous ,  
Au nom d'un roi puissant , de son honneur jaloux ,  
Qui d'un vaste royaume est aujourd'hui le père ,  
Qui l'est de ses voisins , qui l'est de votre frère ,

Et dont la généreuse et prudente équité  
 N'a fait verser de sang que par nécessité.  
 J'apporte au nom de Charle ou la paix ou la guerre.  
 Faut-il ensanglanter , faut-il calmer la terre ?  
 C'est à vous de choisir. Je viens prendre vos lois.

D O N P E D R E.

Vous-même expliquez-vous , déterminez mon choix.  
 Mais dans votre conduite on pourrait méconnaître  
 Cette rare équité de votre auguste maître ,  
 Qui , fans m'en avertir dévastant mes Etats ,  
 Me demande la paix par vingt mille soldats.  
 Sont-ce-là les traités qu'à Vincenne on prépare ? ...

*(il se lève , Guesclin se lève aussi.)*

De quel droit osez-vous m'enlever Translamare ?

G U E S C L I N.

Du droit que vous aviez de le charger de fers.  
 Vous l'avez opprimé , Seigneur , et je le fers.

D O N P E D R E.

De tous nos différens vous êtes donc l'arbitre ?

G U E S C L I N.

Mon roi l'est.

D O N P E D R E.

Je voudrais qu'il méritât ce titre.  
 Mais vous ! qui vous fait juge entre mon peuple et moi ?

G U E S C L I N.

Je vous l'ai déjà dit , votre allié , mon roi ,  
 Que votre père Alfonse en fermant la paupière  
 Chargea d'exécuter sa volonté dernière.

ACTE QUATRIÈME. 187

Le vainqueur des Anglais sur le trône affermi,  
Et quand vous le voudrez, en un mot, votre ami.

D O N P E D R E.

De l'amitié des rois l'univers se défie :  
Elle est souvent perfide, elle est souvent trahie.  
Mais quel prix y met-il ?

G U E S C L I N.

La justice, Seigneur.

D O N P E D R E.

Ces grands mots consacrés de justice, d'honneur,  
Ont des sens différens qu'on a peine à comprendre.

G U E S C L I N.

J'en ferai l'interprète, et vous allez m'entendre.  
Rendez à votre frère, injustement proscrit,  
Léonore et les biens qu'un père lui promit,  
Tous ses droits reconnus d'un sénat toujours juste,  
Dans Rome confirmés par un pouvoir auguste ;  
Des états castillans n'usurpez point les droits ;  
Pour qu'on vous obéisse, obéissez aux lois :  
C'est-là ce qu'à ma cour on déclare équitable,  
Et Charle est à ce prix votre ami véritable.

D O N P E D R E.

Instruit de ses desseins, et non pas effrayé,  
Je préfère sa haine à sa fausse amitié.  
S'il feint de protéger l'enfant de l'adultère,  
Le rebelle insolent qu'il appelle mon frère,  
Je fais qu'il n'a donné ces secours dangereux  
Que pour mieux s'agrandir en nous perdant tous deux.

*Divisez pour régner*, voilà sa politique :  
 Mais il en est une autre où Don Pèdre s'applique ;  
 C'est de vaincre : et Guesclin ne doit pas l'ignorer.  
 Agent de Transtamare , osez-vous déclarer  
 Que vous lui destinez la main de Léonore ? . . .  
 Léonore est ma femme . . . . Apprenez plus encore :  
 Sachez que votre roi , qui semble m'accabler ,  
 Des secrets de mon lit ne doit point se mêler ;  
 Que de l'hymen des rois Rome n'est point le juge.  
 Je demeure surpris que pour dernier refuge ,  
 Au tribunal de Rome on ose en appeler ,  
 Et qu'un guerrier français s'abaisse à m'en parler.  
 Oubliez-vous , Monsieur , qu'on vous a vu vous-même ,  
 Vous qui me vantez Rome , et son pouvoir suprême ,  
 Extorquer ses tributs , rançonner ses Etats ,  
 Et forcer son pontife à payer vos soldats ?

## G U E S C L I N .

On dit qu'en tous les temps ma cour a su connaître  
 Et séparer les droits du monarque et du prêtre.  
 Mais peu fait pour toucher ces ressorts délicats ,  
 Je combats pour mon prince , et je ne l'instruis pas.  
 Qu'on ait lancé sur vous ce qu'on nomme anathème ,  
 Que l'épouse d'un frère ou vous craigne ou vous aime ,  
 Je n'examine point ces intrigues des cours ,  
 Ces abus des autels , encor moins vos amours.  
 Vous ne voyez en moi qu'un organe fidelle  
 D'un roi l'ami de Rome , et qui s'arme pour elle.

On va verser le sang ; et l'on peut l'épargner :  
Fléchissez , croyez-moi , si vous voulez régner.

D O N   P È D R E.

J'entends , vous exigez ma prompte déférence  
A ces rescrits de Rome émanés de la France.  
Charle adore à genoux ces étonnans décrets ,  
Ou les foule à ses pieds suivant ses intérêts ;  
L'orgueil me les apporte au nom de l'artifice !  
Vous m'offrez un pardon pourvu que j'obéisse !  
Ecoutez. . . . Si j'allais , du même zèle épris ,  
Envoyer une armée aux remparts de Paris ,  
Si l'un de mes soldats difait à votre maître :

» Sire , cédez le trône où Dieu vous a fait naître ,  
» Cédez le digne objet pour qui seul vous vivez ;  
» Et de tous ces trésors à vos mains enlevés  
» Enrichissez un traître , un fils d'une étrangère ,  
» Indigne de la France , indigne de son père.  
» Gardez-vous de donner vos ordres absolus  
» Pour former des soldats , pour lever des tributs ,  
» Attendez humblement qu'un pontife l'ordonne ;  
» Remettez au sénat les droits de la couronne ,  
» Et Don Pèdre à ce prix veut bien vous protéger. . . »

Votre maître , à ce point se sentant outrager ,  
Pourrait-il écouter sans un peu de colère  
Ce discours insultant d'un soldat téméraire ?

G U E S C L I N.

Je veux bien avouer que votre ambassadeur  
S'expliquerait fort mal avec tant de hauteur.

Rien ne justifiait l'orgueil et l'imprudence  
 De donner des leçons et des lois à la France.  
 Charles s'en tient , Seigneur , à la foi des traités.  
 Songez aux derniers mots par Alfonse dictés ;  
 Ils ont rendu mon roi le tuteur et le père  
 De celui que Don Pèdre eût dû traiter en frère.

D O N P E D R E.

Le tuteur d'un rebelle ! ah ! noble chevalier ,  
 Qu'il vous coûte en secret de le justifier !  
 J'en appelle à vous-même , à l'honneur , à la gloire.  
 Votre prince est-il juste ?

G U E S C L I N.

Un sujet doit le croire.

Je suis son général , et le fers contre tous ,  
 Comme je servirais si j'étais né sous vous.  
 Je vous ai déclaré les arrêts qu'il prononce ,  
 Je n'y veux rien changer , et j'attends la réponse ;  
 Donnez-la sans réserve ; il faut vous consulter.  
 Je viens pour vous combattre , et non pour disputer.  
 Vous m'appelez soldat ; et je le suis sans doute.  
 Ce n'est plus qu'en soldat que Guefclin vous écoute.  
 Cédez , ou prononcez votre dernier refus.

D O N P E D R E.

Vous l'aviez dû prévoir ; et vous n'en doutez plus.  
 Je vous refuse tout , excepté mon estime.  
 Je considère en vous le guerrier magnanime ,  
 Qui combat pour son roi par zèle et par honneur ;  
 Mais je ne puis en vous souffrir l'ambassadeur.

Portez à vos Français les ordres despotiques  
 De ce roi renommé parmi les politiques,  
 Qui du fond de Vincenne, à l'abri des dangers,  
 Sème en paix la discorde entre les étrangers.  
 Sa fourde ambition qu'on appelle prudence  
 Croit sur mon infortune établir sa puissance.  
 Il viole chez moi les droits des souverains,  
 Qu'il a dans ses Etats soutenus par vos mains.  
 Pour vous, noble instrument de sa froide injustice,  
 Vous, dont il acheta le sang et le service,  
 Vous, chevalier breton, qui m'osez présenter  
 Un combat généreux qu'il n'oserait tenter,  
 Votre valeur me plaît, quoique très-indifcrète ;  
 Mais reffouvenez-vous des champs de Navarette.

GUESCLIN.

Sire, le prince anglais, je ne puis le nier,  
 Vainquit à Navarette, et m'y fit prisonnier ;  
 Je ne l'oublierai point. Une telle infortune  
 A de meilleurs guerriers en tout temps fut commune ;  
 Et je ne viens ici que pour la réparer.

DON PEDRE.

Dans les champs de l'honneur hâtez-vous donc d'entrer.  
 Toujours prêt comme vous d'en ouvrir la barrière,  
 Et de recommencer cette noble carrière,  
 Je vous donne le choix et des lieux, et du temps ;  
 La route a dû laisser vos braves combattans.



En quel jour, en quel lieu voulez-vous la bataille ? (a)

G U E S C L I N.

Dès ce moment, Seigneur, et sous cette muraille.

A vous voir d'assez près j'ai su les préparer :

Et cet honneur si grand ne peut se différer.

D O N P E D R E.

Marchons, et laissons là ces disputes frivoles,

Venez revoir encor les lances espagnoles.

Mais jusqu'à ce moment de nous deux souhaité,

Usez ici des droits de l'hospitalité. . . .

Cher Mendose, ayez soin qu'une de vos escortes

Le guide avec honneur au-delà de nos portes.

(à Guesclin.)

Acceptez mon épée.

G U E S C L I N.

Une telle faveur

Est pour un chevalier le comble de l'honneur.

Plût au ciel que je pusse avec quelque justice,

Sire, ne la tirer que pour votre service !

(a) C'était encore l'usage en ce temps-là. Le dernier exemple qu'on en connaisse fut celui de la bataille d'Azincourt, où les généraux français envoyèrent demander le jour et le lieu au roi d'Angleterre. Cet usage venait des peuples du Nord ; il y était très-ancien. *Bijorix*, roi ou général des Cimbres, demanda le jour et le lieu de la bataille à *Marius*, qui, craignant qu'un refus ne parût aux barbares une marque de timidité, et n'augmentât leur courage, lui assigna le surlendemain, et la plaine de Verceil.

*Fin du quatrième acte.*

ACTE

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

LEONORE, ELVIRE.

LEONORE.

SUCCOMBERAI-JE enfin sous tant de coups du fort ?  
 Une mère à mes yeux dans les bras de la mort...  
 Un époux que j'adore et que sa destinée  
 Fait voler aux combats , du lit de l'hyménée. ...  
 Un peuple gémissant dont les cris infensés  
 M'imputent tous les maux sur l'Espagne amassés...  
 De Transtamare enfin la détestable audace  
 Dont le fer me poursuit , dont l'amour me menace...  
 Ai-je une ame assez forte , un cœur assez altier  
 Pour contempler mes maux et pour les défier ?  
 Avant que l'infortune accablât ma jeunesse ,  
 Je ne me connaissais qu'en sentant ma faiblesse.  
 Peut-être qu'éprouvé par la calamité ,  
 Mon esprit s'affermit contre l'adversité.  
 Il me semble du moins , au fort de cet orage ,  
 Que plus j'aime Don Pèdre et plus j'ai de courage.

ELVIRE.

Notre sexe , Madame , en montre quelquefois  
 Plus que ces chevaliers vantés par leurs exploits.  
 Surtout l'amour en donne ; et d'une ame timide  
 Ce maître impérieux fait une ame intrépide :

Il développe en nous d'étonnantes vertus  
 Dont les germes cachés nous étaiet inconnus.  
 L'amour élève l'ame ; et faibles que nous fommes,  
 Nous avous fu donner des exemples aux hommes.

L E O N O R E.

Ah ! je me trompe , Elvire , un noir abattement  
 A cette fermeté succède à tout moment. . . .  
 Don Père , cher époux ! que n'ai-je pu te fuivre ,  
 Et tomber avec toi fi tu cesses de vivre !

E L V I R E.

A vaincre Transtamare il est accoutumé.  
 Que votre cœur sensible un moment alarmé  
 Reprenne son courage et sa mâle assurance.

L E O N O R E.

Oui , Don Père , il est vrai , me rend mon espérance.  
 Mais Guefclin !

E L V I R E.

Vous pourriez redouter sa valeur ?

L E O N O R E.

Je brave Transtamare , et crains son protecteur.  
 Si Don Père est vaincu , sa mort est assurée.  
 Je le connais trop bien : sa main désespérée  
 Cherchera , je le vois , la mort de rang en rang ,  
 Déchirera son sein , s'entr'ouvrira le flanc ,  
 Plutôt que de tomber dans les mains d'un rebelle.

E L V I R E.

Détournez loin de vous cette image cruelle.

ACTE CINQUIÈME. 195

Reine , le ciel est juste ; il ne donnera pas  
Cet exemple exécration à tous les potentats ,  
Qu'un traître , un révolté , l'enfant de l'adultère ,  
Opprime impunément son monarque et son frère.

L E O N O R E .

Quoique le ciel soit juste , il permet bien souvent  
Que l'iniquité règne , et marche en triomphant :  
Et si pour nous venger , Elvire , il ne nous reste  
Que le recours du faible au jugement céleste ,  
Et l'espoir incertain qu'enfin dans l'avenir ,  
Quand nous ne serons plus , le ciel saura punir ,  
Cet avenir caché , si loin de notre vue ,  
Nous console bien peu quand le présent nous tue.  
Pardonne , je m'égare ; et le trouble et l'effroi ,  
Plus forts que la raison m'entraînent malgré moi.  
Tu vois avec pitié ce passage rapide  
De l'excès du courage au désespoir timide.  
Telle est donc la nature ! . . . il me faut donc lutter  
Contre tous ses assauts ! . . . et je veux l'emporter !  
N'entends-tu pas de loin la trompette guerrière ,  
Les cris des malheureux roulans dans la poussière ,  
Des peuples , des soldats , les confuses clameurs ,  
Et les chants d'allégresse et les cris des vainqueurs ? . . .  
Le tumulte redouble , et l'on me laisse , Elvire . . .  
Je ne me soutiens plus . . . on vient à moi . . . j'expire.

E L V I R E .

C'est Mendose , c'est lui ; c'est l'ami de son roi.  
Il paraît consterné.

R 2

## S C E N E I I .

LÉONORE, MENDOSE, ELVIRE.

M E N D O S E .

**F**IEZ-VOUS à ma foi ,  
Venez , reine , cédez à nos destins contraires ;  
Fuyez , s'il en est temps , du palais de vos pères.  
Il doit vous faire horreur.

L E O N O R E .

Ah ! c'en est fait enfin !  
Transtamare est vainqueur !

M E N D O S E .

Non, c'est le seul Guesclin ;  
C'est Guesclin dont le bras et le puissant génie  
Ont fournis la Castille à la France ennemie.  
Henri de Transtamare indigne d'être heureux  
Ne fait qu'en abuser . . . . et par un crime affreux . . .

L E O N O R E .

Quel crime ? Ah juste Dieu !

( elle tombe dans son fauteuil . )

M E N D O S E .

Si l'excès du courage  
Suffisait dans les camps pour donner l'avantage,  
Le roi , n'en doutez point , aurait vu sous ses pieds  
Ses vainqueurs dans la poudre expirer foudroyés.

Mais il a négligé ce grand art de la guerre  
 Que le héros français apprit de l'Angleterre.  
 Guesclin avec le temps s'est formé dans cet art  
 Qui conduit la valeur, et commande au hasard.  
 Don Pèdre était guerrier, et Guesclin capitaine.  
 Hélas ! dispensez-moi, trop malheureuse reine,  
 Du récit douloureux d'un combat inégal,  
 Dont le triste succès à nos neveux fatal,  
 Fesant passer le sceptre en une autre famille,  
 A changé pour jamais le sort de la Castille.  
 Par sa valeur trompé, Don Pèdre s'est perdu :  
 Sous son courfier mourant ce héros abattu  
 A bientôt du roi Jean subi la destinée.  
 Il tombe, on le faitit.

L E O N O R E.

Exécrable journée !  
 Tu n'es pas à ton comble ? il vit du moins ?  
 (*en se relevant.*)

M E N D O S E.

Hélas !

Le généreux Guesclin le reçoit dans ses bras,  
 Il étanche son sang, il le plaint, le console,  
 Le sert avec respect, engage sa parole  
 Qu'il fera des vainqueurs en tout temps honoré,  
 Comme un prince absolu de sa cour entouré.  
 Alors il le présente à l'heureux Transamare....  
 Dieu vengeur ! qui l'eût cru ? ... le lâche, le barbare,

Ivre de son bonheur , aveugle en son courroux ,  
**A** tiré son poignard , a frappé votre époux ;  
 Il foule aux pieds ce corps étendu sur le sable . . .  
 Fuyez , dis-je , évitez l'aspect épouvantable  
 De ce lâche ennemi , né pour vous opprimer ,  
 De ce monstre affassin qui vous osait aimer ,

L E O N O R E .

Moi fuir ! . . . et dans quels lieux ! . . . O cher et faint asile !  
 Où je devais mourir oubliée et tranquille ,  
 Recevras-tu ma cendre ?

M E N D O S E .

On peut à vos vainqueurs  
 Dérober leur victime , et leur cacher vos pleurs.  
 Tout blessé que je suis , le courage et le zèle  
 Donnent à la faiblesse une force nouvelle.

L E O N O R E .

C'en est trop . . . cher Mendose . . . ayez soin de vos jours.

M E N D O S E .

Le temps presse , acceptez mes fidèles secours ,  
 Regagnons vos États , ces biens de vos ancêtres.

L E O N O R E .

Moi des biens , des États ! . . . Je n'ai plus que des maîtres . . .  
 Mène-moi chez ma mère , au fond de ce palais ,  
 Que j'expire avec elle , et que je meure en paix . . .  
 Ah ! Don Pèdre ! . . .

( elle retombe . )



SCÈNE III.

LEONORE, MENDOSE, TRANSTAMARE,  
ELVIRE, Suite.

TRANSTAMARE.

**A**RRETEZ. Qu'on garde l'infidelle,  
Qu'on arrête Mendose, et qu'on veille autour d'elle...

Madame, c'est ici que je viens rappeler  
Des sermens qu'un tyran vous a fait violer.  
Vous n'êtes plus soumise au joug honteux d'un traître,  
Qui perfide envers moi vous obligeait à l'être.  
J'ajoute la Castille à tant d'autres Etats  
Envahis par Don Pèdre et gagnés par mon bras :  
Le diadème et vous, vous êtes ma conquête.  
Vainqueur de mon tyran, ma main est toujours prête  
A mettre à vos genoux trois sceptres réunis,  
Qu'aujourd'hui la valeur et le fort m'ont remis.  
Rome me les donnait par ses décrets augustes  
Que le succès confirme et rend encor plus justes.  
J'ai pour moi le sénat, le pontife, les grands,  
Le jugement de Dieu qui punit les tyrans. . . .  
C'est lui qui me conduit au trône de Castille,  
C'est lui qui de nos rois met en mes mains la fille,  
Qui rend à Léonore un légitime époux,  
Et qui sanctifera les droits que j'ai sur vous.

J'ai honte en ce moment de vous aimer encore.  
 Mais puisqu'un ennemi m'enleva Léonore ,  
 Je reprends tous mes droits que vous avez trahis.  
 Lorsque j'ai combattu vous en étiez le prix.  
 Vous avez tant changé dans ce jour mémorable  
 Qu'un changement de plus ne vous rend point coupable.  
 Partagez ma fortune ou servez sous mes lois.

LEONORE , *se soulevant sur le siège où elle est penchée.*

Entre ces deux partis il est un autre choix ,  
 Qui demande peut-être un peu plus de courage....  
 Il pourrait effrayer et mon sexe et mon âge, ...  
 Il est coupable... affreux... mais vous m'y réduisez...  
 Le voici.

( *elle se tue.* )

#### S C E N E I V *et dernière.*

LEONORE *renversée dans un fauteil* , ELVIRE  
*la soutenant* , TRANSTAMARE et ALMEDE  
*auprès d'elle* , GUESCLIN *et la Suite au fond du*  
*théâtre.*

GUESCLIN , *entrant au moment où Léonore parlait.*

CIEL ! mes yeux seraient-ils abusés ?  
 Don Pèdre assassiné ! Léonore expirante !

TRANSTAMARE , *courant à Léonore.*

Tumeurs ! ... ô jour sanglant d'horreur et d'épouvante !

LEONORE.

Laisse-moi, malheureux ! que t'importent mes jours ?

Va, je hais ta pitié, j'abhorre ton secours. . . .

*(elle fait effort pour prononcer ces deux vers-ci.)*

A ta seule clémence, ô Dieu ! je m'abandonne !

Pardonne-moi ma mort ; c'est lui qui me la donne.

TRANSTAMARE.

Où suis-je ? et qu'ai-je fait ?

GUESCLIN.

Deux crimes que le ciel

Aurait dû prévenir d'un supplice éternel. . . .

Enfin, vous régnerez, barbare que vous êtes,

Vous jouirez en paix des horreurs que vous faites ;

Vous aurez des flatteurs à vous plaire assidus,

Des suppôts du mensonge à vos ordres vendus ;

Qui tous dissimulant une action si noire,

Se déshonoreront pour sauver votre gloire :

Moi, qui n'ai jamais su ni feindre, ni plier,

Je vous dégrade ici du rang de chevalier.

Vous en êtes indigne, et ce coup détestable

Envers l'honneur et moi vous a fait trop coupable.

Tyran, songez-vous bien qu'un frère infortuné,

Affaffiné par vous, vous avait pardonné !

Je retourne à Paris faire rougir mon maître

Qui vous a protégé ne pouvant vous connaître ;

Et je vous punirais si j'osais prévenir

Les ordres de mon roi qu'il me faut obtenir,

202 DON PEDRE. ACTE V.

Si je pouvais agir par ma propre conduite,  
Si je livrais mon cœur au courroux qui l'irrite.  
Puisse Dieu par pitié pour vos tristes fujets  
Vous donner des remords égaux à vos forfaits !  
Puissiez-vous expier le fang de votre frère !  
Mais puisque vous réglez , mon cœur en désespère.

T R A N S T A M A R E .

Je m'en dis encor plus. . . . Au crime abandonné. . . .  
Léonore et mon frère , et Dieu m'ont condamné.

*Fin du cinquième et dernier acte.*

LES  
PELOPIDES,  
OU  
ATRÉE ET THIESTE,  
TRAGÉDIE.

Non représentée.

# AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

Nous imprimons ici la tragédie des *Pélopides*, telle que nous l'avons trouvée dans les papiers de M. de *Voltaire*. Il s'occupait dans ses derniers jours de corriger cette pièce, et de mettre la dernière main à celle d'*Agathocle*. Il travaillait dans ce même temps à un nouveau projet pour le dictionnaire de l'académie française; et il préparait une nouvelle défense de *Louis XIV* et des hommes illustres de son siècle, contre les imputations et les anecdotes suspectes que renferment les mémoires de *Saint-Simon*. Il voulait prévenir l'effet que ces mémoires pourraient produire s'ils devenaient publics dans un temps où il ne restera plus personne assez voisin des événemens pour démentir avec avantage des faits avancés par un contemporain. Tels étaient, à plus de quatre-vingt-quatre ans, son activité, son amour pour la vérité, son zèle pour l'honneur de sa patrie.

# F R A G M E N T

## D' U N E L E T T R E.

J E n'ai jamais cru que la tragédie dût être à l'eau-rose. L'églogue en dialogues, intitulée *Bérénice*, à laquelle Madame *Henriette* d'Angleterre fit travailler *Corneille* et *Racine*, était indigne du théâtre tragique : aussi *Corneille* n'en fit qu'un ouvrage ridicule ; et ce grand maître *Racine* eut beaucoup de peine, avec tous les charmes de sa diction éloquente, à sauver la stérile petitesse du sujet. J'ai toujours regardé la famille d'*Atrée*, depuis *Pélops* jusqu'à *Iphigénie*, comme l'atelier où l'on a dû forger les poignards de *Melpomène*. Il lui faut des passions furieuses, des grands crimes, des remords violens. Je ne la voudrais ni fade ment amoureuse, ni raisonneuse. Si elle n'est pas terrible, si elle ne transporte pas nos âmes, elle m'est insipide.

Je n'ai jamais conçu comment ces Romains, qui devaient être si bien instruits par la poétique d'*Horace*, ont pu parvenir à faire de la tragédie d'*Atrée* et de *Thieste* une déclamation si plate et si fastidieuse. J'aime mieux l'horreur dont *Crébillon* a rempli sa pièce.

Cette horreur aurait fort réussi sans quatre défauts qu'on lui a reprochés. Le premier,



c'est la rage qu'un homme montre de se venger d'une offense qu'on lui a faite il y a vingt ans. Nous ne nous intéressons à de telles fureurs, nous ne les pardonnons, que quand elles sont excitées par une injure récente qui doit troubler l'ame de l'offensé, et qui émeut la nôtre.

Le second, c'est qu'un homme qui, au premier acte, médite une action détestable, et qui sans aucune intrigue, sans obstacle et sans danger l'exécute au cinquième, est beaucoup plus froid encore qu'il n'est horrible. Et quand il mangerait le fils de son frère, et son frère même, tout crus sur le théâtre, il n'en ferait que plus froid et plus dégoûtant, parce qu'il n'a eu aucune passion qui ait touché, parce qu'il n'a point été en péril, parce qu'on n'a rien craint pour lui, rien souhaité, rien senti.

Inventez des ressorts qui puissent m'attacher.

Le troisième défaut est un amour inutile, qui a paru froid, et qui ne sert, dit-on, qu'à remplir le vide de la pièce.

Le quatrième vice, et le plus révoltant de tous, est la diction incorrecte du poëme. Le premier devoir, quand on écrit, est de bien écrire. Quand votre pièce serait conduite comme l'*Iphigénie* de *Racine*, les vers sont-ils mauvais, votre pièce ne peut être bonne.

Si ces quatre péchés capitaux m'ont toujours révolté; si je n'ai jamais pu, en qualité de prêtre des muses, leur donner l'absolution, j'en ai commis vingt dans cette tragédie des Pélopidés. Plus je perds de temps à composer des pièces de théâtre, plus je vois combien l'art est difficile. Mais Dieu me préserve de perdre encore plus de temps à recorder des acteurs et des actrices! leur art n'est pas moins rare que celui de la poésie.

## P E R S O N N A G E S .

ATRÉE.

THIESTE.

EROPE, fille d'*Euristhée*, femme d'*Atrée*.

HIPPODAMIE, veuve de *Pélops*.

POLEMON, archonte d'Argos, ancien  
gouverneur d'*Atrée* et de *Thieste*.

MEGARE, nourrice d'*Erope*.

IDAS, officier d'*Atrée*.

*La scène est dans le parvis du temple.*

LES

LES  
PELOPIDES,  
OU  
ATRÉE ET THIESTE,  
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

HIPPODAMIE, POLEMON.

HIPPODAMIE.

VOILA donc tout le fruit de tes soins vigilans !  
Tu vois si le sang parle au cœur de mes enfans.  
En vain , cher Polémon , ta tendresse éclairée  
Guida les premiers ans de Thieste et d'Atrée :  
Ils sont nés pour ma perte , ils abrègent mes jours.  
Leur haine invétérée et leurs cruels amours  
Ont produit tous les maux où mon esprit succombe.  
Ma carrière est finie ; ils ont creusé ma tombe ;  
Je me meurs !

POLEMON.

Espérez un plus doux avenir.  
Deux frères divisés pourraient se réunir.

*Théâtre.* Tome VI.

\* S

Nos archontes font las de la guerre intestine ,  
 Qui des peuples d'Argos annonçait la ruine.  
 On veut éteindre un feu prêt à tout embraser ,  
 Et forcer , s'il se peut , vos fils à s'embrasser.

## H I P P O D A M I E.

Ils se haïssent trop ; Thieste est trop coupable ;  
 Le sombre et dur Atrée est trop inexorable.  
 Aux autels de l'hymen , en ce temple , à mes yeux ,  
 Bravant toutes les lois , outrageant tous les dieux ,  
 Thieste n'écoutant qu'un amour adultère  
 Ravit entre mes bras la femme de son frère.  
 A garder sa conquête il ose s'obstiner.  
 Je connais bien Atrée , il ne peut pardonner.  
 Eope au milieu d'eux déplorable victime ,  
 Des fureurs de l'amour , de la haine et du crime ,  
 Attendant son destin du destin des combats ,  
 Voit encor ses beaux jours entourés du trépas ;  
 Et moi dans ce saint temple où je suis retirée ,  
 Dans les pleurs , dans les cris , de terreurs dévorée ,  
 Tremblante pour eux tous , je tends ces faibles bras  
 A des dieux irrités qui ne m'écoutent pas.

## P O L E M O N.

Malgré l'acharnement de la guerre civile ,  
 Les deux partis du moins respectent votre asile ;  
 Et même entre mes mains vos enfans ont juré  
 Que ce temple à tous deux serait toujours sacré.  
 J'ose espérer bien plus. Depuis près d'une année  
 Que nous voyons Argos au meurtre abandonnée ,

Peut-être ai-je amolli cette férocité  
 Qui de nos factions nourrit l'atrocité.  
 Le Sénat me seconde ; on propose un partage  
 Des Etats que Pélops reçut pour héritage ;  
 Thieste dans Micène , et son frère en ces lieux ,  
 L'un de l'autre écartés n'auront plus sous leurs yeux  
 Cet éternel objet de discorde et d'envie  
 Qui désole une mère ainsi que la patrie.  
 L'absence affaiblira leurs sentimens jaloux ;  
 On rendra dès ce jour Eroe à son époux :  
 On rétablit des lois le sacré caractère.  
 Vos deux fils règneront en révéran leur mère.  
 Ce font-là nos desseins. Puissent les dieux plus doux  
 Favoriser mon zèle et s'apaiser pour vous !

## H I P P O D A M I E.

Espérons : mais enfin , la mère des Atrides  
 Voit l'inceste autour d'elle avec les parricides.  
 C'est le sort de mon sang. Tes soins et ta vertu  
 Contre la destinée ont en vain combattu.  
 Il est donc en naissant des races condamnées ,  
 Par un triste ascendant vers le crime entraînés ,  
 Que formèrent des dieux les décrets éternels  
 Pour être en épouvante aux malheureux mortels !  
 La maison de Tantale eut ce noir caractère :  
 Il s'étendit sur moi. . . Le trépas de mon père  
 Fut autrefois le prix de mon fatal amour.  
 Ce n'est qu'à des forfaits que mon sang doit le jour.

Mes souvenirs affreux , mes alarmes timides ,  
Tout me fait frissonner au nom des Pélopidés.

P O L E M O N .

Quelquefois la sagesse a maîtrisé le fort ;  
C'est le tyran du faible et l'esclave du fort.  
Nous faisons nos destins , quoi que vous puissiez dire :  
L'homme , par sa raison sur l'homme a quelque empire.  
Le remords parle au cœur , on l'écoute à la fin ;  
Ou bien cet univers esclave du destin ,  
Jouet des passions l'une à l'autre contraires  
Ne ferait qu'un amas de crimes nécessaires.  
Parlez en reine , en mère ; et ce double pouvoir  
Rappellera Thieste à la voix du devoir.

H I P P O D A M I E .

En vain je l'ai tenté , c'est-là ce qui m'accable.

P O L E M O N .

Plus criminel qu'Atrée il est moins intraitable ;  
Il connaît son erreur.

H I P P O D A M I E .

Oui , mais il la chérit.  
Je hais son attentat. Sa douleur m'attendrit.  
Je le blâme et le plains.

P O L E M O N .

Mais la cause fatale  
Du malheur qui poursuit la race de Tantale ,  
Erope , cet objet d'amour et de douleur ,  
Qui devrait s'arracher aux mains d'un ravisseur ,  
Qui met la Grèce en feu par ses funestes charmes !



H I P P O D A M I E.

Je n'ai pu d'elle encore obtenir que des larmes :  
 Je m'en suis séparée ; et , fuyant les mortels ,  
 J'ai cherché la retraite aux pieds de ces autels.  
 J'y finirai des jours que mes fils empoisonnent.

P O L E M O N.

Quand nous n'agissons point, les dieux nous abandonnent.  
 Ranimez un courage éteint par le malheur.  
 Argos m'honore encor d'un reste de faveur ;  
 Le Sénat me consulte , et nos tristes provinces  
 Ont payé trop long-temps les fautes de leurs princes :  
 Il est temps que leur sang cesse enfin de couler.  
 Les pères de l'Etat vont bientôt s'assembler.  
 Ma faible voix du moins , jointe à ce sang qui crie ,  
 Autant que pour mes rois fera pour ma patrie.  
 Mais je crains qu'en ces lieux , plus puissante que nous,  
 La haine renaissante , éveillant leur courroux ,  
 N'oppose à nos conseils ses trames homicides.  
 Les méchans sont hardis ; les sages sont timides.  
 Je les ferai rougir d'abandonner l'Etat ;  
 Et pour servir les rois , je revole au Sénat.

H I P P O D A M I E.

Tu serviras leur mère. Ah ! cours , et que ton zèle  
 Lui rende ses enfans qui sont perdus pour elle.

## S C E N E I I.

H I P P O D A M I E *seule.*

MES fils , mon seul espoir , et mon cruel fléau ,  
 Si vos sanglantes mains m'ont ouvert un tombeau ,  
 Que j'y descende au moins , tranquille et consolée !  
 Venez fermer les yeux d'une mère accablée !  
 Qu'elle expire en vos bras sans trouble et sans horreur ;  
 A mes derniers momens mêlez quelque douceur.  
 Le poison des chagrins trop long-temps me consume ;  
 Vous avez trop aigri leur mortelle amertume.

## S C E N E I I I.

H I P P O D A M I E , E R O P E , M E G A R E .

E R O P E , *en entrant , pleurant et embrassant Mégare.*

V A , te dis-je , Mégare , et cache à tous les yeux  
 Dans ces antres secrets ce dépôt précieux.

H I P P O D A M I E .

Ciel ! Elope , est-ce vous ? qui ? vous dans ces asiles !

E R O P E .

Cet objet odieux des discordes civiles ,  
 Celle à qui tant de maux doivent se reprocher ,  
 Sans doute à vos regards aurait dû se cacher.

H I P P O D A M I E.

Qui vous ramène hélas ! dans ce temple funeste ,  
Menacé par Atrée et souillé par Thieste ?  
L'aspect de ce lieu saint doit vous épouvanter.

E R O P E.

A vos enfans du moins , il se fait respecter.  
Laissez-moi ce refuge ; il est inviolable ;  
N'enviez pas , ma mère , un asile au coupable.

H I P P O D A M I E.

Vous ne l'êtes que trop ; vos dangereux appas  
Ont produit des forfaits que vous n'expîrez pas.  
Je devrais vous haïr ; vous m'êtes toujours chère ;  
Je vous plains ; vos malheurs accroissent ma misère.  
Parlez ; vous arrivez vers ces dieux en courroux ,  
Du théâtre de sang où l'on combat pour vous.  
De quelque ombre de paix avez-vous l'espérance ?

E R O P E.

Je n'ai que mes terreurs. En vain par sa prudence  
Polémon qui se jette entre ces inhumains  
Prétendait arracher les armes de leurs mains :  
Ils font tous deux plus fiers et plus impitoyables :  
Je cherche ainsi que vous des dieux moins implacables ;  
Souffrez , en m'accusant de toutes vos douleurs ,  
Qu'à vos gemiffemens j'ose mêler mes pleurs.  
Que n'en puis-je être digne !

H I P P O D A M I E.

Ah ! trop chère ennemie ,  
Est-ce à vous de vous joindre aux pleurs d'Hippodamie ?

A vous qui les caufez ! plût au ciel qu'en vos yeux  
 Ces pleurs euffent éteint le feu pernicieux  
 Dont le poison trop sûr et les funeftes charmes  
 Ont fait couler long-temps tant de fang et de larmes !  
 Peut-être que fans vous , ceffant de fe haïr ,  
 Deux frères malheureux que le fang doit unir  
 N'auraient point rejeté les efforts d'une mère.  
 Vous m'arrachez deux fils pour avoir trop fu plaire.  
 Mais voulez-vous me croire et vous joindre à ma voix ;  
 Ou vous ai-je parlé pour la dernière fois ?

## E R O P E .

Je voudrais que le jour où votre fils Thiefté  
 Outragea fous vos yeux la juftice célefte ,  
 Le jour qu'il vous ravit l'objet de fes amours  
 Eût été le dernier de mes malheureux jours.  
 De tous mes fentimens je vous rendrai l'arbitre.  
 Je vous chéris en mère ; et c'eft à ce faint titre  
 Que mon cœur défolé recevra votre loi :  
 Vous jugerez , ô Reine ! entre Thiefté et moi.  
 Après fon attentat , de troubles entourée  
 J'ignorai jufqu'ici les fentimens d'Atrée :  
 Mais plus il eft aigri contre mon raviffeur ,  
 Plus à fes yeux fans doute Eropé eft en horreur.

## H I P P O D A M I E .

Je fais qu'avec fureur il pourfuit fa vengeance.

## E R O P E .

Vous avez fur un fils encor quelque puiffance.

## H I P P O D A M I E .

HIPPODAMIE.

Sur les degrés du trône elle s'évanouit ;  
L'enfance nous la donne , et l'âge la ravit.  
Le cœur de mes deux fils est sourd à ma prière.  
Hélas ! c'est quelquefois un malheur d'être mère. (1)

EROPÉ.

Madame... il est trop vrai... mais dans ce lieu sacré  
Le sage Polémon tout à l'heure est entré.  
N'a-t-il point consolé vos alarmes cruelles ?  
N'aurait-il apporté que de tristes nouvelles ?

HIPPODAMIE.

J'attends beaucoup de lui ; mais malgré tous ses soins  
Mes transports douloureux ne me troublent pas moins.  
Je crains également la nuit et la lumière.  
Tout s'arme contre moi dans la nature entière.  
Et Tantale , et Pélops , et mes deux fils , et vous ,  
Les enfers déchainés , et les dieux en courroux ;  
Tout présente à mes yeux les sanglantes images  
De mes malheurs passés et des plus noirs présages :  
Le sommeil fuit de moi , la terreur me poursuit ,  
Les fantômes affreux , ces enfans de la nuit ,  
Qui des infortunés assiègent les pensées ,  
Impriment l'épouvante en mes veines glacées.  
D'Oenomaüs mon père on déchire le flanc.  
Le glaive est sur ma tête ; on m'abreuve de sang ;  
Je vois les noirs détours de la rive infernale ,  
L'exécrable festin que prépara Tantale ,

Son supplice aux enfers , et ces champs désolés  
 Qui n'offrent à sa faim que des troncs dépouillés.  
 Je m'éveille mourante aux cris des Euménides ,  
 Ce temple a retenti du nom de parricides.  
 Ah ! si mes fils savaient tout ce qu'ils m'ont coûté ,  
 Ils maudiraient leur haine et leur férocité ;  
 Ils tomberaient en pleurs aux pieds d'Hippodamie.

## E R O P E .

Madame , un sort plus triste empoisonne ma vie. (a)  
 Les monstres déchainés de l'empire des morts  
 Sont encor moins affreux que l'horreur des remords.  
 C'en est fait.... Votre fils et l'amour m'ont perdue.  
 J'ai semé la discorde en ces lieux répandue.  
 Je suis , je l'avoûrai , criminelle en effet ;  
 Un dieu vengeur me fuit ... mais vous, qu'avez-vous fait ?  
 Vous êtes innocente , et les dieux vous punissent !  
 Sur vous comme sur moi leurs coups s'appesantissent !  
 Hélas ! c'était à vous d'éteindre entre leurs mains  
 Leurs foudres allumés sur les tristes humains.  
 C'était à vos vertus de m'obtenir ma grâce.

SCENE IV.

HIPPODAMIE , EROPE , MEGARE.

M E G A R E.  
P R I N C E S S E... les deux rois....

H I P P O D A M I E.

Qu'est-ce donc qui se passe ?

E R O P E.

Quoi!... Thieste!... ce temple!... Ah! qu'est-ce que j'entends!

M E G A R E.

Les cris de la patrie et ceux des combattans.  
La mort fuit en ces lieux les deux malheureux frères.

E R O P E.

Allons, j'obtiens de leurs mains fanguinaires...  
Ma mère, montrons-nous à ces désespérés,  
Ils me sacrifieront; mais vous les calmez.  
Allons, je suis vos pas.

H I P P O D A M I E.

Ah! vous êtes ma fille;  
Sauvons de ses fureurs une triste famille,  
Ou que mon sang versé par mes malheureux fils  
Coule avec tout le sang que je leur ai transmis.

*Fin du premier acte.*



A C T E I I.

S C E N E P R E M I E R E.

HIPPODAMIE , EROPE , POLEMON.

P O L E M O N .

**O**u courez-vous?... rentrez... que vos larmes tarissent;  
Que de vos cœurs glacés les terreurs se bannissent :  
Je me trompe ou je vois ce grand jour arrivé  
Qu'à finir tant de maux le ciel a réservé.  
Les forfaits ont leur terme, et votre destin change :  
La paix revient.

E R O P E .

Comment ?

H I P P O D A M I E .

Quel dieu , quel sort étrange,  
Quel miracle a fléchi le cœur de mes enfans ?

P O L E M O N .

L'équité , dont la voix triomphe avec le temps.  
Aveugle en son courroux , le violent Atrée  
Déjà de ce saint temple allait forcer l'entrée ;  
Son courroux sacrilège oubliait ses fermens :  
Il en avait l'exemple ; et ses fiers combattans  
Prompts à servir ses droits , à venger son outrage ,  
Vers ces parvis sacrés lui frayaient un passage.

( à *Erope.* )

Il venait ( je ne puis vous diffimuler rien )  
 Ravir sa propre épouse et reprendre son bien.  
 Il le peut ; mais il doit respecter sa parole.  
 Thieste est alarmé , vers lui Thieste vole ;  
 On combat , le sang coule ; emportés , furieux ,  
 Les deux frères pour vous s'égorgeaient à mes yeux.  
 Je m'avance , et ma main saisit leur main barbare ;  
 Je me livre à leurs coups ; enfin je les sépare :  
 Le Sénat qui me fuit , seconde mes efforts.  
 En attestant les loix nous marchons sur des morts.  
 Le peuple en contemplant ces juges vénérables ,  
 Ces images des dieux aux mortels favorables ,  
 Laisse tomber le fer à leur auguste aspect.  
 Il a bientôt passé des fureurs au respect.  
 Il conjure à grands cris la discorde farouche ;  
 Et le saint nom de paix vole de bouche en bouche.

H I P P O D A M I E .

Tu nous as tous sauvés.

P O L E M O N .

Il faut bien qu'une fois  
 Le peuple en nos climats soit l'exemple des rois.  
 Lorsque enfin la raison se fait par-tout entendre ,  
 Vos fils l'écouteront ; vous les verrez se rendre ;  
 Le sang et la nature , et leurs vrais intérêts  
 A leurs cœurs amollis parleront de plus près.  
 Ils doivent accepter l'équitable partage  
 Dont leur mère a tantôt reconnu l'avantage.

La concorde aujourd'hui commence à se montrer ;  
 Mais elle est chancelante ; il la faut affurer.  
 Thieste en possédant la fertile Micène  
 Pourra faire à son gré, dans Sparte ou dans Athènes,  
 Des filles des héros qui leur donnent des lois  
 Sans remords et sans crime un légitime choix.  
 La veuve de Pélops, heureuse et triomphante,  
 Voyant de tous côtés sa race florissante,  
 N'aura plus qu'à bénir, au comble du bonheur,  
 Le dieu qui de son sang est le premier auteur.

## H I P P O D A M I E.

Je lui rends déjà grâce, et non moins à vous-même.  
 Et vous, ma fille, et vous que j'ai plainte et que j'aime,  
 Unissez vos transports et mes remerciemens ;  
 Aux dieux dont nous fortons offrez un pur encens.  
 Qu'Hippodamie enfin, tranquille et rassurée,  
 Remette Erose heureuse entre les mains d'Atrée ;  
 Qu'il pardonne à son frère.

## E R O P E.

Ah Dieux !... et croyez-vous  
 Qu'il sache pardonner ?

## H I P P O D A M I E.

Dans ses transports jaloux,  
 Il fait que par Thieste en tout temps respectée  
 Il n'a point outragé la fille d'Euristhée,  
 Qu'au milieu de la guerre il prétendit en vain  
 Au funeste bonheur de lui donner la main ;

Qu'enfin par les dieux même à leurs autels conduite,  
Elle a dans la retraite évité sa poursuite.

E R O P E.

Voilà cette retraite où je prétends cacher  
Ce qu'un remords affreux me pourrait reprocher.  
C'est là qu'aux pieds des dieux on nourrit mon enfance;  
C'est là que je reviens implorer leur clémence :  
J'y veux vivre et mourir.

H I P P O D A M I E.

Vivez pour un époux ;  
Cachez-vous pour Thieste ; il est perdu pour vous.

E R O P E.

Dieux qui me confondez , vous amenez Thieste !

H I P P O D A M I E.

Fuyez-le.

E R O P E.

En est-il temps ? . . . mon sort est trop funeste.  
( elle sort. )

S C E N E I I.

HIPPODAMIE, POLEMON, THIESTE.

H I P P O D A M I E.

**M**ON fils , qui vous ramène en mes bras maternels ?  
Osez-vous reparaître aux pieds de ces autels ?

T H I E S T E.

J'y viens . . . chercher la paix , s'il en est pour Atrée ,  
S'il en est pour mon ame au désespoir livrée ;

J'y viens mettre à vos pieds ce cœur trop combattu,  
Embrasser Polémon, respecter sa vertu,  
Expier envers vous ma criminelle offense,  
Si de la réparer il est en ma puissance.

## P O L E M O N.

Vous le pouvez sans doute en sachant vous dompter.  
Lorsqu'à de tels excès se laissant emporter,  
On fuit des passions l'empire illégitime,  
Quand on donne aux sujets les exemples du crime,  
On leur doit, croyez-moi, celui du repentir.  
La Grèce enfin s'éclaire, et commence à sortir  
De la férocité qui dans nos premiers âges  
Fit des cœurs sans justice et des héros sauvages.  
On n'est rien sans les mœurs. Hercule est le premier  
Qui, marchant quelquefois dans ce noble sentier,  
Ainsi que les brigands osa dompter les vices.  
Son émule Thésée a fait des injustices ;  
Le crime dans Tidée a fouillé la valeur ;  
Mais bientôt leur grande ame abjurant leur erreur  
N'en aspirait que plus à des vertus nouvelles.  
Ils ont réparé tout... imitez vos modèles...  
Souffrez encore un mot : si vous persévériez,  
Pouffé par le torrent de vos inimitiés,  
Ou plutôt par les feux d'un amour adultère,  
A refuser encore Elope à votre frère,  
Craignez que le parti que vous avez gagné  
Ne tourne contre vous son courage indigné.

Vous pourriez pour tout prix d'une imprudence vaine,  
Abandonné d'Argos être exclus de Micène.

T H I E S T E.

J'ai senti mes malheurs plus que vous ne pensez.  
N'irritez point ma plaie ; elle est cruelle assez.  
Madame, croyez-moi , je vois dans quel abyme  
M'a plongé cet amour que vous nommez un crime.  
Je ne m'excuse point ( devant vous condamné )  
Sur l'exemple éclatant que vingt rois m'ont donné,  
Sur l'exemple des dieux dont on nous fait descendre.  
Votre austère vertu dédaigne de m'entendre.  
Je vous dirai pourtant qu'avant l'hymen fatal  
Que dans ces lieux sacrés célébra mon rival,  
J'aimais , j'idolâtrais la fille d'Euristhée ;  
Que par mes vœux ardents long-temps sollicitée,  
Sa mère dans Argos eût voulu nous unir ;  
Qu'enfin ce fut à moi qu'on osa la ravir ;  
Que si le désespoir fut jamais excusable. . . .

H I P P O D A M I E.

Ne vous aveuglez point, rien n'excuse un coupable.  
Oubliez avec moi de malheureux amours,  
Qui feraient votre honte et l'horreur de vos jours,  
Celle de votre frère, et d'Erope, et la mienne.  
C'est l'honneur de mon sang qu'il faut que je soutienne ;  
C'est la paix que je veux : il n'importe à quel prix.  
Atrée ainsi que vous est mon sang, est mon fils :

Tous les droits font pour lui. Je veux dès l'heure même  
Remettre en son pouvoir une épouse qu'il aime.  
Tenir sans la pencher la balance entre vous ,  
Réparer votre crime , et nous réunir tous. (*b*)

## S C E N E I I I.

T H I E S T E *seul.*

QUE deviens-tu , Thieste ! Eh quoi , cette paix même,  
Cette paix qui d'Argos est le bonheur suprême,  
Va donc mettre le comble aux horreurs de mon sort !  
Cette paix pour Eroe est un arrêt de mort.  
C'est peu que pour jamais d'Eroe on me sépare ,  
La victime est livrée au pouvoir d'un barbare :  
Je me vois dans ces lieux sans armes , sans amis ;  
On m'arrache ma femme ; on peut frapper mon fils.  
Mon rival triomphant s'empare de sa proie.  
Tous mes maux font formés de la publique joie.  
Ne pourrai-je aujourd'hui mourir en combattant ?  
Micène a des guerriers ; mon amour les attend ;  
Et pour quelques momens ce temple est un asile.



S C E N E I V.

T H I E S T E , M E G A R E .

T H I E S T E .

**M**EGARE, qu'a-t-on fait ? ce temple est-il tranquille ?  
Le descendant des dieux est-il en sûreté ?

M E G A R E .

Sous cette voûte antique un séjour écarté,  
Au milieu des tombeaux recèle son enfance !

T H I E S T E .

L'asile de la mort est sa seule assurance !

M E G A R E .

Celle qui dans le fond de ces antres affreux  
Veille aux premiers momens de ses jours malheureux,  
Tremble qu'un œil jaloux bientôt ne le découvre.  
Erope s'épouvante ; et cette ame qui s'ouvre  
A toutes les douleurs qui viennent la chercher,  
En aigrit la blessure en voulant la cacher :  
Elle aime , elle maudit le jour qui le vit naître ;  
Elle craint dans Atrée un implacable maître ;  
Et je tremble de voir ses jours ensevelis  
Dans le sein des tombeaux qui renferment son fils.

T H I E S T E .

Enfant de l'infortune , et mère malheureuse,  
Qu'on ignore à jamais la prison ténébreuse  
Où loin de vos tyrans vous pouvez respirer. ( c )

## SCÈNE V.

THIESTE, EUROPE, MEGARE.

EUROPE.

SEIGNEUR, aux mains d'Atrée on va donc me livrer!  
 Votre mère l'ordonne . . . et je n'ai pour excuse  
 Que mon crime ignoré, ma rougeur qui m'accuse;  
 Un enfant malheureux qui fera découvert.

THIESTE.

Tout nous poursuit ici ; cet afile nous perd. (*d*)

EUROPE.

Auteur de tant de maux, pourquoi m'as-tu séduite!

THIESTE.

Hélas ! je vois l'abyme où je vous ai conduite :  
 Mais cette horrible paix ne s'accomplira pas.  
 Il me reste pour vous des amis, des soldats,  
 Mon amour, mon courage ; et c'est à vous de croire  
 Que si je meurs ici je meurs pour votre gloire.  
 Notre hymen clandestin d'une mère ignoré,  
 Tout malheureux qu'il est, n'en est pas moins sacré.  
 Ne me reprochez plus ma criminelle audace ;  
 Ne nous accusons plus quand le ciel nous fait grâce. (*e*)  
 Ses bontés ont fait voir, en m'accordant un fils,  
 Qu'il approuve l'hymen dont nous sommes unis ;  
 Et Micène bientôt, à son prince fidelle,  
 En pourra célébrer la fête solennelle.

## E R O P E.

Va , ne réclame point ces nœuds infortunés ,  
 Et ces dieux , et l'hymen .... ils nous ont condamnés.  
 Osons-nous nous parler ?... Tremblante, confondue,  
 Devant qui désormais puis-je lever la vue ?  
 Dans ce ciel qui voit tout, et qui lit dans les cœurs,  
 Le rapt et l'adultère ont-ils des protecteurs ?  
 En remportant sur moi ta funeste victoire ,  
 Cruel, t'es-tu flatté de conserver ma gloire ?  
 Tu m'as fait ta complice... et la fatalité,  
 Qui subjuge mon cœur contre moi révolté,  
 Me tient si puissamment à ton crime enchaînée  
 Qu'il est devenu cher à mon ame étonnée ;  
 Que le sang de ton sang, qui s'est formé dans moi,  
 Ce gage de ton crime est celui de ma foi ;  
 Qu'il rend indissoluble un nœud que je déteste...  
 Et qu'il n'est plus pour moi d'autre époux que Thieste.

## T H I E S T E.

C'est un nom qu'un tyran ne peut plus m'enlever :  
 La mort et les enfers pourront seuls m'en priver.  
 Le sceptre de Micène a pour moi moins de charmes.

S C E N E V I.

ER O P E , T H I E S T E , P O L E M O N .

P O L E M O N .

**S**EIGNEUR, Atrée arrive ; il a quitté ses armes ;  
Dans ce temple avec vous il vient jurer la paix.

T H I E S T E .

Grands Dieux ! vous me forcez de haïr vos bienfaits.

P O L E M O N .

Vous allez à l'autel confirmer vos promesses.  
L'encens s'élève aux cieus des mains de nos prêtresses.  
Des oliviers heureux les festons désirés  
Ont annoncé la fin de ces jours abhorrés  
Où la discorde en feu désolait notre enceinte.  
On a lavé le fang dont la ville fut teinte.  
Et le fang des méchans qui voudraient nous troubler  
Est ici déformais le seul qui doit couler.  
Madame, il n'appartient qu'à la reine elle-même  
De vous remettre aux mains d'un époux qui vous aime,  
Et d'effuyer les pleurs qui coulent de vos yeux.

E R O P E .

Mon fang devait couler... vous le favez, grands Dieux !

T H I E S T E à *Polémon*.

Il me faut rendre Eropé !

P O L E M O N .

Oui, Thieste, et sur l'heure :  
C'est la loi du traité.

T H I E S T E.

Va, que plutôt je meure,  
Qu'aux monstres des enfers mes manes soient livrés!...

P O L E M O N.

Quoi! vous avez promis, et vous vous parjurez!

T H I E S T E.

Qui? moi! qu'ai-je promis?

P O L E M O N.

Votre fougue inutile  
Veut-elle rallumer la discorde civile?

T H I E S T E.

La discorde vaut mieux qu'un si fatal accord.  
Il redemande Eroe; il l'aura par ma mort.

P O L E M O N.

Vous écoutiez tantôt la voix de la justice.

T H I E S T E.

Je voyais de moins près l'horreur de mon supplice;  
Je ne le puis souffrir.

P O L E M O N.

Ah! c'est trop de fureurs,  
C'est trop d'égaremens et de folles erreurs;  
Mon amitié pour vous, qui se lasse et s'irrite,  
Plaignait votre jeunesse imprudente et séduite;  
Je vous tins lieu de père; et ce père offensé  
Ne voit qu'avec horreur un amour insensé.  
Je fers Atrée et vous, mais l'Etat davantage;  
Et si l'un de vous deux rompt la foi qui l'engage,  
Moi-même contre lui je cours me déclarer.  
Mais de votre raison je veux mieux espérer;

Et bientôt dans ces lieux l'heureuse Hippodamie  
Reverra sa famille en ses bras réunie.

( *il sort.* )

S C E N E VII.

E R O P E , T H I E S T E .

E R O P E .

C'EN est donc fait , Thieste , il faut nous séparer.

T H I E S T E .

Moi ! vous , mon fils !... quel trouble a pu vous égarer !  
Quel est votre dessein ?

E R O P E .

C'est dans cette demeure ,  
C'est dans cette prison qu'il est temps que je meure ,  
Que je meure oubliée , inconnue aux mortels ,  
Inconnue à l'amour , à ses tourmens cruels ,  
A tous ces vains honneurs de la grandeur suprême , ( *f* )  
Au redoutable Atrée , et surtout à vous-même.

T H I E S T E .

Vous n'accomplirez point ce projet odieux :  
Je vous disputerai à mon frère , à nos dieux .  
Suivez-moi .

E R O P E .

Nous marchons d'abymes en abymes ;  
C'est-là votre partage , amours illégitimes .

*Fin du second acte.*

ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

HIPPODAMIE, ATRÉE, POLEMON,  
IDAS, Gardes, Peuple, Prêtres.

HIPPODAMIE.

**G**ENEREUX Poléon , la paix est votre ouvrage.  
Régnez heureux , Atrée , et goûtez l'avantage  
De posséder sans trouble un trône où vos aïeux ,  
Pour le bien des mortels , ont remplacé les dieux.  
Thieste avant la nuit partira pour Micène.  
J'ai vu s'éteindre enfin les flambeaux de la haine ,  
Dans ma triste maison si long-temps allumés ;  
J'ai vu mes chers enfans paisibles , défarmés ,  
Dans ce parvis du temple étouffant leur querelle ,  
Commencer dans mes bras leur concorde éternelle.  
Vous en ferez témoins , vous , Peuples réunis :  
Prêtres qui m'écoutez , Dieux long-temps ennemis ,  
Vous en ferez garans. Ma débile paupière  
Peut sans crainte à la fin s'ouvrir à la lumière.  
J'attendrai dans la paix un fortuné trépas.  
Mes derniers jours sont beaux... je ne l'espérais pas.

ATRÉE.

Idas , autour du temple étendez vos cohortes ;  
Vous , gardez ce parvis ; vous , veillez à ces portes.



(à Hippodamie.)

Qu'une mère pardonne à ces soins ombrageux.  
 A peine encor fortis de nos temps orageux,  
 D'Argos ensanglantée à peine encor le maître,  
 Je préviens des dangers toujours prompts à renaître.  
 Thieste a trop pâli tandis qu'il m'embrassait :  
 Il a promis la paix ; mais il en frémissait.  
 D'où vient que devant moi la fille d'Euristhée  
 Sur vos pas en ces lieux ne s'est point présentée ?  
 Vous deviez l'amener dans ce sacré parvis.

H I P P O D A M I E.

Nos mystères divins, dans la Grèce établis,  
 La retiennent encore au milieu des prêtresses,  
 Qui de la paix des cœurs implorent les déesses.  
 Le ciel est à nos vœux favorable aujourd'hui,  
 Et vous ferez sans doute apaisé comme lui.

A T R É E.

Rendez-nous, s'il se peut, les immortels propices.  
 Je ne dois point troubler vos secrets sacrifices.

H I P P O D A M I E.

Ce froid et sombre accueil était inattendu.  
 Je pensais qu'à mes soins vous auriez répondu.  
 Aux ombres du bonheur imprudemment livrée,  
 Je vois trop que ma joie était prématurée,  
 Que j'ai dû peu compter sur le cœur de mon fils.

A T R É E.

Atrée est mécontent, mais il vous est soumis.

H I P P O D A M I E.

Ah! je voulais de vous, après tant de souffrance,  
Un peu moins de respects et plus de complaisance.  
J'attendais de mon fils une juste pitié.  
Je ne vous parle point des droits de l'amitié ;  
Je fais que la nature en a peu sur votre ame.

A T R É E.

Thieste vous est cher ; il vous suffit , Madame.

H I P P O D A M I E.

Vous déchirez mon cœur après l'avoir percé.  
Il fut par mes enfans assez long-temps blessé. . . .  
Je n'ai pu de vos mœurs adoucir la rudesse ;  
Vous avez en tout temps repouffé ma tendresse ;  
Et je n'ai mis au jour que des enfans ingrats.  
Allez, mon amitié ne se rebute pas.  
Je conçois vos chagrins et je vous les pardonne.  
Je n'en bénis pas moins ce jour qui vous couronne ;  
Il n'a pas moins rempli mes désirs empressez.  
Connaissez votre mère , ingrat, et rougissez.

S C E N E II.

ATRÉE , POLEMON , IDAS , Peuple.

ATRÉE *au peuple , à Polémon , et à Idas.*

QU'ON se retire. . . . Et vous , au fond de ma pensée  
Voyez tous les tourmens de mon ame offensée ,

Et ceux dont je me plains , et ceux qu'il faut céler ;  
Et jugez si ce trône a pu me consoler.

P O L E M O N .

Quels qu'ils soient , vous savez si mon zèle est sincère.  
Il peut vous irriter : mais , Seigneur , une mère  
Dans ce temple , à l'aspect des mortels et des dieux ,  
Devait-elle effuyer l'accueil injurieux  
Qu'à ma confusion vous venez de lui faire ?  
Ah ! le ciel lui donna des fils dans sa colère.  
Tous les deux font cruels , et tous deux de leurs mains  
La mènent au tombeau par de tristes chemins.  
C'était de vous surtout qu'elle devait attendre  
Et la reconnaissance et l'amour le plus tendre.

A T R É E .

Que Thieste en conserve : elle l'a préféré ;  
Elle accorde à Thieste un appui déclaré.  
Contre mes intérêts puisqu'on le favorise ,  
Puisqu'on n'a point puni son indigne entreprise ,  
Que Micène est le prix de ses emportemens ,  
Lui seul à ses bontés doit des remerciemens.

P O L E M O N .

Vous en devez tous deux ; et la reine et moi-même,  
Nous avons de Pélops suivi l'ordre suprême.  
Ne vous souvient-il plus qu'au jour de son trépas  
Pélops entre ses fils partagea ses États ?  
Et vous en possédez la plus riche contrée ,  
Par votre droit d'aînesse à vous seul assurée.

A T R É E.

De mon frère en tout temps vous fûtes le soutien.

P O L É M O N.

J'ai pris votre intérêt sans négliger le sien.

La loi seule a parlé, seule elle a mon suffrage.

A T R É E.

On récompense en lui le crime qui m'outrage.

P O L É M O N.

On déteste son crime, on le doit condamner ;

Et vous, s'il se repent, vous devez pardonner. (g)

Vous n'êtes point placé sur un trône d'Asie,

Ce siège de l'orgueil et de la jalousie,

Appuyé sur la crainte et sur la cruauté,

Et du sang le plus proche en tout temps cimenté.

Vers l'Euphrate un despote ignorant la justice,

Foulant son peuple aux pieds, suit en paix son caprice.

Ici nous commençons à mieux sentir nos droits.

L'Asie a ses tyrans, mais la Grèce a des rois.

Craignez qu'en s'éclairant Argos ne vous haïsse. . . .

Petit-fils de Tantale, écoutez la justice.

A T R É E.

Polémon, c'est assez, je conçois vos raisons ;

Je n'avais pas besoin de ces nobles leçons ;

Vous n'avez point perdu le grand talent d'instruire.

Vos soins dans ma jeunesse ont daigné me conduire ;

Je dois m'en souvenir, mais il est d'autres temps :

Le ciel ouvre à mes pas des sentiers différens.

Je vous ai dû beaucoup , je le fais ; mais peut-être  
Oubliez-vous trop tôt que je suis votre maître.

P O L E M O N .

Puisse ce titre heureux long-temps vous demeurer !  
Et puissent dans Argos vos vertus l'honorer !

S C E N E I I I .

A T R É E , I D A S .

A T R É E .

C'EST à toi seul , Idas , que ma douleur confie  
Les soupçons malheureux qui l'ont encore aigrie ,  
Le poison qui nourrit ma haine et mon courroux ,  
La foule des tourmens que je leur cache à tous.

I D A S .

Qui peut vous alarmer ?

A T R É E .

Erope , Hippodamie ,  
Ma cour . . . . la terre entière est donc mon ennemie !

I D A S .

Ce peuple sous vos lois ne s'est-il pas rangé ?  
N'êtes-vous pas roi ?

A T R É E .

Non , je ne suis pas vengé.  
Tu me vois déchiré par d'étranges supplices. ( *h* )  
Mes mains avec effroi rouvrent mes cicatrices ;  
J'en parle avec horreur ; et je ne puis juger  
Dans quel sang odieux il faudra me plonger . . .

Je veux croire , et je crois qu'Erope avec mon frère  
 N'a point osé former un hymen adultère. . . .  
 Moi-même je la vis contre un rapt odieux  
 Implorer ma vengeance et les foudres des dieux.  
 Mais il est trop affreux qu'au jour de l'hymenée ,  
 Ma femme un seul moment ait été soupçonnée.  
 Apprends des sentimens plus douloureux cent fois.  
 Je ne fais si l'objet indigne de mon choix ,  
 Sur mes sens révoltés , que la fureur déchire ,  
 N'aurait point en secret conservé quelque empire.  
 J'ignore si mon cœur , facile à l'excuser ,  
 Des feux qu'il étouffa peut encor s'embraser ;  
 Si dans ce cœur farouche , en proie aux barbaries ,  
 L'amour habite encore au milieu des furies.

I D A S.

Vous pouvez sans rougir la revoir et l'aimer.  
 Contre vos sentimens pourquoi vous animer !  
 L'absolu souverain d'Erope et de l'empire  
 Doit s'écouter lui seul , et peut ce qu'il désire.  
 De votre mère encor j'ignore les projets ;  
 Mais elle est comme une autre au rang de vos sujets.  
 Votre gloire est la sienne ; et de troubles lassée ,  
 A vous rendre une épouse elle est intéressée.  
 Son ame est noble et juste ; et jusques à ce jour  
 Nulle mère à son sang n'a marqué tant d'amour.

A T R É E.

Non : ma mère insultait à ma douleur jalouse ;  
 Et j'étais le jouet de mon indigne épouse.

I D A S .

A vos pieds dans ce temple elle doit se jeter ;  
 Hippodamie enfin doit vous la présenter.  
 Toutes deux hautement condamnent votre frère.

A T R É E .

Erope eût pu calmer les flots de ma colère : (i)  
 Je l'aimai, j'en rougis. . . . J'attendis dans Argos  
 De ce funeste hymen ma gloire et mon repos.  
 De toutes les beautés Erope est l'assemblage ;  
 Les vertus de son sexe étaient sur son visage ;  
 Et quand je la voyais , je les crus dans son cœur.  
 Tu m'as vu détester et chérir mon erreur ;  
 Et tu me vois encor flotter dans cet orage ,  
 Incertain de mes vœux , incertain dans ma rage ;  
 Nourrissant en secret un affreux souvenir,  
 Et redoutant surtout d'avoir à la punir. (k)  
 S'il est vrai qu'en ce temple à son devoir fidelle  
 Elle ait prétendu fuir l'audace criminelle  
 Du rival insolent qui m'ofait outrager ,  
 Je puis éteindre encor la soif de me venger ;  
 Je puis garder la paix que ma bouche a jurée,  
 Et remettre un bandeau sur ma vue égarée.  
 Mais je veux que Thieste avant la fin du jour  
 De son coupable aspect purge enfin ce séjour ;  
 Qu'il respecte s'il peut cette paix si douteuse. . .  
 Si l'on m'avait trompé , je la rendrais affreuse.

S C E N E



SCENE IV.

ATRÉE, MEGARE.

ATRÉE.

**M**EGARE, où courez-vous ? arrêtez, répondez.  
 D'où vient que dans ces lieux par des prêtres gardés,  
 Ma malheureuse épouse à mes bras arrachée  
 Est toujours à ma vue indignement cachée ?  
 D'où vient qu'Hippodamie a soustrait à mes yeux  
 Cet objet adoré, cet objet odieux ?  
 Cet objet criminel, autrefois plein de charmes,  
 Qui devrait arroser mes genoux de ses larmes ?  
 Ce seul prix de la paix que je daigne accorder,  
 Ce prix que je m'abaisse encore à demander ?  
 Quoi ! ma femme à mes yeux n'a point osé paraître !

MEGARE.

Elle attend en tremblant son époux et son maître.  
 Dans cet asile saint elle invoque à genoux  
 La faveur de ses dieux qu'elle implore pour vous.

ATRÉE.

Qu'elle implore la mienne. . . Apprenez qu'un refuge  
 N'est qu'un crime nouveau commis contre son juge.  
 Jusqu'à quand mon épouse, en son indigne effroi,  
 Se mettra-t-elle encore entre ses dieux et moi ?  
 J'abhorre ces complots de prêtres et de femmes,  
 Ce mélange importun de leurs petites trames,

De secrets intérêts , de fourde ambition ,  
De vanité , de fraude et de religion.  
Je veux qu'on vienne à moi , mais fans nul artifice ;  
Qu'on n'ait aucun appui qu'en ma feule justice ;  
Que l'humble repentir parle avec vérité ,  
Qu'on fléchisse en tremblant mon courage irrité.  
Mais qui croit m'éblouir me trouve inexorable.  
Allez ; annoncez-lui cet ordre irrévocable.

M E G A R E .

J'en connais l'importance : elle la fait assez.

A T R É E .

Il y va de la vie ; allez , obéissez.

*Fin du troisieme acte.*

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

EUROPE, THIESTE.

EUROPE.

DANS ces asiles saints j'étais ensevelie,  
J'y cachais mes tourmens, j'y terminais ma vie.  
C'est donc toi qui me rends à ce jour que je hais !  
Thieste, en tous les temps tu m'as ravi la paix.

THIESTE.

Ce funeste dessein nous fe fait trop d'outrage.

EUROPE.

Ma faute et ton amour nous en font davantage.

THIESTE.

Quoi ! verrai-je en tout temps vos remords douloureux  
Empoisonner des jours que vous rendiez heureux !

EUROPE.

Nous heureux ! nous, cruel ! ah, dans mon sort funeste,  
Le bonheur est-il fait pour Europe et Thieste ?

THIESTE.

Vivez pour votre fils.

EUROPE.

Ravisseur de ma foi,

Tu vois trop que je vis pour mon fils et pour toi.  
Thieste, il t'a donné des droits inviolables ;  
Et les nœuds les plus saints ont uni deux coupables.

Je t'ai fui , je l'ai dû : je ne puis te quitter ;  
 Sans horreur avec toi je ne faurais rester ;  
 Je ne puis soutenir la présence d'Atrée.

T H I E S T E .

La fatale entrevue est encor différée.

E R O P E .

Sous des prétextes vains , la reine avec bonté  
 Ecarte encor de moi ce moment redouté.  
 Mais la paix dans vos cœurs est-elle résolue ?

T H I E S T E .

Cette paix est promise , elle n'est point conclue.  
 Mais j'aurai dans Argos encor des défenseurs ;  
 Et Micène déjà m'a promis des vengeurs.

E R O P E .

Me préservent les cieus d'une nouvelle guerre !  
 Le sang pour nos amours a trop rougi la terre.

T H I E S T E .

Ce n'est que par le sang qu'en cette extrémité  
 Je puis soustraire Erobe à son autorité.  
 Il faut tout dire enfin ; c'est parmi le carnage  
 Que dans une heure au moins je vous ouvre un passage.

E R O P E .

Tu redoubles mes maux , ma honte , mon effroi ,  
 Et l'éternelle horreur que je ressens pour moi.  
 Thieste , garde-toi d'oser rien entreprendre  
 Avant qu'il ait daigné me parler et m'entendre.

THIESTE.

Lui, vous parler ! ... Mais vous, dans ce mortel ennui,  
Qu'avez-vous résolu ?

EROPÉ.

De n'être point à lui. ...

Va, cruel, à t'aimer le ciel m'a condamnée.

THIESTE.

Je vois donc luire enfin ma plus belle journée.  
Ce mot à tous mes vœux en tout temps refusé,  
Pour la première fois vous l'avez prononcé,  
Et l'on ose exiger que Thieste vous cède !  
Vaincu je fais mourir, vainqueur je vous possède.  
Je vais donner mon ordre ; et mon fort en tout temps  
Est d'arracher Eropé aux mains de nos tyrans.

SCÈNE II.

EROPÉ, MÉGARE.

MÉGARE.

AH ! Madame, le sang va-t-il couler encore ?

EROPÉ.

J'attends mon fort ici, Mégare, et je l'ignore.

MÉGARE.

Quel appareil terrible et quelle triste paix !  
On borde de soldats le temple et le palais :  
J'ai vu le fier Atrée ; il semble qu'il médite  
Quelque profond dessein qui le trouble et l'agite.

## E R O P E .

Je dois m'attendre à tout sans me plaindre de lui.  
 Mégare ! contre moi tout conspire aujourd'hui !  
 Ce temple est un asile et je m'y réfugie.  
 J'attendris sur mes maux le cœur d'Hippodamie ;  
 J'y trouve une pitié que les cœurs vertueux  
 Ont pour les criminels quand ils sont malheureux ,  
 Que tant d'autres hélas ! n'auraient point éprouvée.  
 Aux autels de nos dieux je me crois réservée ;  
 Thieste m'y poursuit quand je veux m'y cacher ;  
 Un époux menaçant vient encor m'y chercher ;  
 Soit qu'un reste d'amour vers moi le détermine ,  
 Soit que de son rival méditant la ruine ,  
 Il exerce avec lui l'art de diffimuler.  
 A son trône , à son lit il ose m'appeler.  
 Dans quel état, grands Dieux ! quand le sort qui m'opprime  
 Peut remettre en ses mains le gage de mon crime ,  
 Quand il peut tous les deux nous punir sans retour ,  
 Moi d'être une infidelle , et mon fils d'être au jour !

## M E G A R E .

Puisqu'il veut vous parler , croyez que sa colère  
 S'apaise enfin pour vous , et n'en veut qu'à son frère.  
 Vous êtes sa conquête . . . il a su l'obtenir.

## E R O P E .

C'en est fait , sous ses lois je ne puis revenir.  
 La gloire de tous trois doit encor m'être chère ;  
 Je ne lui rendrai point une épouse adultère ,

Je ne trahirai point deux frères à la fois.  
 Je me donnais aux dieux , c'était mon dernier choix :  
 Ces dieux n'ont point reçu l'offrande partagée  
 D'une ame faible et tendre en ses erreurs plongée.  
 Je n'ai plus de refuge ; il faut subir mon sort ;  
 Je suis entre la honte et le-coup de la mort ;  
 Mon cœur est à Thieste ; et cet enfant lui-même ,  
 Cet enfant qui va perdre une mère qui l'aime ,  
 Est le fatal lien qui m'unit malgré moi  
 Au criminel amant qui m'a ravi ma foi.  
 Mon destin me poursuit , il me ramène encore  
 Entre deux ennemis dont l'un me déshonore ,  
 Dont l'autre est mon tyran , mais un tyran sacré.

SCÈNE III.

EUROPE , POLEMON , MEGARE.

POLEMON.

PRINCESSE, en ce parvis votre époux est entré ;  
 Il s'apaise , il s'occupe avec Hippodamie  
 De cette heureuse paix qui vous réconcilie.  
 Elle m'envoie à vous. Nous connaissons tous deux  
 Les transports violens de son cœur soupçonneux.  
 Quoiqu'il termine enfin ce traité salutaire ,  
 Il voit avec horreur un rival dans son frère.  
 Persuadez Thieste , engagez-le à l'instant  
 A chercher dans Micène un trône qui l'attend ;



A ne point différer par sa triste présence  
Votre réunion que ce traité commence. (1)

EROPÉ.

L'intérêt de ma vie est peu cher à mes yeux.  
Peut-être il en est un plus grand , plus précieux !  
Allez , digne soutien de nos tristes contrées,  
Que ma seule infortune au meurtre avait livrées.  
Je voudrais seconder vos augustes desseins ;  
J'admire vos vertus ; je cède à mes destins.  
Puisse-je mériter la pitié courageuse  
Que garde encor pour moi cette ame généreuse !  
La reine a jusqu'ici consolé mon malheur. . .  
Elle n'en connaît pas l'horrible profondeur.

POLEMÓN.

Je retourne auprès d'elle ; et pour grâce dernière  
Je vous conjure encor d'écouter sa prière.

#### SCÈNE IV.

EROPÉ, MEGARE.

MEGARE.

**V**ous le voyez , Atrée est terrible et jaloux ;  
Ne vous exposez point à son juste courroux.

EROPÉ.

Que prétends-tu de moi ? Tu connais son injure ;  
Je ne puis à ma faute ajouter le parjure.  
Tout le courroux d'Atrée , armé de son pouvoir,  
L'amour même en un mot (s'il pouvait en avoir)

Ne me réduira point jusques à la faiblesse  
De flatter , de tromper sa fatale tendresse. ( *m* )  
Je fus coupable assez sans encor m'avilir.

MEGARE.

Il va bientôt paraître.

EROPÉ.

Ah ! tu me fais mourir.

MEGARE.

L'abyme est sous vos pas.

EROPÉ.

Je le fais ; mais n'importe.

Je connais mon danger ; la vérité l'emporte.

MEGARE.

Madame , le voici.

EROPÉ.

Je commence à trembler :

Quoi ! c'est Atrée ! ô Ciel ! et j'ose lui parler.

SCÈNE V.

EROPÉ , MEGARE , ATRÉE , Gardes.

ATRÉE *fait signe à ses gardes et à Mégare  
de se retirer.*

**L**AISSEZ-NOUS. Je la vois interdite , éperdue :  
D'un époux qu'elle craint elle éloigne sa vue.

EROPÉ.

La lumière à mes yeux semble se dérober. . .  
Seigneur , votre victime à vos pieds vient tomber.

Levez le fer , frappez : une plainte offensante  
 Ne s'échappera point de ma bouche expirante.  
 Je fais trop que sur moi vous avez tous les droits,  
 Ceux d'un époux , d'un maître et des plus saintes lois :  
 Je les ai tous trahis. Et quoique votre frère  
 Opprimât de ses feux l'esclave involontaire ,  
 Quoique la violence ait ordonné mon fort ,  
 L'objet de tant d'affronts a mérité la mort.  
 Eteignez sous vos pieds ce flambeau de la haine ,  
 Dont la flamme embrasait l'Argolide et Micène ;  
 Et puissent sous ma cendre , après tant de fureurs ,  
 Deux frères réunis oublier leurs malheurs !

A T R É E.

Levez-vous : je rougis de vous revoir encore ,  
 Je frémis de parler à qui me déshonore.  
 Entre mon frère et moi vous n'avez point d'époux ;  
 Qu'attendez-vous d'Atrée , et que méritez-vous ?

E R O P E.

Je ne veux rien pour moi.

A T R É E.

Si ma juste vengeance  
 De Thieste et de vous eût égalé l'offense ,  
 Les pervers auraient vu comme je fais punir ,  
 J'aurais épouventé les siècles à venir.  
 Mais quelque sentiment , quelque soin qui me presse ,  
 Vous pourriez défarmer cette main vengeresse ;  
 Vous pourriez des replis de mon cœur ulcéré  
 Ecarter les serpens dont il est dévoré ,

Dans ce cœur malheureux obtenir votre grâce,  
 Y retrouver encor votre première place,  
 Et me venger d'un frère en revenant à moi.  
 Pouvez-vous, osez-vous me rendre votre foi ?  
 Voici le temple même où vous fûtes ravie,  
 L'autel qui fut fouillé de tant de perfidie,  
 Où le flambeau d'hymen fut par vous allumé,  
 Où nos mains se joignaient . . . où je crus être aimé :  
 Du moins vous étiez prête à former les promesses  
 Qui nous garantissaient les plus saintes tendresses.  
 Jurez-y maintenant d'expier ses forfaits,  
 Et de haïr Thieste autant que je le hais.  
 Si vous me refusez, vous êtes sa complice ;  
 A tous deux en un mot, venez rendre justice.  
 Je pardonne à ce prix : répondez-moi.

E R O P E.

Seigneur,

C'est vous qui me forcez à vous ouvrir mon cœur.  
 La mort que j'attendais était bien moins cruelle  
 Que le fatal secret qu'il faut que je révèle.  
 Je n'examine point si les dieux offensés  
 Scellèrent mes sermens à peine commencés.  
 J'étais à vous, sans doute, et mon père Euristhée  
 M'entraîna vers l'autel où je fus présentée.  
 Sans feinte et sans desseins, soumise à son pouvoir,  
 Je me livrais entière aux lois de mon devoir.  
 Votre frère enivré de sa fureur jalouse,  
 A vous, à ma famille arracha votre épouse ;

Et bientôt Euristhée, en terminant ses jours,  
 Aux mains qui me gardaient me laissa sans secours.  
 Je restai sans parens. Je vis que votre gloire  
 De votre souvenir bannissait ma mémoire;  
 Que disputant un trône, et prompt à vous armer,  
 Vous haïssiez un frère, et ne pouviez m'aimer....

A T R É E.

Je ne le devais pas... je vous aimai peut-être.  
 Mais.... Achevez, Elope; abjurez-vous un traître?  
 Aux pieds des immortels remise entre mes bras,  
 M'apportez-vous un cœur qu'il ne mérite pas?

E R O P E.

Je ne saurais tromper; je ne dois plus me taire.  
 Mon destin pour jamais me livre à votre frère:  
 Thieste est mon époux.

A T R É E.

Lui!

E R O P E.

Les dieux ennemis

Eternisent ma faute en me donnant un fils.  
 Vous allez vous venger de cette criminelle:  
 Mais que le châtement ne tombe que sur elle;  
 Que ce fils innocent ne soit point condamné.  
 Conçu dans les forfaits, malheureux d'être né,  
 La mort entoure encor son enfance première;  
 Il n'a vu que le crime en ouvrant la paupière.  
 Mais il est après tout le sang de vos aïeux;  
 Il est, ainsi que vous, de la race des dieux:

Seigneur, avec son père on vous réconcilie ;  
De mon fils au berceau n'attaquez point la vie :  
Il suffit de la mère à votre inimitié.  
J'ai demandé la mort, et non votre pitié.

A T R É E.

Rassurez-vous . . . le doute était mon seul supplice . . .  
Je crains peu qu'on m'éclaire . . . et je me rends justice . . .  
Mon frère en tout l'emporte . . . il m'enlève aujourd'hui  
Et la moitié d'un trône, et vous-même avec lui . . .  
De Micène et d'Erope il est enfin le maître.  
Dans sa postérité je le verrai renaître . . . .  
Il faut bien me soumettre à la fatalité  
Qui confirme ma perte et sa félicité.  
Je ne puis m'opposer au nœud qui vous enchaîne,  
Je ne puis lui ravir Erope ni Micène.  
Aux ordres du destin je fais me conformer . . . .  
Mon cœur n'était pas fait pour la honte d'aimer . . . .  
Ne vous figurez pas qu'une vaine tendresse  
Deux fois pour une femme ensablante la Grèce.  
Je reconnais son fils pour son seul héritier . . . .  
Satisfait de vous perdre et de vous oublier,  
Je veux à mon rival vous rendre ici moi-même . . . .  
Vous tremblez.

E R O P E.

Ah ! Seigneur, ce changement extrême,  
Ce passage inoui du courroux aux bontés,  
Ont saisi mes esprits que vous épouvantez.

A T R É E.

Ne vous alarmez point ; le ciel parle , et je cède.  
 Que pourrais-je opposer à des maux sans remède ?  
 Après tout , c'est mon frère . . . . et son front couronné  
 A la fille des rois peut être destiné . . . .  
 Vous auriez dû plutôt m'apprendre sa victoire ,  
 Et de vous pardonner me préparer la gloire . . . .  
 Cet enfant de Thieste est sans doute en ces lieux ?

E R O P E .

Mon fils . . . est loin de moi . . . sous la garde des dieux.

A T R É E .

Quelque lieu qui l'enferme , il fera sous la mienne.

E R O P E .

Sa mère doit , Seigneur , le conduire à Micène.

A T R É E .

A ses parens , à vous , les chemins sont ouverts ;  
 Je ne regrette rien de tout ce que je perds ;  
 La paix avec mon frère en est plus assurée.  
 Allez . . . .

E R O P E , *en partant.*

Dieux ! s'il est vrai . . . mais dois-je croire Atrée ?



S C E N E V I.

A T R É E *seul.*

**E**N F I N , de leurs complots j'ai connu la noirceur.  
 La perfide, elle aimait son lâche ravisseur.  
 Elle me fuit, m'abhorre, elle est toute à Thieste :  
 Du saint nom de l'hymen ils ont voilé l'inceste ;  
 Ils jouissent en paix du fils qui leur est né ;  
 Le vil enfant du crime au trône est destiné.  
 Tu ne goûteras pas, race impure et coupable,  
 Les fruits des attentats dont l'opprobre m'accable.  
 Par quel enchantement, par quel prestige affreux,  
 Tous les cœurs contre moi se déclaraient pour eux !  
 Polémon réprouvait l'excès de ma colère ;  
 Une pitié crédule avait séduit ma mère ;  
 On flattait leurs amours, on plaignait leurs douleurs ;  
 On était attendri de leurs perfides pleurs ;  
 Tout Argos favorable à leurs lâches tendresses  
 Pardonne à des forfaits qu'il appelle faiblesses.  
 Et je suis la victime et la fable à la fois  
 D'un peuple qui méprise et les mœurs et les lois.  
 Vous en allez frémir, Grèce légère et vaine,  
 Détestable Thieste, insolente Micène.  
 Soleil qui vois ce crime et toute ma fureur,  
 Tu ne verras bientôt ces lieux qu'avec horreur. (*n*)  
 Le voilà cet enfant, ce rejeton du crime. . .  
 Je te tiens : les enfers m'ont livré ma victime ;

Je tiens ce glaive affreux sous qui tomba Pélops.  
 Il te frappe, il t'égorge, il t'étale en lambeaux,  
 Il fait rentrer ton sang, au gré de ma furie,  
 Dans le coupable sang qui t'a donné la vie.  
 Le festin de Tantale est préparé pour eux,  
 Les poisons de Médée en font les mets affreux.  
 Tout tombe autour de moi par cent morts différentes.  
 Je me plais aux accens de leurs voix expirantes ;  
 Je favoure le sang dont j'étais affamé.  
 Thieste, Erope, ingrats ! tremblez d'avoir aimé.

I D A S, *accourant à lui.*

Seigneur, qu'ai-je entendu ? quels discours effroyables !  
 Que vous m'épouvantez par ces cris lamentables !

A T R É E.

Tu vois l'abyme affreux où le fort m'a conduit....  
 Mon injure m'accable, et ma raison me fuit.  
 Des fantômes sanglans ont rempli ma pensée,  
 Des cris font échappés de ma bouche oppressée....  
 Mon esprit égaré par l'excès des tourmens  
 S'étonne du pouvoir qu'ont usurpé mes sens....  
 Tu me rends à moi-même.... Enfin je me retrouve.  
 Pardonne à des fureurs qu'avec toi je réprouve.  
 Je les repousse en vain.... ce cœur désespéré  
 Est trop plein des serpens dont il est dévoré.

I D A S.

Rendez quelque repos à votre ame égarée.

A T R É E.

Enfers qui m'appellez, en est-il pour Atrée ?

*Fin du quatrième acte.*

A C T E

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

EUROPE, THIESTE, MEGARE.

THIESTE à *Erope*.

JE ne puis vous blâmer de cet aveu sincère,  
Injurieux, terrible, et pourtant nécessaire.  
Il a réduit Atrée à ne plus réclamer  
Un hymen que le ciel ne saurait confirmer.

EUROPE.

Ah ! j'aurais dû plutôt expirer et me taire.

THIESTE.

Quoi ! je vous vois sans cesse à vous-même contraire ?

EUROPE.

Je frémis d'avoir dit la dure vérité.

THIESTE.

Il doit sentir au moins quelle fatalité  
Dispose en tous les temps du sang des Pélopidés.  
Il voit qu'après un an de trouble, d'homicides,  
Après tant d'attentats, triste fruit des amours,  
Un éternel oubli doit terminer leur cours.  
Nous ne pouvons enfin retourner en arrière ;  
Il ne peut renverser l'éternelle barrière  
Que notre hymen élève entre nous deux et lui.  
Mes destins ont vaincu ; je triomphe aujourd'hui.

E R O P E.

Quel triomphe ! Etes - vous hors de sa dépendance ?  
 Votre frère avec vous est - il d'intelligence ?  
 Atrée en me parlant s'est - il bien expliqué ?  
 Dans ses regards affreux n'ai - je pas remarqué  
 L'égarement du trouble et de l'inquiétude ?  
 Polémon de son ame a long - temps fait l'étude ;  
 Il semble être peu sûr de sa sincérité.

T H I E S T E.

N'importe , il faut qu'il cède à la nécessité.  
 C'était le seul moyen ( du moins j'ose le croire )  
 Qui de nous trois enfin pût réparer la gloire.

E R O P E.

Il est maître d'Argos ; nous sommes dans ses mains.

T H I E S T E.

Dans l'asile où je suis les dieux sont souverains. ( o )

E R O P E.

Eh , qui nous répondra que ces dieux nous protègent ?  
 Peut-être en ce moment les périls nous affiègent.

T H I E S T E.

Quels périls ? entre nous le peuple est partagé ,  
 Et même autour du temple il est déjà rangé.  
 Mes amis rassemblés arrivent de Micène ,  
 Ils viennent adorer et défendre leur reine :  
 Mais il n'est pas besoin de ce nouveau secours :  
 Le ciel avec la paix veille ici sur vos jours ;  
 La reine et Polémon , dans ce temple tranquille ,  
 Imposent le respect qu'on doit à cet asile.

ER O P E.

Vous-même , en m'enlevant , l'avez-vous respecté ?

T H I E S T E.

Ah ! ne corrompez point tant de félicité.

Pour la première fois la douceur en est pure.

S C E N E I I.

HIPPODAMIE , EROPE , THIESTE,  
POLEMON , MEGARE.

H I P P O D A M I E.

**E**NFIN donc désormais tout cède à la nature.

Bannissez , Polémon , ces soupçons recherchés ,

A vos conseils prudens quelquefois reprochés.

Vous venez avec moi d'entendre les promesses

Dont mon fils ranimait ma joie et mes tendresses.

Pourquoi tromperait-il par tant de fausseté

L'espoir qu'il vient de rendre au sein qui l'a porté ?

Il cède à vos conseils , il pardonne à son frère ,

Il approuve un hymen devenu nécessaire ;

Il y consent du moins : la première des lois ,

L'intérêt de l'Etat lui parle à haute voix.

Il n'écoute plus qu'elle ; et s'il voit avec peine

Dans ce fatal enfant l'héritier de Micène ,

Consolé par le trône où les dieux l'ont placé ,

A la publique paix lui-même intéressé ,

Lié par ses sermens , oubliant son injure ,

Docile à vos leçons , mon fils n'est point parjure.

P O L E M O N.

Reine , je ne veux point , dans mes soins défiens ,  
 Jeter sur ses desseins des yeux trop prévoyans.  
 Mon cœur vous est connu ; vous savez s'il souhaite  
 Que cette heureuse paix ne soit point imparfaite.

H I P P O D A M I E.

La coupe de Tantale en est l'heureux garant.  
 Nous l'attendons ici ; c'est de moi qu'il la prend ;  
 Il doit me l'apporter. Il doit avec son frère  
 Prononcer après moi ce serment nécessaire.

*( à Elope et à Thieste. )*

C'est trop se défier : goûtez entre mes bras  
 Un bonheur , mes enfans , que nous n'attendions pas.  
 Vous êtes arrivés par une route affreuse  
 Au but que vous marquait cette fin trop heureuse.  
 Sans outrager l'hymen vous me donnez un fils ;  
 Il a fait nos malheurs , mais il les a finis ;  
 Et je puis à la fin , sans rougir de ma joie ,  
 Remercier le ciel de ce don qu'il m'envoie.  
 Si vos terreurs encor vous laissent des soupçons ,  
 Confiez - moi ce fils , Elope , et j'en répons.

T H I E S T E.

Eh bien , s'il est ainsi , Thieste et votre fille  
 Vont remettre en vos mains l'espoir de leur famille.  
 Vous , ma mère , et les dieux , vous ferez son appui ,  
 Jusqu'à l'heureux moment où je pars avec lui.

A C T E C I N Q U I E M E. 261

E R O P E.

De mes tristes frayeurs à la fin délivrée,  
Je me confie en tout à la mère d'Atrée.  
Cours, Mégare.

M E G A R E.

Ah! princesse, à quoi m'obligez-vous!

E R O P E.

Va, dis-je, ne crains rien... sur vos sacrés genoux,  
En présence des dieux, je mettrai sans alarmes  
Ce dépôt précieux arrosé de mes larmes.

T H I E S T E.

C'est vous qui l'adoptez et qui m'en répondez.

H I P P O D A M I E.

Oui, j'en réponds.

T H I E S T E.

Voyez ce que vous hafardez.

P O L E M O N.

Je veillerai sur lui.

E R O P E.

Soyez sa protectrice :

Ma mère, s'il est né sous un cruel auspice,  
Corrigez de son sort le sinistre ascendant.

H I P P O D A M I E.

On m'ôtera le jour avant que cet enfant...  
Vous savez, belle Eropé, en tous les temps trop chère,  
Si le ciel m'a donné des entrailles de mère.



## SCENE III.

HIPPODAMIE, EROPE, THIESTE, IDAS,  
POLEMON.

I D A S.

**R**EINES, on vous attend. Atrée est à l'autel.

E R O P E.

Atrée ?

I D A S.

Il doit lui-même, en ce jour solennel,  
Commencer sous vos yeux ces heureux sacrifices,  
Immoler la victime, en offrir les prémices ;

(à *Erope.*)

Les goûter avec vous, tandis que dans ces lieux,  
Pour confirmer la paix jurée au nom des dieux,  
Je dois faire apporter la coupe de ses pères,  
Ce gage auguste et saint de vos sermens sincères.  
C'est à Thieste, à vous, de venir commencer  
La fête qu'il ordonne et qu'il fait annoncer.

T H I E S T E.

Mais il pouvait lui-même ici nous en instruire,  
Venir prendre sa mère, à l'autel nous conduire.  
Il le devait.

I D A S.

Au temple, un devoir plus pressé,  
De ces devoirs communs, Seigneur, l'a dispensé.  
Vous savez que les dieux font aux rois plus propices,  
Quand de leurs propres mains ils font les sacrifices.

Les rois des Argiens de ce droit sont jaloux.

T H I E S T E.

Allons donc, chère Elope... A côté d'un époux  
Suivez, sans vous troubler, une mère adorée.  
Je ne puis craindre ici l'inimitié d'Atrée ;  
Engagé trop avant, il ne peut reculer.

E R O P E.

Pardonne, cher époux, si tu me vois trembler.

H I P P O D A M I E.

Venez, ne tardons plus... Le fang des Pélopidés,  
Dans ce jour fortuné n'aura point de perfides. (p)

I D A S.

Non, Madame ; au courroux dont il fut possédé  
Par degrés à mes yeux le calme a succédé.  
La paix est dans le cœur du redoutable Atrée :  
Lui-même il veut remplir cette coupe sacrée  
Que les prêtres des dieux porteront à l'autel  
Où vous prononcerez le serment solennel.

P O L E M O N.

Achevons notre ouvrage ; entrons, la porte s'ouvre,  
De ce saint appareil, la pompe se découvre. (\*)  
Enfin je vois Atrée : il avance à pas lents,  
Interdit, égaré...

(\*) Ici on apporte l'autel avec la coupe. La reine, *Elope* et *Thieste* se mettent à un des côtés ; *Polémon* et *Idas*, en la saluant, se placent de l'autre ; on place la coupe sur la table. On voit venir de loin *Atrée* qui s'arrête à l'entrée de la scène.

## SCENE IV et dernière.

Tous les personnages précédens , ATRÉE dans le fond.

HIPPODAMIE.

**E**COUTEZ nos sermens.

Dieux qui rendez enfin dans ce jour salutaire  
 Les peuples à leurs rois , les enfans à leur mère ,  
 Si du trône des cieus vous ne dédaignez pas  
 D'honorer d'un coup d'œil les rois et les Etats ,  
 Prodiguez vos faveurs à la vertu du juste.  
 Si le crime est ici , que cette coupe auguste  
 En lave la fouillure , et demeure à jamais  
 Un monument sacré de vos nouveaux bienfaits.

(à Atrée.)

Approchez-vous , mon fils. D'où naît cette contrainte,  
 Et quelle horreur nouvelle en vos regards est peinte ?

ATRÉE.

Peut-être un peu de trouble a pu renaître en moi ,  
 En voyant que mon frère a soupçonné ma foi.

HIPPODAMIE.

Ah ! bannissez , mes fils , ces soupçons téméraires ,  
 Honteux entre des rois , cruels entre des frères.  
 Tout doit être oublié ; la plainte aigrit les cœurs ,  
 Et de ce jour heureux corromprait les douceurs ;  
 Dans nos embrassemens qu'enfin tout se répare.

(à Polémon.)

Donnez-moi cette coupe.

MEGARE,

ACTE CINQUIÈME. 265

MÉGARE, *accourant.*

Arrêtez !

ÉROPE.

Ah ! Mégare,

Tu reviens sans mon fils !

MÉGARE, *se plaçant près d'Érope.*

De farouches soldats

Ont saisi cet enfant dans mes débiles bras. . . .

ÉROPE.

On m'arrache mon sang !

MÉGARE.

Interdite et tremblante,

Les dieux que j'attestais m'ont laissée expirante.

Craignez tout.

ÉROPE.

Ah ! courons. . .

THIESTE.

Volons, sauvons mon fils. . .

ATRÉE, *toujours dans l'enfoncement.*

Du crime de sa vie enfin reçois le prix.

(*on frappe Érope derrière la scène.*)

ÉROPE.

Je meurs !

ATRÉE.

Tombe avec elle, exécration Thieste,

Suis ton infame épouse, et l'enfant de l'inceste.

Je n'ai pu t'abreuver de ce sang criminel,

Mais tu le rejoindras.

*Théâtre. Tome VI.*

\* Z

266 LES PELOPIDES. ACTE V.

THIESTE, *derrière la scène.*

Dieux ! c'est à votre autel...

Mais je l'avais fouillé.

HIPPODAMIE.

Fureurs de la vengeance !

Ciel qui la réservais ! implacable puissance !

Monstre que j'ai nourri, monstre de cruauté,

Achève, ouvre ce sein, ces flancs qui t'ont porté.

*(on entend le tonnerre, et les ténèbres couvrent la terre.)*

ATRÉE, *appuyé contre une colonne pendant que le tonnerre gronde.*

Destin, tu l'as voulu ! c'est d'abyme en abyme

Que tu conduis Atrée à ce comble du crime....

La foudre m'environne, et le soleil me fuit !

L'enfer s'ouvre ! ... je tombe en l'éternelle nuit.

Tantale, pour ton fils tu viens me reconnaître,

Et mes derniers neveux m'égaleront peut-être.

*Fin du cinquième et dernier acte.*

# V A R I A N T E S

## D E S P E L O P I D E S.

### E R O P E.

(a) P E U T - E T R E un fort plus triste empoisonne ma vie.  
Les monstres déchainés de l'empire des morts  
Sont moins cruels pour moi que l'horreur des remords.

(b) Réparer vos erreurs et vaincre son courroux.

(c) T H I E S T E.

Epouse infortunée, et malheureuse mère !  
Mais nul ne peut forcer sa prison volontaire ;  
De cet asile saint rien ne peut la tirer.

(d) Que je résiste ou non, c'en est fait, tout me perd.  
Auteur de tant de maux, pourquoi m'as-tu séduite ?

(e) Je me suis trop sans doute accusé devant elle.  
Ce n'est pas vous du moins qui fûtes criminelle :  
A mon fier ennemi j'enlevai vos appas.  
Les dieux n'avaient point mis Elope entre ses bras.  
J'éteignis les flambeaux de cette horrible fête :  
Malgré vous, en un mot, vous fûtes ma conquête :  
Je fus le seul coupable, et je ne le suis plus.  
Votre cœur alarmé, vos vœux irréfolus  
M'ont assez reproché ma flamme et mon audace ;  
A mon empressement le ciel même a fait grâce.

(f) A ce trouble éternel qui fuit le diadème.

(g) On condamne son crime ; il le doit expier ;  
Et vous, s'il se repent, vous devez l'oublier.

(h) Mon cœur peut se tromper ; mais dans Hyppodamie  
Je crains de rencontrer ma secrète ennemie.  
Polémon n'est qu'un traître, et son ambition  
Peut-être de Thieste armait la faction.

I D A S.

Tel est souvent des cours le manége perfide ;  
 La vérité les fuit , l'imposture y réside :  
 Tout est parti , cabale , injure ou trahison ;  
 Vous voyez la discorde y verser son poison.  
 Mais que craindriez-vous d'un parti sans puissance ?  
 Tout n'est-il pas soumis à votre obéissance ?  
 Ce peuple sous vos lois ne s'est-il pas rangé ?  
 Vous êtes maître ici.

A T R É E.

Je n'y suis pas vengé.  
 J'y suis en proie , Idas , à d'étranges supplices.  
 . . . . .

(i) Non ; ma fatale épouse , entre mes bras ravie ,  
 De sa place en mon cœur fera du moins bannie.

I D A S.

A vos pieds , dans ce temple , elle doit se jeter ;  
 Hippodamie enfin doit vous la présenter.

A T R É E.

Pour Eropé , il est vrai , j'aurais pu sans faiblesse  
 Garder le souvenir d'un reste de tendresse ;  
 Mais , pour éteindre enfin tant de ressentimens ,  
 Cette mère qui m'aime a tardé bien long-temps.  
 Eropé n'a point part au crime de mon frère.

(k) Fin du troisième acte , dans l'édition de 1775.

## S C E N E I V.

HIPPODAMIE , ATRÉE , IDAS.

H I P P O D A M I E.

Vous revoyez , mon fils , une mère affligée ,  
 Qui , toujours trop sensible et toujours outragée ,  
 Revient vous dire enfin , du pied des saints autels ,  
 Au nom d'Eropé , au sien , des adieux éternels.



La malheureuse Elope a défuni deux frères ,  
 Elle alluma les feux de ces funestes guerres.  
 Source de tous les maux , elle fuit tous les yeux :  
 Ses jours infortunés font confacrés aux dieux.  
 Sa douleur nous trompait ; ses fécrets facrifices  
 De celui qu'elle fait n'étaient que les prémices.  
 Libre au fond de ce temple , et loin de ses amans ,  
 Sa bouche a prononcé ses éternels fermens.  
 Elle ne dépendra que du pouvoir céleste.  
 Des murs du fanctuaire elle écarte Thiefté ;  
 Son criminel aspect eût fouillé ce féjour.  
 Qu'il parte pour Micène avant la fin du jour.  
 Vivez , régnéz heureux. . . . Ma carrière eft remplie :  
 Dans ce tombeau facré je reffe enfevelie.  
 Je devais cet exemple , au lieu de l'imiter. . . .  
 Tout ce que je demande avant de vous quitter ,  
 C'eft de vous voir figner cette paix néceffaire ,  
 D'une main qu'à mes yeux conduife un cœur fincère.  
 Vous n'avez point encore accompli ce devoir.  
 Nous allons pour jamais renoncer à nous voir.  
 Séparons-nous tous trois , fans que d'un feul murmure  
 Nous faffions un moment foupirer la nature.

## A T R É E.

A cet affront nouveau je ne m'attendais pas.  
 Ma femme ofe en ces lieux s'arracher à mes bras !  
 Vos autels , je l'avoue , ont de grands priviléges. . . .  
 Thiefté les fouilla de fes mains facriléges. . . .  
 Mais de quel droit Elope ofe-t-elle y porter  
 Ce téméraire vœu qu'ils doivent rejeter ?  
 Par des vœux plus facrés elle me fut unie :  
 Voulez-vous que deux fois elle me foit ravie ,  
 Tantôt par un perfide , et tantôt par les dieux ?  
 Ces vœux fi mal conçus , ces fermens odieux ,  
 Au roi comme à l'époux font un trop grand outrage.  
 Vous pouvez accomplir le vœu qui vous engage.  
 Ces lieux faits pour votre âge , au repos confacrés ,  
 Habités par ma mère en feront honorés.

Mais Elope est coupable en suivant votre exemple :  
 Elope m'appartient , et non pas à ce temple.  
 Ces dieux , ces mêmes dieux qui m'ont donné sa foi ,  
 Lui commandent surtout de n'obéir qu'à moi.  
 Est-ce donc Polémon , ou mon frère , ou vous-même ,  
 Qui pensez la soustraire à mon pouvoir suprême ?  
 Vous êtes- vous tous trois en secret accordés  
 Pour détruire une paix que vous me demandez ?  
 Qu'on rende mon épouse au maître qu'elle offense ;  
 Et si l'on me trahit , qu'on craigne ma vengeance.

## H I P P O D A M I E .

Vous interprétez mal une juste pitié  
 Que donnait à ses maux ma stérile amitié.  
 Votre mère pour vous , du fond de ces retraites ,  
 Forma toujours des vœux , tout cruel que vous êtes.  
 Entre Thieste et vous , Elope sans secours ,  
 N'avait plus que le ciel . . . il était son recours.  
 Mais , puisque vous daignez la recevoir encore ,  
 Puisque vous lui rendez cette main qui l'honore ,  
 Et qu'enfin son époux daigne lui rapporter  
 Un cœur dont ses appas n'osèrent se flatter ,  
 Elle doit en effet chérir votre clémence :  
 Je puis me plaindre à vous , mais son bonheur commence.  
 Cette auguste retraite , asile des douleurs ,  
 Où votre triste épouse aurait caché ses pleurs ,  
 Convenable à moi seule , à mon sort , à mon âge ,  
 Doit s'ouvrir pour la rendre à l'hymen qui l'engage.  
 Vous l'aimez , c'est assez. Sur moi , sur Polémon ,  
 Vous conceviez , mon fils , un injuste soupçon.  
 Quels amis trouvera ce cœur dur et sévère ,  
 Si vous vous défiez de l'amour d'une mère ?

## A T R É E .

Vous rendez quelque calme à mes esprits troublés.  
 Vous m'ôtez un fardeau dont mes sens accablés  
 N'auraient point soutenu le poids insupportable.  
 Oui , j'aime encore Elope ; elle n'est point coupable.

Oubliez mon courroux ; c'est à vous que je doi  
 Le jour plus épuré qui va luire pour moi.  
 Puisque Elope en ce temple , à son devoir fidelle ,  
 A fui d'un ravisseur l'audace criminelle ,  
 Je peux lui pardonner ; mais qu'en ce même jour  
 De son fatal aspect il purge ce séjour.  
 Je vais presser la fête , et jè la crois heureuse :  
 Si l'on m'avait trompé. . . je la rendrais affreuse.

H I P P O D A M I E à Idas.

Idas , il vous consulte ; allez et confirmez  
 Ces justes sentimens dans ses esprits calmés.

### S C E N E V.

H I P P O D A M I E seule.

**D**ISPARAISSEZ enfin , redoutables présages ,  
 Pressentimens d'horreur , effrayantes images ,  
 Qui poursuiviez par-tout mon esprit incertain.  
 La race de Tantale a vaincu son destin ;  
 Elle en a détourné la terrible influence.

### S C E N E V I.

H I P P O D A M I E , E R O P E.

H I P P O D A M I E.

**E**NFIN , votre bonheur passe votre espérance.  
 Ne pensez plus , ma fille , aux funèbres apprêts  
 Qui dans ce sombre asile enterraient vos attraits.  
 Laissez là ces bandeaux , ces voiles de tristesse ,  
 Dont j'ai vu frissonner votre faible jeunesse.  
 Il n'est ici de rang ni de place pour vous  
 Que le trône d'un maître , et le lit d'un époux.  
 Dans tous vos droits , ma fille , heureusement rentrée ,  
 Argos chérit dans vous la compagne d'Atrée.  
 Ne montrez à ses yeux que des yeux satisfaits ;  
 D'un pas plus assuré marchez vers le palais ;

Sur un front plus ferein posez le diadème :  
Atrée est rigoureux , violent , mais il aime.  
Ma fille , il faut régner.

E R O P E .

Je suis perdue . . . . ah, Dieux!

H I P P O D A M I E .

Qu'entends-je , et quel nuage a couvert vos beaux yeux ?  
N'éprouverai-je ici qu'un éternel passage  
De l'espoir à la crainte , et du calme à l'orage ?

E R O P E .

Ma mère ! . . . . j'ose encore ainsi vous appeler ,  
Et de trône et d'hymen cessez de me parler ,  
Ils ne font point pour moi . . . . je vous en ferai juge.  
Vous m'arrachez , Madame , à l'unique refuge  
Où je dus fuir Atrée et Thieste , et mon cœur.  
Vous me rendez au jour , le jour m'est en horreur.  
Un dieu cruel , un dieu me fuit et nous rassemble ,  
Vous , vos enfans et moi , pour nous frapper ensemble.  
Ne me consolez plus ; craignez de partager  
Le sort qui me menace , en voulant le changer . . .  
C'en est fait.

H I P P O D A M I E .

Je me perds dans votre destinée ;  
Mais on ne verra point Elope abandonnée  
D'une mère en tout temps prête à vous consoler.

E R O P E .

Ah ! qui protégez-vous ?

H I P P O D A M I E .

Où voulez-vous aller ?  
Je vous suis.

E R O P E .

Que de soins pour une criminelle !

H I P P O D A M I E .

Le fût-elle en effet , je ferai tout pour elle.

(l) Après ce vers, *Polémon* ajoutait, dans l'édition de 1775 :

Vous me voyez chargé des intérêts d'Argos,  
De la gloire d'Atrée, et de votre repos.  
Tandis qu'Hippodamie, avec persévérance,  
Adoucit de son fils la sombre violence;  
Que Thieste abandonne un séjour dangereux,  
Il deviendrait bientôt fatal à tous les deux.  
Vous devez sur ce prince avoir quelque puissance:  
Le salut de vos jours dépend de son absence.

(m) N'obtiendront pas de moi que je trompe mon maître:  
Le fort en est jeté.

MEGARE.

Princesse, il va paraître;

Vous n'avez qu'un moment.

EUROPE.

Ce mot me fait trembler.

MEGARE.

L'abyme est sous vos pas.

EUROPE.

N'importe, il faut parler.

MEGARE.

Le voici.

### SCÈNE V.

EUROPE, MEGARE, ATRÉE, Gardes.

ATRÉE, après avoir fait signe à ses gardes et à Mégare de se retirer.

JE la vois interdite, éperdue, &c.

(n) Fin du quatrième acte, dans l'édition de 1775.

Cessez, filles du Styx, cessez, troupe infernale,  
D'épouvanter les yeux de mon aïeul Tantale:  
Sur Thieste et sur moi venez vous acharner.  
Paraissent, Dieux vengeurs, je vais vous étonner.

## S C E N E V I I.

A T R É E , P O L E M O N , I D A S.

A T R É E.

I D A S , exécutez ce que je vais prescrire.  
 Polémon, c'en est fait, tout ce que je puis dire,  
 C'est que j'aurai l'orgueil de ne plus disputer  
 Un cœur dont la conquête a dû peu me flatter.  
 La paix est préférable à l'amour d'une femme ;  
 Ainsi qu'à mes Etats je la rends à mon ame.  
 Vous pouvez à mon frère annoncer mes bienfaits...  
 Si vous les approuvez, mes vœux font satisfaits.

P O L E M O N.

Puisse un pareil dessein, que je conçois à peine,  
 N'être point en effet inspiré par la haine !

A T R É E , *en sortant.*

Craignez-vous pour mon frère ?

P O L E M O N.

Oui, je crains pour tous deux.  
 Seconde-moi, nature, éveille-toi dans eux.  
 Que de ton feu sacré quelque faible étincelle  
 Rallume de ta cendre une flamme nouvelle.  
 Du bonheur de l'Etat fais l'auguste lien.  
 Nature, tu peux tout; les conseils ne font rien.

(o)

E R O P E.

Il est maître en ces lieux, nous sommes dans ses mains.

T H I E S T E.

Les dieux nos protecteurs y sont seuls souverains.

(p) Voici les dernières scènes du cinquième acte, telles qu'elles ont été imprimées jusqu'ici.

## SCENE IV.

POLEMON, IDAS.

I D A S.

Vous ne les suivez pas ?

P O L E M O N .

Non, je reste en ces lieux,  
Et ces libations qu'on y va faire aux dieux,  
Ces apprêts, ces sermens me tiennent en contrainte.  
Je vois trop de soldats entourer cette enceinte ;  
Vous devez y veiller : je dois compte au Sénat  
Des suites de la paix qu'il donne à cet Etat.  
Ayez soin d'empêcher que tous ces satellites  
De nos parvis sacrés ne passent les limites.  
Que font-ils en ces lieux ? . . . . Et vous , répondez-moi ,  
Vous aimez la vertu, même en flattant le roi ;  
Vous ne voudriez pas de la moindre injustice ,  
Fût-ce pour le servir, vous rendre le complice ?

I D A S .

C'est m'outrager, Seigneur, que me le demander.

P O L E M O N .

Mais il règne ; on l'outrage ; il peut vous commander  
Ces actes de rigueur, ces effets de vengeance  
Qui ne trouvent souvent que trop d'obéissance.

I D A S .

Il n'oserait : sachez, s'il a de tels desseins,  
Qu'il ne les confîra qu'aux plus vils des humains.  
Osez-vous accuser le roi d'être parjure ?

P O L E M O N .

Il a diffimulé l'excès de son injure ;  
Il garde un froid silence ; et depuis qu'il est roi,  
Ce cœur que j'ai formé s'est éloigné de moi.  
La vengeance en tout temps a fouillé ma patrie :  
La race de Pélops tient de la barbarie.



Jamais prince en effet ne fut plus outragé.  
Ne vous a-t-il pas dit qu'on le verrait vengé?

I D A S.

Oui ; mais depuis , Seigneur , dans son ame ulcérée ,  
Ainsi que parmi nous , j'ai vu la paix rentrée.  
A ce juste courroux dont il fut possédé ,  
Par degrés à mes yeux le calme a succédé.  
Il est devant les dieux ; déjà des sacrifices ,  
Dans ce moment heureux , on goûte les prémices.  
Sur la coupe sacrée on va jurer la paix  
Que vos soins ont donnée à nos ardens souhaits.

P O L E M O N .

Achevons notre ouvrage ; entrons , la porte s'ouvre ;  
De ce saint appareil la pompe se découvre. (a)  
La reine avec Eropé avance en ce parvis.  
Au nom de nos deux rois à la fin réunis ,  
On apporte en ces lieux la coupe de Tantale ;  
Puisse-t-elle à ses fils n'être jamais fatale !

### S C E N E V.

Tous les personnages précédens , ATRÉE dans le fond.

P O L E M O N .

J E vois venir Atrée ; et voici les momens  
Où vous allez tous trois prononcer les sermens.  
( Atrée se place derrière l'autel. )

H I P P O D A M I E .

Vous les écouterez , Dieux souverains du monde ,  
Dieux ! auteurs de ma race en malheurs si féconde ,  
Vous les voulez finir ; et la religion  
Forme enfin les saints nœuds de la réunion

(a) Ici on apporte l'autel avec la coupe. La reine, Eropé et Thieste se mettent à un des côtés. Polémon et Idas, en la saluant, se placent de l'autre.

Qui rend , après des jours de fang et de misère ,  
 Les peuples à leurs rois , les enfans à leur mère.  
 Si du trône des cieus vous ne dédaignez pas  
 D'honorer d'un coup d'œil les rois et les Etats ,  
 Prodiguez vos faveurs à la vertu du juste.  
 Si le crime est ici , que cette coupe auguste  
 En lave la fouillure , et demeure à jamais  
 Un monument sacré de vos nouveaux bienfaits.

( à Atrée. )

Approchez-vous , mon fils. D'où naît cette contrainte ,  
 Et quelle horreur nouvelle en vos regards est peinte ?

A T R É E.

Peut-être un peu de trouble a pu renaître en moi ,  
 En voyant que mon frère a soupçonné ma foi.  
 Des foldats de Micène il a mandé l'élite.

T H I E S T E.

Je veux que mes fujets se rangent à ma fuite ;  
 Je les veux pour témoins de mes sermens sacrés ,  
 Je les veux pour vengeurs , si vous vous parjurez.

H I P P O D A M I E.

Ah ! bannissez , mes fils , ces soupçons téméraires ,  
 Honteux entre des rois , cruels entre des frères.  
 Tout doit être oublié : la plainte aigrit les cœurs ;  
 Rien ne doit de ce jour altérer les douceurs :  
 Dans nos embrassemens qu'enfin tout se répare.

( à Polémon. )

Donnez-moi cette coupe.

M E G A R E *accourant.*

Arrêtez !

E R O P E.

Ah ! Mégare ,  
 Tu reviens sans mon fils !

M E G A R E , *se plaçant près d'Erope.*

De farouches foldats  
 Ont faifi cet enfant dans mes débiles bras.

E R O P E.

Quoi ! mon fils malheureux !

M E G A R E .

Interdite et tremblante,  
Les dieux que j'attestais m'ont laissée expirante.  
Craignez tout.

T H I E S T E .

Ah ! mon frère , est-ce ainsi que ta foi  
Se conserve à nos dieux , à tes sermens , à moi ?...  
Ta main tremble en touchant à la coupe sacrée !...

A T R É E .

Tremble encor plus , perfide , et reconnais Atrée.

E R O P E .

Dieux ! quels maux je ressens ! ô ma mère ! ô mon fils !...  
Je meurs !

*( elle tombe dans les bras d'Hippodamie et de Thieste. )*

P O L E M O N .

Affreux soupçons , vous êtes éclaircis.

A T R É E .

Tu meurs , indigne Elope , et tu mourras , Thieste.  
Ton détestable fils est celui de l'inceste ;  
Et ce vase contient le sang du malheureux :  
J'ai voulu de ce sang vous abreuver tous deux.

*( la nuit se répand sur la scène , et on entend le tonnerre. )*

A T R É E tire son épée.

Ce poison m'a vengé ; glaive , achève. . . .

T H I E S T E .

Ah , barbare !

Tu mourras avant moi. . . . la foudre nous sépare.

*( les deux frères veulent courir l'un sur l'autre , le poignard  
à la main ; Polémon et Idas les désarment. )*

A T R É E .

Craains la foudre et mon bras ; tombe , perfide , et meurs !

H I P P O D A M I E .

Monstres , sur votre mère épuisez vos fureurs :

Mon sein vous a portés, je suis la plus coupable.

(elle embrasse Elope, et se laisse tomber auprès d'elle sur une  
banquette : les éclairs et le tonnerre redoublent.)

THIESTE.

Je ne puis t'arracher ta vie abominable :

Va, je finis la mienne.

(il se tue.)

A TRÉ E.

Attends, rival cruel. . . .

Le jour fuit, l'enfer m'ouvre un sépulcre éternel ;

Je porterai ma haine au fond de ces abymes,

Nous y disputerons de malheurs et de crimes.

Le séjour des forfaits, le séjour des tourmens,

O Tantale ! ô mon père ! est fait pour tes enfans.

Je suis digne de toi, tu dois me reconnaître ;

Et mes derniers neveux m'égalèrent peut-être.

## NOTE.

(1) Vers de Timoléon de M. de la Harpe.

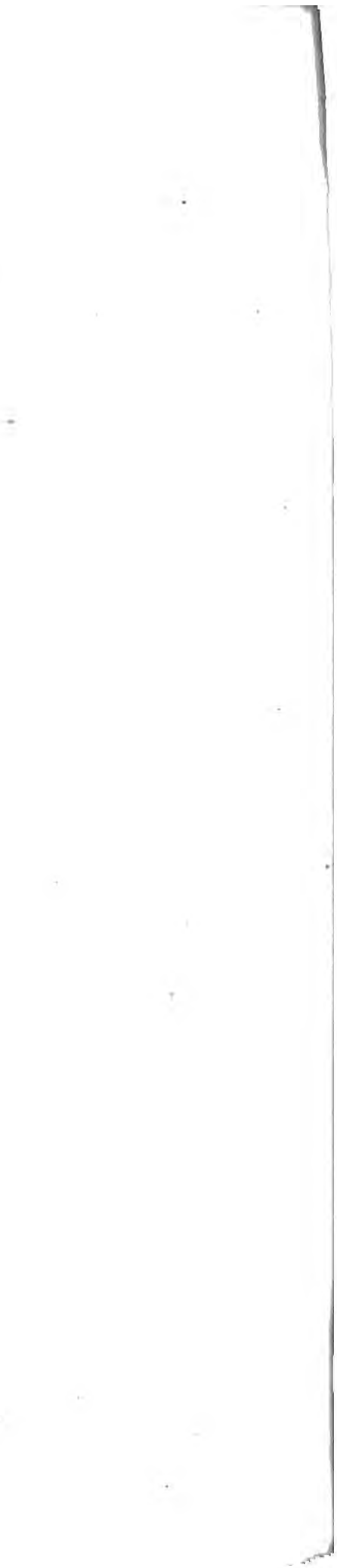
*Fin des Note et Variantes.*

IRENE,

I R E N E ,

*T R A G E D I E .*

Représentée, pour la première fois, le  
16 mars 1778.





# L E T T R E

D E

M. D E V O L T A I R E

A L'ACADEMIE FRANÇAISE. 1778.

M E S S I E U R S ,

**D**AIGNEZ recevoir le dernier hommage de ma voix mourante, avec les remerciemens tendres et respectueux que je dois à vos extrêmes bontés.

Si votre compagnie fut nécessaire à la France par son institution, dans un temps où nous n'avions aucun ouvrage de génie écrit d'un style pur et noble, elle est plus nécessaire que jamais dans la multitude des productions que fait naître aujourd'hui le goût généralement répandu de la littérature.

Il n'est permis à aucun membre de l'académie de la Crusca, de prendre ce titre à la tête de son livre, si l'académie ne l'a déclaré écrit avec la pureté de la langue toscane. Autrefois quand j'osais cultiver, quoique faiblement, l'art des *Sophocles*, je consultais toujours M. l'abbé d'*Olivet*, notre confrère,

qui , fans me nommer , vous propofait mes doutes ; et lorsque je commentai le grand *Corneille* , j'envoyai toutes mes remarques à *M. Duclos* , qui vous les communiqua. Vous les examinâtes ; et cette édition de *Corneille* semble être aujourd'hui regardée comme un livre classique pour les remarques que je n'ai données que sur votre décision.

Je prends aujourd'hui la liberté de vous demander des leçons sur les fautes où je suis tombé dans la tragédie d'Irène. Je n'en fais tirer quelques exemplaires que pour avoir l'honneur de vous consulter , et pour suivre les avis de ceux d'entre vous qui voudront bien m'en donner. La vieilleffe passe pour incorrigible , et moi , Messieurs , je crois qu'on doit penser à se corriger à cent ans. On ne peut se donner du génie à aucun âge , mais on peut réparer ses fautes à tout âge. Peut-être cette méthode est la seule qui puisse préserver la langue française de la corruption qui semble , dit-on , la menacer.

*Racine* , celui de nos poètes qui approcha le plus de la perfection , ne donna jamais au public aucun ouvrage sans avoir écouté les conseils de *Boileau* et de *Patru* : aussi c'est ce véritablement grand homme qui nous enseigna , par son exemple , l'art difficile de s'exprimer

toujours naturellement , malgré la gêne prodigieuse de la rime ; de faire parler le cœur avec esprit sans la moindre ombre d'affectation ; d'employer toujours le mot propre souvent inconnu au public étonné de l'entendre. *Invenit verba quibus deberent loqui* , dit si bien *Pétrone* : il inventa l'art de s'exprimer.

Il mit dans la poésie dramatique cette élégance , cette harmonie continue qui nous manquait absolument , ce charme secret et inexprimable , égal à celui du quatrième livre de *Virgile* ; cette douceur enchanteresse qui fait que quand vous lisez au hasard dix ou douze vers d'une de ses pièces , un attrait irrésistible vous force de lire tout le reste.

C'est lui qui a proscrit chez tous les gens de goût , et malheureusement chez eux seuls , ces idées gigantesques et vides de sens , ces apostrophes continuelles aux dieux , quand on ne fait pas faire parler les hommes ; ces lieux communs d'une politique ridiculement atroce , débités dans un style sauvage ; ces épithètes fausses et inutiles ; ces idées obscures , plus obscurément rendues ; ce style aussi dur que négligé , incorrect et barbare ; enfin tout ce que j'ai vu applaudi par un parterre composé alors de jeunes gens dont le goût n'était pas encore formé.

Je ne parle pas de l'artifice imperceptible des poèmes de *Racine*, de son grand art de conduire une tragédie; de renouer l'intérêt par des moyens délicats; de tirer un acte entier d'un seul sentiment; je ne parle que de l'art d'écrire. C'est sur cet art si nécessaire, si facile aux yeux de l'ignorance, si difficile au génie même, que le législateur *Boileau* a donné ce précepte :

Et que tout ce qu'il dit, facile à retenir,  
De son ouvrage en vous laisse un long souvenir.

Voilà ce qui est arrivé toujours au seul *Racine*, depuis *Andromaque* jusqu'au chef-d'œuvre d'*Athalie*. (\*)

J'ai remarqué ailleurs que dans les livres de toute espèce, dans les sermons même, dans les oraisons funèbres, les orateurs ont souvent employé les tours de phrase de cet élégant écrivain, ses expressions pittoresques, *verba quibus deberent loqui*. *Cheminais*, *Massillon* ont été célèbres, l'un pendant quelque temps, l'autre pour toujours, par l'imitation du style de *Racine*. Ils se servaient de ses armes pour combattre en public un genre de littérature dont ils étaient idolâtres en secret. Ce peintre

(\*) Voyez la note à la fin de cette lettre.

charmant de la vertu , cet aimable *Fénélon* votre autre confrère , tant persécuté pour des disputes aujourd'hui méprisées , et si cher à la postérité par ses persécutions mêmes , forma sa prose élégante sur la poésie de *Racine* , ne pouvant l'imiter en vers : car les vers sont une langue qu'il est donné à très-peu d'esprits de posséder ; et quand les plus éloquens et les plus savans hommes , les sublimes *Bossuet* , les touchans *Fénélon* , les érudits *Huet* ont voulu faire des vers français , ils sont tombés de la hauteur où les plaçait leur génie ou leur science , dans cette triste classe qui est au-dessous de la médiocrité.

Mais les ouvrages de prose dans lesquels on a le mieux imité le style de *Racine* , sont ce que nous avons de meilleur dans notre langue. Point de vrai succès aujourd'hui sans cette correction , sans cette pureté qui seule met le génie dans tout son jour , et sans laquelle ce génie ne déploierait qu'une force monstrueuse , tombant à chaque pas dans une faiblesse plus monstrueuse encore , et du haut des nues dans la fange.

Vous entretenez le feu sacré , Messieurs ; c'est par vos soins que depuis quelques années les compositions pour les prix décernés par vous sont enfin devenues de véritables pièces

d'éloquence. Le goût de la saine littérature s'est tellement déployé, qu'on a vu quelquefois trois ou quatre ouvrages suspendre vos jugemens, et partager vos suffrages ainsi que ceux du public.

Je sens combien il est peu convenable, à mon âge de quatre-vingt-quatre ans, d'oser arrêter un moment vos regards sur un des fruits dégénérés de ma vieillesse. La tragédie d'Irène ne peut être digne de vous ni du théâtre français; elle n'a d'autre mérite que la fidélité aux règles données aux Grecs par le digne précepteur d'*Alexandre*, et adoptées chez les Français par le génie de *Corneille*, le père de notre théâtre.

A ce grand nom de *Corneille*, Messieurs, permettez que je joigne ma faible voix à vos décisions souveraines sur l'éclat éternel qu'il fut donner à cette langue française peu connue avant lui, et devenue après lui la langue de l'Europe.

Vous éclairâtes mes doutes, et vous confirmâtes mon opinion il y a deux ans, en voulant bien lire, dans une de vos assemblées publiques, la lettre que j'avais eu l'honneur de vous écrire sur *Corneille* et sur *Shakespeare*. Je rougis de joindre ensemble ces deux noms: mais j'apprends qu'on renouvelle au milieu  
de



de Paris cette incroyable dispute. On s'appuie de l'opinion de madame *Montagu*, estimable citoyenne de Londres, qui montre pour sa patrie une passion si pardonnable. Elle préfère *Shakespeare* aux auteurs d'*Iphigénie* et d'*Athalie*, de *Polyeucte* et de *Cinna*. Elle a fait un livre entier pour lui assurer cette supériorité; et ce livre est écrit avec la force d'enthousiasme que la nation anglaise retrouve dans quelques beaux morceaux de *Shakespeare*, échappés à la grossièreté de son siècle. Elle met *Shakespeare* au-dessus de tout, en faveur de ces morceaux qui sont en effet naturels et énergiques, quoique défigurés presque toujours par une familiarité basse. Mais est-il permis de préférer deux vers d'*Ennius* à tout *Virgile*, ou de *Lycophron* à tout *Homère*?

On a représenté, Messieurs, les chefs-d'œuvre de la France devant toutes les cours, et dans les académies d'Italie. On les joue depuis les rivages de la mer glaciale jusqu'à la mer qui sépare l'Europe de l'Afrique. Qu'on fasse le même honneur à une seule pièce de *Shakespeare*, et alors nous pourrons disputer.

Qu'un chinois vienne nous dire : „ Nos tragédies composées sous la dynastie des *Yuen* font encore nos délices après cinq



„ cents années. Nous avons sur le théâtre des  
 „ scènes en prose, d'autres en vers rimés,  
 „ d'autres en vers non rimés. Les discours  
 „ de politique et les grands sentimens y sont  
 „ interrompus par des chançons, comme dans  
 „ votre Athalie. Nous avons de plus des  
 „ forciers qui descendent des airs sur un  
 „ manche à balai, des vendeurs d'orviétan  
 „ et des gilles qui, au milieu d'un entretien  
 „ sérieux, viennent faire leurs grimaces, de  
 „ peur que vous ne preniez à la pièce un  
 „ intérêt trop tendre qui pourrait vous attris-  
 „ ter. Nous faisons paraître des favetiers avec  
 „ des mandarins, et des fossoyeurs avec des  
 „ princes, pour rappeler aux hommes leur  
 „ égalité primitive. Nos tragédies n'ont ni  
 „ exposition, ni nœud, ni dénouement. Une  
 „ de nos pièces dure cinq cents années, et  
 „ un payfan qui est né au premier acte est  
 „ pendu au dernier. Tous nos princes parlent  
 „ en crocheteurs, et nos crocheteurs quel-  
 „ quefois en princes. Nos reines y prononcent  
 „ des mots de turpitude qui n'échapperaient  
 „ pas à des revendeuses entre les bras des  
 „ derniers des hommes, &c. &c. „

Je leur dirais : Messieurs, jouez ces pièces  
 à Nankin; mais ne vous avisez pas de les  
 représenter aujourd'hui à Paris ou à Florence,

quoiqu'on nous en donne quelquefois à Paris qui ont un plus grand défaut, celui d'être froides.

Madame *Montagu* relève avec justice quelques défauts de la belle tragédie de *Cinna* et ceux de *Rodogune*. Tout n'est pas toujours ni bien dessiné, ni bien exprimé dans ces fameuses pièces, je l'avoue. Je suis même obligé de vous dire, Messieurs, que cette dame spirituelle et éclairée ne reprend qu'une petite partie des fautes remarquées par moi-même, lorsque je vous consultai sur le commentaire de *Corneille*. Je me suis entièrement rencontré avec elle dans les justes critiques que j'ai été obligé d'en faire. Mais c'est toujours en admirant son génie que j'ai remarqué ses écarts. Eh, quelle différence entre les défauts de *Corneille* dans ses bonnes pièces, et ceux de *Shakespeare* dans tous ses ouvrages !

Que peut-on reprocher à *Corneille* dans les tragédies de ce génie sublime, qui sont restées à l'Europe ? (car il ne faut pas parler des autres,) c'est d'avoir pris quelquefois de l'enflure pour de la grandeur ; de s'être permis quelques raisonnemens que la tragédie ne peut admettre ; de s'être affervi dans presque toutes ses pièces à l'usage de son temps,

d'introduire au milieu des intérêts politiques, toujours froids, des amours plus infipides.

On peut le plaindre de n'avoir point traité de vraies passions, excepté dans la pièce espagnole du Cid ; pièce dans laquelle il eut encore l'étonnant mérite de corriger son modèle en trente endroits, dans un temps où les bienséances théâtrales n'étaient pas encore connues en France. On le condamne surtout pour avoir trop négligé sa langue. Alors, toutes les critiques faites par des hommes d'esprit sur un grand homme sont épuisées ; et l'on joue Cinna et Polyeucte devant l'impératrice des Romains, devant celle de Ruffie, devant le doge et les sénateurs de Venise, comme devant le roi et la reine de France.

Que reproche-t-on à *Shakespeare* ? Vous le savez, Messieurs ; tout ce que vous venez de voir vanté par les Chinois. Ce sont, comme dit M. de *Fontenelle* dans ses *Mondes*, presque d'autres principes de raisonnement. Mais ce qui est bien étrange, c'est qu'alors le théâtre espagnol, qui infectait l'Europe, en était le législateur. *Lopez de Véga* avouait cet opprobre ; mais *Shakespeare* n'eut pas le courage de l'avouer. Que devaient faire les Anglais ? ce qu'on a fait en France ; se corriger.

Madame *Montagu* condamne dans la perfection de *Racine*, cet amour continuel qui est toujours la base du peu de tragédies que nous avons de lui, excepté dans *Esther* et dans *Athalie*. Il est beau, sans doute, à une dame de réprover cette passion universelle qui fait régner son sexe; mais qu'elle examine cette *Bérénice* tant condamnée par nous-mêmes, pour n'être qu'une idylle amoureuse. Que le principal personnage de cette idylle soit représenté par une actrice telle que mademoiselle *Gauffin*, alors je réponds que madame *Montagu* versera des larmes. J'ai vu le roi de Prusse attendri à une simple lecture de *Bérénice*, qu'on se fait devant lui, en prononçant les vers comme on doit les prononcer, ce qui est bien rare. Quel charme tira des larmes des yeux de ce héros philosophe? la seule magie du style de ce vrai poëte, *qui invenit verba quibus deberent loqui*.

Les censures de réflexion n'ôtent jamais le plaisir du sentiment. Que la sévérité blâme *Racine* tant qu'elle voudra, le cœur vous ramènera toujours à ses pièces. Ceux qui connaissent les difficultés extrêmes, et la délicatesse de la langue française, voudront toujours lire et entendre les vers de cet homme inimitable, à qui le nom de grand n'a manqué

que parce qu'il n'avait point de frère dont il fallût le distinguer. Si on lui reproche d'être le poète de l'amour, il faut donc condamner le quatrième livre de *Virgile*. On ne trouve pas quelquefois assez de force dans ses caractères, et dans son style; c'est ce qu'on a dit de *Virgile*; mais on admire dans l'un et dans l'autre une élégance continue.

Madame *Montagu* s'efforce d'être touchée des beautés d'Euripide, pour tâcher d'être insensible aux perfections de *Racine*. Je la plaindrais beaucoup si elle avait le malheur de ne pas pleurer au rôle inimitable de la Phèdre française, et de n'être pas hors d'elle-même à toute la tragédie d'Iphigénie. Elle paraît estimer beaucoup *Brumoy*, parce que *Brumoy*, en qualité de traducteur d'Euripide, semble donner au poète grec la préférence sur le poète français. Mais si elle savait que *Brumoy* traduit le grec très-infidèlement; si elle savait que, *vous y ferez, ma fille*, n'est pas dans Euripide; si elle savait que *Clytemnestre* embrasse les genoux d'*Achille* dans la pièce grecque comme dans la française (quoique *Brumoy* ose supposer le contraire), enfin si son oreille était accoutumée à cette mélodie enchanteuse qu'on ne trouve parmi tous les tragiques de l'Europe que chez *Racine* seul, alors madame *Montagu* changerait de sentiment.

*L'Achille de Racine*, dit-elle, *ressemble à un jeune amant qui a du courage : et pourtant l'Iphigénie est une des meilleures tragédies françaises.* Je lui dirais : et pourtant, Madame, elle est un chef-d'œuvre qui honorera éternellement ce beau siècle de *Louis XIV*, ce siècle, notre gloire, notre modèle et notre désespoir. Si nous avons été indignés contre madame de *Sévigné* qui écrivait si bien, et qui jugeait si mal ; si nous sommes révoltés de cet esprit misérable de parti, de cette aveugle prévention qui lui fait dire *que la mode d'aimer Racine, passera comme la mode du café* : jugez, Madame, combien nous devons être affligés qu'une personne aussi instruite que vous ne rende pas justice à l'extrême mérite d'un si grand homme. Je vous le dis, les yeux encore mouillés des larmes d'admiration et d'attendrissement que la centième lecture d'*Iphigénie* vient de m'arracher.

Je dois ajouter à cet extrême mérite d'émouvoir pendant cinq actes, le mérite plus rare et moins senti de vaincre pendant cinq actes la difficulté de la rime et de la mesure, au point de ne pas laisser échapper une seule ligne, un seul mot qui sente la moindre gêne, quoi qu'on ait été continuellement gêné. C'est à ce coin que sont marqués



le peu de bons vers que nous avons dans notre langue. Madame *Montagu* compte pour rien cette difficulté surmontée. Mais, Madame, oubliez-vous qu'il n'y a jamais eu sur la terre aucun art, aucun amusement même où le prix ne fût attaché à la difficulté? Ne cherchait-on pas dans la plus haute antiquité à rendre difficile l'explication de ces énigmes que les rois se propoisaient les uns aux autres? N'y a-t-il pas eu de très-grandes difficultés à vaincre dans tous les jeux de la Grèce, depuis le disque jusqu'à la course des chars? Nos tournois, nos carroufels étaient-ils si faciles? Que dis-je? aujourd'hui dans la molle oisiveté où tous les grands perdent leurs journées depuis Pétersbourg jusqu'à Madrid, le seul attrait qui les pique dans leurs misérables jeux de cartes, n'est-ce pas la difficulté de la combinaison, sans quoi leur ame languirait assoupie?

Il est donc bien étrange, et j'ose dire bien barbare, de vouloir ôter à la poésie ce qui la distingue du discours ordinaire. Les vers blancs n'ont été inventés que par la paresse et l'impuissance de faire des vers rimés, comme le célèbre *Pope* me l'a avoué vingt fois. Insérer dans une tragédie des scènes entières en prose, c'est l'aveu d'une impuissance encore plus honteuse.



Il est bien certain que les Grecs ne placèrent les Muses sur le haut du Parnasse que pour marquer le mérite et le plaisir de pouvoir aborder jusqu'à elles à travers des obstacles. Ne supprimez donc point ces obstacles, Madame ; laissez subsister les barrières qui séparent la bonne compagnie des vendeurs d'orviétan et de leurs gilles. Souffrez que *Pope* imite les véritables génies italiens, les *Arioste*, les *Tasse*, qui se sont soumis à la gêne de la rime pour la vaincre.

Enfin quand *Boileau* a prononcé :

Et que tout ce qu'il dit, facile à retenir,  
De son ouvrage en vous laisse un long souvenir.

n'a-t-il pas entendu que la rime imprimait plus aisément les pensées dans la mémoire ?

Je ne me flatte pas que mon discours et ma sensibilité passent dans le cœur de madame *Montagu*, et que je sois destiné à convertir *divisos orbe Britannos*. Mais pourquoi faire une querelle nationale d'un objet de littérature ? Les Anglais n'ont-ils pas assez de dissensions chez eux ? et n'avons-nous pas assez de tracasseries chez nous ? ou plutôt l'une et l'autre nation n'ont-elles pas eu assez de grands hommes dans tous les genres pour ne se rien envier, pour ne se rien reprocher ?

Hélas ! Messieurs , permettez-moi de vous répéter que j'ai passé une partie de ma vie à faire connaître en France les passages les plus frappans des auteurs qui ont eu de la réputation chez les autres nations. Je fus le premier qui tirai un peu d'or de la fange où le génie de *Shakespeare* avait été plongé par son siècle. J'ai rendu justice à l'anglais *Shakespeare* , comme à l'espagnol *Caldéron* ; et je n'ai jamais écouté le préjugé national. J'ose dire que c'est de ma seule patrie que j'ai appris à regarder les autres peuples d'un œil impartial. Les véritables gens de lettres en France n'ont jamais connu cette rivalité hautaine et pédantesque , cet amour propre révoltant qui se déguise sous l'amour de son pays , et qui ne préfère les heureux génies de ses anciens concitoyens à tout mérite étranger que pour s'envelopper dans leur gloire.

Quels éloges n'avons-nous pas prodigués aux *Bacon* , aux *Kepler* , aux *Copernic* , sans même y mêler d'abord aucune émulation ! Que n'avons-nous pas dit du grand *Galilée* , le restaurateur et la victime de la raison en Italie , ce premier maître de la philosophie , que *Descartes* eut le malheur de ne citer jamais !

Nous sommes tous à présent les disciples de *Newton* : nous le remercions d'avoir seul

trouvé et prouvé le vrai système du monde ; d'avoir seul enseigné au genre-humain à voir la lumière ; et nous lui pardonnons d'avoir commenté les visions de *Daniel* et l'*Apocalypse*.

Nous admirons dans *Locke* la seule métaphysique qui ait paru dans le monde depuis que *Platon* la chercha ; et nous n'avons rien à pardonner à *Locke*. N'en ferions-nous pas autant pour *Shakespeare*, s'il avait ressuscité l'art des *Sophocles*, comme madame *Montagu*, ou son traducteur ose le prétendre ? Ne verrions-nous pas M. de *la Harpe*, qui combat pour le bon goût avec les armes de la raison, élever sa voix en faveur de cet homme singulier ? Que fait-il au contraire ? il a eu la patience de prouver dans son judicieux journal ce que tout le monde sent : que *Shakespeare* est un sauvage avec des étincelles de génie qui brillent dans une nuit horrible.

Que l'Angleterre se contente de ses grands hommes en tant de genres : elle a assez de gloire. La patrie du *Prince noir* et de *Newton* peut se passer du mérite des *Sophocle*, des *Zeuxis*, des *Phidias*, des *Timothée* qui lui manquent encore.

Je finis ma carrière en souhaitant que celles de nos grands hommes en tout genre soient toujours remplies par des successeurs dignes

300 LETTRE DE M. DE VOLTAIRE.

d'eux ; que les siècles à venir égalent le grand siècle de *Louis XIV* , et qu'ils ne dégèrent pas en croyant le surpasser.

Je suis avec un profond respect ,

MESSIEURS ,

Votre très-humble, très-obéissant , et très-obligé serviteur et confrère, &c.

## N O T E.

(\*) Le P. Brumoy, dans son Discours sur le parallèle des théâtres, a dit de nos spectateurs : *Ce n'est que le sang froid qui applaudit la beauté des vers.* Si ce savant avait connu notre public, il aurait vu que tantôt il applaudit de sang froid des maximes vraies ou fausses ; tantôt il applaudit avec transport des tirades de déclamation, soit pleines de beautés, soit pleines de ridicules, n'importe ; et qu'il est toujours insensible à des vers qui ne sont que bien faits et raisonnables.

Je demandai un jour à un homme qui avait fréquenté assidument cette cave obscure appelée parterre, comment il avait pu applaudir à ces vers si étranges et si déplacés :

César, car le destin que dans tes fers je brave  
M'a fait ta prisonnière et non pas ton esclave ;  
Et tu ne prétends pas qu'il m'abaisse le cœur  
Jusqu'à te rendre hommage, et te nommer seigneur.

Comme si le mot seigneur était sur notre théâtre autre chose qu'un terme de politesse ; et comme si la jeune *Cornélie* avait pu s'avilir en parlant déceimment à *César*. Pourquoi, lui dis-je, avez-vous tant battu des mains à ces étonnantes paroles :

Rome le veut ainsi : son adorable front  
Aurait de quoi rougir d'un trop honteux affront,  
De voir en même jour, après tant de conquêtes,  
Sous un indigne fer ses deux plus nobles têtes.  
Son grand cœur qu'à tes lois en vain tu crois soumis  
En veut au criminel plus qu'à ses ennemis ;  
Et tiendrait à malheur le bien de se voir libre  
Si l'attentat du Nil affranchissait le Tibre.  
Comme autre qu'un romain n'a pu l'affujettir,  
Autre aussi qu'un romain ne l'en doit garantir.  
Tu tomberais ici sans être sa victime :  
Au lieu d'un châtement ta mort serait un crime ;  
Et sans que tes pareils en conçussent d'effroi,  
L'exemple que tu dois périrait avec toi.

Venge-la de l'Égypte à son appui fatale ,  
 Et je la vengerai , si je puis , de Pharfale.  
 Va , ne perds point le temps , il presse. Adieu , tu peux  
 Te vanter qu'une fois j'ai fait pour toi des vœux.

Vous sentez bien aujourd'hui qu'il n'est guère convenable qu'une jeune femme absolument dépendante de *César*, protégée, secourue, vengée par lui, et qui doit être à ses pieds, le menace en antithèses si recherchées, et dans un style si obscur, de le faire condamner à la mort pour servir d'exemple; et finisse enfin par lui dire: *Adieu, César, tu peux te vanter que j'ai fait des vœux pour toi une fois en ma vie. Avez-vous pu seulement entendre ce froid raisonnement, aussi faux qu'alambiqué: comme autre qu'un romain n'a pu affermir Rome, autre qu'un romain ne l'en peut garantir.*

Il n'y a point d'homme un peu accoutumé aux affaires de ce monde qui ne sente combien de tels vers sont contraires à toutes les bienséances, à la nature, à la raison, et même aux règles de la poésie, qui veulent que tout soit clair, et que rien ne soit forcé dans l'expression.

Dites-moi donc par quel prestige vous avez applaudi sans cesse des tirades aussi embrouillées, aussi obscures, aussi déplacées? Mais dites-moi surtout pourquoi vous n'avez jamais marqué, par la moindre acclamation, votre juste contentement des véritables beaux vers que débite *Andromaque*, dans une situation encore plus douloureuse que celle de *Cornélie*.

Je confie à tes soins mon unique trésor.  
 Si tu vivais pour moi, vis pour le fils d'Hector....  
 Fais connaître à mon fils les héros de sa race;  
 Autant que tu pourras conduis-le sur leur trace:  
 Dis-lui par quels exploits leurs noms ont éclaté;  
 Plutôt ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont été;  
 Qu'il ait de ses aïeux un souvenir modeste.  
 Il est du sang d'Hector, mais il en est le reste;  
 Et pour ce reste enfin, j'ai moi-même, en un jour,  
 Sacrifié mon sang, ma haine et mon amour.

Les hommes de cabinet qui réfléchissent, les femmes qui ont une sensibilité si fine et si juste, les gens de lettres les plus gâtés par un vain savoir, les barbares même des écoles,

tous s'accordent à reconnaître l'extrême beauté de ces vers si simples d'*Andromaque*. Cependant pourquoi cette beauté n'a-t-elle jamais été applaudie par le parterre ?

Cet homme de bon sens et de bonne foi me répondit : Quand nous battions des mains au clinquant de *Cornélie*, nous étions des écoliers élevés par des pédans, toujours idolâtres du faux merveilleux en tout genre. Nous admirions les vers ampoulés, comme nous étions saisis de vénération à l'aspect du Saint-Christophe de Notre-Dame. Il nous fallait du gigantesque. A la fin nous nous aperçûmes, à la vérité, que ces figures colossales étaient bien mal dessinées ; mais enfin elles étaient colossales, et cela suffisait à notre mauvais goût.

Les vers que vous me citez de *Racine* étaient parfaitement écrits ; ils respiraient la bienfaisance, la vérité, la modestie, la mollesse élégante : nous le sentions ; mais la modestie et la bienfaisance ne transportent jamais l'âme. Donnez-moi une grosse actrice d'une physionomie frappante, qui ait une voix forte, qui soit bien impérieuse, bien insolente, qui parle à *César* comme à un petit garçon, qui accompagne ses discours injurieux d'un geste méprisant, et qui surtout termine son couplet par un grand éclat de voix, nous applaudirons encore ; et si vous êtes dans le parterre, vous battrez peut-être des mains avec nous, tant l'homme est subjugué par ses organes et par l'exemple.

De pareils prestiges peuvent durer un siècle entier ; et l'aveuglement le plus absurde a quelquefois duré plusieurs siècles.

Quant à certaines prétendues tragédies écrites en vers allobroges ou vandales, que la cour et la halle ont élevées jusqu'au ciel avec des transports inouis, et qui sont ensuite oubliées pour jamais, il ne faut regarder ce délire que comme une maladie passagère qui attaque une nation, et qui se guérit enfin de soi-même.



P E R S O N N A G E S.

NICEPHORE , empereur de Constantinople.

IRENE , femme de *Nicéphore*.

ALEXIS COMNENE , prince de Grèce.

LEONCE , père d'*Irène*.

MEMNON , attaché au prince *Alexis*.

ZOË , favorite , suivante d'*Irène*.

Un officier de l'empereur.

Gardes.

*La scène est dans un salon de l'ancien palais  
de Constantin.*

IRENE,

# I R E N E ,

## T R A G E D I E .

### A C T E P R E M I E R .

#### S C E N E P R E M I E R E .

I R E N E , Z O É .

I R E N E .

QUEL changement nouveau , quelle sombre terreur  
Ont écarté de nous la cour et l'empereur ?  
Au palais des sept tours une garde inconnue  
Dans un silence morne étouffe ici ma vue ;  
En un vaste désert on a changé la cour.

Z O É .

Aux murs de Constantin trop souvent un beau jour  
Est suivi des horreurs du plus funeste orage.  
La cour n'est pas long-temps le bruyant assemblage  
De tous nos vains plaisirs l'un à l'autre enchaînés ,  
Trompeurs soulagemens des cœurs infortunés ;  
De la foule importune il faut qu'on se retire.  
Nos Etats assemblés pour corriger l'empire,  
Pour le perdre peut-être ; et ces fiers Musulmans ,  
Ces Scythes vagabonds débordés dans nos champs ,  
Mille ennemis cachés qu'on nous fait craindre encore ,  
Sans doute en ce moment occupent Nicéphore.

## I R E N E.

De ses chagrins secrets, qu'il veut diffimuler,  
 Je connais trop la cause; elle va m'accabler.  
 Je fais par quels soupçons sa dureté jalouse,  
 Dans son inquiétude outrage son épouse.  
 Il écoute en secret ces obscurs imposteurs,  
 D'un esprit défiant détestables flatteurs,  
 Trafiquant du mensonge et de la calomnie,  
 Et couvrant la vertu de leur ignominie.  
 Quel emploi pour César! et quels soins douloureux!  
 Je le plains, je gémis... il fait deux malheureux...  
 Ah! que n'ai-je embrassé cette retraite austère  
 Où depuis mon hymen s'est enfermé mon père!  
 Il a fui pour jamais l'illusion des cours,  
 L'espoir qui nous séduit, qui nous trompe toujours,  
 La crainte qui nous glace, et la peine cruelle  
 De se faire à soi-même une guerre éternelle,  
 Que ne foulais-je aux pieds ma funeste grandeur!  
 Je montai sur le trône au faite du malheur.  
 Aux yeux des nations victime couronnée,  
 Je pleure devant toi ma haute destinée;  
 Et je pleure surtout ce fatal souvenir  
 Que mon devoir condamne, et qu'il me faut bannir.  
 Ici l'air qu'on respire empoisonne ma vie.

## Z O É.

De Nicéphore au moins la sombre jalousie  
 Par d'indiscrets éclats n'a point manifesté  
 Le sentiment honteux dont il est tourmenté :

Il le cache au vulgaire , à sa cour , à lui-même ;  
 Il fait vous respecter , et peut-être il vous aime.  
 Vous cherchez à nourrir une injuste douleur.  
 Que craignez-vous ? ( a )

I R E N E .

Le ciel , Alexis et mon cœur . \*

Z O É .

Mais Alexis Comnène aux champs de la Tauride ,  
 Tout entier à la gloire , au devoir qui le guide ,  
 Sert l'empereur et vous sans vous inquiéter ,  
 Fidelle à ses sermens jusqu'à vous éviter ,

I R E N E .

Je fais que ce héros ne cherche que la gloire :  
 Je ne saurais m'en plaindre .

Z O É .

Il a par la victoire  
 Raffermi cet empire ébranlé dès long-temps .

I R E N E .

Ah ! j'ai trop admiré ses exploits éclatans :  
 Sa gloire de si loin m'a trop intéressée .  
 César aura surpris au fond de ma pensée  
 Quelques vœux indiscrets que je n'ai pu cacher ,  
 Et qu'un époux , un maître a droit de reprocher .  
 C'était pour Alexis que le ciel me fit naître :  
 Des antiques Césars nous avons reçu l'être ;  
 Et dès notre berceau l'un à l'autre promis ,  
 C'est dans ces mêmes lieux que nous fûmes unis :

C'est avec Alexis que je fus élevée,  
Ma foi lui fut acquise et lui fut enlevée.  
L'intérêt de l'Etat, ce prétexte inventé  
Pour trahir sa promesse avec impunité,  
Ce fantôme effrayant subjuga ma famille;  
Ma mère à son orgueil sacrifia sa fille.  
Du bandeau des Césars on crut cacher mes pleurs :  
On para mes chagrins de l'éclat des grandeurs.  
Il me fallut éteindre, en ma douleur profonde,  
Un feu plus cher pour moi que l'empire du monde;  
Au maître de mon cœur il fallut m'arracher,  
De moi-même en pleurant j'osai me détacher.  
De la religion le pouvoir invincible  
Secourut ma faiblesse en ce combat pénible ;  
Et de ce grand secours apprenant à m'armer,  
Je fis l'affreux serment de ne jamais aimer.  
Je le tiendrai . . . Ce mot te fait assez comprendre  
A quels déchiremens ce cœur devait s'attendre.  
Mon père à cet orage ayant pu m'exposer  
M'aurait par ses vertus appris à l'apaiser :  
Il a quitté la cour, il a fui Nicéphore ;  
Il m'abandonne en proie au monde qu'il abhorre ;  
Et je n'ai que toi seule à qui je puis ouvrir  
Ce cœur faible et blessé que rien ne peut guérir.  
Mais on ouvre au palais . . . je vois Memnon paraître.

S C E N E I I.

I R E N E , Z O É , M E M N O N .

I R E N E .

**E**H bien , en liberté puis-je voir votre maître ?  
 Memnon , puis-je à mon tour être admise aujourd'hui  
 Parmi les courtifans qu'il approche de lui ?

M E M N O N .

Madame , j'avoûrai qu'il veut à votre vue  
 Dérober les chagrins de son ame abattue.  
 Je ne suis point compté parmi les courtifans ,  
 De ses desseins secrets superbes confidens :  
 Du conseil de César on me ferme l'entrée.  
 Commandant de sa garde à la porte sacrée ,  
 Militaire oublié par ses maîtres altiers ,  
 Relégué dans mon poste ainsi que mes guerriers ,  
 J'ai seulement appris que le brave Comnène  
 A quitté dès long-temps les bords du Bosphène ,  
 Qu'il vogue vers Byfance , et que César troublé  
 Ecoute en frémissant son conseil assemblé.

I R E N E .

Alexis , dites-vous ?

M E M N O N .

Il revole au Bosphore.

I R E N E .

Il pourrait à ce point offenser Nicéphore !  
 Revenir sans son ordre !

M E M N O N.

On l'affure , et la cour  
S'alarme , se divise et tremble à son retour. ( *b* )  
Il a brisé , dit-on , l'honorable esclavage  
Où l'empereur jaloux retenait son courage ;  
Il vient jouir ici des honneurs et des droits  
Que lui donnent son rang , sa naissance et nos lois.  
C'est tout ce que j'apprends par ces rumeurs soudaines  
Qui font naître en ces lieux tant d'espérances vaines,  
Et qui de bouche en bouche armant les factions ,  
Vont préparer Byfance aux révolutions.  
Pour moi je fais assez quel parti je dois prendre,  
Quel maître je dois fuivre , et qui je dois défendre.  
Je ne consulte point nos ministres , nos grands ,  
Leurs intérêts cachés , leurs partis différens ,  
Leurs fausses amitiés , leurs indiscrettes haines :  
Attaché fans réserve au pur fang des Comnènes,  
Je le fers , et surtout dans ces extrémités ;  
Memnon fera fidelle au fang dont vous sortez.  
Le temps ne permet pas d'en dire davantage. . . .  
Souffrez que je revole où mon devoir m'engage.  
( *il fort.* )



S C E N E I I I.

I R E N E , Z O É.

I R E N E.

QU'A-T-IL osé me dire ? et quel nouveau danger ,  
 Quel malheur imprévu vient encor m'affliger ?  
 Il ne s'explique point : je crains de le comprendre.

Z O É.

Memnon n'est qu'un guerrier prompt à tout entreprendre :  
 Je le connais ; le sang d'assez près nous unit.  
 Contre nos courtisans exhalant son dépit ,  
 Il détesta toujours leur frivole insolence ,  
 Leurs animosités qui partagent Byfance ,  
 Leurs tristes vanités que suit le déshonneur ;  
 Mais son esprit altier hait surtout l'empereur.  
 D'Alexis , en secret , son cœur est idolâtre ;  
 Et s'il en était cru , Byfance est un théâtre  
 Qui produirait bientôt quelqu'un de ces revers  
 Dont le sanglant spectacle ébranla l'univers.  
 Ne vous étonnez point quand sa sombre colère  
 S'échappe en vous parlant , et peint son caractère.

I R E N E.

Mais Alexis revient. . . . César est irrité :  
 Le courtisan surpris murmure épouvanté.  
 Les Etats convoqués dans Byfance incertaine ,  
 Fatigant dès long-temps la grandeur souveraine ,

Troublent l'empire entier par leurs divisions.  
 Tout un peuple s'enflamme au feu des factions....  
 Des discours de Memnon que veux-tu que j'espère ?  
 Il commande au palais une garde étrangère :  
 D'Alexis , en secret , est-il le confident ?  
 Que je crains d'Alexis le retour imprudent !  
 Les desseins du Sénat , des peuples le délire,  
 Et l'orage naissant qui gronde sur l'empire !  
 Que je me crains surtout dans ma juste douleur !  
 Je consulte en tremblant le secret de mon cœur :  
 Peut-être il me prépare un avenir terrible :  
 Le ciel , en le formant , l'a rendu trop sensible.  
 Si jamais Alexis en ce funeste lieu ,  
 Trahissant ses sermens.... Que vois-je ? juste Dieu !

## S C E N E I V.

I R E N E , A L E X I S , Z O É.

A L E X I S.

**D**AIGNEZ souffrir ma vue, et bannissez vos craintes...  
 Je ne viens point troubler par d'inutiles plaintes  
 Un cœur à qui le mien se doit sacrifier ,  
 Et rappeler des temps qu'il nous faut oublier.  
 Le destin me ravit la grandeur souveraine ;  
 Il m'a fait plus d'outrage : il m'a privé d'Irène....  
 Dans l'Orient fournis mes services rendus  
 M'auraient pu mériter les biens que j'ai perdus ;

Mais

Mais lorsque sur le trône on plaça Nicéphore ,  
 La gloire en ma faveur ne parlait point encore ;  
 Et n'ayant pour appui que nos communs aïeux ,  
 Je n'avais rien tenté qui pût m'approcher d'eux.  
 Aujourd'hui Trébifonde entre nos mains remise ,  
 Les Scythes repouffés , la Tauride conquise ,  
 Sont les droits qui vers vous m'ont enfin rappelé.  
 Le prix de mes travaux était d'être exilé !  
 Le suis-je encor par vous ? n'osez-vous reconnaître  
 Dans le sang dont je suis le sang qui vous fit naître ?

I R E N E .

Prince, que dites-vous ? dans quel temps, dans quels lieux,  
 Par ce retour fatal étonnez-vous mes yeux ?  
 Vous connaissez trop bien quel joug m'a captivée ,  
 La barrière éternelle entre nous élevée ,  
 Nos devoirs , nos sermens , et surtout cette loi  
 Qui ne vous permet plus de vous montrer à moi.  
 Pour calmer de César l'injuste défiance ,  
 Il vous aurait suffi d'éviter ma présence.  
 Vous n'avez pas prévu ce que vous hafardez.  
 Vous me faites frémir : Seigneur , vous vous perdez.

A L E X I S .

Si je craignais pour vous , je ferais plus coupable ;  
 Ma présence à César serait plus redoutable.  
 Quoi donc ? suis-je à Byfance ? est-ce vous que je vois ?  
 Est-ce un fultan jaloux qui vous tient sous ses lois ?  
 Etes-vous dans la Grèce une esclave d'Asie ,  
 Qu'un despote , un barbare achète en Circassie ,

Qu'on rejette en prison sous des monstres cruels,  
 A jamais invifible au refte des mortels ?  
 Céfar a-t-il changé , dans fa sombre rudelfe ,  
 L'efprit de l'Occident et les mœurs de la Grèce ?

I R E N E.

Du jour où Nicéphore ici reçut ma foi ,  
 Vous le favez affez , tout eft changé pour moi.

A L E X I S.

Hors mon cœur ; le deftin le forma pour Irène :  
 Il brave des Céfars la puiffance et la haine.  
 Il ne craindrait que vous ! Quoi ! vos derniers fujets  
 Vers leur impératrice auront un libre accès ,  
 Tout mortel jouira du bonheur de fa vue ,  
 Nicéphore à moi feul l'aurait-il défendue ?  
 Et fuis-je un criminel à fes regards jaloux (c)  
 Dès qu'on l'a fait céfar , et qu'il eft votre époux ?  
 Enorgueilli furtout de cet hymen augufte ,  
 L'excès de fon bonheur le rend-il plus injufte ?

I R E N E.

Il eft mon fouverain.

A L E X I S.

Non : il n'était pas né  
 Pour me ravir le bien qui m'était deftiné :  
 Il n'en était pas digne ; et le fang des Comnènes  
 Ne vous fut point transmis pour fervir dans fes chaînes.  
 Qu'il gouverne , s'il peut , de fes fèvères mains  
 Cet empire , autrefois l'empire des Romains ,

Qu'aux campagnes de Thrace, aux mers de Trébifonde,  
 Transporta Constantin pour le malheur du monde,  
 Et que j'ai défendu moins pour lui que pour vous.  
 Qu'il règne, s'il le faut ; je n'en suis point jaloux :  
 Je le suis de vous seule, et jamais mon courage  
 Ne lui pardonnera votre indigne esclavage.  
 Vous cachez des malheurs dont vos pleurs font garans ;  
 Et les usurpateurs sont toujours des tyrans.  
 Mais si le ciel est juste , il se souvient peut-être  
 Qu'il devait à l'empire un moins barbare maître.

I R E N E.

Trop vains regrets ! je suis esclave de ma foi.  
 Seigneur , je l'ai donnée : elle n'est plus à moi.

A L E X I S.

Ah ! vous me la deviez.

I R E N E.

Et c'est à vous de croire  
 Qu'il ne m'est pas permis d'en garder la mémoire.  
 Je fais des vœux pour vous , et vous m'épouvantez.

S C E N E V.

I R E N E , A L E X I S , Z O É , un garde.

L E G A R D E.

S E I G N E U R , César vous mande.

A L E X I S.

Il me verra : forttez.

( à Irène. )

Il me verra, Madame ; une telle entrevue  
Ne doit point alarmer votre ame combattue.  
Ne craignez rien pour lui , ne craignez rien de moi ;  
A son rang comme au mien je fais ce que je doi.  
Rentrez dans vos foyers tranquille et rassurée.

( il sort. )

S C E N E V I.

I R E N E , Z O É.

I R E N E.

**D**E quel saiffissement mon ame est pénétrée !  
Que je fens à la fois de faiblesse et d'horreur !  
Chaque mot qu'il m'a dit me remplit de terreur.  
Que veut-il ? Va, Zoé , commande que sur l'heure  
On parcoure en secret cette triste demeure ,  
Ces sept affreuses tours qui , depuis Constantin ,  
Ont de tant de héros vu l'horrible destin.  
Interroge Memnon ; prends pitié de ma crainte.

Z O É.

J'irai , j'observerai cette terrible enceinte.  
Mais je tremble pour vous : un maître soupçonneux  
Vous condamne peut-être , et vous proscrit tous deux.  
Parmi tant de dangers , que prétendez-vous faire ?

I R E N E.

Garder à mon époux ma foi pure et sincère ,

Vaincre un fatal amour , ( si son feu rallumé  
Renaissait dans ce cœur autrefois enflammé )  
Demeurer de mes sens maîtresse souveraine ,  
( Si la force est possible à la faiblesse humaine )  
Ne point combattre en vain mon devoir et mon fort ,  
Et ne déshonorer ni mes jours , ni ma mort .

*Fin du premier acte.*



## A C T E II.

## S C È N E P R E M I È R E.

A L E X I S , M E M N O N .

M E M N O N .

**O**UI, vous êtes mandé ; mais Césâr délibère.  
 Dans son inquiétude il consulte , il diffère ,  
 Avec ses vils flatteurs en secret enfermé.  
 Le retour d'un héros l'a sans doute alarmé ;  
 Mais nous avons le temps de nous parler encore.  
 Ce salon qui conduit à ceux de Nicéphore  
 Mène aussi chez Irène , et je commande ici.  
 Sur tous vos partisans n'avez aucun souci ;  
 Je les ai préparés. Si cette cour inique  
 O fait lever sur vous le glaive despotique ,  
 Comptez sur vos amis : vous verrez devant eux  
 Fuir ce pompeux ramas d'esclaves orgueilleux.  
 Au premier mouvement notre vaillante escorte  
 Du rempart des sept tours ira saisir la porte ;  
 Et les autres armés sous un habit de paix ,  
 Inconnus à Césâr , emplissent ce palais.  
 Nicéphore vous craint depuis qu'il vous offense.  
 Dans ce château funeste il met sa confiance :  
 Là , dans un plein repos , d'un mot ou d'un coup d'œil,  
 Il condamne à l'exil , aux tourmens , au cercueil.

Il ose me compter parmi les mercenaires ,  
De son caprice affreux ministres sanguinaires :  
Il se trompe . . . Seigneur, quel secret embarras ,  
Quand j'ai tout disposé , semble arrêter vos pas ?

A L E X I S.

Le remords . . . Il faut bien que mon cœur te l'avoue.  
Quelques exploits heureux dont l'Europe me loue ,  
Ma naissance , mon rang , la faveur du Sénat ,  
Tout me criait : Venez , montrez-vous à l'Etat.  
Cette voix m'excitait. Le dépit qui me presse ,  
Ma passion fatale , entraînaient ma jeunesse ;  
Je venais opposer la gloire à la grandeur ,  
Partager les esprits et braver l'empereur . . .  
J'arrive , et j'entrevois ma carrière nouvelle.  
Me faut-il arborer l'étendard d'un rebelle ?  
La honte est attachée à ce nom dangereux.  
Me verrai-je emporté plus loin que je ne veux ?

M E M N O N.

La honte ! elle est pour vous de servir sous un maître.

A L E X I S.

J'ose être son rival : je crains le nom de traître.

M E M N O N.

Soyez son ennemi dans les champs de l'honneur ,  
Disputez-lui l'empire , et foyez son vainqueur.

A L E X I S.

Crois-tu que le Bosphore , et la superbe Thrace ,  
Et ces Grecs inconstans serviraient tant d'audace ?

Je fais que les États sont pleins de sénateurs  
 Attachés à ma race , et dont j'aurais les cœurs :  
 Ils pourraient soutenir ma sanglante querelle :  
 Mais le peuple ?

M E M N O N .

Il vous aime : au trône il vous appelle.  
 Sa fougue est passagère , elle éclate à grand bruit :  
 Un instant la fait naître , un instant la détruit.  
 J'enflamme cette ardeur ; et j'ose encor vous dire  
 Que je vous répondrais des cœurs de tout l'empire.  
 Paraissez seulement , mon Prince , et vous ferez  
 Du Sénat et du peuple autant de conjurés.  
 Dans ce palais sanglant , séjour des homicides ,  
 Les révolutions furent toujours rapides.  
 Vingt fois il a suffi pour changer tout l'État  
 De la voix d'un pontife , ou du cri d'un soldat.  
 Ces soudains changemens sont des coups de tonnerre  
 Qui dans des jours fereins éclatent sur la terre.  
 Plus ils sont imprévus , moins on peut échapper  
 A ces traits dévorans dont on se sent frapper.  
 Nous avons vu passer ces ombres fugitives ,  
 Fantômes d'empereurs élevés sur nos rives ,  
 Tombant du haut du trône en l'éternel oubli ,  
 Où leur nom d'un moment se perd enseveli.  
 Il est temps qu'à Byzance on reconnaisse un homme  
 Digne des vrais césars , et des beaux jours de Rome.  
 Byzance offre à vos mains le souverain pouvoir.  
 Ceux que j'y vis régner n'ont eu qu'à le vouloir :

Portés dans l'hippodrome, ils n'avaient qu'à paraître  
 Décorés de la pourpre et du sceptre d'un maître ;  
 Au temple de Sophie un prêtre les sacrait ,  
 Et Byfance à genoux foudain les adorait.  
 Ils avaient moins que vous d'amis et de courage ;  
 Ils avaient moins de droits : tentez le même ouvrage ,  
 Recueillez les débris de leurs sceptres brifés :  
 Vous régnez aujourd'hui, Seigneur, fi vous l'ofez. ( d )

A L E X I S.

Ami, tu me connais : j'ofe tout pour Irène :  
 Seule elle m'a banni, feule elle me ramène ;  
 Seule fur mon esprit encore irréfolu  
 Irène a confervé fon pouvoir abfolu.  
 Rien ne me retient plus : on la menace, et j'aime.

M E M N O N.

Je me trompe, Seigneur, ou l'empereur lui-même  
 Vient vous dicter fes lois dans ce lieu retiré.  
 L'attendrez-vous encore ?

A L E X I S.

Oui, je lui répondrai.

M E M N O N.

Déjà parait fa garde : elle m'eft confiée.  
 Si de votre ennemi la haine étudiée  
 A conçu contre vous quelques fecrets deffeins ,  
 Nous fervons fous Commène, et nous fommes romains.  
 Je vous laiffe avec lui.

( il fe retire dans le fond, et fe met à la tête de la garde. )

## S C E N E I I.

NICEPHORE *suivi de deux officiers*, ALEXIS ;  
MEMNON , Gardes *au fond*.

N I C E P H O R E.

**P**RINCE, votre présence  
A jeté dans ma cour un peu de défiance.  
Aux bords du Pont-Euxin vous m'avez bien servi ;  
Mais quand César commande , il doit être obéi.  
D'un regard attentif ici l'on vous contemple :  
Vous donnez à ce peuple un dangereux exemple.  
Vous ne deviez paraître aux murs de Constantin  
Que sur un ordre exprès émané de ma main.

A L E X I S.

Je ne le croyais pas... Les Etats de l'empire  
Connaissent peu ces lois que vous voulez prescrire ;  
Et j'ai pu , sans faillir , remplir la volonté  
D'un corps auguste et saint, et par vous respecté.

N I C E P H O R E.

Je le protégerai tant qu'il fera fidelle ;  
Soyez-le , croyez-moi : mais puisqu'il vous rappelle ,  
C'est moi qui vous renvoie aux bords du Pont-Euxin.  
Sortez dès ce moment des murs de Constantin.  
Vous n'avez plus d'excuse : et si vers le Bosphore  
L'astre du jour qui luit vous revoyait encore ,

Vous n'êtes plus pour moi qu'un fujet révolté.  
 Vous ne le ferez pas avec impunité. . . .  
 Voilà ce que César a prétendu vous dire.

A L E X I S.

Les grands de qui la voix vous a donné l'empire,  
 Qui m'ont fait de l'Etat le premier après vous,  
 Seigneur, pourront fléchir ce violent courroux.  
 Ils connaissent mon nom, mon rang et mon service;  
 Et vous-même avec eux vous me rendrez justice.  
 Vous me laisserez vivre entre ces murs sacrés  
 Que de vos ennemis mon bras a délivrés;  
 Vous ne m'ôterez point un droit inviolable  
 Que la loi de l'Etat ne ravit qu'au coupable.

N I C E P H O R E.

Vous osez le prétendre ?

A L E X I S.

Un simple citoyen

L'oserait, le devrait; et mon droit est le sien,  
 Celui de tout mortel, dont le sort qui m'outrage  
 N'a point marqué le front du sceau de l'esclavage:  
 C'est le droit d'Alexis; et je crois qu'il est dû  
 Au sang qu'il a pour vous tant de fois répandu,  
 Au sang dont sa valeur a payé votre gloire,  
 Et qui peut égaler (sans trop m'en faire accroire)  
 Le sang de Nicéphore autrefois inconnu,  
 Au rang de mes aïeux aujourd'hui parvenu.

N I C E P H O R E.

Je connais votre race , et plus votre arrogance.  
 Pour la dernière fois redoutez ma vengeance.  
 N'obéirez-vous point ?

A L E X I S.

Non, Seigneur.

N I C E P H O R E.

C'est assez.

*(il appelle Memnon à lui par un signe , et lui donne un billet  
 dans le fond du théâtre. )*

Servez l'empire et moi, vous qui m'obéissez.

*(il sort. )*

## S C E N E I I I.

A L E X I S , M E M N O N.

M E M N O N.

**M**O I , servir Nicéphore !

A L E X I S , *après avoir observé le lieu où il se trouve.*

Il faut d'abord m'apprendre

Ce que dit ce billet que l'on vient de te rendre.

M E M N O N.

Voyez.

A L E X I S , *après avoir lu une partie du billet de sang froid.*

Dans son conseil l'arrêt était porté !

Et j'aurais dû m'attendre à cette atrocité !

Il se flattait qu'en maître il condamnait Comnène.

Il a signé ma mort.



M E M N O N.

Il a signé la sienne.

D'esclaves entouré , ce tyran ténébreux ,  
Ce despote aveuglé m'a cru lâche comme eux ;  
Tant ce palais funeste a produit l'habitude  
Et de la barbarie et de la servitude !  
Tant sur leur trône affreux nos Césars chancelans  
Pensent régner sans lois , et parler en sultans !  
Mais achevez , lisez cet ordre impitoyable.

A L E X I S , *relisant.*

Plus que je ne pensais ce despote est coupable :  
Irène prisonnière ! Est-il bien vrai ? Memnon !

M E M N O N.

Le tombeau pour les grands est près de la prison.

A L E X I S.

O Ciel ! . . . de tes projets Irène est-elle instruite ?

M E M N O N.

Elle en peut soupçonner et la cause et la fuite :  
Le reste est inconnu.

A L E X I S.

Gardons de l'affliger ,  
Et surtout , cher ami , cachons-lui son danger.  
L'entreprise bientôt doit être découverte ;  
Mais c'est quand on saura ma victoire ou ma perte.

M E M N O N.

Nos amis vont se joindre à ces braves soldats.

A L E X I S.

Sont-ils prêts à marcher ?

Seigneur, n'en doutez pas :

Leur troupe en ce moment va s'ouvrir un passage.  
 Croyez que l'amitié, le zèle et le courage  
 Sont d'un plus grand service en ces périls pressans  
 Que tous ces bataillons payés par des tyrans.  
 Je les vois avancer vers la porte Sacrée :  
 L'empereur va lui-même en défendre l'entrée.  
 Du peuple soulevé j'entends déjà les cris.

Nous n'avons qu'un moment : je règne, ou je péris :  
 Le fort en est jeté. Prévenons Nicéphore.

( *aux soldats.* )

Venez, braves amis, dont mon destin m'honore,  
 Sous Memnon et sous moi vous avez combattu ;  
 Combattez pour Irène, et vengez sa vertu.  
 Irène m'appartient, je ne puis la reprendre  
 Que dans des flots de sang et sous des murs en cendre :  
 Marchons sans balancer.

S C E N E I V.

A L E X I S , I R E N E , M E M N O N .

I R E N E .

O u courez-vous ? ô Ciel !

Alexis , arrêtez ! que faites-vous ? cruel !  
Demeurez , rendez-vous à mes soins légitimes ;  
Prévenez votre perte , épargnez-vous des crimes.  
Au seul nom de révolte on me glace d'effroi :  
On me parle du fang qui va couler pour moi.  
Il ne m'est plus permis dans ma douleur muette  
De dévorer mes pleurs au fond de ma retraite.  
Mon père en ce moment par le peuple excité  
Revient vers ce palais qu'il avait déferté.  
Le pontife le fuit , et , dans son ministère ,  
Du dieu que l'on outrage atteste la colère.  
Ils vous cherchent tous deux dans ces périls pressans.  
Seigneur , écoutez-les.

A L E X I S .

Irène , il n'est plus temps :  
La querelle est trop grande , elle est trop engagée.  
Je les écouterai quand vous ferez vengeance.

## S C E N E V.

I R E N E *seule.*

**I**L me fuit ! que deviens-je ? ô Ciel , et quel moment !  
Mon époux va périr ou frapper mon amant !  
Je me jette en tes bras , ô Dieu qui m'as fait naître ,  
Toi qui fis mon destin , qui me donnas pour maître  
Un mortel respectable et qui reçut ma foi ,  
Que je devais aimer , s'il se peut , malgré moi .  
J'écoutai ma raison : mais mon ame infidelle ,  
En voulant t'obéir , se souleva contre elle .  
Conduis mes pas , soutiens cette faible raison ,  
Rends la vie à ce cœur qui meurt de son poison ;  
Rends la paix à l'empire aussi-bien qu'à moi-même .  
Conserve mon époux ! commande que je l'aime !  
Le cœur dépend de toi : les malheureux humains  
Sont les vils instrumens de tes divines mains .  
Dans ce désordre affreux veille sur Nicéphore !  
Et quand pour mon époux mon désespoir t'implore ,  
Si d'autres sentimens me font encor permis ,  
Dieu , qui fais pardonner , veille sur Alexis ! (c)

SCENE

S C E N E V I.

I R E N E , Z O É.

Z O É.

I L S font aux mains : rentrez.

I R E N E.

Et mon père ?

Z O É.

Il arrive ;

Il fend les flots du peuple , et la foule craintive  
De femmes, de vieillards, d'enfans qui dans leurs bras  
Pouffent au ciel des cris que le ciel n'entend pas.

Le pontife sacré par un secours utile  
Aux blessés , aux mourans en vain donne un asile.

Les vainqueurs acharnés immolent sur l'autel  
Les vaincus échappés à ce combat cruel.

Ne vous exposez point à ce peuple en furie.

Je vois tomber Byfance , et périr la patrie  
Que nos tremblantes mains ne peuvent relever ;

Mais ne vous perdez pas en voulant la sauver.

Attendez du combat au moins quelque nouvelle.

I R E N E.

Non , Zoé : le ciel veut que je tombe avec elle.

Non : je ne dois point vivre en nos murs embrasés ,

Au milieu des tombeaux que mes mains ont creusés.

*Fin du second acte.*

## A C T E III.

## S C E N E P R E M I E R E.

I R E N E , Z O É.

Z O É.

**V**OTRE unique parti , Madame , était d'attendre  
 L'irrévocable arrêt que le destin va rendre.  
 Une scythe aurait pu , dans les rangs des soldats ,  
 Appeler les dangers et chercher le trépas ;  
 Sous le ciel rigoureux de leurs climats sauvages ,  
 La dureté des mœurs a produit ces usages.  
 La nature a pour nous établi d'autres lois :  
 Soumettons-nous au fort ; et, quel que soit son choix ,  
 Acceptons , s'il le faut , le maître qu'il nous donne.  
 Alexis en naissant touchait à la couronne ;  
 Sa valeur la mérite ; il porte à ce combat  
 Ce grand cœur et ce bras qui défendit l'Etat ;  
 Surtout en sa faveur il a la voix publique.  
 Autant qu'elle déteste un pouvoir tyrannique ,  
 Autant elle chérit un héros opprimé.  
 Il vaincra , puisqu'on l'aime.

I R E N E.

Eh , que sert d'être aimé ?

On est plus malheureux. Je sens trop que moi-même  
 Je crains de rechercher s'il est vrai que je l'aime ,

D'interroger mon cœur , et d'oser seulement  
Demander du combat quel est l'événement ;  
Quel sang a pu couler , quelles sont les victimes ,  
Combien dans ce palais j'ai rassemblé de crimes.  
Ils sont tous mon ouvrage !

Z O É.

A vos justes douleurs  
Voulez-vous du remords ajouter les terreurs ?  
Votre père a quitté la retraite sacrée  
Où sa triste vertu se cachait ignorée.  
C'est pour vous qu'il revoit ces dangereux mortels  
Dont il fuyait l'approche à l'ombre des autels.  
Il était mort au monde : il rentre pour sa fille  
Dans ce même palais où régna sa famille.  
Vous trouverez en lui les consolations  
Que le destin refuse à vos afflictions.  
Jetez-vous dans ses bras.

I R E N E.

M'en trouvera-t-il digne ?  
Aurai-je mérité que cet effort insigne  
Le ramène à sa fille en ce cruel séjour ?  
Qu'il affronte pour moi les horreurs de la cour ?



## S C E N E I I.

I R E N E, L E O N C E, Z O É.

I R E N E.

**E**ST-CE vous qu'en ces lieux mon désespoir contemple ?  
 Soutien des malheureux , mon père ! mon exemple !  
 Quoi ! vous quittez pour moi le séjour de la paix !  
 Hélas ! qu'avez-vous vu dans celui des forfaits ?

L E O N C E.

Les murs de Constantin sont un champ de carnage.  
 J'ignore , grâce aux cieux , quel étonnant orage ,  
 Quels intérêts de cour , et quelles factions  
 Ont enfanté soudain ces défolations.  
 On m'apprend qu'Alexis , armé contre son maître ,  
 Avec les conjurés avait osé paraître.  
 L'un dit qu'il a reçu la mort qu'il méritait ;  
 L'autre que devant lui son empereur fuyait.  
 On croit César blessé : le combat dure encore ,  
 Des portes des sept tours au canal du Bosphore :  
 Le tumulte , la mort , le crime est dans ces lieux.  
 Je viens vous arracher de ces murs odieux.  
 Si vous avez perdu dans ce combat funeste  
 Un empire , un époux , que la vertu vous reste.  
 J'ai vu trop de Césars en ce sanglant séjour  
 De ce trône avili renversés tour à tour. . . .  
 Celui de Dieu , ma fille , est seul inébranlable.

IRENE.

On vient mettre le comble à l'horreur qui m'accable ;  
Et voilà des guerriers qui m'annoncent mon fort.

SCENE III.

IRENE , LEONCE , ZOÉ , MEMNON , Suite.

MEMNON.

**I**L n'est plus de tyran : c'en est fait , il est mort ;  
Je l'ai vu. C'est en vain qu'étouffant sa colère ,  
Et tenant sous ses pieds ce fatal adverfaire ,  
Son vainqueur Alexis a voulu l'épargner.  
Les peuples dans son sang brûlaient de se baigner.

( *s'approchant.* )

Madame , Alexis règne ; à mes vœux tout conspire.  
Un seul jour a changé le destin de l'empire.  
Tandis que la victoire en nos heureux remparts  
Relève par ses mains le trône des Césars ,  
Qu'il rappelle la paix , à vos pieds il m'envoie ,  
Interprète et témoin de la publique joie.  
Pardonnez si sa bouche en ce même moment  
Ne vous annonce pas ce grand événement ;  
Si le soin d'arrêter le sang et le carnage  
Loin de vos yeux encore occupe son courage ;  
S'il n'a pu rapporter à vos sacrés genoux  
Des lauriers que ses mains n'ont cueillis que pour vous.  
Je vole à l'hippodrome , au temple de Sophie ,  
Aux états assemblés , pour sauver la patrie.

Nous allons tous nommer du saint nom d'empereur  
Le héros de Byfance , et fon libérateur.

( *il fort.* )

S C E N E I V.

I R E N E , L E O N C E , Z O É.

I R E N E.

QUE dois-je faire ? ô Dieu !

L E O N C E.

Croire un père et le suivre.

Dans ce féjour de fang vous ne pouvez plus vivre  
Sans vous rendre exécration à la postérité.  
Je fais que Nicéphore eut trop de dureté :  
Mais il fut votre époux. Respectez sa mémoire . . .  
Les devoirs d'une femme , et surtout votre gloire.  
Je ne vous dirai point qu'il n'appartient qu'à vous  
De venger par le fang le fang de votre époux :  
Ce n'est qu'un droit barbare , un pouvoir qui se fonde  
Sur les faux préjugés du faux honneur du monde.  
Mais c'est un crime affreux , qui ne peut s'expier ,  
D'être d'intelligence avec le meurtrier.  
Contemplez votre état : d'un côté se présente  
Un jeune audacieux de qui la main fanglante  
Vient d'immoler son maître à son ambition :  
De l'autre est le devoir , et la religion ,  
Le véritable honneur , la vertu , Dieu lui-même.  
Je ne vous parle point d'un père qui vous aime ;

C'est vous que j'en veux croire ; écoutez votre cœur.

I R E N E.

J'écoute vos conseils ; ils sont justes , Seigneur :  
 Ils sont sacrés ; je fais qu'un respectable usage  
 Prescrit la solitude à mon fatal veuvage.  
 Dans votre asile saint je dois chercher la paix  
 Qu'en ce palais sanglant je ne connus jamais.  
 J'ai trop besoin de fuir , et ce monde que j'aime ,  
 Et son prestige horrible . . . et de me faire moi-même.

L E O N C E.

Venez donc , cher appui de ma caducité :  
 Oubliez avec moi tout ce que j'ai quitté.  
 Croyez qu'il est encore au sein de la retraite  
 Des consolations pour une ame inquiète.  
 J'y trouvai cette paix que vous cherchiez en vain :  
 Je vous y conduirai ; j'en connais le chemin.  
 Je vais tout préparer . . . Jurez à votre père ,  
 Par le Dieu qui m'amène , et dont l'œil vous éclaire ,  
 Que vous accomplirez dans ces tristes remparts  
 Les devoirs imposés aux veuves des Césars.

I R E N E.

Ces devoirs , il est vrai , peuvent sembler austères :  
 Mais s'ils sont rigoureux , ils me sont nécessaires.

L E O N C E.

Qu'Alexis pour jamais soit oublié de nous.

I R E N E.

Quand je dois l'oublier , pourquoi m'en parlez-vous ? (f)

Je fais que j'aurais dû vous demander pour grâce  
 Ces fers que vous m'offrez, et qu'il faut que j'embrasse.  
 Après l'orage affreux que je viens d'essuyer,  
 Dans le port avec vous il faut tout oublier.  
 J'ai haï ce palais, lorsqu'une cour flatteuse  
 M'offrait de vains plaisirs, et me croyait heureuse.  
 Quand il est teint de sang, je le dois détester.  
 Eh, quel regret, Seigneur, aurais-je à le quitter ?  
 Dieu me l'a commandé par l'organe d'un père :  
 Je lui vais obéir, je vais vous satisfaire ;  
 J'en fais entre vos mains un serment solennel. . . .  
 Je descends de ce trône, et je marche à l'autel.

L E O N C E.

Adieu : souvenez-vous de ce serment terrible.

(*il sort.*)

## S C E N E V.

I R E N E , Z O É.

Z O É.

**Q**UEL est ce joug nouveau qu'à votre cœur sensible  
 Un père impose encore en ce jour effrayant ?

I R E N E.

Oui, je le veux remplir ce rigoureux ferment ;  
 Oui, je veux consommer mon fatal sacrifice.  
 Je change de prison ; je change de supplice.  
 Toi qui, toujours présente à mes tourmens divers,  
 Au trouble de mon cœur, au fardeau de mes fers,  
 Partageas

Partageas tant d'ennuis et de douleurs secrètes ,  
 Oferas-tu me suivre au fond de ces retraites  
 Où mes jours malheureux vont être ensevelis ?

Z O É.

Les miens dans tous les temps vous font affujettis.  
 Je vois que notre sexe est né pour l'esclavage :  
 Sur le trône en tout temps ce fut votre partage.  
 Ces momens si brillans , si courts et si trompeurs ,  
 Qu'on nommait vos beaux jours , étaient de longs malheurs.  
 Souveraine de nom , vous serviez sous un maître ;  
 Et quand vous êtes libre , et que vous devez l'être ,  
 Le dangereux fardeau de votre dignité  
 Vous replonge à l'instant dans la captivité !  
 Les usages , les lois , l'opinion publique ,  
 Le devoir , tout vous tient sous un joug tyrannique.

I R E N E.

Je porterai ma chaîne. . . . Il ne m'est plus permis  
 D'oser m'intéresser aux destins d'Alexis :  
 Je ne puis respirer le même air qu'il respire.  
 Qu'il soit à d'autres yeux le fauteur de l'empire ,  
 Qu'on chérisse dans lui le plus grand des Césars ,  
 Il n'est qu'un criminel à mes tristes regards.  
 Il n'est qu'un parricide ! Et mon ame est forcée  
 A chasser Alexis de ma triste pensée.  
 Si dans la solitude où je vais renfermer  
 Des sentimens secrets trop prompts à m'alarmer ,  
 Je me ressouvenais qu'Alexis fut aimable. . . .  
 Qu'il était un héros . . . je serais trop coupable.

Va , ma chère Zoé , va presser mon départ :  
 Sauve-moi d'un séjour que j'ai quitté trop tard.  
 Je vais trouver soudain le pontife et mon père ,  
 Et je marche sans crainte au jour pur qui m'éclaire.

( *en voyant Alexis.* )

Ciel !

S C E N E V I.

IRENE , ALEXIS , Gardes *qui se retirent après avoir  
 mis un trophée aux pieds d'Irène.*

A L E X I S.

**J**E mets à vos pieds en ce jour de terreur  
 Tout ce que je vous dois ; un empire , et mon cœur.  
 Je n'ai point disputé cet empire funeste ;  
 Il n'était rien sans vous. La justice céleste  
 N'en devait dépouiller d'indignes souverains  
 Que pour le rétablir par vos augustes mains.  
 Régné , puisque je règne : et que ce jour commence  
 Mon bonheur et le vôtre , et celui de Byfance.

I R E N E.

Quel bonheur effroyable ! Ah , Prince , oubliez-vous  
 Que vous êtes couvert du sang de mon époux ?

A L E X I S.

Oui , je veux de la terre effacer sa mémoire , ( *g* )  
 Que son nom soit perdu dans l'éclat de ma gloire ;  
 Que l'empire romain , dans sa félicité ,  
 Ignore s'il régna , s'il a jamais été.



Je fais que ces grands coups , la première journée ,  
 Font murmurer la Grèce et l'Asie étonnée :  
 Il s'élève soudain des censeurs , des rivaux ;  
 Bientôt on s'accoutume à ses maîtres nouveaux ;  
 On finit par aimer leur puissance établie.  
 Qu'on sache gouverner , Madame , et tout s'oublie.  
 Après quelques momens d'une juste rigueur  
 Que l'intérêt public exige d'un vainqueur ,  
 Ramenez les beaux jours où l'heureuse Livie  
 Fit adorer Auguste à la terre asservie.

I R E N E.

Alexis ! Alexis ! ne nous abusons pas :  
 Les forfaits et la mort ont marché sur nos pas ;  
 Le sang crie : il s'élève , il demande justice.  
 Meurtrier de César , suis-je votre complice ?

A L E X I S.

Ce sang fauvait le vôtre , et vous m'en punissez !  
 Qui ? moi ! je suis coupable à vos yeux offensés !  
 Un despote jaloux , un maître impitoyable ,  
 Grâce au seul nom d'époux , est pour vous respectable ?  
 Ses jours vous sont sacrés ! et votre défenseur  
 N'était donc qu'un rebelle , et n'est qu'un ravisseur !  
 Contre votre tyran quand j'osais vous défendre  
 A votre ingratitude aurais-je dû m'attendre ?

I R E N E.

Je n'étais point ingrate : un jour vous apprendrez  
 Les malheureux combats de mes sens déchirés ,

Vous plaindrez une femme en qui , dès son enfance,  
 Son cœur et ses parens formèrent l'espérance  
 De couler de ses ans l'inaltérable cours  
 Sous les lois , sous les yeux du héros de nos jours :  
 Vous faurez qu'il en coûte alors qu'on sacrifie  
 A des devoirs sacrés le bonheur de sa vie.

A L E X I S.

Quoi ! vous pleurez, Irène ! Et vous m'abandonnez !

I R E N E.

A nous fuir pour jamais nous sommes condamnés.

A L E X I S.

Eh ! qui donc nous condamne ? Une loi fanatique ,  
 Un respect insensé pour un usage antique ,  
 Embrassé par un peuple amoureux des erreurs ,  
 Méprisé des Césars , et surtout des vainqueurs !

I R E N E.

Nicéphore au tombeau me retient asservie :  
 Et sa mort nous sépare encor plus que sa vie.

A L E X I S.

Chère et fatale Irène , arbitre de mon sort ,  
 Vous vengez Nicéphore , et me donnez la mort !

I R E N E.

Vivez , régnez sans moi , rendez heureux l'empire.  
 Le destin vous seconde ; il veut qu'une autre expire.

A L E X I S.

Et vous daignez parler avec tant de bonté !  
 Et vous vous obstinez à tant de cruauté !

Que m'offrirait de pis la haine et la colère ?  
Serez-vous à vous-même à tout moment contraire ?  
Un père , je le vois , vous contraint de me fuir :  
A quel autre auriez-vous promis de vous trahir ?

I R E N E .

A moi-même , Alexis.

A L E X I S .

Non , je ne le puis croire ,  
Vous n'avez point cherché cette affreuse victoire ;  
Vous ne renoncez point au sang dont vous fortez ,  
A vos fujets soumis , à vos prospérités ,  
Pour aller enfermer cette tête adorée  
Dans le réduit obscur d'une prison sacrée.  
Votre père vous trompe. Une imprudente erreur ,  
Après l'avoir séduit , a séduit votre cœur.  
C'est un nouveau tyran dont la main vous opprime.  
Il s'immola lui-même et vous fait sa victime.  
N'a-t-il fui les humains que pour les tourmenter ?  
Sort-il de son tombeau pour nous persécuter ?  
Plus cruel envers vous que Nicéphore même ,  
Veut-il affaffiner une fille qu'il aime ?  
Je cours à lui , Madame , et je ne prétends pas  
Qu'il donne contre moi des lois dans mes Etats.  
S'il méprise la cour , et si son cœur l'abhorre ,  
Je ne souffrirai pas qu'il la gouverne encore ,  
Et que de son esprit l'imprudente rigueur  
Persécute son sang , son maître et son vengeur.

## S C E N E V I I.

I R E N E , A L E X I S , Z O É.

Z O É.

**M**ADAME, on vous attend : Léonce votre père,  
Le ministre du Dieu qui règne au sanctuaire,  
Sont prêts à vous conduire, hélas ! selon vos vœux,  
A cet auguste asile . . . . heureux ou malheureux.

I R E N E.

Tout est prêt : je vous suis . . .

A L E X I S.

Et moi je vous devance ;

Je vais de ces ingrats réprimer l'insolence,  
M'affurer à leurs yeux du prix de mes travaux,  
Et deux fois en un jour vaincre tous mes rivaux.

## S C E N E V I I I.

I R E N E *seule.*

**Q**UE vais-je devenir ? comment échapperai-je  
Au précipice horrible , au redoutable piège  
Où mes pas égarés sont conduits malgré moi ?  
Mon amant a tué mon époux et mon roi !  
Et sur son corps sanglant cette main forcenée  
Ose allumer pour moi les flambeaux d'hymenée !  
Il veut que cette bouche , aux marches de l'autel ,  
Jure à son meurtrier un amour éternel !

Oui , grand Dieu , je l'aimais , et mon ame égarée  
De ce poison fatal est encore enivrée.

Que voulez-vous de moi , dangereux Alexis ?

Amant que j'abandonne , amant que je chéris :

Me forcez-vous au crime ? et voulez-vous encore

Etre plus mon tyran que ne fut Nicéphore ?

*Fin du troisième acte.*

## A C T E I V.

## S C E N E P R E M I E R E.

I R E N E , Z O É.

Z O É.

Q U O I ! vous n'avez osé , timide et confondue ,  
 D'un père et d'un amant soutenir l'entrevue ?  
 Ah ! Madame ! en secret auriez-vous pu sentir  
 De ce départ fatal un juste repentir ?

I R E N E.

Moi !

Z O É.

Souvent le danger dont on bravait l'image  
 Au moment qu'il approche étonne le courage.  
 La nature s'effraie , et nos secrets penchans  
 Se réveillent dans nous , plus forts et plus puissans.

I R E N E.

Non , je n'ai point changé ; je suis toujours la même ;  
 Je m'abandonne entière à mon père qui m'aime.  
 Il est vrai , je n'ai pu dans ce fatal moment  
 Soutenir les regards d'un père et d'un amant :  
 Je ne pouvais parler. Tremblante , évanouie ,  
 Le jour se refusait à ma vue obscurcie :  
 Mon sang s'était glacé ; sans force et sans secours ,  
 Je touchais à l'instant qui finissait mes jours.  
 Rendrai-je grâce aux mains dont je suis secourue ?  
 Soutiendrai-je la vie , hélas ! qu'on ma rendue ?

ACTE QUATRIÈME. 345

Si Léonce paraît , je sens couler mes pleurs ;  
Si je vois Alexis , je frémis et je meurs :  
Et je voudrais cacher à toute la nature  
Mes sentimens , ma crainte , et les maux que j'endure.  
Ah ! que fait Alexis ?

Z O É.

Il veut en souverain  
Vous replacer au trône , et vous donner sa main.  
A Léonce , au pontife il s'expliquait en maître :  
Dans ses emportemens j'ai peine à le connaître.  
Il ne souffrira point que vous osiez jamais  
Disposer de vous-même , et fortir du palais.

I R E N E.

Ciel , qui lis dans mon cœur , qui vois mon sacrifice ,  
Tu ne souffriras pas que je sois sa complice !

Z O É.

Que vous êtes en proie à de tristes combats !

I R E N E.

Tu les connais ; plains-moi : ne me condamne pas.  
Tout ce que peut tenter une faible mortelle  
Pour se punir soi-même , et pour régner sur elle ,  
Je l'ai fait , tu le fais ; je porte encor mes pleurs  
Au Dieu dont la bonté change , dit-on , les cœurs.  
Il n'a point exaucé mes plaintes affidues ;  
Il repousse mes mains vers son trône étendues ;  
Il s'éloigne.



I R E N E.

Z O É.

Et pourtant , libre dans vos ennuis ,  
Vous fuyez votre amant.

I R E N E.

Peut-être je ne puis.

Z O É.

Je vous vois résister au feu qui vous dévore.

I R E N E.

En voulant l'étouffer , l'allumerais-je encore ?

Z O É.

Alexis ne veut vivre et régner que pour vous.

I R E N E.

Non , jamais Alexis ne fera mon époux.

Z O É.

Eh bien , si dans la Grèce un usage barbare ,  
Contraire à ceux de Rome , indignement sépare  
Du reste des humains les veuves des Césars ,  
Si ce dur préjugé règne dans nos remparts ,  
Cette loi rigoureuse , est-ce un ordre suprême  
Que du haut de son trône ait prononcé Dieu même ?  
Contre vous de sa foudre a-t-il voulu s'armer ?

I R E N E.

Qui : tu vois quel mortel il me défend d'aimer.

Z O É.

Ainsi loin du palais où vous fûtes nourrie  
Vous allez , belle Irène , enterrer votre vie !

I R E N E.

Je ne fais où je vais ! . . . humains ! faibles humains !  
Régions-nous notre sort ? est-il entre nos mains ? (h)

SCÈNE II.

I R È N E , L E O N C E , Z O É .

L E O N C E .

**M**A fille , il faut me suivre et fuir en diligence  
 Ce séjour odieux fatal à l'innocence.  
 Cessez de redouter , en marchant sur mes pas ,  
 Les efforts des tyrans qu'un père ne craint pas.  
 Contre ces noms fameux d'auguste et d'invincible ,  
 Un mot au nom du ciel est une arme terrible ;  
 Et la religion qui leur commande à tous  
 Leur met un frein sacré qu'ils mordent à genoux.  
 Mon cilice , qu'un prince avec dédain contemple ,  
 L'emporte sur sa pourpre , et lui commande au temple.  
 Vos honneurs avec moi plus sûrs et plus constants  
 Des volages humains feront indépendans ;  
 Ils n'auront pas besoin de frapper le vulgaire  
 Par l'éclat emprunté d'une pompe étrangère.  
 Vous avez trop appris qu'elle est à dédaigner.  
 C'est loin du trône enfin que vous allez régner.

I R È N E .

Je vous l'ai déjà dit , sans regret je le quitte.  
 Le nouveau César vient ; je pars , et je l'évite.

*(elle sort.)*

L E O N C E .

Je ne vous quitte pas.

## S C È N E I I I.

A L E X I S , L E O N C E.

A L E X I S.

**C'**EN est trop ; arrêtez.  
 Pour la dernière fois, père injuste, écoutez ;  
 Ecoutez votre maître à qui le sang vous lie ,  
 Et qui pour votre fille a prodigué sa vie ,  
 Celui qui d'un tyran vous a tous délivrés ,  
 Ce vainqueur malheureux que vous défespérez.  
 Le souverain sacré des autels de Sophie ,  
 Dont la cabale altière à la vôtre est unie ,  
 Contre moi vous seconde, et croit impunément  
 Ravir au nom du ciel Irène à son amant.  
 Je vous ai tous servis , vous , Irène et Byfance :  
 Votre fille en était la juste récompense ,  
 Le seul prix qu'on devait à mon bras , à ma foi ,  
 Le seul objet enfin qui soit digne de moi.  
 Mon cœur vous est ouvert, et vous savez si j'aime.  
 Vous venez m'enlever la moitié de moi-même ,  
 Vous qui, dès le berceau nous unissant tous deux ,  
 D'une main paternelle aviez formé nos nœuds ;  
 Vous par qui tant de fois elle me fut promise ,  
 Vous me la ravissez lorsque je l'ai conquise ! ( *i* )  
 Lorsque je l'ai sauvée , et vous , et tout l'État !  
 Mortel trop vertueux , vous n'êtes qu'un ingrat.

Vous m'osez proposer que mon cœur s'en détache !  
 Rendez-la moi, cruel, ou que je vous l'arrache.  
 Embrassez un fils tendre, et né pour vous chérir,  
 Ou craignez un vengeur armé pour vous punir.

L E O N C E.

Ne foyez l'un ni l'autre, et tâchez d'être juste.  
 Rapidement porté jusqu'à ce trône auguste,  
 Méritez vos succès. . . . Ecoutez-moi, Seigneur ;  
 Je ne puis ni flatter ni craindre un empereur.  
 Je n'ai point déserté ma retraite profonde  
 Pour livrer mes vieux ans aux intrigues du monde,  
 Aux passions des grands, à leurs vœux emportés :  
 Je ne puis qu'annoncer de dures vérités ;  
 Qui ne sert que son Dieu n'en a point d'autre à dire :  
 Je vous parle en son nom, comme au nom de l'empire.  
 Vous êtes aveuglé ; je dois vous découvrir  
 Le crime et les dangers où vous voulez courir.  
 Sachez que sur la terre il n'est point de contrée,  
 De nation féroce et du monde abhorrée,  
 De climat si sauvage, où jamais un mortel  
 D'un pareil sacrilège osât fouiller l'autel.  
 Ecoutez Dieu qui parle, et la terre qui crie :  
 » Tes mains à ton monarque ont arraché la vie ;  
 » N'épouse point sa veuve. » Ou si de cette voix  
 Vous osez dédaigner les éternelles lois,  
 Allez ravir ma fille, et cherchez à lui plaire,  
 Teint du sang d'un époux, et de celui d'un père :  
 Frappez, . . .

A L E X I S , *en se détournant.*

Je ne le puis . . . et malgré mon courroux ,  
 Ce cœur que vous percez s'est attendri sur vous.  
 La dureté du vôtre est-elle inaltérable ?  
 Ne verrez-vous dans moi qu'un ennemi coupable ?  
 Et regretterez-vous votre persécuteur  
 Pour élever la voix contre un libérateur ? ( k )  
 Tendre père d'Irène ! hélas ! soyez mon père !  
 D'un juge sans pitié quittez le caractère ;  
 Ne sacrifiez point et votre fille et moi  
 Aux superstitions qui vous servent de loi.  
 N'en faites point une arme odieuse et cruelle ;  
 Et ne l'enfoncez point d'une main paternelle  
 Dans ce cœur malheureux qui veut vous révérer ,  
 Et que votre vertu se plaît à déchirer.  
 Tant de sévérité n'est point dans la nature :  
 D'un affreux préjugé laissez là l'imposture ;  
 Cessez . . .

L E O N C E .

Dans quelle erreur votre esprit est plongé !  
 La voix de l'univers est-elle un préjugé ?

A L E X I S .

Vous disputez , Léonce , et moi je suis sensible.

L E O N C E .

Je le fais comme vous . . . le ciel est inflexible.

A L E X I S .

Vous le faites parler ; vous me forcez , cruel ,  
 A combattre à la fois et mon père et le ciel.

Plus de sang va couler pour cette injuste Irène  
 Que n'en a répandu l'ambition romaine.  
 La main qui vous sauva n'a plus qu'à se venger.  
 Je détruirai ce temple où l'on m'ose outrager ;  
 Je briserai l'autel défendu par vous-même ,  
 Cet autel , en tout temps , rival du diadème ,  
 Ce fatal instrument de tant de passions ,  
 Chargé par nos aïeux de l'or des nations ,  
 Cimenté de leur sang , entouré de rapines.  
 Vous me verrez , ingrat , sur ces vastes ruines ,  
 De l'hymen qu'on réproûve rallumer les flambeaux  
 Au milieu des débris , du sang et des tombeaux.

L E O N C E .

Voilà donc les horreurs où la grandeur suprême ,  
 Alors qu'elle est sans frein , s'abandonne elle-même !  
 Je vous plains de régner !

A L E X I S .

Je me suis emporté ;  
 Je le fens , j'en rougis. Mais votre cruauté ,  
 Tranquille en me frappant , barbare avec étude ,  
 Insulte avec plus d'art et porte un coup plus rude.  
 Retirez-vous , fuyez.

L E O N C E .

J'attendrai donc , Seigneur ,  
 Que l'équité m'appelle , et parle à votre cœur.

A L E X I S .

Non , vous n'attendrez point : décidez tout à l'heure  
 S'il faut que je me venge , ou s'il faut que je meure.

L E O N C E.

Voilà mon sang, vous dis-je, et je l'offre à vos coups.  
 Respectez mon devoir ; il est plus fort que vous.  
 (*il sort.*)

## S C È N E I V.

A L E X I S *seul.*

Q U E son fort est heureux ! assis sur le rivage  
 Il regarde en pitié ce turbulent orage  
 Qui de mon triste règne a commencé le cours.  
 Irène a fait le charme et l'horreur de mes jours.  
 Sa faiblesse m'immole aux erreurs de son père,  
 Aux discours insensés d'un aveugle vulgaire.  
 Ceux en qui j'espérais sont tous mes ennemis.  
 J'aime, je suis César, et rien ne m'est soumis !  
 Quoi ! je puis sans rougir, dans les champs du carnage,  
 Lorsqu'un scythe, un germain succombe à mon courage,  
 Sur son corps tout sanglant qu'on apporte à mes yeux  
 Enlever son épouse à l'aspect de ses dieux,  
 Sans qu'un prêtre, un soldat, ose lever la tête !  
 Aucun n'ose douter du droit de ma conquête ;  
 Et mes concitoyens me défendront d'aimer  
 La veuve d'un tyran qui voulut l'opprimer ! (1)  
 Entrons.

S C È N E



SCÈNE V.

ALEXIS, ZOÉ.

ALEXIS.

**E**H bien, Zoé, que venez-vous m'apprendre ?

ZOÉ.

Dans son appartement gardez-vous de vous rendre.  
 Léonce et le pontife épouvantent son cœur :  
 Leur voix sainte et funeste y porté la terreur.  
 Gémissante à leurs pieds, tremblante, évanouie,  
 Nos tristes soins à peine ont rappelé sa vie.  
 Des murs de ce palais ils osent l'arracher.  
 Une triste retraite à jamais va cacher  
 Du reste de la terre Irène abandonnée.  
 Des veuves des Césars telle est la destinée.  
 On ne verrait en vous qu'un tyran furieux,  
 Un soldat sacrilège, un ennemi des cieux,  
 Si, voulant abolir ces usages sinistres,  
 De la religion vous braviez les ministres.  
 L'impératrice en pleurs vous conjure à genoux  
 De ne point écouter un imprudent courroux,  
 De la laisser remplir ces devoirs déplorables  
 Que des maîtres sacrés jugent inviolables.

ALEXIS.

Des maîtres ? où suis-je ! . . . j'ai cru n'en avoir plus.  
 A moi, Gardes, venez.

## S C E N E V I.

ALEXIS, ZOÉ, MEMNON, et les Gardes.

A L E X I S.

**M**ES ordres absolus

Sont que de cette enceinte aucun mortel ne sorte.  
 Qu'on soit armé par-tout ; qu'on veille à cette porte.  
 Allez. On apprendra qui doit donner la loi ;  
 Qui de nous est César, ou le pontife ou moi.  
 Chère Zoé, rentrez : avertissez Irène  
 Qu'on lui doit obéir, et qu'elle s'en souvienne.

( à Memnon. )

Ami, c'est avec toi qu'aujourd'hui j'entreprends  
 De briser en un jour tous les fers des tyrans.  
 Nicéphore est tombé ; chassons ceux qui nous restent ;  
 Ces tyrans des esprits que mes chagrins détestent.  
 Que le père d'Irène au palais arrêté  
 Ait enfin moins d'audace et moins d'autorité,  
 Qu'éloigné de sa fille et réduit au silence  
 Il ne séduise plus les peuples de Byfance.  
 Que cet ardent pontife au palais soit gardé,  
 Un autre plus soumis par mon ordre est mandé,  
 Qui sera plus docile à ma voix souveraine.  
 Constantin, Théodose en ont trouvé sans peine.  
 Plus criminels que moi dans ce triste séjour,  
 Les cruels n'avaient pas l'excuse de l'amour.

ACTE QUATRIÈME. 355

M E M N O N. ( *m* ).

César , y pensez-vous ? ce vieillard intraitable ,  
Opiniâtre , altier , est pourtant respectable.  
Il est de ces vertus que , forcés d'estimer ,  
Même en les détestant , nous tremblons d'opprimer.  
Eh , ne craignez-vous point par cette violence  
De faire au cœur d'Irène une mortelle offense ?

A L E X I S.

Non , j'y suis résolu . . . je vous dois ma grandeur ,  
Et mon trône , et ma gloire : . . il manque le bonheur.  
Je succombe , en régnaant , au destin qui m'outrage.  
Secondez mes transports : achevez votre ouvrage.

*Fin du quatrième acte.*

## A C T E V.

## S C E N E P R E M I E R E.

A L E X I S , M E M N O N .

M E M N O N .

OUI, quelquefois sans doute il est plus difficile  
 De s'assurer chez soi d'un fort pur et tranquille  
 Que de trouver la gloire au milieu des combats  
 Qui dépendent de nous moins que de nos soldats.  
 Je vous l'ai dit, Irène en sa juste colère  
 Ne pardonnera point l'attentat sur son père.

A L E X I S ,

Mais quoi ! laisser près d'elle un maître impérieux  
 Qui lui reprochera le pouvoir de ses yeux !  
 Qui, lui faisant surtout un crime de me plaire,  
 Et tournant à son gré ce cœur souple et sincère,  
 Gouvernant sa faiblesse, et trompant sa candeur,  
 Va changer par degré sa tendresse en horreur !  
 Je veux régner sur elle ainsi que sur Byfance,  
 La couvrir des rayons de ma toute-puissance ;  
 Et que ce maître altier, qui veut donner la loi,  
 Soit aux pieds de sa fille, et la serve avec moi.

M E M N O N .

Vous vous trompiez, César : j'ai prévu vos alarmes ;  
 Vous avez contre vous tourné vos propres armes.  
 C'en est fait, je vous plains.

ACTE CINQUIÈME. 357

ALEXIS.

Tu m'as donc obéi.

MEMNON.

C'était avec regret ; mais je vous ai servi :  
J'ai faisi ce vieillard ; et César, qui soupire ,  
Des faiblesses d'amour m'apprend quel est l'empire.  
Mais après cette injure auriez-vous espéré  
De ramener à vous un esprit ulcéré ?  
Eh , pourquoi consulter dans de telles alarmes  
Un vieux soldat blanchi dans les horreurs des armes ?

ALEXIS.

Ah ! cher et sage ami , que tes yeux éclairés  
Ont bien prévu l'effet de mes vœux égarés !  
Que tu connais ce cœur si contraire à soi-même ,  
Esclave révolté qui perd tout ce qu'il aime ,  
Aveugle en son courroux , prompt à se démentir ,  
Né pour les passions et pour le repentir !

( *Memnon sort.* )

SCÈNE II.

ALEXIS, ZOÉ.

ALEXIS.

VENEZ, venez, Zoé, vous que chérit Irène :  
Jugez si mon amour a mérité sa haine ,  
Si je voulais en maître , en vainqueur , en César ,  
Montrer l'auguste Irène enchaînée à mon char.

Je n'ordonnerai point qu'une odieuse fête  
 Au temple du Bosphore avec éclat s'apprête ;  
 Je n'insulterai point à ces préventions  
 Que le temps enracine au cœur des nations.  
 Je prétends préparer cet hymen où j'aspire  
 Loin d'un peuple importun qu'un vain spectacle attire.  
 Vous connaissez l'autel qu'éleva dans ces lieux  
 Avec simplicité la main de nos aïeux ;  
 N'admettant pour garant de la foi qu'on se donne  
 Que deux amis, un prêtre et le ciel qui pardonne ;  
 C'est là que devant Dieu je promettrai mon cœur.  
 Est-il indigne d'elle ? inspire-t-il l'horreur ?  
 Dites-moi par pitié si son ame agitée  
 Aux offres que je fais recule épouvantée ;  
 Si mon profond respect ne peut que l'indigner ;  
 Enfin si je l'offense en la faisant régner.

## Z O É.

Ce matin , je l'avoue , en proie à ses alarmes ,  
 Votre nom prononcé faisait couler ses larmes :  
 Mais depuis que Léonce ici vous a parlé ,  
 L'œil fixe , le front pâle , et l'esprit accablé ,  
 Elle garde avec nous un farouche silence ;  
 Son cœur ne nous fait plus la triste confidence  
 De ce remords puissant qui combat ses désirs ;  
 Ses yeux n'ont plus de pleurs et sa voix de soupirs.  
 De son dernier affront profondément frappée ,  
 De Léonce et de vous toute entière occupée ,

A nos empressements elle n'a répondu  
 Que d'un regard mourant , d'un visage éperdu ;  
 Ne pouvant repousser de sa sombre pensée  
 Le douloureux fardeau qui la tient oppressée.

ALEXIS.

Hélas ! elle vous aime , et sans doute me craint.  
 Si dans mon désespoir votre amitié me plaint ,  
 Si vous pouvez beaucoup sur ce cœur noble et tendre ,  
 Résolez-la du moins à me voir , à m'entendre ,  
 A ne point rejeter les vœux humiliés  
 D'un empereur soumis et tremblant à ses pieds.  
 Le vainqueur de César est l'esclave d'Irène ;  
 Elle étend à son choix , ou resserre sa chaîne :  
 Qu'elle dise un seul mot.

ZOÉ.

Jusques en ce séjour  
 Je la vois avancer par ce secret détour.

ALEXIS.

C'est elle-même, ô Ciel !

ZOÉ.

A la terre attachée  
 Sa vue à notre aspect s'égare effarouchée.  
 Elle avance vers vous , mais sans vous regarder.  
 Je ne fais quelle horreur semble la posséder.

ALEXIS.

Irène , est-ce bien vous ? Quoi ! loin de me répondre ,  
 A peine d'un regard elle veut me confondre !



## S C E N E I I I.

A L E X I S , I R E N E , Z O É.

I R E N E.

(*un des soldats qui l'accompagnent lui approche un fauteuil.*)

**U**N siège... je succombe. En ces lieux écartés  
Attendez-moi, Soldats... Alexis, écoutez.

(*d'une voix égale, entrecoupée, mais ferme autant que douloureuse.*)

Sachant ce que je souffre, et voyant ce que j'ose,  
D'un pareil entretien vous pénétrez la cause ;  
Et l'on fera bientôt si j'ai dû vous parler :  
D'un reproche assez grand je puis vous accabler ;  
Mais l'excès du malheur affaiblit la colère.

Teint du sang d'un époux vous m'enlevez un père ;  
Vous cherchez contre vous encore à soulever  
Cet empire et ce ciel que vous osez braver.  
Je vois l'emportement de votre affreux délire  
Avec cette pitié qu'un frénétique inspire ;  
Et je ne viens à vous que pour vous retirer  
Du fond de cet abyme où je vous vois entrer.  
Je plaignais de vos sens l'aveuglement funeste :  
On ne peut le guérir... Un seul parti me reste.  
Allez trouver mon père, implorez son pardon ;  
Revenez avec lui. Peut-être la raison,

Le

Le devoir , l'amitié , l'intérêt qui nous lie ,  
 La voix du sang qui parle à son ame attendrie ,  
 Rapprocheront trois cœurs qui ne s'accordaient pas.  
 Un moment peut finir tant de tristes combats.  
 Allez : ramenez-moi le vertueux Léonce ;  
 Sur mon sort avec vous que sa bouche prononce :  
 Puis-je y compter ?

A L E X I S.

J'y cours , sans rien examiner.

Ah ! si j'osais penser qu'on pût me pardonner ,  
 Je mourrais à vos pieds de l'excès de ma joie.  
 Je vole aveuglément où votre ordre m'envoie :  
 Je vais tout réparer ; oui , malgré ses rigueurs ,  
 Je veux qu'avec ma main , sa main sèche vos pleurs.  
 Irène , croyez-moi ; ma vie est destinée  
 A vous faire oublier cette affreuse journée.  
 Votre père adouci ne reverra dans moi  
 Qu'un fils tendre et soumis , digne de votre foi.  
 Si trop de sang pour vous fut versé dans la Thrace ,  
 Mes bienfaits répandus en couvriront la trace ;  
 Si j'offensai Léonce , il verra tout l'Etat  
 Expié avec moi cet indigne attentat.  
 Vous régnerez tous deux : ma tendresse n'aspire  
 Qu'à laisser dans ses mains les rênes de l'empire. ( *n* )  
 J'en jure les héros dont nous tenons le jour ,  
 Et ce ciel qui m'entend , et vous , et mon amour.

IRÈNE , *en s'attendrissant et en retenant ses larmes.*

Allez : ayez pitié de cette infortunée :

Le ciel vous l'arracha ; pour vous elle était née.  
Allez, Prince.

A L E X I S.

Ah ! grand Dieu, témoin de ses bontés,  
Je serai digne enfin de mon bonheur.

I R E N E.

Partez.

(*en pleurant.*)

(*il sort.*)

Suivez ses pas, Zoé si fidelle et si chère.

### S C E N E I V.

I R E N E seule, se levant.

QU'AI-JE dit ? qu'ai-je fait ? et qu'est-ce que j'espère ?  
Je ne me connais plus... Tandis qu'il me parlait,  
Au seul son de sa voix tout mon cœur s'échappait.  
Chaque mot, chaque instant portait dans ma blessure  
Des poisons dévorans dont frémit la nature.

(*elle marche égarée et hors d'elle-même.*)

Non. Ne m'obéis point ; non, mon cher Alexis,  
N'amène point mon père à mes yeux obscurcis.  
Reviens. Ah ! je te vois. Ah ! je t'entends encore.  
J'idolâtre avec toi le crime que j'abhorre.  
O crime, éloigne-toi ! Ciel... quel objet affreux !  
Quel spectre menaçant se jette entre nous deux !  
Est-ce toi, Nicéphore ? Ombre terrible, arrête !  
Ne verse que mon sang, ne frappe que ma tête.  
Moi seule j'ai tout fait : c'est mon coupable amour,  
C'est moi qui t'ai trahi, qui t'ai ravi le jour.

Quoi ! tu te joins à lui , toi , mon malheureux père !  
 Tu poursuis cette fille homicide , adultère !  
 Fuis , mon cher Alexis ; détourne avec horreur  
 Ces yeux si dangereux , si puissans sur mon cœur !  
 Dégage de mes mains ta main de sang fumante ;  
 Mon père et mon époux poursuivent ton amante !  
 Sur leurs corps tout sanglans me faudra-t-il marcher  
 Pour voler dans tes bras dont on vient m'arracher ?

Ah ! je reviens à moi.... Religion sacrée ,  
 Devoir , nature , honneur ; à cette ame égarée  
 Vous rendez sa raison , vous calmez ses esprits....  
 Je ne vous entends plus si je vois Alexis ! ....

Dieu , que je veux servir , et que pourtant j'outrage .  
 Pourquoi m'as-tu livrée à ce cruel orage ?  
 Contre un faible roseau pourquoi veux-tu t'armer ?  
 Qu'ai-je fait ? Tu le fais : tout mon crime est d'aimer !  
 Malgré mon repentir , malgré ta loi suprême ,  
 Tu vois que mon amant l'emporte sur toi-même.  
 Il règne , il t'a vaincu dans mes sens obscurcis...  
 Eh bien , voilà mon cœur ; c'est là qu'est Alexis :  
 Oui , tant que je respire il en est le seul maître.  
 Je sens qu'en l'adorant je vais te méconnaître...  
 Je trahis et l'hymen , et la nature , et toi...

( elle tire un poignard , et se frappe. )

Je te venge de lui , je te venge de moi.  
 Alexis fut mon dieu ; je te le sacrifie.  
 Je n'y puis renoncer qu'en m'arrachant la vie.

( elle tombe dans un fauteuil. )

S C E N E V *et dernière.*

I R E N E *mourante* , A L E X I S , L E O N C E ,  
M E M N O N , Suite.

A L E X I S.

**J**E vous ramène un père , et je me suis flatté  
Que nous pourrions fléchir sa dure austérité ;  
Que sa justice enfin , me jugeant moins coupable ,  
Daignerait... Juste Dieu ! quel spectacle effroyable !  
Irène ! chère Irène ! ...

L E O N C E.

O ma fille ! ô fureur !

A L E X I S , *se jetant aux genoux d'Irène.*

Quel démon t'inspirait !

I R E N E , *à Alexis.* . . . (*à Léonce.*)

Mon amour , votre honneur.

J'adorais Alexis , et je m'en suis punie.

( *Alexis veut se tuer , Memnon l'arrête.* )

L E O N C E.

Ah ! mon zèle funeste eut trop de barbarie.

I R E N E , *leur tendant les mains.*

Souvenez-vous de moi.. plaignez tous deux mon sort..

Ciel ! prends soin d'Alexis , et pardonne ma mort !

A L E X I S , *à genoux d'un côté.*

Irène ! Irène ! ah Dieu !

ACTE CINQUIÈME. 365

LEONCE, à genoux de l'autre côté.

Déplorable victime !

I R E N E.

Pardonne, Dieu clément ! ma mort est-elle un crime ?

*Fin du cinquième et dernier acte.*

# V A R I A N T E S

## D' I R E N E.

.....  
(a) Le sentiment honteux dont il est tourmenté.

I R E N E.

S'il cache par orgueil sa frénésie affreuse,  
Dans ce triste palais suis-je moins malheureuse ?  
Que le suprême rang, toujours trop envié,  
Souvent pour notre sexe est digne de pitié !  
Le funeste présent de quelques faibles charmes  
Nous est vendu bien cher, et payé par nos larmes.  
Crois qu'il n'est point de jour, peut-être de moment,  
Dont un tyran cruel ne me fasse un tourment.  
Sans objet, tu le fais, sa sombre jalousie  
Souvent mit en péril ma déplorable vie.  
J'en ai vu sans pâlir les traits injurieux :  
Que ne les ai-je pu cacher à tous les yeux !

Z O É.

Je vous plains ; mais enfin contre votre innocence,  
Contre tant de vertus, lui-même est sans puissance.  
Je gémiss de vous voir nourrir votre douleur.  
Que craignez-vous ? &c. . . . .

(b) S'alarme, se divise et tremble à son retour ;  
C'est tout ce que m'apprend une rumeur soudaine  
Qui fait naître ou la crainte ou l'espérance vaine,  
Qui va de bouche en bouche armer les factions,  
Et préparer Bysance aux révolutions.  
Pour moi, je fais assez quel parti je dois prendre,  
Qui doit me commander, et qui je dois défendre.  
Je ne consulte point nos ministres, nos grands,  
Leurs intérêts cachés, leurs partis différens ;  
J'en croirai seulement mes soldats et moi-même.  
Alexis m'a placé, je suis à lui, je l'aime,  
Je le fers, et surtout dans ces extrémités,  
Memnon fera fidelle au sang dont vous forcez.



Infruit de vos dangers , plein d'un noble courage ,  
 Madame , il ne pouvait différer davantage .  
 Peut-être j'en dis trop ; mais enfin ce retour  
 Suivra de peu d'instans la naissance du jour .  
 Les momens me sont chers , pardonnez à mon zèle ,  
 Et souffrez que je vole où mon devoir m'appelle .

S C E N E I I I .

I R E N E , Z O É .

I R E N E .

Q U E tout ce qu'il m'a dit vient encor m'agiter !  
 Pour moi dans ce moment tout est à redouter .  
 Memnon s'explique assez : ah , que vient-il m'apprendre !  
 Quoi ! César alarmé refuse de m'entendre !  
 Alexis en ces lieux va paraître aujourd'hui ,  
 Et je vois que Memnon est d'accord avec lui .  
 Les Etats convoqués dans Byfance incertaine ,  
 Fatiguant dès long-temps la grandeur souveraine ,  
 Troublent l'empire entier par leurs divisions :  
 Tout ce peuple s'enflamme au feu des factions ;  
 Et moi , dans mes devoirs à jamais renfermée ,  
 Sourde aux bruyans éclats d'une ville alarmée ,  
 A mon époux foudrise , et cachant ma douleur ,  
 Parmi tant de dangers je ne crains que mon cœur !  
 Peut-être il me prépare un avenir terrible , &c .

(c) . . . . .

Et suis-je un criminel à ses yeux offensés ?  
 Allez , je le ferai plus que vous ne pensez .  
 J'ai trop été sujet .

I R E N E .

Je suis réduite à l'être ;  
 Seigneur , souvenez-vous que César est mon maître .

A L E X I S .

Non , pour un tel honneur César n'était point né :  
 Il m'arracha le bien qui m'était destiné .  
 Il n'en était pas digne , &c . . . . .

(d) Vous réglez aujourd'hui, Seigneur, si vous l'osez.

A L E X I S.

Moi ! si je l'oserai ? j'y vole en assurance :  
 Je mets aux pieds d'Irène et mon cœur et Byzance.  
 J'ai de l'ambition, et je hais l'empereur. . . .  
 Mais de ces passions qui dévorent mon cœur  
 Irène est la première : elle seule m'anime ;  
 Pour elle seule, ami, j'aurais pu faire un crime.  
 Mais on n'est point coupable en frappant les tyrans.  
 C'est mon trône après tout, mon bien que je reprends ;  
 Il m'enlevait l'empire, il m'ôtait ce que j'aime.

M E M N O N.

Je me trompe, Seigneur, &c.

(e) Il y avait dans quelques manuscrits :

Dieu juste, mais clément, veille sur Alexis !

(f) Quand je dois l'oublier, pourquoi m'en parlez-vous ?

L E O N C E.

Ta douleur m'attendrit, ma fermeté s'étonne ;  
 Je vois tous tes combats, et je te les pardonne.  
 Ah ! je n'abuse point ici de mon pouvoir :  
 L'inexorable honneur a dicté ton devoir.

(g)

A L E X I S.

Ah ! j'avais trop prévu ce reproche terrible :  
 D'avance il déchirait cette ame trop sensible.  
 Entraîné, combattu, partagé tour à tour,  
 Tremblant, presque à regret, j'ai vaincu pour l'amour.  
 Oui, Dieu m'en est témoin, et je le jure encore ;  
 Toujours dans le combat j'évitais Nicéphore :  
 Il me cherchait toujours, et lui seul a forcé  
 Ce bras dont le destin, malgré moi, l'a percé.  
 Ne m'en punissez pas, et laissez-moi vous dire  
 Que pour vous, non pour moi, j'ai reconquis l'empire.  
 Il est à vous, Madame ; et je n'ai conspiré  
 Que pour voir sur vos jours mon amour rassuré.  
 Mais je veux de la terre effacer, &c. . . .

(h) L'auteur a cru devoir retrancher la scène suivante qui était la seconde du quatrième acte :

I R E N E , Z O É , M E M N O N .

M E M N O N .

J'APPORTE à vos genoux les vœux de cet empire.  
 Tout le peuple, Madame, en ce grand jour n'aspire  
 Qu'à vous voir réunir par un nœud glorieux  
 Les restes adorés du sang de vos aïeux.  
 Confirmez le bonheur que le ciel nous envoie ;  
 Réparez nos malheurs par la publique joie ;  
 Vous verrez à vos pieds le Sénat, les Etats,  
 Les députés du peuple, et les chefs des soldats,  
 Solliciter, presser cette union chérie  
 D'où dépend désormais le bonheur de leur vie.  
 Affurez les destins de l'empire nouveau  
 En donnant des Césars formés d'un sang si beau.  
 Sur ce vœu général que ma voix vous annonce,  
 On attend qu'aujourd'hui votre bouche prononce ;  
 Et nul vain préjugé ne doit vous retenir.  
 Périr du tyran jusqu'à son souvenir !

( il sort. )

I R E N E .

Eh bien, tu vois mon sort ! suis-je assez malheureuse ?  
 Ce vain projet rendra ma peine plus affreuse.  
 De céder à leurs vœux il n'est aucun espoir.

(i) Vous me la refusez lorsque je l'ai conquise !  
 A trahir ses sermens c'est vous qui la forcez,  
 Barbare ! et c'est à moi que vous la ravissez !  
 Sur cet heureux lien, devenu nécessaire,  
 Injustement l'objet d'une rigueur austère,  
 Sourde à la voix publique, oubliant mon devoir,  
 L'amour et l'amitié fondaient tout mon espoir.  
 Ne vous figurez pas que mon cœur s'en détache ;  
 Il faut qu'on me la cède, ou que je vous l'arrache.

(t) Pour élever la voix contre un libérateur ?  
 Oui , je le suis , Léonce ; et personne n'ignore  
 A quelle cruauté se porta Nicéphore.  
 Mon bras à l'innocence a dû servir d'appui ,  
 Détrôner le tyran fans m'armer contre lui.  
 Tel était mon dessein ; sa fureur éperdue  
 A poursuivi ma vie , et je l'ai défendue.  
 Si malgré moi ce fer a pu causer sa mort ,  
 C'est le fruit de sa rage , et le crime du sort.  
 Tendre père d'Irène , &c. . . . .

(l) La veuve d'un tyran qui voulut l'opprimer.  
 Ah ! c'est trop en souffrir : persécuteurs d'Irène ,  
 Vous qui des passions ne sentez que la haine ,  
 Laissez - moi mon amour ; rien ne peut arracher  
 De mon cœur éperdu l'espoir d'un bien si cher.  
 Malgré le fanatisme , et la haine , et l'envie ,  
 Je ferai m'assurer du bonheur de ma vie ,  
 Entrons.

(m) M E M N O N .

Je hais autant que vous ces censeurs intraitables ,  
 Dans leur austérité toujours inébranlables ,  
 Ennemis de l'Etat , ardents à tout blâmer ,  
 Tyrans de la nature , incapables d'aimer.

A L E X I S .

A ce poste important , non moins que difficile ,  
 J'ai pensé mûrement ; tu peux être tranquille.  
 Toi qui lis dans mon cœur , il ne t'est point suspect ;  
 Pour la religion tu connais mon respect.  
 J'ai fait choix d'un mortel dont la douce sagesse  
 Ne mettra dans ses soins l'orgueil ni la rudesse :  
 Pieux sans fanatisme , et fait pour s'attirer  
 Les cœurs que son devoir l'oblige d'éclairer.  
 Quand des ministres saints tel est le caractère ,  
 La terre est à leurs pieds , les aime et les révère.

M E M N O N .

Les ordres de l'Etat avilis , abattus ,  
 Vont être relevés , Seigneur , par vos vertus ;

Mais songez que Léonce est le père d'Irène ;  
 Et quoiqu'il ait voulu la former pour la haine,  
 Elle chérit ce père ; et même pour appui  
 Irène en ce grand jour après vous n'a que lui.  
 Pardonnez , mais je crains que cette violence  
 Ne foit au cœur d'Irène une éternelle offense.

{n) Qu'à laisser dans ses mains les rênes de l'empire.  
 Qui , mon cœur consolé se partage entre vous ,  
 Irène ; et je reviens son fils et votre époux.

I R E N E.

Suivez ses pas , Zoé : vous qui me fûtes chère ,  
 Vous le ferez toujours.

#### S C E N E I V.

I R E N E *seule.*

E H bien , que vais-je faire ?

Je ne le verrai plus ! tandis qu'il me parlait ,  
 Au seul son de sa voix tout mon cœur s'échappait.  
 Il te fuit , Alexis : Ah ! si tant de tendresse  
 Par de nouveaux sermens attaquait ma faiblesse !  
 Cruel ! malgré les miens , malgré le ciel jaloux ,  
 Malgré mon père et moi , tu ferais mon époux.  
 Qu'as-tu dit , malheureuse ! en quel piège arrêtée ,  
 Dans quel gouffre d'horreurs es-tu précipitée ?  
 Regarde autour de toi : vois ton mari sanglant ,  
 Egorgé sous tes yeux des mains de ton amant !  
 Il était après tout ton maître légitime ,  
 L'image de Dieu même : il devient ta victime !  
 Vois son fier meurtrier , le jour de son trépas  
 Elevé sur son trône et volant dans tes bras !  
 Et tu l'aimes , barbare ! et tu n'as pu le taire ?  
 Dans ce jour effrayant de pompe funéraire ,  
 Tu n'attends plus que lui pour étaler l'horreur  
 De tes crimes secrets , consommés dans ton cœur.

### 372 VARIANTES D'IRENE.

Il va joindre à ta main sa main de fang fumante !  
Si ton père éperdu devant toi se présente,  
Sur le corps de ton père il te faudra marcher  
Pour voler à l'amant qu'il te vient arracher.

*( elle fait quelques pas. )*

Nature, honneur, devoir, religion sacrée !  
Vous me parlez encore ; et mon ame enivrée  
Suspend à votre voix ses vœux irréfolus ! . . . .  
Si mon amant paraît, je ne vous entends plus. . . .  
Dieu que je veux servir ! Dieu puissant que j'outrage,  
Pourquoi m'as-tu livrée à ce cruel orage ?  
Contre un faible roseau pourquoi veux-tu t'armer ?  
Qu'ai-je fait ? Tu le fais : tout mon crime est d'aimer,

*( elle se rassied. )*

Malgré mon repentir, malgré ta loi suprême,  
Tu vois que mon amant l'emporte sur toi-même :  
Il règne, il t'a vaincu dans mes sens obscurcis.

*( elle se relève. )*

Eh bien, voilà mon cœur : c'est là qu'est Alexis.

*( elle tire un poignard. )*

Je te venge de lui ; je te le sacrifie ;  
Je n'y puis renoncer qu'en m'arrachant la vie.

*( elle se frappe, et tombe sur un fauteuil. )*

*Fin des Variantes.*

# AGATHOCLE,

*T R A G E D I E.*

Représentée le 31 mai 1779, jour de  
l'anniversaire de la mort de M. de  
*Voltaire.*





# AVERTISSEMENT

## DES ÉDITEURS.

ON ne doit regarder cette tragédie que comme une esquisse. Les situations, les scènes sont quelquefois plutôt indiquées que remplies. Les caractères sont heureusement conçus, fortement dessinés; mais les traits ne sont pas terminés, les nuances ne sont point marquées. Cet ouvrage est précieux, parce qu'il montre la manière dont travaillait M. de *Voltaire*, et qu'il sert à expliquer comment il a pu joindre une fécondité si prodigieuse avec tant de perfection. On voit qu'il retravaillait long-temps ses ouvrages, mais sans jamais s'arrêter sur les détails, sans suspendre la marche, attendant le moment de l'inspiration; sachant qu'on n'y supplée point par des efforts, profitant des instans où son génie avait toutes ses forces pour faire de grandes choses, et ne perdant pas ce temps précieux à corriger un vers, à prévenir une objection; revenant ensuite sur ces objets dans des instans moins heureux et plus tranquilles.

## 376 AVERTISSEMENT, &c.

Le jour de la première représentation de cette pièce, M. *Brisard* prononça un discours où l'on a reconnu la manière d'un philosophe illustre, qu'une amitié tendre et constante unissait à M. de *Voltaire*, et qui a long-temps fait cause commune avec lui contre les ennemis de l'humanité. La Grèce a cultivé à la fois tous les arts et toutes les sciences, mais la première représentation de l'*Oedipe à Colonne* ne fut point annoncée par un discours de *Platon*.

DISCOURS

# DISCOURS

*Prononcé avant la première représentation  
d'Agathocle.*

» LA perte irréparable que le théâtre, les  
» lettres et la France ont faite l'année dernière,  
» et dont le triste anniversaire vous rassemble  
» aujourd'hui, a été, depuis cette fatale  
» époque, l'objet continuel de vos regrets.  
» Vous avez du moins eu la consolation de  
» voir ce que l'Europe a de plus grand et de  
» plus auguste partager un sentiment si digne  
» de vous; et les honneurs que vous venez  
» rendre à cette ombre illustre vont encore  
» satisfaire et soulager tout à la fois votre juste  
» douleur. Pour donner à cette cérémonie  
» funèbre tout l'éclat qu'elle mérite et que  
» vous désirez, nous avons pensé d'abord à  
» remettre sous vos yeux quelque-une de ces  
» tragédies immortelles dont M. de *Voltaire*  
» a si long-temps enrichi la scène, et que vous  
» venez si souvent y admirer; mais dans ce  
» jour de deuil, où le premier besoin de vos  
» cœurs est de déplorer la perte de ce grand  
» homme, nous croyons ajouter à l'intérêt  
» qu'elle vous inspire, en vous présentant  
» la pièce qu'il vous destinait quand la mort  
» est venue terminer sa glorieuse carrière.

» Vous verrez fans doute, Messieurs, avec  
» attendrissement l'auteur de Zaïre et de  
» Mérope, accablé d'années, de travaux et de  
» souffrances, recueillant tout ce qui lui  
» restait de force et de courage pour s'occuper  
» encore de vos plaisirs, au moment où vous  
» allicz le perdre pour jamais; vous connaîtrez  
» tout le prix qu'il mettait à vos suffrages  
» par les efforts qu'il fesoit au bord même  
» du tombeau pour les mériter; efforts qui  
» peut-être ont abrégé une vie si précieuse.

» Un peuple dont le goût éclairé pour les  
» beaux arts revit en vous, le peuple d'Athènes,  
» entouré des chefs-d'œuvre que lui  
» laissaient en mourant les artistes célèbres,  
» semblait, au moment de leurs obsèques,  
» arrêter ses regards avec moins d'intérêt  
» sur ces productions sublimes que sur les  
» ouvrages auxquels ces hommes rares travail-  
» laient encore lorsqu'ils avaient été enlevés  
» à la patrie. Les yeux pénétrants de leurs  
» concitoyens lisaient dans ces respectables  
» restes toute la pensée du génie qui les avait  
» conçus. Ils y voyaient encore attachée la  
» main expirante qui n'avait pu les finir; et  
» cette douloureuse image leur rendait plus  
» cher l'illustre compatriote qu'ils ne possé-  
» daient plus, mais qui jusqu'à la fin de sa  
» vie avait tout fait pour eux.

„ Vous imitez, Messieurs, cette nation  
 „ reconnaissante et sensible, en écoutant l'ou-  
 „ vrage auquel M. de *Voltaire* a consacré ses  
 „ derniers instans ; vous apercevrez tout ce  
 „ qu'il aurait fait pour le rendre plus digne  
 „ de vous être offert : votre équité suppléera  
 „ à ce que vos lumières pourraient y désirer :  
 „ vous croirez voir ce grand homme présent  
 „ encore au milieu de vous, dans cette même  
 „ salle qui fut soixante ans le théâtre de sa  
 „ gloire, et où vous-même l'avez couronné  
 „ par nos faibles mains avec des transports  
 „ sans exemple ; enfin, vous pardonneriez  
 „ à notre zèle pour sa mémoire, ou plutôt  
 „ vous le justifieriez, en rendant à sa cendre  
 „ les honneurs que vous avez tant de fois  
 „ rendus à sa personne.

„ Quel ennemi des talens et des succès  
 „ oserait, dans une circonstance si touchante,  
 „ insulter à la reconnaissance de la nation, et  
 „ en troubler les témoignages ? Ce sentiment  
 „ vil et cruel ne peut être, Messieurs, celui  
 „ d'aucun français, et ferait d'ailleurs un  
 „ nouveau tribut que l'envie payerait, sans  
 „ le vouloir, aux manes de celui que vous  
 „ pleurez. „

**P E R S O N N A G E S.**

**AGATHOCLE**, tyran de Syracuse.

**POLYCRATE**,  
**ARGIDE**, } fils d'*Agathocle*.

**YDASAN**, vieux guerrier au service de  
Carthage.

**EGESTE**, officier au service de Syracuse.

**YDACE**, fille d'*Ydasan*.

**ELPENOR**, conseiller du roi.

Une Prêtresse de *Cérès*.

Suite et Soldats.

*La scène est dans une place entre le palais du roi  
et les ruines d'un temple.*



# AGATHOCLE,

## TRAGÉDIE.

### ACTE PREMIER.

#### SCÈNE PREMIÈRE.

YDASAN, EGESTE.

EGESTE.

DE nos malheurs enfin le ciel a pris pitié ;  
Il resserre aujourd'hui notre antique amitié.  
Quand la paix réunit Carthage et Syracuse,  
Peux-tu verser des pleurs aux bords de l'Aréthuse ?  
Quels que soient nos destins , les lieux où l'on est né  
Ont encor des appas pour un infortuné :  
Il est doux de rentrer dans sa chère patrie.

YDASAN.

Elle ne m'est plus chère , et sa gloire est flétrie :  
Sa lâche servitude , et trente ans de malheurs ,  
Aigrissent mon courage en m'arrachant des pleurs.  
Les volcans de l'Étna , ses cendres , ses abymes ,  
Ont été moins affreux que ce séjour des crimes.  
Le fer que le cyclope a forgé dans leurs flancs  
A moins de dureté que le cœur des tyrans.  
Va , je hais Syracuse , Agathocle et la vie.

EGESTE.

Que veux-tu ? Dès long-temps la Sicile asservie

De l'heureux Agathocle a reconnu les lois ;  
Agathocle est compté parmi les plus grands rois.  
Le hafard , le deftin , le mérite peut-être ,  
Dispofe des Etats , fait l'efclave et le maître.  
Nul homme au rang des rois n'eft jamais parvenu  
Sans un talent fublime et fans quelque vertu.  
Soyons juftes , ami : j'aimai ma république ;  
Mais j'ai fu me plier au pouvoir monarchique.  
Né fujet comme nous , dans la foule jeté ,  
Agathocle a vaincu la dure adverfité.  
L'adrefte , le courage , et furtout la fortune ,  
L'ont porté dans ce rang dont l'éclat l'importune.  
Elevé par degrés au timon de l'Etat ,  
Il étoit déjà roi lorfque j'étais foldat.  
De ces coups du deftin je fais que l'on murmure :  
Les grands fuccès d'autrui font pour nous une injure.  
Mais fi le même prix nous étoit présenté ,  
Ne diffimulons point : ferait-il rejeté ?

Y D A S A N .

Il l'eût été par moi. J'aime mieux , cher Egefte ,  
Ma trifte pauvreté que fa grandeur funefte.  
N'excufe plus ton maître , et laiffe à ma douleur  
La confolation de haïr fon bonheur.  
Quoi donc ! je l'aurai vu citoyen mercenaire ,  
Du travail de fes mains nourrifiant fa misère ;  
Et la guerre civile aura , dans fes horreurs ,  
Mis ce fils de la terre au faite des grandeurs !

Il règne à Syracuse ! et moi , pour mon partage ,  
 Banni de mon pays , et soldat à Carthage ,  
 Blanchi dans les dangers , courbé sous le harnois ,  
 Obscurément chargé d'inutiles exploits ,  
 J'ai vu périr deux fils dans cette guerre inique  
 Qui désola long-temps la Sicile et l'Afrique.  
 Après tant de travaux , après tant de revers ,  
 Ma fille me restait ; ma fille est dans les fers !  
 La malheureuse Ydace est au rang des captives  
 Que l'Aréthuse encor voit pleurer sur ses rives.  
 C'est ce qui me ramène à ces funestes lieux ,  
 Aux lieux de ma naissance en horreur à mes yeux ;  
 Sans soutien , sans patrie , appauvri par la guerre ;  
 Privé de mes deux fils , je n'ai rien sur la terre  
 Qu'un débris de fortune à peine ramassé  
 Pour délivrer l'enfant que les dieux m'ont laissé.  
 Des premiers jours de paix je saisis l'avantage ;  
 Je reviens arracher Ydace à l'esclavage :  
 Aux pieds de ton tyran j'apporte sa rançon ;  
 Et dès que l'avarice ouvrira sa prison ,  
 Je retourne à Carthage achever ma carrière.  
 Là je ne verrai point , couchés dans la poussière ,  
 Sous les pieds d'un tyran les mortels avilis.  
 Je mourrai libre au moins... Va , fers dans ton pays.

E G E S T E .

Tu ne partiras point sans me coûter des larmes.  
 Sous ce roi que tu hais je porte ici les armes ;

Nos devoirs différens n'ont point rompu les nœuds  
De la vieille amitié qui nous unit tous deux.  
J'ai vu ta fille Ydace ; et , partageant ses peines ,  
Autant que je l'ai pu , j'ai soulagé ses chaînes.

Y D A S A N.

Tu m'attendris , Egeste... Est-ce auprès de ces murs  
Qu'elle traîne ses jours et ses malheurs obscurs ?  
Où la trouver ? Comment me rendrai-je auprès d'elle ?

E G E S T E.

Dans les débris d'un temple est sa prison cruelle,  
Auprès de cette place , et non loin du séjour ,  
De ce séjour superbe où le roi tient sa cour.

Y D A S A N.

Une cour ! des prisons ! quel fatal affemblage !  
Ainsi le despotisme est près de l'esclavage.  
Ce palais est bâti des marbres qu'autrefois  
L'heureuse liberté consacrait à nos lois.  
Ne pourrai-je à mon sang parler sous ces portiques ?  
Je les ai vus ornés de nos dieux domestiques.  
Mais nos dieux ne font plus... Puis-je au moins présenter  
Cette faible rançon que je fais apporter ?  
Agathocle , ton roi , daignera-t-il m'entendre ?

E G E S T E.

A ce détail indigne il ne veut plus descendre.  
Sa grandeur abandonne à l'un de ses enfans  
Du lucre des combats les soins avilissans.

Y D A S A N.

A qui dans ma douleur faut-il que je m'adresse ?

E G E S T E.

E G E S T E.

A son fils Polycrate , objet de sa tendresse ,  
Et déjà , nous dit-on , nommé son successeur ,  
Tout indigne qu'il est de cet excès d'honneur.

Y D A S A N.

Je ne puis voir ce roi ?

E G E S T E.

Sa sombre défiance

A tous les étrangers interdit sa présence.  
A regret aux siens même il permet son aspect :  
Soit que l'éloignement impose le respect ,  
Soit que changé par l'âge , et las du diadème ,  
Il se dérobe au monde , et se cherche lui-même.  
Pour Ydace ta fille , un ordre injurieux  
Ne lui défendra pas de paraître à tes yeux.  
Du reste des captifs elle vit séparée ,  
Au temple de Cérès en secret retirée.  
Sa grâce , sa beauté , ses charmes plus flatteurs  
Que la splendeur de l'or ou celle des grandeurs ,  
Font voler sur ses pas les cœurs à son passage ,  
Sans qu'elle ose penser qu'on lui rende un hommage...  
Je la vois qui sur nous semble arrêter les yeux  
Au milieu des débris du temple de nos dieux.  
Elle fuit en pleurant cette simple prêtresse  
Qui de son esclavage adoucit la tristesse.

Y D A S A N.

Dans le saisissement que j'éprouve à la voir ,  
La consolation se mêle au désespoir.  
C'est donc vous , ô ma fille , ô malheureuse Ydace !

## S C E N E I I.

YDASAN, YDACE, EGESTE, LA PRETRESSE.

Y D A C E.

**J**E baigne de mes pleurs vos genoux que j'embrasse.  
 Je vous ai vu , mon père , et vers vous j'ai volé.  
 Chez les Syracufains qui vous a rappelé ?  
 Y feriez-vous tombé dans mon état funeste ?  
 Qu'y venez-vous chercher ?

Y D A S A N.

Le seul bien qui me reste.

*( à la prêtresse. )*

Mon sang , ma chère fille . . . O vous dont la bonté  
 Tend une main propice à la calamité,  
 Puiffe des justes dieux la justice éternelle  
 Payer d'un digne prix le noble et tendre zèle  
 Qui donne aux grands du monde , en ces jours malheureux,  
 Un exemple si beau , si peu suivi par eux !

L A P R E T R E S S E.

J'ai rempli faiblement le devoir qui m'engage.

Y D A S A N.

Je viens sauver ma fille et la rendre à Carthage :  
 Protégez-nous.

Y D A C E.

Hélas ! vos soins sont superflus :  
 Je suis esclave.

Y D A S A N.

Non, tu ne le feras plus ;  
Je viens te délivrer.

Y D A C E.

O le meilleur des pères !  
Quoi ! vos bontés pour moi finiraient mes misères !

Y D A S A N.

Oui, de ta liberté j'ai rassemblé le prix.

Y D A C E.

Vous, hélas ! de vos biens les malheureux débris  
Ne vous laisseraient plus qu'une indigence affreuse !

Y D A S A N.

Va, sois libre, il suffit, et ma mort est heureuse...  
As-tu dans ta prison paru devant le roi ?

Y D A C E.

Non : comment pourrait-il s'abaisser jusqu'à moi ?  
Comment un conquérant du sein de la victoire,  
De la hauteur du trône où resplendit sa gloire,  
Pourrait-il distinguer un objet ignoré,  
À de communs malheurs obscurément livré ?  
Sait-il mon sort, mon nom, l'horreur où l'on me laisse ?  
De Cérés en ces lieux cette digne Prêtresse  
A daigné seulement dans ma captivité  
Porter sur mon désastre un regard de bonté.  
Ses soins ont adouci ma fortune cruelle :  
J'apprends à moins souffrir, en souffrant auprès d'elle.



Y D A S A N.

Je vais trouver ce roi : j'espère que son cœur,  
 Quoiqu'il soit corrompu par trente ans de bonheur,  
 Quoique le rang suprême et le temps l'endurcisse,  
 N'osera devant moi commettre une injustice :  
 Il se ressouviendra que je fus son égal.

L A P R E T R E S S E.

Il l'a trop oublié.

Y D A S A N.

Dans son faste royal,  
 Il rougira peut-être en voyant ma misère.

L A P R E T R E S S E.

J'en doute. Mais allez, tendre et généreux père !  
 Que la simple vertu puisse enfin le toucher !  
 Surtout que de son trône on vous laisse approcher !

## S C E N E I I I.

Y D A C E, L A P R E T R E S S E.

Y D A C E.

**D**E nos dieux méconnus Prêtresse bienfaisante,  
 Au malheur qui me suit comme eux compatissante,  
 Contre un fils du tyran vous qui me protégez,  
 Vous qui voyez l'abyme où mes pas sont plongés,  
 Ne m'abandonnez pas.

L A P R E T R E S S E.

Hélas ! que puis-je faire ?  
 Des ministres des dieux le triste caractère,

Autrefois vénérable, aujourd'hui méprisé ;  
 Ce temple encor fumant, dans la guerre embrasé,  
 Les autels de Cérès enterrés sous la cendre ,  
 Mes prières , mes cris, pourront-ils vous défendre ?

Y D A C E.

Souffrira-t-on du moins que loin de ce séjour  
 Je retourne à Carthage où je reçus le jour ?

L A P R E T R E S S E.

Agathocle en des mains avarés, sanguinaires,  
 A remis le maintien de ses lois arbitraires.  
 Polycrate son fils commande sur le port ;  
 Les prisons , les vaisseaux , tout ce séjour de mort ,  
 Tout est à lui ; le roi lui donne pour partage  
 Les droits du souverain levés sur l'esclavage.  
 Les captifs sont traités comme de vils troupeaux  
 Destinés à la mort , aux cirques , aux travaux ,  
 Aux plaisirs odieux des caprices d'un maître.

Plus fier , plus emporté que le roi n'a pu l'être ,  
 Polycrate vous compte au rang de ces beautés  
 Qu'il destine à servir ses tristes voluptés.  
 Amoureux sans tendresse , et dédaignant de plaire ,  
 Féroce en ses desirs ainsi qu'en sa colère ,  
 C'est un jeune lion qui toujours menaçant  
 Veut ravir sa conquête , et l'aime en rugissant.  
 Non , son père jamais ne fut plus tyrannique  
 Qu'en nommant héritier ce monstre despotique.

Y D A C E.

Ah ! d'où vient que les dieux pour moi toujours cruels  
 Ont exposé mes yeux à ses yeux criminels !  
 Entre son frère et lui , Ciel ! quelle différence !  
 L'humanité d'Argide égale sa vaillance.  
 Ce frère vertueux d'un brigand détesté  
 S'est attendri du moins sur ma calamité.  
 Pourrai-je dans Argide avoir quelque espérance ?

L A P R E T R E S S E.

Argide a des vertus , et bien peu de puissance.  
 Polycrate est le maître , il dévore le fruit  
 Des travaux d'un vieillard au sépulcre conduit...  
 Mais avoûrai-je enfin mes secrètes alarmes ?  
 Argide est un héros , vos regards ont des charmes ,  
 Et malgré les horreurs de cet affreux séjour ,  
 L'infortune amollit et dispose à l'amour.  
 Un prince né pour plaire , et qui cherche à séduire,  
 Veut sur notre faiblesse établir son empire.  
 L'innocence succombe aux tendresses des grands ,  
 Et les plus dangereux ne font pas les tyrans.

Y D A C E.

Ah ! que m'avez-vous dit ? Sa bonté généreuse  
 Serait un nouveau piège à cette malheureuse !  
 J'aurais Argide à craindre en ma fatale erreur !  
 Et ma reconnaissance aurait trompé mon cœur !  
 De ce cœur éperdu touchez-vous la blessure ?  
 Dans l'amas des tourmens que ma jeunesse endure

En est-il un nouveau dont je ressens les coups ?

L A P R E T R E S S E.

L'amour est quelquefois le plus cruel de tous.

Y D A C E.

Quelle est donc ma ressource ? Eh ! pourquoi suis-je née !  
 Exposée à l'opprobre , aux fers abandonnée ,  
 Le malheur qui me suit entoura mon berceau ;  
 Le ciel me rend un père au bord de son tombeau !  
 Loin d'Argide et de vous ma timide jeuneffe  
 Ne fera qu'un fardeau pour sa triste vieilleffe !  
 L'espérance me fuit ! la mort , la seule mort  
 Est-elle au moins un terme aux rigueurs de mon sort ?  
 Aurai-je assez de force , un assez grand courage  
 Pour courir à ce port au milieu de l'orage ?  
 Vous lisez dans mon cœur , vous voyez mon danger.  
 Ah ! plutôt à mourir daignez m'encourager ;  
 Affermissez mon ame incertaine , affaiblie ,  
 Contre le sentiment qui m'attache à la vie.

L A P R E T R E S S E.

Que ne puis-je plutôt par d'utiles secours  
 Vous aider à porter le fardeau de vos jours !  
 Il pèse à tout mortel , et Dieu qui nous l'impose  
 Veut , nous l'ayant donné , que lui seul en dispose.  
 De votre ame éperdue il faut avoir pitié.  
 Attendez tout d'un père et de mon amitié ,  
 Mais surtout de vous-même et de votre courage.  
 Vous luttez , je le vois , contre un fatal orage :

392      A G A T H O C L E .

Dieu se complaît , ma fille , à voir du haut des cieux  
Ces grands combats d'un cœur sensible et vertueux.  
La beauté , la candeur , la fermeté modeste  
Ont dompté quelquefois le fort le plus funeste.

Y D A C E .

Je me jette en vos bras : mon esprit défolé  
Croit , en vous écoutant , que les dieux m'ont parlé.

*Fin du premier acte.*

A C T E I I.

S C E N E P R E M I E R E.

YDASAN, ARGIDÉ, POLYCRATE,  
EGESTE.

( *Agathocle passe dans le fond du théâtre : il semble parler à ses deux fils Polycrate et Argide. Il est entouré de courtisans et de gardes. Ydasan et Egeste sont sur le devant, près du temple.* )

Y D A S A N.

C'EST-LA ce vieux tyran si grand, si redoutable,  
Qu'on croit si fortuné ! Son âge qui l'accable,  
Son front chargé d'ennuis semble dire aux humains  
Que le repos du cœur est loin des souverains.  
Est-ce lui dont j'ai vu la misérable enfance  
Chez nos concitoyens ramper dans l'indigence ?  
Est-ce Agathocle enfin ? ... Que d'esclaves brillans  
Prêtent leur main servile à ses pas chancelans !  
Comme il est entouré ! leur troupe impénétrable  
Semble cacher au peuple un monstre inabordable.  
Sont-ce là ses deux fils dont tu m'as tant parlé ?

E G E S T E.

Oui : tu vois Polycrate à l'empire appelé.  
On dit qu'il est plus dur et plus inaccessible  
Que ce sombre vieillard autrefois si terrible.

394      A G A T H O C L E .

Argide est plus affable : il est grand sans orgueil,  
Et sa noble vertu n'a point un rude accueil :  
Athènes a cultivé ses mœurs et son génie.  
Né d'un tyran illustre , il hait la tyrannie.  
Vers ces débris du temple ils s'avancent tous deux.  
Saïssions ce moment , osons approcher d'eux :  
Mais surtout souviens-toi que Polycrate est maître.

Y D A S A N .

Devant lui , cher ami , qu'il est dur de paraître !

E G E S T E .

Oublie , en lui parlant , l'esprit républicain.

Y D A S A N .

*(il marche vers Polycrate.)*

Prince , vous connaissez les droits du genre-humain ?

P O L Y C R A T E .

Quel est cet étranger ? quel est ce téméraire ?

Y D A S A N .

Un homme , un citoyen , un vieux soldat , un père.

P O L Y C R A T E .

Que me demandes-tu ?

Y D A S A N .

La justice , mon sang.

Je ne crois point blesser l'éclat de votre rang ;  
Mais gardez les traités : rendez la jeune Ydace ,  
Reste unique échappé des malheurs de ma race :  
J'en apporte le prix.



P O L Y C R A T E , *aux siens.*

Qu'on dérobe à mes yeux  
D'un vieillard indiscret l'aspect injurieux.

A R G I D E .

Mon frère, il ne vous fait qu'une juste demande.

P O L Y C R A T E .

Soldats, qu'on obéisse alors que je commande :  
Qu'on l'éloigne.

Y D A S A N .

Ah, grands Dieux ! rendez-moi donc le temps  
Où ma main vous servait et frappait les tyrans !  
Faut-il que de mes ans la triste décadence  
Me laisse à leurs genoux expirer sans vengeance !

S C E N E I I .

P O L Y C R A T E , A R G I D E .

A R G I D E .

Vous pouviez lui répondre avec plus de bonté :  
Mon frère, un vieux soldat doit être respecté.

P O L Y C R A T E .

Non, mon frère : apprenez que je perdrais la vie  
Avant que ma captive à mes mains fût ravie.  
Ni la sévérité de mon père en courroux ,  
Ni tous ces vains traités qui parlent contre nous ,  
Ni les foudres des dieux , allumés sur ma tête ,  
Ne m'ôteraient l'objet dont je fais ma conquête.

396      A G A T H O C L E .

Mon esclave est mon bien ; rien ne peut m'en priver :  
De ces lieux à l'instant je la fais enlever.

( *après l'avoir regardé quelque temps en silence.* )

Blâmez-vous ce dessein que mon cœur vous confie ?

A R G I D E .

Qui ? moi ! prétendez-vous que je vous justifie ?  
Quel besoin auriez-vous de mon consentement ?  
Comment approuverais-je un tel emportement ?  
La paix avec Carthage est déjà déclarée ;  
Agathocle aux autels aujourd'hui l'a jurée ;  
Tous nos concitoyens nous ont été rendus.  
Si ce carthaginois n'a de vous qu'un refus ,  
Vous rallumez la guerre.

P O L Y C R A T E .

Et c'est à quoi j'aspire :

La guerre est nécessaire à ce naissant empire :  
Que serions-nous sans elle ?

A R G I D E .

En des temps pleins d'horreurs ,  
La guerre a mis mon père au faite des grandeurs :  
Pour soutenir long-temps ce fragile édifice  
Il faut des lois , mon frère , il faut de la justice.

P O L Y C R A T E .

Des lois ! c'est un vain nom dont je suis indigné.  
Est-ce à l'abri des lois qu'Agathocle a régné ?  
Il n'en connut que deux : la force et l'artifice.  
La loi de Syracuse est que l'on m'obéisse.

Agathocle fut maître , et je veux l'égalér.

A R G I D E.

L'exemple est dangereux ; il peut faire trembler :  
Voyez Créfus en Perse , et Denys à Corinthe.

P O L Y C R A T E.

*(après l'avoir regardé encore fixement.)*

Pensez-vous m'alarmer , m'inspirer votre crainte ?  
Prétendez-vous instruire Agathocle et son fils ?  
Je voulais un service , et non pas des avis.  
J'avais compté sur vous. . .

A R G I D E.

Je ferai votre frère ,  
Votre ami véritable , ardent à vous complaire ,  
Quand vous exigerez de ma foi , de mon cœur ,  
Tout ce que d'un guerrier peut permettre l'honneur.

P O L Y C R A T E.

Eh bien , servez-moi donc.

A R G I D E.

Quel dessein vous anime ?  
Vous voulez que je serve à vous noircir d'un crime ?

P O L Y C R A T E.

Un crime , dites-vous ?

A R G I D E.

Je ne puis autrement  
Nommer l'atrocité de cet enlèvement.

P O L Y C R A T E.

Un crime ! vous osez. . .

A R G I D E .

Oui , j'ose vous apprendre  
La dure vérité que vous craignez d'entendre.  
Et quel autre que moi la dira sans détour ?

P O L Y C R A T E .

Va , c'est où t'attendait mon malheureux amour.  
Traître ! tu n'as pas su me cacher mon injure :  
De tes fausses vertus je voyais l'imposture.  
Je ne prétendais pas te découvrir mon cœur ;  
J'ai trop fondé du tien la sombre profondeur :  
J'en ai vu les replis ; j'ai percé le mystère  
Dont tu fais fasciner les regards du vulgaire.  
Je voyais dans mon frère un ennemi fatal ;  
Il veut paraître juste , il n'est que mon rival.  
Tu l'es : tu crois cacher d'un masque de prudence  
De l'esclave et de toi l'indigne intelligence.  
Plus coupable que moi , tu m'ofais condamner ;  
Mais tu connais ton frère : il fait peu pardonner.

A R G I D E .

Je te crois : je connais ta féroce insolence ;  
Tu crois du roi mon père exercer la puissance.  
Monté sur les degrés de ce suprême rang ,  
Es-tu le seul ici qui fois né de son sang ?  
Tu n'en as que la fange où le ciel le fit naître.  
Il a su la couvrir par les vertus d'un maître ;  
Et tes égaremens , qui l'ont trop démenti ,  
T'ont remis dans le rang dont il était sorti.

A C T E S E C O N D. 399

P O L Y C R A T E.

Ils m'ont laissé ce bras pour punir un perfide.

E L P E N O R *arrivant, à Polycrate.*

Seigneur, le roi vous mande.

P O L Y C R A T E.

Oui, j'obéis... Argide,

Voilà ton dernier trait : mais tremble à mon retour.

(*il sort.*)

A R G I D E.

Je t'attends : nous verrons avant la fin du jour

Si la férocité, la menace et l'outrage

Ou cachaient ta faiblesse, ou montraient ton courage.

S C E N E I I I.

A R G I D E, E L P E N O R.

E L P E N O R.

QU'AI-JE entendu, Seigneur? et quel ardent courroux  
Arme à mes yeux surpris et votre frère et vous?  
Hélas! je vous ai vus ennemis dès l'enfance;  
Mais ai-je dû m'attendre à tant de violence?  
Vous me faites frémir.

A R G I D E.

Vos conseils me sont chers;

Mais j'appris de vous-même à braver les pervers.

Je l'appris encor plus dans Sparte et dans Athènes!

Elpénor, condamnez ma franchise hautaine;

Mon cœur , je l'avoûrai , n'est pas fait pour la cour.

E L P E N O R.

Il est libre , il est grand ; mais , Seigneur , si l'amour ,  
Mêlant à vos vertus ses faiblesses cruelles ,  
Allume entre vous deux ces fatales querelles !  
On le soupçonne au moins.

A R G I D E.

Ah ! ne redoutez rien :

Je ne fais point former un indigne lien.  
Polycrate , il est vrai , dans sa brûlante audace  
Croit soumettre à ses lois la malheureuse Ydace,  
Et je ne puis souffrir ce droit injurieux  
Que le sort des combats donne aux victorieux.  
J'ose braver mon frère et servir l'innocence.  
Non , ce n'est point l'amour qui prendra sa défense :  
Je ne l'ai point connu ; mon cœur jusqu'aujourd'hui  
Pour venger la vertu n'a pas besoin de lui.  
Elpénor , croyez-moi , s'il faut qu'il m'affervisse ,  
Il ne peut m'entraîner à rien dont je rougisse.

E L P E N O R.

Je vous en crois sans peine , et mes regards discrets  
De ce cœur généreux respectent les secrets.  
Mais , Seigneur , je voudrais qu'un peu de complaisance  
Pût rassurer du roi la triste défiance.  
Il aime votre frère ; il vous craint.

A R G I D E.

Elpénor ,

Il devrait m'estimer ; et j'ose dire encor

Que

Que la voix du public , équitable et sincère ,  
 Pourra me consoler des rebuts de mon père....  
 Mais quel bruit ? quel tumulte ? et qu'est-ce que je voi ?

S C E N E I V .

ARGIDE , Y D A C E , E L P E N O R ,  
 LA P R E T R E S S E .

( On entend un grand bruit derrière la scène : elle s'ouvre.  
 Ydace paraît : la prêtresse la suit... Le peuple et les soldats  
 avancent au fond du théâtre. )

A R G I D E .

E S T - C E Ydace ? Elle-même en ce séjour d'effroi !  
 Est-ce vous qui fuyez , captive infortunée ?

Y D A C E .

Par d'horribles soldats indignement traînée ,  
 Arrachée aux autels de mes dieux protecteurs ,  
 Aux mains de la prêtresse à qui dans mes malheurs  
 Le ciel a confié ma jeunesse craintive ,  
 On me poursuit encore errante , fugitive.  
 Quand mon père , accablé du poids de mes douleurs ,  
 Allait jusqu'au palais faire parler mes pleurs ,  
 On faiffait sa fille au nom de votre frère ! ...  
 En cet affreux moment leur troupe sanguinaire  
 Recule de surprise à votre auguste aspect ;  
 Tant le juste aux pervers imprime de respect.



De ce respect , Seigneur , je m'écarte fans doute ;  
 Mais l'horreur où je fuis , l'horreur que je redoute ,  
 Sont ma fatale excuse en cette extrémité.  
 Et de votre grand cœur la noble humanité  
 Daignera jusqu'au bout , propice à ma misère ,  
 Sauver ma liberté des transports de son frère.

A R G I D E.

Oui , oui , je défendrai contre ce furieux  
 Ce dépôt si sacré que je reçois des dieux.  
 Je vous prends sous ma garde au péril de ma vie.

Y D A C E.

Par vos rares vertus je fuis plus asservie  
 Que par cet esclavage où me réduit le sort.  
 Je détestais le jour , et j'invoquais la mort ;  
 Je vis par vous. . .

A R G I D E.

Allez : d'un tyran délivrée ,  
 Revoyez loin de nous votre heureuse contrée.  
 C'en est fait , belle Ydace... emportez nos regrets...  
 De son départ , amis , qu'on hâte les apprêts.

*(au peuple qui est dans le fond.)*

Nobles Syracufains , secourez l'innocence ;  
 Contre ses ravisseurs embrassez sa défense.

*(à la prêtresse.)*

Prêtresse de Cérès , unissez-vous à moi ;  
 Parlez au nom des dieux , et surtout de la loi.  
 Qu'Ydace enfin soit libre , et que de ce rivage  
 Avec son digne père on la mène à Carthage.

( *au peuple.* )

Qu'aucun de vous n'exige et qu'il n'ose accepter  
Le prix dont ce vieillard la voulait racheter.  
Liberté ! liberté ! tu fus toujours sacrée :  
Quand on la met à prix elle est déshonorée.

( *à la prêtresse.* )

Protégez cet objet que je vous ai rendu ;  
Aux persécutions dérobez sa vertu :  
Qu'elle forte aujourd'hui de cette terre affreuse.  
Ydace ! loin de moi vivez long-temps heureuse ;  
Allez , fuyez surtout loin d'un persécuteur....  
En la faisant partir je m'arrache le cœur.

( *à Elpénor.* )

Me reprocheras-tu que l'amour soit mon maître ?  
Favori d'Agathocle ! apprends à me connaître.  
J'honore la vertu ; le malheur m'attendrit :  
C'est à toi de juger si l'amour m'avilit.

S C E N E V.

Y D A C E , L A P R E T R È S S E .

Y D A C E .

**G**RANDS Dieux ! qui par ses mains brisez mon joug funeste,  
Est-il dans votre olympe une ame plus céleste ?  
Et n'est-ce pas ainsi qu'autrefois les mortels  
En s'approchant de vous méritaient des autels ?



VI.



(à la prêtresse.)

Hélas ! vous feziez craindre à mon ame offensée  
Que sa pure vertu ne fût intéressée !

L A P R E T R E S S E.

Je l'admire avec vous : je crois voir aujourd'hui  
Le sang de nos tyrans purifié par lui.

Y D A C E.

On dit qu'il fut nourri dans Sparte et dans Athènes ;  
Il en a le courage et les vertus humaines.  
Quelle grandeur modeste en offrant ses secours !  
Que mon cœur qui m'échappe est plein de ses discours !  
Comme en me défendant il s'oubliait lui-même !  
A la cour des tyrans est-ce ainsi que l'on aime !  
Je n'ai point à rougir de ses soins généreux ;  
Ils ne font point l'effet d'un transport amoureux :  
Ses sentimens sont purs , et je suis fans alarmes.  
Oui , mon bonheur commence !

L A P R E T R E S S E.

Et vous versez des larmes !

Y D A C E.

Je pleure , je le dois ; l'excès de ses bontés ,  
Sa gloire , sa vertu... tout m'attendrit...

L A P R E T R E S S E.

Partez.

Y D A C E.

C'en est fait. Retournons aux lieux qui m'ont vu naître.  
Faut-il que je vous quitte ! Ah ! que n'est-il mon maître !



L A P R E T R E S S E.

Croyez-moi , chère Ydace , il vous faut dès ce jour  
Fuir ces bords dangereux , menacés par l'amour.  
Votre cœur attendri veut en vain se contraindre :  
Argide et ses vertus font pour vous trop à craindre.  
Préparons tout , craignons que son frère odieux  
Ne ramène le crime en ces funestes lieux.

Y D A C E.

Dieux ! si vous protégez ce cœur faible et timide ;  
Dieux ! ne permettez pas qu'il ose aimer Argide !  
Etouffez dans mon sein ces sentimens secrets  
Qui livreraient mes jours à d'éternels regrets ,  
Et de qui malgré moi le charme involontaire  
Redoublerait encor ma honte et ma misère !

L A P R E T R E S S E.

O cœur pur et sensible , et né dans les malheurs !  
Va , crains la vertu même , et fuis loin des grandeurs.

*Fin du second acte.*

## A C T E I I I .

## S C E N E P R E M I E R E .

L A P R E T R E S S E , Y D A S A N .

Y D A S A N .

J'AI paru devant lui , je l'ai revu ce roi ,  
Ce héros autrefois plus inconnu que moi.  
De mes chagrins profonds domptant la violence,  
J'ai jusqu'à le prier forcé ma répugnance.  
Mes traits défigurés par l'outrage du temps ,  
Ce front cicatrisé couvert de cheveux blancs ,  
Ne l'ont point empêché de daigner reconnaître  
Un vieux concitoyen dont les yeux l'ont vu naître.  
Je me suis étonné qu'il vît couler mes pleurs  
Sans marquer ces dédains qu'inspirent les grandeurs.  
Le temps , dont il commence à ressentir l'injure ,  
Aurait-il amolli cette ame fière et dure ?  
D'un regard adouci ce prince a commandé  
Qu'on me rendît mon sang que j'ai redemandé.  
Polycrate , indigné de l'ordre de son père ,  
Ne pouvait devant lui retenir sa colère :  
Le barbare est sorti la fureur dans les yeux .

L A P R E T R E S S E .

Tout est à redouter de cet audacieux.  
Son père a pour lui seul une aveugle tendresse :  
Avec étonnement on voit tant de faiblesse.



Ce roi si défiant , si redouté de tous ,  
 Si ferme en ses desseins , du pouvoir si jaloux ,  
 Est mollement soumis , comme un homme vulgaire ,  
 Au superbe ascendant d'un jeune téméraire.  
 Il n'aime point Argide ; il semble redouter  
 Cette mâle vertu qu'il ne peut imiter :  
 Ce noble caractère et l'indigne et l'outrage.  
 Il aime Polycrate , il chérit son image.  
 Le barbare en abuse ; il n'est point de forfaits  
 Dont son emportement n'ait fouillé le palais.  
 Le père fut tyran , le fils l'est davantage.  
 Sans la vertu d'Argide , et sans ce fier courage ,  
 Votre sang malheureux , flétri , déshonoré ,  
 Au lâche Polycrate allait être livré.

Y D A S A N.

Il eût fait cet affront à son malheureux père !

L A P R E T R E S S E.

Il l'ofait : mais Argide est un dieu tutélaire ,  
 Un dieu qui parmi nous aujourd'hui descendu  
 Vient consoler la terre et venger la vertu.  
 Vous lui devez l'honneur , vous lui devez la vie.  
 Emmenez votre fille. Un barbare , un impie ,  
 Aux lois des nations peut encore attenter :  
 Son caractère affreux ne fait rien respecter.  
 Entre le crime et lui mettez les mers profondes :  
 Qu'un favorable dieu vous guide sur les ondes !  
 Souvenez-vous de moi sous un ciel plus heureux.

Y D A S A N .

Vos vertus , vos bontés ont surpaffé mes vœux.  
 Sans doute avec regret de vous je me fépare ;  
 Mais il me faut fortir de ce féjour barbare ;  
 Il me faut mourir libre , et j'y cours de ce pas.

## S C E N E I I .

LA PRETRESSE , YDASAN , EGESTE .

E G E S T E .

**N**OUS sommes tous perdus : ami , n'avance pas.  
 La mort est déformais le recours qui nous relie :  
 Argide , Polycrate , Ydace . . .

Y D A S A N .

Ah ! cher Egefte !

Ma fille ! Ydace ! parle , et donne-moi la mort.

E G E S T E .

Nous conduifions Ydace : elle approchait du port ,  
 Elle vous attendait pour quitter Syracufe ;  
 Les peuples empressés au bord de l'Aréthufe ,  
 Pleurant de fon départ , admirant fa beauté ,  
 Chargeaient le ciel de vœux pour fa prospérité.  
 Tout à coup Polycrate , écartant tout le monde ,  
 Paraît comme un éclair qui fend la nuit profonde :  
 Il se fait d'Ydace , et d'un bras détefté ,  
 Il arrache fa proie au peuple épouvanté.

Argide

Argide seul , Argide entreprend sa défense ;  
 Sa fermeté s'oppose à tant de violence.  
 L'infame ravisseur , un poignard à la main ,  
 Sur ce jeune héros s'est élancé foudain.  
 Argide a combattu ; mais avec quel courage !  
 On croyait voir un dieu contre un monstre sauvage.  
 Polycrate vaincu tombe et meurt à ses pieds.  
 Les cris des citoyens jusqu'au ciel envoyés  
 En portent à l'instant la nouvelle à son père ;  
 Tandis qu'en son triomphe oubliant sa colère ,  
 Le vainqueur attendri secourt en gémissant  
 Le farouche ennemi qui meurt en menaçant.

Y D A S A N.

Tu ne m'as rien appris qui ne nous soit propice :  
 Nous sommes tous vengés.

L A P R E T R E S S E.

Le ciel a fait justice.  
 C'est un tyran de moins dans nos calamités.

Y D A S A N.

Quittons ces lieux , marchons... Qu'ai-je à craindre ?

E G E S T E , l'arrêtant.

Ecoutez :

Le roi qui dans ce fils mit sa seule espérance  
 Accourt sur le lieu même en nous criant : *Vengeance !*  
*Mon fils dénaturé vient d'égorger mon fils !*  
 Ses farouches soldats s'assemblent à ses cris ,  
 Le peuple se disperse , et fuit d'un pas timide.  
 Agathocle éperdu fait arrêter Argide :

On fait votre fille , et dans son trouble affreux ,  
Le roi désespéré vous a proscrits tous deux.

Y D A S A N.

Ma fille , ton seul nom déchire mes entrailles !  
J'espérais de mourir dans les champs de batailles !  
Sous le fer des bourreaux allons-nous expirer ? . . .  
Il faut qu'un vieux soldat meure sans murmurer.  
Mais toi !

E G E S T E.

S'il commettait cette horrible injustice ,  
Je ne puis , Ydaman , que vous suivre au supplice.  
Le pouvoir despotique est maître de nos jours :  
Nous sommes sans appui , sans armes , sans secours . . .  
Mais ne pouvez-vous pas , Prêtresse qu'on révère ,  
Faire parler du moins votre saint caractère ?

L A P R E T R E S S E.

Ce temps n'est plus. J'ai vu que des dieux autrefois  
On respectait l'empire , on écoutait la voix ;  
Le remords arrêtait sur le bord de l'abyme ;  
La justice éternelle épouvantait le crime . . .  
Sur nos dieux abattus les tyrans élevés ,  
De nos biens enrichis , de nos pleurs abreuvés ,  
A nos antiques droits ont déclaré la guerre.  
La rapine et l'orgueil font les dieux de la terre.

E G E S T E.

Séparons-nous : on vient. C'est Agathocle en pleurs.  
Comme vous il est père , et je crains ses douleurs :  
La vengeance les suit.

ACTE TROISIEME. 411

SCENE III.

AGATHOCLE, Suite.

AGATHOCLE.

QU'ON ôte de ma vue  
Ce malheureux objet qui m'indigne et me tue.  
Sur elle et sur son père ayez les yeux ouverts ;  
Qu'ils soient tous deux gardés, qu'ils soient chargés de fers.  
Amenez devant moi ce criminel Argide.

UN OFFICIER.

Votre fils ?

AGATHOCLE.

Lui ! mon fils ? non... mais ce parricide.  
Mon fils est mort !

*(on amène Argide enchaîné. Suite. Egeste éloigné  
avec les gardes.)*

*(Agathocle à Argide.)*

Cruel ! il est mort par tes coups,  
Et tu braves encor mes pleurs et mon courroux !  
Et ce peuple aveuglé, qu'a séduit ton audace,  
Applaudit à ton crime et demande ta grâce !

ARGIDE.

Seigneur, le peuple est juste.

AGATHOCLE.

Il va voir aujourd'hui  
Que son malheureux prince est plus juste que lui.

Traître ! je t'abandonne aux lois que j'ai portées.

A R G I D E .

Si par l'équité seule elles furent dictées ,  
Elles décideront qu'en ce triste combat  
J'ai sauvé l'innocence , et peut-être l'Etat.  
Le nom de loi m'est cher , et ce nom me rassure.

A G A T H O C L E .

Tu redoubles ainsi ton crime et mon injure !  
Tu ne m'aimas jamais , et crois me déformer ?

A R G I D E .

Mon cœur toujours soumis cherchait à vous aimer.  
Il est pur ; il n'a point de reproche à se faire.  
Ce cœur s'est soulevé quand j'ai tué mon frère :  
De la nature en moi j'ai senti le pouvoir :  
Mais il fallait combattre , et j'ai fait mon devoir.  
J'ai puni des forfaits , j'ai vengé l'innocence :  
Elle n'avait que moi , Seigneur , pour sa défense.  
Le cruel m'a forcé de lui percer le flanc.  
Suivez votre courroux , baignez-vous dans mon sang.  
Si dans ce jour affreux les remords peuvent naître ,  
Je n'en dois point sentir. . . Vous en aurez peut-être.

A G A T H O C L E .

Quoi ! ton farouche orgueil ose encor m'insulter !

A R G I D E .

Je ne fais que vous plaindre , et que vous respecter.

A G A T H O C L E , *en gémissant*,

Tu m'arraches mon fils !

ACTE TROISIEME. 413

ARGIDE.

J'ai défendu ma vie,  
Et je vous ai servi, vous, dis-je, et ma patrie.

AGATHOCLE.

Fuis de mes yeux, barbare, attends ton juste arrêt.

ARGIDE.

Vous êtes souverain, commandez : je suis prêt.

*(on l'emmène.)*

SCENE IV.

AGATHOCLE, Gardes.

AGATHOCLE.

**Q**UE vais-je devenir ? Dans quel trouble il me jette !  
Quoi donc ! sa fermeté tranquille et satisfaite  
D'un œil indifférent, d'un bras dénaturé,  
Vient tourner le poignard dans mon cœur déchiré !  
Voilà les dignes fruits de la fausse sagesse  
Que les Syracusains cherchèrent dans la Grèce !  
Ils en ont rapporté le mépris de mes lois,  
Celui de la mort même, et la haine des rois.  
Je n'ai donc plus d'enfans ! ma vieilleffe accablée  
Va descendre au tombeau sans être consolée.  
Ma gloire, ce fantôme inutile au bonheur,  
Illustrant ma disgrâce en augmente l'horreur.  
Que me fait cette gloire et ma grandeur suprême ?  
Je suis privé de tout et réduit à moi-même.



Dans les jours malheureux qui peuvent me rester,  
 Je lis un avenir qui doit m'épouvanter.  
 C'est à moi de mourir ; mais au moins je me flatte  
 Que tous les assassins de mon fils Polycrate  
 Subiront avec moi le plus juste trépas.

(à un garde.)

Vous, veillez sur Argide, et marchez sur ses pas.

(à un autre.)

Vous, répondez d'Ydace, et surtout de son père.

(à un autre.)

Que l'on cherche Elpénor. Un conseil salutaire  
 De son expérience est toujours l'heureux fruit.  
 Ses yeux m'éclaireront dans cette affreuse nuit.

(à un officier.)

Soutenez-moi : mon ame en ses transports funestes  
 De ma force épuisée a consumé les restes.  
 Je ne me connais plus. . . Dieu des rois et des dieux !  
 Dieu qu'annonçait Platon chez nos grossiers aïeux,  
 Je t'invoque à la fin, soit raison, soit faiblesse.  
 Si tu règues sur nous, si ta haute sagesse  
 Prend soin du haut des cieus du destin des Etats,  
 Si tu m'as élevé, ne m'abandonne pas.  
 Je t'imitai du moins en fondant un empire,  
 En y donnant des lois ; et ma douleur n'aspire,  
 Au bout de la carrière où je touche aujourd'hui,  
 Qu'à venger mon cher fils, qu'à tomber avec lui.

*Fin du troisième acte.*

A C T E I V .

S C E N E P R E M I E R E .

Y D A C E , L A P R E T R E S S E ,  
Soldats dans le fond.

Y D A C E . (\*)

**N** O N , je ne cache plus ma tendresse fatale :  
Je l'aimais , je l'avoue ; et l'amour nous égale.  
Non , ne ménagez plus ce cœur né pour souffrir ;  
J'appris à vivre esclave , et j'apprends à mourir ;  
Ne me déguisez rien ; je pourrai tout entendre.  
Je fais que dans ces lieux le roi devait se rendre.  
C'est un père outragé , c'est un maître absolu :  
On dit qu'il a parlé , mais qu'a-t-il résolu ?

L A P R E T R E S S E .

Il flottait incertain ; son ame s'est montrée  
De douleur affaiblie , et de sang altérée.  
Tantôt par un seul mot il nous glaçait d'horreur ,  
Et surtout son silence inspirait la terreur ;  
Tantôt la profondeur de sa sombre pensée  
Echappait aux regards d'une foule empressée.  
Il soupire , il menace ; il se calme , il frémit :  
Pour le seul Elpénor on croit qu'il s'adoucit.

(\*) Ici *Ydace* ne doit plus se contenir dans les bornes d'une douleur modeste ; elle doit paraître en désordre , les cheveux épars , et éclater en sanglots.

416      A G A T H O C L E .

Autour de lui rangés ses courtifans le craignent,  
Et dans son désespoir il en est qui le plaignent.

Y D A C E .

Ils plaignent un tyran ! bas esprits, vils flatteurs !  
Ils n'osent plaindre Argide ! ils lui ferment leurs cœurs !  
Ils croiraient faire un crime en prenant sa défense.

L A P R E T R E S S E .

L'affliction du maître impose à tous silence.

Y D A C E , *en poussant un cri et en pleurant.*

Ah ! parlez-moi du moins , répondez à mes cris.  
Est-il vrai qu'Agathocle ait condamné son fils ?

L A P R E T R E S S E .

Le bruit en a couru.

Y D A C E .

Je me meurs !

L A P R E T R E S S E .

Chère Ydace !

Ah ! revenez à vous ! un père qui menace  
Ne frappe pas toujours. Ma fille , rassurez ,  
Ranimez vos esprits par le trouble égarés ;  
Ecartez de votre ame une image si noire.

Y D A C E .

Argide est condamné !

L A P R E T R E S S E .

Non , je ne le puis croire.

Y D A C E .

Je ne le crois que trop... C'en est fait.

L A P R E T R E S S E.

C'est ici

Que du fort qui l'attend on doit être éclairci.  
L'instant fatal approche ; Agathocle s'avance ;  
Il paraît qu'Elpénor lui parle en assurance.  
Attendons un moment dans ces lieux retirés ;  
Ils furent en tout temps des asiles sacrés ;  
Méprisés de nos grands, le peuple les révère :  
J'y vois déjà venir votre malheureux père.

Y D A C E.

De votre saint asile on viendra l'arracher ;  
Aux regards du tyran qui pourra se cacher ?

S C E N E   I I.

AGATHOCLE *d'un côté, suivi d'ELPENOR ;*  
YDASAN, YDACE, LA PRETRESSE  
*de l'autre côté, retirés dans les ruines du temple.*

AGATHOCLE à *Elpénor.*

OUI, te dis-je, le traître irritait ma colère ;  
Dans ses respects forcés il insultait son père ;  
On eût dit, en voyant Argide auprès de moi,  
Que j'étais le coupable et qu'Argide était roi.  
L'insolent à mes yeux se vantait de son crime.  
Le meurtre de son frère est, dit-il, légitime :  
Il a servi l'État en m'arrachant mon fils !

(*il s'affied.*)

C'en est trop ! qu'on me venge. . . Elpénor ! obéis.

418      A G A T H O C L E.

Qu'on me venge. . . Soldats, n'épargnez plus Argide.  
Il faut enfin qu'un roi punisse un parricide.  
Qu'il meure.

LA PRETRESSE, *sortant de l'asile, et se jetant  
aux genoux d'Agathocle.*

Non, Seigneur, non, vous ne voudrez pas  
De deux fils en un jour contempler le trépas ;  
Vous n'immolerez point la moitié de vous-même.  
De mes dieux méprisés la majesté suprême  
Ne parle point ici par ma débile voix :  
Je n'attesterai plus leur justice et leurs lois.  
Je fais trop qu'à pas lents la vengeance éternelle  
Poursuit des méchants rois la tête criminelle ;  
Et que souvent la foudre éclate en vains éclats,  
Pour des cœurs endurcis qui ne la craignent pas.  
Mais ne vous perdez point dans un jour si funeste ;  
Ne vengez point un fils sur un fils qui vous reste ;  
Et ne vous privez point de l'unique secours  
Que le ciel vous gardait dans vos malheureux jours.

Y D A S A N.

Cruel ! peux-tu frapper une fille innocente ?

Y D A C E.

J'apporte ici ma tête ; et votre main sanglante  
Me fera favorable en me faisant mourir.  
Mais voyez les horreurs où vous allez courir.  
Le fils dont vous pleurez la mort trop méritée  
Avait une ame atroce et du crime infectée ,

Et jaloux de son frère allait l'affassiner.  
 Le fils, qu'un père injuste ose ici condamner,  
 Est un héros, un dieu qui nous a fait-justice.  
 Si vous vous obstinez à vouloir son supplice,  
 Voyez déjà ce sang répandu par vos mains  
 Soulever contre vous les dieux et les humains.  
 Vous ferez détesté de toute la nature,  
 Détesté de vous-même... Et l'ame auguste et pure,  
 L'ame du grand Argide en vain du haut des cieux  
 Implorera pour vous la clémence des dieux :  
 Ils suivront votre exemple, ils feront sans clémence.  
 Ce sang si précieux crîra plus haut vengeance.  
 La vérité se montre à vos yeux détrompés.  
 Elle a conduit nos voix... J'attends la mort : frappez.

A G Á T H O C L E.

Quoi ! ces trois ennemis insultent à ma perte !  
 Quoi ! sous leurs pas tremblans quand la tombe est ouverte,  
 Ils déchirent encor ce cœur désespéré !  
 Qu'on les fasse sortir.

(ou les emmène.)

## S C E N E I I I .

A G A T H O C L E , E L P E N O R .

A G A T H O C L E .

**M**ON esprit égaré  
 De tout ce que j'entends reçoit d'affreux présages.  
 Ami , durant trente ans de travaux et d'orages ,  
 Par des périls nouveaux chaque jour éprouvé ,  
 Jamais jour plus affreux pour moi ne s'est levé.  
 Mon fils eut des défauts : l'amitié paternelle  
 Ne m'en figurait pas une image infidelle ;  
 Mais son courage altier secondait mes desseins ;  
 Il soutenait le trône établi par mes mains.  
 Et s'il faut à tes yeux découvrir ma pensée ,  
 De ce trône sanglant ma vieilleffe lassée  
 Allait le résigner à mon malheureux fils.  
 Tu vois de quels effets mes projets sont suivis.  
 Mon cœur s'ouvre à tes yeux ; ouvre le tien de même ;  
 Dis-moi la vérité : je la crains , mais je l'aime.  
 Est-il vrai que mes fils se disputaient tous deux  
 Cette jeune beauté , cet objet dangereux ,  
 Cette esclave ?

E L P E N O R .

On prétend qu'ils ont brûlé pour elle.  
 Cet amour a produit leur sanglante querelle ;  
 Elle a causé la mort du fils que vous pleurez.  
 Polycrate , au mépris de vos ordres sacrés ,



En portant sur Ydace une main téméraire,  
 A levé le poignard sur son malheureux frère.  
 Argide a du courage : il n'a point démenti  
 Le pur sang d'un héros dont on le voit forti.  
 Je gémis avec vous que ce fils intrépide  
 Avec tant de vertu ne soit qu'un parricide ;  
 Mais Polycrate enfin fut l'injuste agresseur.

A G A T H O C L E.

Tous deux sont criminels : ils m'ont percé le cœur.  
 L'un a subi la mort, et l'autre la mérite :  
 Contre le meurtrier tu fais que tout m'irrite.  
 Sa faveur populaire avait dû m'alarmer ;  
 Il m'offensait surtout en se faisant aimer ;  
 Son nom s'agrandissait des débris de ma gloire.  
 En vain dans l'Occident les mains de la victoire  
 Du laurier des héros m'ont cent fois couronné ;  
 Dans ma triste maison j'étais abandonné. . . .  
 Je le fuis pour jamais. Je sens trop que l'envie  
 Des tourmens que j'éprouve est à peine assouvie.  
 On me hait : et voilà le trait envenimé  
 Qui perce un cœur flétri dans l'ennui consumé. . . .  
 Mais Argide est mon fils.

E L P E N O R.

Et j'ose encor vous dire  
 Qu'il fut digne de l'être et digne de l'empire.  
 Incapable de feindre ainsi que de flatter,  
 De souffrir un affront et de le mériter ;  
 Vertueux et sensible. . .

A G A T H O C L E .

Ah , qu'oses-tu prétendre ?

Lui sensible ! A mes pleurs a-t-il daigné se rendre ?

Du meurtre de son frère avait-il des remords ?

A-t-il pour me fléchir tenté quelques efforts ?

Eh , n'a-t-il pas bravé la douleur de son père ?

E L P E N O R .

Il est trop de fierté dans ce grand caractère ;

Il ne fait point plier.

A G A T H O C L E .

Je dois favoir punir.

E L P E N O R .

Ne vous préparez point un horrible avenir :

La nature a parlé ; sa voix est toujours tendre.

A G A T H O C L E .

Le cri de la vengeance aussi se fait entendre.

Je dois tout à mon trône ; ô trône ensanglanté !

Si brillant , si funeste , et si cher acheté !

Grandeur éblouissante et que j'ai mal connue !

Jusqu'à quand votre éclat séduira-t-il ma vue ?

E L P E N O R .

Du trouble où je vous vois que faut-il augurer ?

Qu'ordonnez-vous d'un fils ?

A G A T H O C L E .

Laisse-moi respirer.

*Fin du quatrième acte.*

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA PRÊTESSE, YDASAN *auprès du temple  
sur le devant du théâtre*, Gardes *dans le fond.*

LA PRÊTESSE.

**E**XEMPLES étonnans des caprices du sort !  
L'un à l'autre inconnus dans ce séjour de mort,  
Sous le fer d'un tyran la prison nous rassemble,  
Et je ne vous ai vu que pour mourir ensemble !  
O père infortuné ! c'est dans ces mêmes lieux,  
Dans ce temple où jadis ont descendu nos dieux ;  
C'est parmi les débris de leurs autels en cendre  
Que le roi va paraître , et l'arrêt doit se rendre !  
Agathocle a voulu que sa servile cour  
Solennise avec lui ce déplorable jour.  
C'est une fête auguste ; et son ame affligée  
Croit par ce grand éclat sa perte mieux vengée :  
Il croit apprendre mieux au peuple épouventé  
Que le sang d'un tyran doit être respecté.  
Sous sa puissante voix il faut que tout fléchisse :  
Et ce spectacle horrible , on l'appelle justice !

Y D A S A N.

Prêtresse, croyez-moi, ce violent courroux  
Rassasié de sang n'ira point jusqu'à vous.

Il est , n'en doutez pas , des barrières sacrées  
 Dont on ne franchit point les bornes révérees.  
 Un tyran craint le peuple ; et ce peuple à mes yeux,  
 Tout corrompu qu'il est , respecte en vous ses dieux.  
 De ma fille après tout vous n'êtes point complice ;  
 C'est assez qu'avec elle un malheureux périsse :  
 C'est ma seule prière , et le coup qui m'attend  
 Ne peut précipiter ma mort que d'un moment.  
 Je vous quitte attendri ; pardonnez à mes larmes.

L A P R E T R E S S E .

On ne les permet point. Ces délateurs en armes  
 Vont à notre tyran rapporter nos discours.

Y D A S A N .

Je le fais ; c'est l'usage établi dans les cours.  
 Grands Dieux ! je vois paraître Argide avec Ydace !

## S C E N E I I .

YDASAN, LA PRETRESSE, ARGIDE, YDACE,  
 Gardes et Assistans *dans le fond.*

A R G I D E .

**O**N le permet : je viens chercher ici ma grâce.

Y D A S A N .

Seigneur , que dites-vous ?

A R G I D E .

Contre son ravisseur  
 J'ai défendu ta fille , et vengé son honneur.

J'ai

J'ai fait plus : je l'aimais , et m'immolant pour elle  
 Je m'imposais moi-même une absence éternelle.  
 Je te demande ici le prix de la vertu  
 Pour qui je vais mourir, pour qui j'ai combattu.  
 J'étouffais mon amour, et je n'ai pu prétendre  
 ( Malheureux d'être prince ) à devenir ton gendre.  
 Mais enfin de ce nom je suis trop honoré :  
 Je veux dans mon tombeau porter ce nom sacré. . . .  
 Ydace , en nous aimant expirons l'un et l'autre ;  
 Que ma mourante main puisse presser la vôtre ;  
 Que mes yeux soient encore attachés sur vos yeux !  
 Que la divinité qui nourrit nos aïeux  
 Préside avec l'hymen à notre heure fatale !

( à la prêtresse. )

O Prêtresse , allumez la torche nuptiale. . . .

( à Ydasan. )

Embrassons-nous , mon père, à nos derniers momens.  
 Ydace , chère Ydace , acceptez mes sermens :  
 Ils sont purs comme vous. Nos ames rassemblées  
 Au ciel qui les forma vont être rappelées.  
 Conservez, s'il se peut, équitable avenir ,  
 De l'amour le plus saint l'éternel souvenir !

Y D A C E à Ydasan.

Les sentimens d'Argide ont passé dans mon ame :  
 Son courage m'élève et sa vertu m'enflamme.  
 Le nom de son épouse est un titre trop beau  
 Pour que vous refusiez d'en orner mon tombeau.

Non, Argide, avec vous la mort n'est point cruelle :  
La vie est passagère, et la gloire immortelle.

Y D A S A N.

Ah, mon Prince! ah, ma fille!

L A P R E T R E S S E.

Infortunés époux!

Couple digne du ciel! il est ouvert pour vous.  
Il voit un grand spectacle, et digne qu'on l'envie,  
La vertu qui combat contre la tyrannie.

Y D A S A N.

Chère fille! grand Prince! en quel horrible jour,  
En quels horribles lieux me parlez-vous d'amour!

Eh bien, je vous unis: eh bien, Dieux que j'atteste!  
Dieux des infortunés, formez ce nœud funeste!  
Et pour le célébrer, renversez nos tyrans  
Dans l'abyme où la foudre a plongé les Titans!  
Que le feu de l'Etna dans ses gouffres s'allume;  
Que le barbare y tombe, y vive et s'y consume!  
Que son juste supplice, à jamais renaissant,  
Soit l'éternel vengeur de mon sang innocent!  
Et tombe la Sicile et Syracuse en poudre  
Si l'oppressé du peuple échappait à la foudre!

Voilà mes vœux pour vous, chers et tendres amans,  
Et nos chants de l'hymen, et mes derniers sermens.

L A P R E T R E S S E.

Notre heure est arrivée: Agathocle s'avance;  
Il ajoute à la mort l'horreur de sa présence.

ARGIDE.

Quoi ! sa cour l'environne , et son peuple le fuit !

YDASAN.

Quel démon , quel dessein devant nous le conduit ?

*SCÈNE III et dernière.*

Les Personnages précédens , AGATHOCLE  
*entouré de sa cour. Le peuple se range sur les deux  
côtés du théâtre : les grands prennent place aux côtés  
du trône , et sont debout.*

AGATHOCLE. (\*)

**L'**ÉQUITÉ... C'est sa voix qui dicte la sentence...

*(il monte sur le trône , et les grands s'assoyent.)*

C'est moi qui vous l'annonce : écoutez en silence. . . .

Vous me voyez au trône ; et c'est le digne prix

De trente ans de travaux pour l'État entrepris.

J'eus de l'ambition , je n'en fais point d'excuse ;

Et si de quelque gloire aux champs de Syracuse ,

Parmi tant de combats , j'ai pu couvrir mon nom ,

Cette gloire est le fruit de mon ambition :

Si c'était un défaut , il ferait héroïque.

Je naquis inconnu dans votre république :

J'étais dans la bassesse , et je n'ai dû qu'à moi

Les talens , les vertus qui m'ont fait votre roi.

(\*) Ce morceau doit être débité avec beaucoup de noblesse , et même d'enthousiasme : il faut surtout observer les pauses qui sont marquées par des points.



Je n'avais pas besoin d'une origine illustre ;  
 La mienne à ma grandeur ajoute un nouveau lustre.  
 L'argile par mes mains autrefois façonné  
 A produit sur mon front l'or qui m'a couronné.  
 Raffiné de gloire et de tant de puissance ,  
 Enfin j'en ai senti la triste insuffisance. . . .  
 Le ciel, je le vois trop , met au fond de nos cœurs  
 Un sentiment secret au-dessus des grandeurs.  
 Je l'éprouve , et mon ame est assez forte encore  
 Pour dédaigner l'éclat que le vulgaire adore.  
 Je puis également , m'étant bien consulté ,  
 Vivre et mourir au trône , ou dans l'obscurité. . . .

Pour un fils que j'aimais ma prodigue tendresse  
 Me faisait espérer qu'aux jours de ma vieillesse ,  
 De mon puissant empire il soutiendrait le poids :  
 Je le crus digne enfin de vous donner des lois.  
 Je m'étais abusé : ces erreurs mensongères  
 Sont le commun partage et des rois et des pères.  
 C'est peu de les connaître ; il les faut expier. . . .  
 O mon fils ! . . . dans mes bras daigne les oublier ! . . .

*( il tend les bras à Argide , et le fait asseoir à côté de lui . )*

Peuples , voilà le roi qu'il vous faut reconnaître.  
 Je crois tout réparé , je le fais votre maître.  
 Oui , mon fils , j'ai connu que dans ce triste jour  
 La vertu l'emportait sur le plus tendre amour.  
 Tu méritais Ydace , ainsi que ma couronne. . . .  
 Jouis de toutes deux ; ton père te les donne.

Prêtresse de Cérès , allumez les flambeaux  
 Qui doivent éclairer des triomphes si beaux ;  
 Relevez vos autels , célébrez vos mystères  
 Que j'ai crustrop long-temps à mon pouvoir contraires.  
 Apprenez à ce peuple à remplir à la fois  
 Ce qu'il doit à ses dieux , ce qu'il doit à ses rois. . . .

Toi , généreux guerrier , toi le père d'Ydace ,  
 Puisses-tu voir ton sang renaître dans ma race ! . . .  
 Sers de père à mon fils , rends-moi ton amitié ;  
 Pardonne au souverain qui t'avait oublié ;  
 Pardonne à ces grandeurs dont le ciel me délivre.  
 Le prince a disparu ; l'homme commence à vivre.

Y D A C E à la prêtresse.  
 O Dieux !

E G E S T E .

Quel changement !

Y D A S A N .

Quel prodige !

Y D A C E .

Heureux jour !

A R G I D E .

Vous m'étonnez , mon père ; et peut-être à mon tour  
 Je vais dans ce moment vous étonner vous-même. . . .  
 Vous daignez me céder ce brillant diadème ,  
 Inestimable prix de vos travaux guerriers ,  
 Que vos vaillantes mains ont couvert de lauriers. . . .  
 J'ose accepter de vous cet auguste partage ,  
 Et je vais à vos yeux en faire un digne usage. . . .

430 A G A T H O C L E . A C T E V .

Platon vint sur ces bords ; il enseigna des rois ;  
Mon cœur est son disciple et je suivrai ses lois . . .  
Un sage m'instruisit , mais c'est vous que j'imité ;  
A vivre en citoyen votre exemple m'invite.  
Vous êtes au-dessus des honneurs souverains ;  
Vous les foulez aux pieds , Seigneur , et je les crains.  
Malheur à tout mortel qui se croirait capable  
De porter après vous ce fardeau redoutable.

Peuples , j'use un moment de mon autorité :  
Je règne . . . votre roi vous rend la liberté.

*(il descend du trône.)*

Agathocle à son fils vient de rendre justice :  
Je vous la fais à tous . . . Puiffe le ciel propice  
Commencer dès ce jour un siècle de bonheur ,  
Un siècle de vertu plutôt que de grandeur . . .  
O mon auguste épouse ! ô noble citoyenne !  
Ce peuple vous chérit ; vous êtes plus que reine.

*Fin du cinquième et dernier acte.*

## AVIS AU LECTEUR,

*Imprimé dans plusieurs éditions , à la suite  
des tragédies.*

L'AUTEUR est obligé d'avertir que la plupart de ses tragédies imprimées à Paris chez *Duchêne* , au temple du goût, en 1764, avec privilège du roi, ne sont point du tout conformes à l'original. Il ne fait pas pourquoi le libraire a obtenu un privilège sans le consulter. Le roi ne lui a certainement pas donné le privilège de défigurer des pièces de théâtre, et de s'emparer du bien d'autrui pour le dénaturer.

Dans la tragédie d'*Oreste* , le libraire du temple du goût finit la pièce par ces deux vers de *Pylade* :

Que l'amitié triomphe en tout temps, en tous lieux,  
Des malheurs des mortels et des crimes des dieux.

Ce blasphème est d'autant plus ridicule dans la bouche de *Pylade* , que c'est un personnage religieux qui a toujours recommandé à son ami d'obéir aveuglément aux ordres de la Divinité. Dans toutes les autres éditions on lit : *et du courroux des dieux.*

On ne conçoit pas comment, dans la même tragédie, l'éditeur a pu imprimer : (*page 237*)

Je la mets dans vos fers, elle va vous servir.

C'est m'acquitter vers vous bien moins que la punir.

Vous, laissez cette cendre à mon juste courroux, &c.

Qui jamais a pu imaginer de mettre ainsi quatre rimes masculines de suite, et de violer si grossièrement les premières règles de la poésie française ? Il y a plus encore. Le sens est perverti ; il y a six vers nécessaires d'oubliés. Il se peut qu'un comédien, pour avoir plutôt fait, ait écourté et gâté son rôle. Un libraire ignorant achète une mauvaise copie du souffleur de la comédie, et, au lieu de suivre l'édition de Genève, qui est fidelle, il imprime un ouvrage entièrement méconnaissable.

La même sottise se trouve dans la tragédie de Brutus, page 282.

Je plains tant de vertus, tant d'amour et de charmes.

Un cœur tel que le sien méritait d'être à vous.

Abominables lois que la cruelle impose !

Peut-on présenter aux lecteurs un pareil galimatias, et voler ainsi leur argent ? Il y a ici trois vers d'oubliés. Telle est la négligence de quelques libraires ; ils n'ont ni assez d'intelligence pour comprendre ce qu'ils impriment, ni assez d'honnêteté pour payer un correcteur d'imprimerie : pourvu qu'ils vendent leur marchandise, ils sont contents. Mais bientôt

leur

leur mauvaise conduite est découverte, et leurs misérables éditions décriées restent dans leurs boutiques pour leur ruine.

Tancrede est imprimé beaucoup plus infidèlement. L'auteur est obligé de déclarer qu'il y a dans cette pièce beaucoup de vers qu'il n'a jamais ni faits ni pu faire, comme ceux-ci par exemple :

Voyant tomber leur chef, les Maures *furieux*  
L'ont accablé de traits dans *leur rage cruelle*.

(a) L'Orphelin de la Chine n'est pas moins défiguré. On ne trouve point dans l'édition de *Duchêne* ces vers que dit *Gengis*, et qui sont dans toutes les éditions.

Gardez de mutiler tous ces grands monumens,  
Ces prodiges des arts consacrés par les temps,  
Respectez-les; ils sont le prix de mon courage.  
Qu'on cesse de livrer aux flammes, au pillage,  
Ces archives de lois, ce long amas d'écrits,  
Tous ces fruits du génie, objets de vos mépris.  
Si l'erreur les dicta, cette erreur m'est utile;  
Elle occupe ce peuple, et le rend plus docile.

Ce discours est très-convenable dans la bouche d'un prince sage, qui parle à des tartares ennemis des lois et de la science.

(a) Ceci a déjà été remarqué dans l'avertissement qui est à la tête du premier volume du théâtre.



Voici ce que l'éditeur a mis à la place :

Cessez de mutiler tous ces grands monumens.  
Echappés aux *fureurs des flammes, du pillage.*

Toute la fin de la tragédie de Zulime est ridiculement altérée. Une fille qui a trahi, outragé, attaqué son père, qui sent tous ses crimes et qui s'en punit, à qui son père pardonne, et qui s'écrie dans son désespoir *j'en suis indigne*, doit faire un grand effet. On a tronqué et altéré cette fin, et on finit la pièce par une phrase qui n'est pas même achevée. Les vers impertinens qu'on a mis dans Olimpie sont dignes d'une telle édition. En voici un qui me tombe sous la main :

Ne viens point, malheureux, par différens efforts.

En un mot, l'auteur doit, pour l'honneur de l'art, encore plus que pour sa propre justification, précautionner le lecteur contre cette édition de *Duchêne*, qui n'est qu'un tissu de fautes et de falsifications. Il n'est pas permis de s'emparer des ouvrages d'un homme, de son vivant, pour les rendre ridicules. On a pris à tâche de gâter les expressions, de substituer des liaisons à des scènes plus impertinemment tronquées. Cette manœuvre a été poussée à un tel excès, que les comédiens de province



eux-mêmes , révoltés contre la licence et le mauvais goût qui défiguraient la tragédie d'Olimpie , n'ont jamais voulu la jouer comme on l'a représentée à Paris.

Ce n'est pas assez d'être parvenu à corrompre presque tous les ouvrages qu'un homme a composés pendant plus de cinquante années ; tantôt on publie sous son nom de prétendues *lettres secrètes* ; tantôt ce sont des lettres à ses amis du Parnasse , qu'on fabrique en Hollande ou dans Avignon ; et puis c'est son *porte-feuille retrouvé* , que personne ne voudrait ramasser. Granger le libraire met son nom hardiment à un tome de mélanges ; un ex-jésuite lui attribue des livres ridicules , et écrit contre ces livres un libelle beaucoup plus ridicule encore ; et tout cela se vend à des provinciaux et à des étrangers qui croient acheter ce qu'il y a de plus intéressant dans la littérature française. Il est vrai que toutes ces impertinences tombent et meurent comme des insectes éphémères , mais ces insectes se reproduisent toutes les années. Rien n'est plus aisé à faire qu'un mauvais livre , si ce n'est une mauvaise critique. La basse littérature inonde une partie de l'Europe ; le goût se corrompt tous les jours : il en est à peu-près de l'art d'écrire comme de celui de la déclamation. Il y a plus de six cents comédiens français répandus dans l'Europe ,

et à peine deux ou trois qui aient reçu de la nature les dons nécessaires , et qui aient pu approfondir leur art. Combien avons-nous d'écrivains qui à peine savent leur langue, et qui commencent par dire leur avis sur les arts qu'ils n'ont jamais pratiqués, sur l'agriculture sans avoir possédé un champ, sur le ministère sans être jamais entré dans le bureau d'un commis, sur l'art de gouverner sans avoir pu seulement gouverner leur servante ! Combien s'érigent en critiques, qui n'ont jamais pu produire d'eux-mêmes un ouvrage supportable ; qui parlent de poésie, et qui ne savent pas seulement la mesure d'un vers ! Combien enfin deviennent calomnieux de profession pour avoir du pain, et vendent des injures à tant la feuille !

*Fin du Tome sixième.*

# T A B L E

## D E S P I E C E S

CONTENUES DANS CE VOLUME.

<b>L</b> ES LOIS DE MINOS, <i>tragédie.</i>	Page 3
EPITRE DEDICATOIRE A MONSEIGNEUR LE DUC DE RICHELIEU , PAIR ET MARECHAL DE FRANCE, &c.	5
NOTES SUR LES LOIS DE MINOS.	86
VARIANTES DES LOIS DE MINOS.	103
<b>D</b> ON PEDRE, <i>tragédie.</i>	107
EPITRE DEDICATOIRE A M. D'ALEMBERT, SECRETAIRE PERPETUEL DE L'ACADEMIE FRANÇAISE, MEMBRE DE L'ACADEMIE DES SCIENCES, &c. <i>Par l'éditeur de la tragédie de Don Pedre.</i>	109
DISCOURS HISTORIQUE ET CRITIQUE SUR LA TRAGEDIE DE DON PEDRE.	121
FRAGMENT D'UN DISCOURS HISTORIQUE ET CRI- TIQUE SUR DON PEDRE.	132
<b>L</b> ES PELOPIDES, ou ATRÉE ET THIESTE, <i>tragédie.</i>	203
AVERTISSEMENT DES EDITEURS.	204

FRAGMENT D'UNE LETTRE.	205
VARIANTES DES PELOPIDES.	267
IRENE, <i>tragédie.</i>	281
LETTRE DE M. DE VOLTAIRE A L'ACADEMIE FRANÇAISE, 1778.	283
NOTE.	301
VARIANTES D'IRENE.	366
AGATHOCLE, <i>tragédie.</i>	373
AVERTISSEMENT DES EDITEURS.	375
DISCOURS PRONONCÉ AVANT LA PREMIERE REPRESENTATION D'AGATHOCLE.	377
AVIS AU LECTEUR, IMPRIMÉ DANS PLUSIEURS EDITIONS, A LA SUITE DES TRAGEDIES.	431

Fin de la Table du tome fixième.

